VOYAGE ET RECHERCHES

EN

ÉGYPTE ET EN NUBIE.

VI.

LE NIL.

1er janvier.

Notre navigation sur le Nil commence avec l'année. Hier, après avoir dîné au vieux Caire chez Soliman-Pacha, fumé quelques narguilés et joué quelques parties de billard, soirée qui tenait à la fois de l'Orient et de l'Occident, comme la destinée du maître de la maison, nous nous sommes installés, M. Durand et moi, dans notre barque, MM. d'Artigue et Rousset dans la leur. A minuit, les quatre voyageurs se sont souhaité réciproquement la bonne année et se sont couchés dans leurs chambres flottantes en attendant le vent, qui ne s'est levé ce matin qu'avec le soleil.

Jamais jour de l'an ne m'a été aussi agréable; je pars pour Thèbes, je fais le premier pas vers toutes les merveilles et toutes les conquêtes qui m'attendent. Le soleil se lève radieux; l'haleine de l'aurore enfle

doucement notre voile; l'île de Rhoda semble se dérober insensiblement; les têtes vertes des palmiers percent la brume légère du matin. De petites bergeronnettes viennent se poser sur les cordages, sautillent entre les pieds des matelots, voltigent de la barque de nos amis à la nôtre, et de notre barque à la leur. Tout est impression suave, perspective souriante, heureux présage, et je n'ai point de visite à faire.

Aujourd'hui 1er janvier, les Coptes célèbrent leur carnaval en se jetant à la tête des œufs et de l'eau sale. Autrefois on promenait un homme sur un âne. Les divertissemens des saturnales avaient également lieu vers le solstice d'hiver au renouvellement de l'année solaire. C'est à la même époque de l'année que les peuples scandinaves célébraient par des déguisemens bizarres et des joies bruyantes, dans une fête qui porte encore le nom païen d'Iul, le retour de la période ascendante du soleil. Le carnaval des peuples chrétiens est un héritage du paganisme romain et du paganisme germanique. Quand le commencement de l'année fut fixé au mois de mars, les réjouissances qui accompagnaient le solstice furent reportées aussi près de l'équinoxe que le permettait la période mobile du carême; c'est pour cette raison que nos jours gras la précèdent. Chez les chrétiens d'Égypte, les folles réjouissances qui correspondent à notre carnaval ne se sont point déplacées, elles sont restées attachées au solstice d'hiver; le jour de l'an est leur mardi gras.

Nous voilà sur le Nil, et, comme le cheyck tunisien Mohamed, fils d'Omar, dont M. Perron a traduit le curieux voyage au Darfour, « une fois que nous fûmes sur le navire embarqués pour le grand voyage, nous dîmes : — Dieu de miséricorde et de clémence, conduis sa marche et le mène à bon port. » Ce cheyck, en quittant le vieux Caire, est un peu attristé de se sentir au milieu des fils d'une race étrangère, des enfans de Cham, dont il n'entend pas bien le langage; mais il se réconforte d'abord par ces paroles du livre sacré : « Voyage, il t'arrivera nouveau bonheur, » puis par ce proverbe oriental : « Si la perle n'était pas retirée de sa coquille, on ne l'attacherait pas aux couronnes; si la lune ne marchait pas, elle ne s'arrondirait jamais. » Sous la garantie du Coran et de la sagesse populaire de l'Orient, nous partons pleins de confiance comme le cheyck Mohamed, et nous pouvons dire encore comme lui : « Dès que nous eûmes démarré, un vent favorable nous accompagna tout le jour; notre cange se balançait à merveille, et elle allongeait fièrement sa course. »

Dans cette journée, nous avons eu comme un avant-goût des diverses impressions qui nous attendent. Déjà nous avons contemplé le Nil sous deux aspects opposés. Au départ, le fleuve tranquille ressemblait à un lac sinueux, puis il s'est soulevé comme une mer; l'écume blanchissait une houle jaunâtre; nos longues voiles penchaient sous l'effort du

vent. La barque glissait sur son flanc incliné; parfois l'eau venait raser le bord. Alors un matelot accroupi sur le pont lâchait un nœud de la corde qui retient la voile, et l'équilibre était rétabli. Il faut veiller à ce que ce matelot ne s'endorme pas et à ce qu'il n'attache pas la corde à quelque point fixe, mais la tienne toujours à la main pour céder à propos. Il y va de la sûreté des voyageurs.

Le premier jour d'un voyage sur le Nil est comme le premier jour qu'on passe dans un nouvel appartement. On s'établit, on s'arrange pour l'habitation. Notre barque est bien digne de s'appeler un appartement. M. Durand et moi nous avons chacun notre chambre. Je puis faire cinq pas dans la mienne; elle est percée de onze fenêtres avec vitres et jalousies en bon état. J'y ai mon lit, ma table, ma bibliothèque. Nous avons encore deux cabinets et une troisième chambre qui pourrait servir de *chambre d'ami*. Devant la porte, on dîne sous une tente qui sert de salle à manger, et la cuisine est au pied du grand mât. Il y a dix hommes d'équipage, y compris le *reis* ou patron de la barque. Ces dix hommes, notre drogman Soliman, qui est le meilleur drogman de l'Égypte, notre cuisinier, qui n'est point un mauvais cuisinier, le loyer de la barque et les dépenses quotidiennes pour la nourriture, sauf les provisions de riz, café, tabac, légumes, etc., faites au Caire, tout cela nous revient par jour à environ vingt francs. Véritablement c'est pour rien. Avant de nous installer sur cette cange excellente, nous avons passé par bien des péripéties et des aventures : j'en dirai quelque chose, parce qu'elles peignent le pays.

La cange que nous avions arrêtée d'abord s'est trouvée trop petite; nous en avons dû prendre une autre; mais celle à laquelle nous renoncions appartenait à un personnage puissant, pour le moment aux galères, ce qui est assez fréquent, dit-on, dans la haute administration de Méhémet-Ali. Il a fallu d'abord indemniser le patron de cette barque. Le plus grand obstacle n'était pas là. Quand le maître de celle que nous préférions a su que nous avions abandonné pour lui le personnage en question, qui, son temps de galères fini, peut le faire pendre, il a commencé par disparaître, et nous nous sommes trouvés pendant quelque temps dans un assez singulier dilemme entre un homme qui voulait être payé parce que nous ne prenions pas sa barque, et un autre qui se regardait comme perdu si nous prenions la sienne.

Enfin nous sommes en possession de notre cange; elle est très spacieuse, très commode, et n'a d'autre défaut que d'être un peu vieille. Nous nous établissons sous la tente, et, mollement couchés sur un canapé devant une table qui porte le café et le narguilé, nous regardons fuir les deux rives du Nil. Ici la rive libyque offre une plaine basse qui se prolonge à notre droite, tandis qu'à notre gauche s'élèvent, comme un rempart blanchâtre, les montagnes de la chaîne arabique, percées de

grottes funèbres et de vastes carrières d'où est sortie Memphis. Dans ces carrières, Champollion a lu les noms des Pharaons de la dix-huitième dynastie, antérieurs à Sésostris, entre autres celui d'Amosis. On y a trouvé depuis des noms encore plus anciens. Enfin d'autres inscriptions hiéroglyphiques prouvent que les carrières de Tourah ont été exploitées jusqu'au temps d'Auguste.

A midi, le vent traînait des nuages de sable; la brume du matin s'était depuis long-temps dissipée, elle était remplacée par des tourbillons jaunâtres, atmosphère du désert. A droite, on voyait se dresser et fuir successivement les pyramides de Sackarah et de Daschour. Je visiterai ces pyramides à mon retour, j'examinerai alors si elles sont les plus anciennes de l'Égypte, et antérieures même aux pyramides de Giseh. Aujourd'hui nous profitons du vent qui souffle favorable pour avancer le plus vite possible.

Le soir, en attendant l'autre barque, nous avons fait sur la rive gauche une charmante promenade. Le village vers lequel nous nous sommes dirigés était marqué, comme d'ordinaire, par un bouquet de palmiers qui, s'élevant sur une butte autour de laquelle gisaient les huttes des fellahs, semblaient plantés sur les toits des maisons. Auprès des huttes en terre et en roseaux sont les tombes des habitans, pauvres tombes de boue séchée qui m'ont semblé imiter par leur forme les caisses de bois et les sarcophages des momies. Nous avons rencontré un paysan qui suçait une canne à sucre; un autre *paissait* une graminée (1).

Cette misère était cruellement éclairée par un splendide coucher de soleil. Quand l'astre disparut à l'occident, le ciel avait une couleur safranée comme la robe de l'aurore dans Homère, κροκόπεπλος. On eût dit que le jour allait poindre. Au nord et au midi, la teinte du firmament était verdâtre, lilacée à l'orient. Nulle part ne se montrait la noire couleur de la nuit. Nous nous sommes rapprochés du fleuve, dont nous avons écouté le bruit pareil au grondement de la mer ou d'une lointaine cataracte; à ce bruit se mêlait le frémissement métallique des feuilles de palmier frôlées par le vent. Des traînées d'oiseaux aquatiques rasaient le Nil. Leurs longues ondulations se pliaient, se brisaient, allant et venant comme des vagues dans la tourmente; leur blancheur imitait la blancheur de l'écume; de loin on eût dit des brisans mobiles; puis la nuit est tombée brusquement, et ce premier jour du Nil a fini.

2 janvier.

Durant la nuit, le vent a cessé. Ce matin, le Nil a l'aspect d'un lac blanchi par l'aube. Les matelots traînent les barques, et les traînent fort

(1) L'*halpheh*.

lentement. A huit heures, le soleil répand déjà une chaleur agréable. Des cigognes sont perchées sur un acacia dont les rameaux semblent porter de grandes fleurs blanches. Nous descendons à terre, nous nous promenons délicieusement dans un petit bois de palmiers, au milieu des huppes qui sautillent à nos pieds. Nous écoutons le chant des moineaux et le caquet des femmes arabes. Le calme ne nous permettant pas aujourd'hui d'avancer beaucoup, nous n'avons pu résister au désir de visiter la pyramide de Meydoun, qui nous semblait tout proche. « Combien de temps faut-il pour aller et revenir? demandons-nous à Soliman. — Quatre heures. — Nous déjeunerons un peu tard; n'importe, partons. » Et nous voilà en route à jeun, mais affamés surtout de la pyramide. Nestor L'Hôte, l'exact et courageux voyageur dont les lettres sont toujours entre nos mains, avec celles de Champollion, Nestor L'Hôte cite la pyramide de Meydoun comme un exemple des montagnes taillées par la main des hommes, qu'il regarde comme ayant donné l'idée des pyramides. L'Hôte pensait que les pyramides de Memphis avaient été bâties à l'imitation de la grande montagne de Thèbes, qui présente une forme pyramidale. « Le premier essai de ce genre, dit-il, est le rocher taillé de Meydoun. » Ainsi, les plus anciens monumens humains ne seraient que des montagnes contrefaites, on surprendrait le passage de la nature à l'art; mais cette opinion de L'Hôte, plus ingénieuse que solide, suppose que la civilisation de Thèbes fut antérieure à celle de Memphis. Or, c'est le contraire qui semble vrai, et aujourd'hui l'étude des monumens confirme le témoignage de Manéthon, d'après lequel l'empire de Memphis commence à la quatrième dynastie, tandis que l'empire de Thèbes ne commence qu'à la onzième.

Un peu en doute sur la théorie générale, je n'en étais pas moins curieux de visiter la pyramide de Meydoun, qui, à distance, me semblait à moi-même un *rocher taillé*, et à laquelle les Arabes ont donné le nom de *fausse pyramide* ou *pyramide menteuse;* mais, comme j'ai pu m'en assurer, elle ne mérite point cette épithète : il n'y a de faux que la dénomination qu'elle a reçue, de menteur que le témoignage des yeux quand on la regarde des bords du Nil, sans aller l'examiner de plus près. En approchant, on reconnaît une vraie pyramide à degrés, comme les pyramides mexicaines. J'étais d'autant plus curieux d'examiner celle-ci, que je venais de lire un travail de M. Lepsius, dans lequel la pyramide de Meydoun est citée comme une des preuves les plus frappantes du système de l'auteur. D'après lui, les pyramides n'ont pas été élevées tout d'une pièce du bas jusqu'en haut; mais une pyramide plus petite a été enveloppée par des revêtemens successifs, à peu près comme le cône du Vésuve s'est formé par un enveloppement de laves superposées.

Du premier étage de la pyramide, nous avons regardé long-temps le

désert fauve et ondulé, qui ressemble aux flots troubles du Nil, puis nous nous sommes mis en marche pour regagner le fleuve. Il était deux heures, et nous nous trouvions encore loin de notre barque. Je maudissais l'inexactitude des renseignemens donnés par Soliman, car c'est grace à cette inexactitude que nous avions fait la course à jeun. J'avoue qu'il m'a désarmé en me disant, avec une douceur assez digne et peut-être assez habile, qu'il *avait eu tort*, sans chercher d'autre excuse. Voilà ce qu'un guide italien et, j'en ai peur, un guide français n'eussent point dit. Toute ma colère est tombée devant cet aveu fait à propos, et j'y ai gagné de regarder ce qui m'entourait, au lieu d'être absorbé tout entier par l'occupation de gronder mon drogman. De pareilles préoccupations, dont on rit plus tard, ont distrait plus d'un voyageur des spectacles les plus curieux. Le tableau qui s'est offert à moi quand j'ai retrouvé mon calme était assez intéressant : Soliman m'a montré le campement d'une tribu qui est venue de Syrie, chassée par la disette. C'est exactement l'histoire d'Abraham. Le chapitre de la Genèse était là; rien ne manquait à la scène biblique, ni les chameaux accroupis devant les tentes, ni les troupeaux paissant alentour. J'étais tenté, pour compléter l'illusion, d'essayer de l'hospitalité patriarcale, vertu qu'en ce moment j'aurais fort appréciée; mais nous approchions du Nil, nous sommes enfin arrivés et nous avons pris, à quatre heures, notre premier repas. Je ne me plaignais point; j'avais vu la pyramide de Meydoun, étudié sa structure, relevé ses rares hiéroglyphes, et je m'étais convaincu par mes yeux que la fausse pyramide était une pyramide véritable, que la pyramide menteuse ne mentait point (1).

Quant à la théorie de M. Lepsius sur la construction des pyramides, théorie qui a été combattue par un architecte anglais distingué, je dois dire que l'examen de la pyramide de Meydoun lui est favorable; mais l'auteur ne la généralise-t-il pas outre mesure, et peut-on être sûr qu'elle doive s'appliquer à toutes les pyramides?

3 janvier.

Nous sommes près du Fayoum, célèbre dans l'antiquité par ses vignes, par le lac Mœris et le labyrinthe. Aujourd'hui la culture de la vigne a disparu de l'Égypte. Cependant on vantait du temps des Romains le vin de Coptos, de Mendès, de Maréotis. Hérodote affirme qu'il n'y a pas de vignes en Égypte; mais on ne peut douter que le vin n'y fût connu bien avant lui. Les peintures des tombeaux qui entourent les pyramides montrent des hommes occupés à presser le raisin. Le vin joue un grand rôle dans les offrandes aux dieux si fréquem-

(1) Le noyau de la base est peut-être formé par le rocher recouvert d'une maçonnerie. En ce sens, la tradition aurait à moitié raison. — Vylse, *Pyramids of Gizeh*, III, app. 79.

ment représentées sur les monumens. A côté des vases qui le contiennent, on lit en hiéroglyphes le mot *erpi*, vin, qui s'est conservé en copte et que les Grecs connaissaient déjà.

C'est dans cette partie de l'Égypte qu'étaient le fameux labyrinthe, dont les ruines viennent d'être retrouvées par M. Lepsius (1), et le lac Mœris, dont l'emplacement a été reconnu par M. Linant (2). Avant lui, on s'obstinait à chercher un lac dans un lac, le lac Mœris dans le Birket-el-Korn des modernes. M. Linant a compris que, pour que le lac Mœris pût déverser ses eaux dans la plaine qui borde le Nil, il ne devait pas être enterré dans un fond, mais situé sur un terrain plus élevé que cette plaine. M. Linant a reconnu et suivi les contours de la digue qui entourait le réservoir gigantesque, et, après avoir reconstitué en esprit ce grand ouvrage, il a conçu la pensée hardie de le rétablir. Il a proposé à Méhémet-Ali de refaire l'œuvre des Pharaons; mais Méhémet-Ali veut atteindre un but semblable par une œuvre dont la pensée lui appartient, par le barrage du Nil (3).

Pendant que je pensais au roi Mœris, à son lac et à son labyrinthe, la nuit approchait. Le calme durait toujours. Les matelots se servaient, pour faire avancer la barque, de longs bâtons qu'ils appuyaient sur un fond de sable et de rocher, comme on le voit dans les anciennes peintures égyptiennes.

Les rayons du soleil sont presque horizontaux, le ciel devient magnifique. Le dieu Horus mérite bien son nom hiéroglyphique d'*Horus d'or*. Le couchant est une fournaise d'or fondu; les palmiers ont un tronc d'or, un feuillage d'or. A travers cet éblouissement, on aperçoit les teintes violettes des collines. Le ciel et le Nil se peignent tour à tour de rose et d'améthyste, puis la lumière se retire. Les rochers de la rive arabique sont d'un blanc triste, et, en voyant des buffles qui s'avancent dans le fleuve pour y boire, nous nous rappelons vivement ces soirs du Nil aux ténèbres transparentes et aux clartés vagues que rend si bien le pinceau de Marilhat.

4 janvier.

Nous sommes dans les mauvais jours d'une navigation sur le Nil. Point de vent; les matelots traînent la barque, et la traînent avec une

(1) Cette découverte de M. Lepsius a fait connaître quel était le roi égyptien que les Grecs ont désigné par le nom de Mœris. Champollion pensait que c'était Thoutmosis III, de la 18e dynastie, celui dont le nom est gravé sur l'obélisque d'Alexandrie, et que je crois, d'après cette inscription, avoir achevé l'expulsion des peuples pasteurs; mais M. Lepsius ayant trouvé un nom plus ancien, celui d'Amenmehé III, partout gravé sur les ruines du labyrinthe, il a été démontré que c'était à cet Amenmehé III que les Grecs ont donné le nom de Mœris.

(2) *Mémoire sur le lac Mœris*, par Linant de Bellefonds. 1842.

(3) Les travaux de ce barrage, assez long-temps différés, sont aujourd'hui en pleine activité.

désespérante lenteur. L'indolence de leur attitude irrite l'impatience du voyageur. Les mains derrière le dos, ils semblent des promeneurs peu pressés qui flânent sur le bord du Nil. Cependant ces jours de retard ont eux-mêmes leur charme. Il y a plaisir à se sentir glisser sur ce vaste et paisible fleuve sous ce ciel immense et calme, comme dans une gondole sur une lagune. L'aspect des bords du Nil est peu varié. Cependant le regard rêveur trouve toujours quelque objet qui l'arrête : c'est une file de chameaux qui se dessinent sur le ciel et nous donnent le plaisir de penser qu'ils avancent encore plus lentement que nous; c'est un petit village qui se montre au détour du fleuve; c'est un couvent copte dans la solitude; ce sont quelques barques qui descendent ou traversent le Nil; c'est un oiseau qui perche sur notre mât ou sautille sur le rivage, nous offrant parfois un hiéroglyphe vivant. Tous les bruits naturels plaisent dans le silence. L'aboiement lointain des chiens, le cri du coq, mêlent les souvenirs de la vie rustique à l'impression d'un calme en pleine mer; les chants, tantôt languissans, tantôt précipités, des matelots bercent la rêverie ou la réveillent agréablement. On arrive ainsi sans ennui du lever au coucher du soleil, ces deux fêtes splendides que nous donne chaque jour la nature. Les barques, séparées par l'inégalité de leur marche, se rejoignent d'ordinaire avant la nuit. On est heureux de se retrouver, on dîne gaiement, on cause le soir comme à Paris.

Après s'être dit adieu jusqu'au lendemain, on regarde un moment les constellations radieuses, dont la place a déjà changé sensiblement depuis notre départ de France. L'étoile polaire s'est abaissée; le ciel a, comme la terre, un aspect étranger. Rien ne saurait donner une idée de l'éclat des étoiles qui sont sur nos têtes; on dirait des gouttes d'argent fondu ruisselant dans l'ombre. Les astres ne sont pas collés au firmament, mais semblent suspendus dans l'éther nocturne. Je craignais la longueur de ces journées du Nil; je sens maintenant qu'il faudra que l'habitude m'ait blasé un peu sur leur charme pour pouvoir consacrer au travail leurs heures rapides.

J'aime le Nil, je m'attache à ce fleuve qui me porte et que j'habite comme on s'attache à son cheval et à sa maison. Tout ce qui concerne la nature, l'histoire, les débordemens réguliers, la source inconnue du Nil, m'intéresse vivement. Aucun fleuve n'a une monographie aussi curieuse. Esquissons-la brièvement.

Presque tous les noms que le Nil a reçus à différentes époques expriment l'idée de noir ou de bleu (1), deux couleurs que, dans différentes

(1) Les Grecs l'appelaient Mélas (noir), les Hébreux Shior, ce qui a le même sens. Un ancien nom copte du Nil, Amrhiri, veut dire noir. On sait qu'un des affluens supérieurs du Nil s'appelle en arabe Bahr-el-Azrek (le fleuve bleu). Le mot *neilos* lui-même ressemble au mot sanscrit *nîlas* (bleu ou noir), d'où le persan *nîl*, qui est le nom de l'in-

langues, on confond volontiers (1). Cette dénomination ne peut provenir de la teinte des eaux du fleuve, plutôt jaune que noire ou bleue. Je crois donc plutôt y voir une allusion à la couleur des habitans d'une partie de ses rives, qui étaient noirs, ainsi qu'on a nommé Niger un autre fleuve, parce qu'il coule à travers le pays des nègres. L'étendue que couvrent les eaux du Nil débordé lui a fait donner le nom de mer par les Grecs (2) et par les Arabes (3). Le Nil, que les Arabes appellent aussi le fleuve saint, le fleuve béni, par lequel on jure encore aujourd'hui, le Nil a été divinisé par les anciens Égyptiens. L'écriture hiéroglyphique et les bas-reliefs ont fait connaître deux personnages divins : le Nil supérieur et le Nil inférieur. Ils sont représentés par deux figures à mamelles, qui portent sur leur tête les insignes, l'une de la haute, l'autre de la basse Égypte. Je crois important de remarquer à cette occasion qu'on a beaucoup exagéré l'importance du rôle que jouait le Nil dans la mythologie. Bien que partant de points de vue très différens, les savans français et les mythologues allemands se sont accordés pour faire du Nil le centre de la religion égyptienne. Les monumens ne confirment point cette opinion. Dans les temps les plus anciens, le Nil est très rarement associé aux grands dieux Ammon, Osiris, Phta, et ne figure avec eux qu'exceptionnellement. C'est seulement à des époques plus récentes que le Nil paraît avoir tenu une grande place dans le culte. Ceux qui parlent des hommages qu'on lui rendait et des fêtes célébrées en son honneur sont des écrivains d'une date peu reculée, des rhéteurs savans comme Plutarque, des rhéteurs frivoles comme Aristide et Aristenète, des pères de l'église comme saint Grégoire de Nazianze. C'est à son dernier âge qu'une religion devient allégorique et utilitaire; alors on adore les personnifications d'un fleuve, d'une contrée, d'une ville, on rend grace de la fertilité du sol aux eaux qui l'ont fécondé. Dans les temps antiques, la religion est quelque chose de plus général et de moins positif. On ne personnifie pas tant les objets naturels que les forces de la nature. Ce que l'on adore avant tout, ce n'est

digo. Comment cette dénomination indienne ou persane aurait-elle été donnée à un fleuve d'Égypte et serait-elle arrivée en Grèce avant le temps d'Hésiode, chez lequel le mot *neilos* se trouve déjà? La réponse est embarrassante, j'en conviens. Je ne puis admettre, avec M. Jacquet, que ce soit par la domination des Perses, car cette domination est postérieure à Hésiode; mais j'ai peine à croire qu'il n'y ait là qu'une ressemblance fortuite de nom.

(1) Par exemple, dans les langues du Nord. Le surnom d'Harold *à la dent bleue*, roi de Norvége, pourrait plus justement se traduire par *à la dent noire*. Le bleu est la couleur d'Héla, déesse de la mort. Je crois avoir remarqué que les dieux égyptiens, quand ils jouent un rôle infernal, sont tantôt noirs et tantôt bleus. Le bleu est alors employé au lieu du noir, comme exprimant la même idée d'une façon moins triste par une sorte d'euphonie, et, si j'ose ainsi parler, un euphémisme de couleur.

(2) Okeanos.

(3) Bahr.

pas le Nil, c'est la puissance productrice du monde conçue obscurément, mais dans toute son universalité. Les mythologies n'ont pour principe ni des conceptions abstraites, comme on l'a cru trop souvent en Allemagne, ni les notions du bon sens vulgaire, comme on l'a trop dit en France au XVIIIe siècle : elles contiennent des idées très simples, mais grandes; elles sont matérielles, elles ne sont pas prosaïques.

Le Nil, en s'abaissant, s'éloigne toujours plus de la surface du sol qu'il doit féconder. Pour l'amener à une hauteur convenable, on emploie deux moyens. Le plus simple et le plus imparfait est le travail de deux hommes abaissant de concert un levier qui se relève par l'effet d'un contre-poids placé à l'une de ses extrémités; à l'autre bout est un seau de cuir qui tour à tour se remplit dans le fleuve et se verse dans une rigole. Ces hommes sont souvent presque nus. Le mouvement régulier et silencieux de leur corps bronzé arrête l'œil du voyageur. Ce procédé, qui était déjà connu des anciens Égyptiens, est bien imparfait; beaucoup de force est dépensée sans un grand résultat : l'eau s'échappe en partie du seau de cuir, souvent troué. Une telle machine s'appelle *chadouf*. Une autre machine un peu meilleure, et que les anciens connaissaient également, porte le nom de *sakyéh*, ou roue à pots. Mis en mouvement par des bœufs, un long chapelet de vases attachés à une corde ou une roue à auges vont chercher l'eau et l'élèvent à la surface du sol; là, elle est déversée par l'inclinaison des vases ou des auges. Il y a, dit-on, cinquante mille sakyéhs en Égypte. Ces machines sont lourdement imposées. Or, un impôt sur l'eau est ici ce qu'ailleurs est un impôt sur le pain. On a déjà songé plusieurs fois à employer des procédés plus savans pour élever l'eau du Nil. Belzoni fut conduit par un projet de ce genre dans cette Égypte où il devait s'illustrer par d'autres travaux. Jusqu'ici, nulle tentative n'a réussi; mais on finira par employer la machine à vapeur ou le bélier hydraulique. Alors des terres aujourd'hui arides deviendront fécondes; la limite du désert, qui s'est avancée depuis les temps anciens, reculera devant les inventions de la mécanique moderne. On pourra peut-être aussi tirer parti des puits artésiens, appelés, selon M. Fournel, à créer des oasis dans les sables de l'Algérie.

L'eau du Nil a une antique réputation, et elle en est digne. Les rois de Perse se faisaient apporter à grands frais cette eau précieuse. Ptolémée-Philadelphe, ayant marié sa fille à un roi de Syrie, prit grand soin qu'on lui portât de l'eau du Nil, afin qu'elle ne bût d'aucune autre eau. Selon Sénèque, nulle rivière n'est plus douce : *Nulli fluminum dulcior gustus est*. Aussi Pescenninus Niger disait à ses soldats : — Vous avez l'eau du Nil et vous demandez du vin! En effet, cette eau se conservait dans des amphores comme du vin, et on a dit qu'elle était, parmi les eaux potables, ce qu'est le vin de Champagne parmi les vins. On lui a

prêté toute sorte de vertus. Selon Galien, elle aide aux accouchemens. Aujourd'hui encore, dit l'illustre géographe Ritter, elle est, dans la poésie, le symbole de la beauté, de la douceur, de la grace, et les jeunes filles du Fezzan, quand elles cèdent à leurs amans, s'en excusent par l'influence de l'eau du Nil. Enfin, à en croire les Turcs, si Mahomet avait goûté de cette eau excellente, il aurait demandé à Dieu de jouir de son immortalité dans ce monde pour en savourer à jamais l'exquise douceur.

Les résultats de la science sont d'accord avec les témoignages de l'antiquité. L'analyse chimique a montré que l'eau du Nil est très pure; elle peut remplacer l'eau distillée pour les expériences. L'eau de la Seine contient quatre fois plus de matière étrangère (1). Je ne sais, du reste, si cette pureté est un avantage bien réel. Des travaux récens, entre autres ceux de M. Boussingault, n'ont-ils pas démontré que les sels suspendus dans l'eau sont utiles au développement de l'organisation des animaux et de l'homme, particulièrement à la formation des os? L'eau du Nil est fort trouble; on l'épure en la filtrant, ou mieux encore, au moyen de l'alun (2). Pour lui conserver sa fraîcheur, on emploie des vases poreux qu'on appelle ici *bardaques*, et semblables à ceux que les Espagnols connaissent sous le nom plus harmonieux d'*alcarazas*.

Le Nil, c'est toute l'Égypte; aussi le fleuve a-t-il donné son nom primitif au pays, *Ægyptos*. L'Égypte s'est appelée aussi *la terre du fleuve, potamia*. Si le Nil était supprimé, rien ne romprait l'aride uniformité du désert; en détournant le cours supérieur du fleuve, on anéantirait l'Égypte. L'idée en est venue à un empereur d'Abyssinie, qui vivait dans le XIIIe siècle, et plus tard au célèbre conquérant portugais Albuquerque. En effet, le Nil, dans une grande partie de son cours, offre cette particularité remarquable, qu'il ne reçoit aucun affluent, et qu'à l'encontre de tous les fleuves, au lieu d'augmenter en avançant, il diminue, car il alimente les canaux de dérivation, et rien ne l'alimente.

Le Nil est, comme on sait, sujet à des débordemens périodiques. Cette merveille d'un fleuve sortant à une époque fixe de son lit pour fertiliser la terre avait beaucoup étonné les anciens, qui ne savaient pas que d'autres rivières telles que l'Indus, le Mississipi, le Barrampouter, l'Iarraoudi, présentent un phénomène semblable. Les anciens avaient conçu une foule d'idées bizarres pour expliquer les débordemens du Nil; on peut les voir dans Hérodote et dans Diodore de Sicile. Claudien pensait encore que tout ce que la chaleur du soleil enlevait par l'évaporation aux autres fleuves, elle le rendait au Nil. La véritable cause des

(1) *Décade égyptienne*, I, 218, 269.

(2) M. Félix d'Arcet, avec lequel vient de mourir un nom respecté dans les sciences depuis plusieurs générations, avait introduit en Égypte, de 1828 à 1829, la clarification de l'eau du Nil par l'alun.

inondations est dans les pluies annuelles d'Abyssinie. Cette cause avait été soupçonnée par Ératosthène et par Agatarchides; Homère même paraît l'avoir connue. La périodicité de ces pluies, dont l'époque correspond à la mousson du sud-ouest, est probablement liée à la périodicité des vents alizés.

Athénée et saint Grégoire de Nazianze donnent au Nil l'épithète de *chrysorroas* (qui roule de l'or). Cette appellation doit-elle être prise au figuré, ou le Nil roulait-il réellement de l'or dans ses eaux comme tant d'autres fleuves, sans parler du Pactole, comme le Gange, le Tage, le Rhône, le Volga et le Rhin? Ce qui est certain, c'est qu'on trouve de l'or natif dans la Haute-Nubie. Ce précieux métal semble y avoir été exploité très anciennement; le nom même de la Nubie est le nom égyptien de l'or, *noub*. A-t-on trouvé jamais de l'or dans la Basse-Égypte? en a-t-on jamais recueilli à l'extrémité inférieure du Nil? C'est ce que semblerait indiquer le nom de Canope donné à une ville voisine d'Alexandrie, nom qui signifiait bien certainement le *pays de l'or*.

Le Nil est le seul grand fleuve du monde dont la source soit encore inconnue. *Sine teste creatus*, a dit Claudien. En dépit des nombreuses découvertes de la géographie, le Nil a conservé le mystère de son origine. Cette singularité a frappé les imaginations des anciens et des modernes depuis Ovide, qui suppose que le fleuve, épouvanté de l'incendie dont la chute de Phaéton menaçait le monde, s'était allé cacher aux extrémités de la terre, jusqu'au Bernin, qui, toujours ingénieux, a enveloppé la tête du Nil d'un voile. Je ressens à mon tour une certaine émotion en me disant : Cette eau qui me porte vient d'une région où nul n'a pénétré; elle a réfléchi des rives que l'œil d'aucun mortel n'a contemplées. Et moi, si je remontais toujours plus haut, j'arriverais enfin à ce pays inconnu. En se laissant aller à ces réflexions, on s'étonne que le problème des sources du Nil ne soit pas encore résolu, malgré toutes les tentatives faites pendant trente siècles, depuis Sésostris jusqu'à Méhémet-Ali. Il y a là un défi porté à notre siècle explorateur, une bravade du passé. Du reste, il s'en est peu fallu que, de nos jours, un Français n'eût l'honneur de pénétrer jusqu'aux sources du Nil; M. d'Arnaud a remonté au quatrième degré de latitude nord, et, malgré des difficultés de tout genre, voulait remonter plus haut. Cette exploration a présenté plus d'un résultat curieux. On a fini par trouver d'immenses marais comme ceux que rencontra l'expédition envoyée par Néron. Et sur la route que d'épisodes étranges! Ici de véritables amazones; là un roi auprès duquel on ne pénètre que dans une circonstance, quand il s'agit de l'étrangler. Si ces récits nous étaient arrivés au moyen-âge, on les rangerait avec les traditions fabuleuses sur le prêtre Jean.

L'expédition de M. d'Arnaud s'est faite sur le Nil Blanc, qui est le vé-

ritable Nil. Le Nil Blanc coule à peu près du sud au nord, dans la direction générale du fleuve, et par son volume paraît l'emporter sur un affluent considérable qu'il reçoit de l'est et qu'on appelle le Nil Bleu. C'est le Nil Bleu qu'avait suivi Bruce, et c'est ainsi qu'il se croyait *arrivé aux sources du Nil,* comme le disait modestement le titre de son voyage. Il n'avait pas même l'honneur d'avoir découvert cette fausse origine du fleuve; un Portugais nommé Paez l'avait devancé dès le commencement du XVII[e] siècle, et, après lui, les jésuites portugais. Danville a établi, par une excellente dissertation, qu'on n'avait pas encore découvert les vraies sources du Nil. La conclusion du mémoire de Danville reste vraie; seulement on sait où il faut les chercher. C'est en remontant le Nil Blanc, et non en suivant le Nil Bleu, qui n'est pas le Nil.

Quand on ignore, on imagine; aussi les imaginations sur les sources du Nil n'ont pas fait défaut. D'après les géographes grecs et les géographes arabes, ces sources se trouvaient sur de très hautes montagnes, nommées *montagnes de la Lune*. Dans les cartes un peu anciennes, ces montagnes tiennent une place considérable; mais aujourd'hui on n'en regarde plus l'existence comme certaine, et, d'après M. de Sacy, cette dénomination célèbre pourrait bien reposer sur une confusion de mots. Les historiens arabes se sont aussi donné carrière au sujet des sources du Nil. Il y en a douze selon Massoudi, dix selon Ebn-Kethyr. Suivant d'autres auteurs, le fleuve sort d'un grand lac, puis coule sous la terre et traverse des mines d'or, de rubis, d'émeraudes et de corail; ensuite il va former un courant dans la mer des Indes. Selon quelques récits, le roi Walid, ayant gravi les montagnes de la Lune, découvrit au-delà un fleuve de poix noire qui coulait silencieusement. Ceux qui revinrent racontèrent que dans cette région de mort ils n'avaient aperçu ni soleil ni lune. D'autres disaient que les voyageurs arrivés au sommet de la montagne merveilleuse étaient saisis d'une folle joie, et, battant des mains, poussant des éclats de rire étranges, se sentaient attirés dans un abîme, où ils allaient disparaître.

Parmi les anciens, les uns plaçaient les sources du Nil dans cette terre imaginaire située au sud qu'ils appelaient Antichtone, les autres à l'extrémité orientale de l'Asie ou à l'extrémité occidentale de l'Afrique. On les faisait voyager de l'Indus au Niger. Alexandre, arrivé au bord de l'Indus, crut être arrivé aux sources du Nil. D'autre part, Pline, d'après Juba, faisait venir le Nil de l'Afrique occidentale, et Édrisi fait découler de la même source le Nil d'Égypte et le Nil des nègres, qui est le Niger. Le Niger fut représenté comme un bras occidental du Nil sur toutes les cartes, jusqu'à celle de Delille en 1722. Cette opinion erronée, contre laquelle Gabey s'élevait déjà en 1689, a été reprise de nos jours, et, chose incroyable, un Anglais a publié en 1821 un écrit sous ce titre ;

Dissertation montrant l'identité du Niger et du Nil. Les erreurs ont la vie bien dure; quand le temps ne les détruit pas, il les embaume.

Les chrétiens et les mahométans ont supposé également que le Nil découlait du paradis terrestre. Les croisés n'avaient garde de douter que le Nil ne vînt en droite ligne de ce lieu de délices. Si les écrivains arabes disent que les feuilles de l'arbre du paradis terrestre tombent sur les eaux naissantes du Nil et flottent le long de son cours, s'ils recommandent par cette raison la chair excellente en effet du boulty parce que ce poisson suit les feuilles bénies et s'en nourrit, Joinville, de son côté, nous apprend que les habitans des régions qu'arrose le Nil supérieur jettent leurs filets dans le fleuve et en retirent par ce moyen le gingembre et la rhubarbe, « et on dit, ajoute le naïf conteur, que ces choses viennent du paradis terrestre, et que le vent les abat des arbres qui sont en paradis. »

Du reste, trois siècles plus tard, Colomb, touchant à un monde nouveau sans y croire, et pensant côtoyer les rivages de l'Asie orientale, tandis qu'il découvrait à son insu les côtes de l'Amérique, Colomb ne doutait pas que l'eau douce du golfe de Paria ne vînt du paradis terrestre, et que dans ce golfe de l'Amérique méridionale ne fussent les sources du Nil, du Gange, du Tigre et de l'Euphrate (1). Ainsi, près de l'embouchure de l'Orénoque, Colomb se croyait aux sources du Nil.

5 janvier.

Ici la chaîne arabique touche au fleuve. Depuis long-temps l'aspect de la côte n'a point changé. En Égypte, dans la nature ainsi que dans l'art, tout est régulier, tranquille, horizontal. Les diverses couches que la civilisation a déposées sur cette terre antique se sont cristallisées en roches uniformément stratifiées comme celles que j'ai devant les yeux, et aujourd'hui nous contemplons leurs lits superposés comme je contemple ces lits calcaires que le Nil a coupés.

Nous approchons de *la Montagne des Oiseaux*. La voilà qui montre de loin ses grands escarpemens et ses bastions de rochers. Déjà on découvre les oiseaux auxquels elle doit son nom, qui, en troupes innombrables, planent sur la cime et rasent les flancs de Gebel-Thyr. Nous arrivons le soir au pied de la montagne; on entend l'immense murmure des couples accroupis et jaseurs. Un coup de fusil fait crier et tourbillonner la multitude ailée. Nos yeux sont éblouis en suivant ces myriades d'oiseaux à travers l'atmosphère lumineuse qui les baigne de clartés. La moitié occidentale du ciel est un grand cintre d'or, sem-

(1) Washington Irving, *The History of the life and voyages of Christopher Columbus*, t. IV, p. 423.

blable aux mosaïques de la coupole de Montréal, et qui semble reposer sur le massif abrupt et blanc de la montagne.

6 janvier.

Je me réveille aujourd'hui sur un lac d'Écosse. Le soleil perce à peine la brume, dans laquelle on entend crier des corbeaux sans les voir. On aperçoit à peine sur les bords voilés du fleuve les grandes herbes froissées par la corde que tirent nos matelots d'un pas endormi. Retour momentané au nord, assez piquant sous cette latitude, pourvu qu'il ne dure point. Grace au ciel, la brume s'est dissipée; nous avons retrouvé l'Égypte avec le soleil.

A présent que je commence à m'accoutumer à cette nature extraordinaire, à ce fleuve unique entre tous les fleuves, mon attention se replie sur ce qui m'environne et se dirige sur la maison flottante qui me porte à travers ces merveilles. J'observe avec intérêt ce petit monde égyptien et nubien, au milieu duquel je vais passer plusieurs mois. Les matelots sont fort gais. Arabes et Barabras vivent en bonne intelligence; quand ils n'ont rien à faire, ce qui est très fréquent, ils dorment ou fument accroupis, ou bien causent à demi voix. En général, leurs manières sont douces; ils font peu de bruit; ils sont beaucoup moins grossiers dans leur allure que ne le seraient à leur place des paysans français ou anglais. Il y a dans le type arabe une finesse dont on retrouve encore quelque trace chez les plus misérables fellahs.

Les matelots chantent perpétuellement; toutes les fois qu'ils ont à ramer, le chant est pour eux une nécessité. Ils entonnent alors une sorte de litanie qui marque la mesure et leur permet de combiner leurs efforts. Cet usage, fondé sur un besoin naturel, paraît bien ancien en Égypte. Dans une représentation qu'on a trouvée deux fois répétée dans ce pays, et qui montre un colosse traîné par un très grand nombre de bras, on voit un homme qui frappe des mains pour diriger le travail et paraît chanter. Ces chansons, que je me fais traduire par Soliman, sont souvent insignifiantes et quelquefois gracieuses. Elles sont en général très courtes et composées d'un seul couplet, que nos Arabes répètent sans se lasser pendant des heures entières.

Un petit garçon s'est approché de la barque en chantant. Il disait au capitaine : O reis! mon petit reis, ma mère est accouchée d'un enfant, quel nom faut-il lui donner? C'est l'usage qu'on demande ainsi au voyageur son nom pour le nouveau-né : coutume naïve qui associe l'étranger aux joies de la famille. Il laisse en passant un souvenir de lui à ceux qu'il ne reverra plus. On a bien besoin de quelques épisodes gracieux de cette nature pour ne pas se sentir écrasé par le spectacle de misère qu'on a devant les yeux dès qu'on met le pied sur le rivage. J'ai déjà dit la condition des fellahs, qui portent les charges de la pro-

priété sans en recueillir les bénéfices, et n'ont pas la consolation de la pauvreté dans les beaux climats, le loisir. Sans cesse le fellah est exposé au bâton des agens d'un pouvoir qui semble avoir pris pour devise ce proverbe russe : Un homme battu vaut mieux que deux qui ne l'ont pas été. Les huttes en terre sont basses et étroites; ce sont des tombeaux de fange : aussi la condition du fellah est méprisée non-seulement par le Bédouin, libre citoyen du désert, mais par l'artisan des villes. De cette misère résulte un grand abaissement moral. Tout fellah est mendiant. C'est bien autre chose qu'en Italie, où cependant j'ai vu un bourgeois romain mendier à domicile, et, assis sur sa porte, tendre la main à l'étranger qui passait, où sans cesse les abbés et les gentlemen à qui vous demandez votre chemin, qui se plaisent à vous accompagner, à vous donner des renseignemens sur les lieux célèbres, à vous faire admirer les beautés de la nature et de l'art, interrompent brusquement leur instructive conversation pour vous demander l'aumône. Ici le cri de *bakchich! bakchich!* (cadeau) retentit de toutes parts; les enfans qui savent à peine parler le balbutient du plus loin qu'ils aperçoivent un étranger, quoiqu'ils sachent bien que l'étranger ne se dérangera pas de son chemin pour aller leur porter le *bakchich*. C'est une habitude qu'on ne saurait, à ce qu'il paraît, leur donner de trop bonne heure, et qu'ils se garderont de perdre jamais.

Tout est permanent sur cette immobile terre d'Égypte. L'habitant des rives du Nil a beaucoup gardé de ses ancêtres. J'ai indiqué chez les Coptes quelques-unes de ces curieuses ressemblances des usages antiques et des usages actuels; on peut en signaler d'autres chez les fellahs et montrer par là que ceux-ci appartiennent au moins en grande partie à la vieille souche égyptienne. Plusieurs de ces curieux rapports ont été remarqués par d'autres voyageurs; quelques-uns n'ont été, que je sache, relevés nulle part. En voyant le simple repas de nos matelots, la frugalité des Égyptiens me revient toujours en mémoire. Leurs descendans boivent de la bière comme eux en buvaient au temps d'Athénée et d'Hérodote. Un trait de caractère bien frappant des anciens Égyptiens, c'est cet étrange point d'honneur qu'ils mettaient à ne vouloir payer l'impôt qu'après avoir reçu un certain nombre de coups de bâton. Il en est exactement de même aujourd'hui, et Ammien Marcellin, qui nous apprend cette particularité, semble avoir copié un touriste du XIXe siècle. Du reste, aux deux époques, c'est un lamentable effet de l'oppression. L'Égyptien d'aujourd'hui, comme l'Égyptien d'autrefois, comme le Juif du moyen-âge, prolonge le plus long-temps qu'il peut une résistance qu'il sait être inutile; c'est son amour-propre et sa vengeance d'esclave de faire attendre ce qu'il ne peut refuser.

Le penchant au vol est aussi un penchant que développe la servitude. Pourquoi celui dont la propriété n'est pas assurée respecterait-il la pro-

priété d'autrui? Mais, entre tous les peuples, celui-ci semble avoir une vocation particulière pour le larcin. L'adresse des voleurs égyptiens est depuis long-temps célèbre. Hérodote en rapporte plusieurs exemples, parmi lesquels brille au premier rang l'histoire des deux frères qui pénètrent dans le trésor du roi Rampsinite, et dont l'un, pris au piége, conseille à l'autre de lui couper la tête et de l'emporter pour éloigner tout soupçon de complicité. C'est certainement une des plus belles histoires de voleurs qu'il y ait : aussi a-t-elle été souvent reproduite; Pausanias l'entendit raconter avec peu de changemens en Béotie; enfin elle est arrivée jusqu'au moyen-âge et a formé le sujet d'un fabliau. Ce n'est pas la seule allusion qu'Hérodote fasse au penchant des anciens Égyptiens pour le vol. Les Pharaons eux-mêmes n'en étaient point exempts, et il ne faut pas oublier quel métier Amasis, usurpateur il est vrai, avait fait avant de monter sur le trône.

Les Égyptiens passaient pour être peu belliqueux au temps de la domination romaine; aujourd'hui ils ne semblent pas plus disposés à faire la guerre. Partout on voit des fellahs qui se sont coupé un doigt ou arraché un œil pour ne pas servir; mais ces tristes ruses sont inutiles, et le pacha trouve moyen d'employer ceux qui en font usage.

Ce qui est plus durable encore que les mœurs, ce sont les traditions religieuses. Quelques traces de l'ancien culte égyptien se sont conservées chez les fellahs depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Au grand mât de notre barque est suspendu le corps d'un épervier qui doit protéger notre voyage. N'est-ce pas une momie d'Horus, le dieu Soleil, figuré sur les monumens par l'hiéroglyphe de l'épervier, qui est en général l'hiéroglyphe de la divinité? Le serpent est un autre signe hiéroglyphique de l'idée de Dieu; encore aujourd'hui les femmes égyptiennes rendent un culte au serpent et s'adressent à lui pour devenir fécondes. Cette fascination par le regard qui, depuis Théocrite et Virgile, est un article de foi chez les peuples de l'Europe méridionale, cette puissance du mauvais œil, dont Soliman me raconte chaque jour quelque effet extraordinaire, est peut-être une superstition égyptienne; aurait-elle pour origine l'œil sacré qui figure dans le nom d'Osiris? Il faut se rappeler qu'Osiris est autant un dieu infernal qu'un dieu céleste, et qu'en conséquence son œil peut bien être le mauvais œil, l'œil funeste dont un regard donne la maladie ou la mort. En même temps ce peut être aussi l'œil lumineux et vivifiant de l'Osiris céleste, du soleil qui éloigne tous les maux et tous les dangers. Pris ainsi comme symbole favorable, l'œil figure souvent dans les inscriptions hiéroglyphiques et a peut-être passé de là sur les barques des mariniers de la Méditerranée, surtout de l'Archipel grec, où on le voit encore. Du reste, l'ancien culte de l'énergie vitale et fécondante de la nature, représentée sur

les monumens par les symboles les plus expressifs, mais sans intention licencieuse, cet ancien culte de la nature et de la vie n'a laissé que trop de traces dans les réjouissances populaires des Égyptiens modernes, et surtout dans leurs danses. L'extrême indécence de celles auxquelles se livrent si volontiers les matelots du Nil (1) s'explique peut-être historiquement par une origine sacrée et un symbolisme, sinon très spiritualiste, au moins sérieux, dont les signes extérieurs subsistent, mais dont le sens à coup sûr est perdu.

7 janvier.

La barque de nos amis ne nous a pas rejoints hier; la nôtre marche mieux : il faut donc un peu de bonne volonté pour pouvoir se retrouver le soir. Soliman a mis dans sa tête de nous séparer; il y a réussi pour aujourd'hui. Soliman sait merveilleusement s'y prendre pour nous faire faire sa volonté. Souvent j'admire ses savantes combinaisons et les détours infinis par lesquels il arrive à son but. Soliman me fait comprendre ces Orientaux qui, sortis des rangs inférieurs de la société, sont devenus des ministres habiles. Avec l'adresse qu'il déploie pour les petites choses, il aurait pu faire marcher les plus grandes; il y a l'étoffe d'un diplomate dans ce Figaro arabe.

A peine levés, nous mettons pied à terre, et nous allons dans un bois de palmiers respirer la fraîcheur fugitive du matin. Des femmes s'acheminent vers le fleuve, portant sur leur tête des vases à base très étroite qui ressemblent à des amphores. Les tourterelles roucoulent sur les arbres. Un homme parle très haut à un paysan, et semble le menacer; c'est un collecteur qui réclame l'impôt. Soliman nous dit: D'abord on paie pour la terre, puis on doit tant d'œufs pour chaque poule, tant de beurre pour chaque femelle de buffle. Les femmes sont bien heureuses, elles ne paient rien. Il y a quatre ou cinq ans, elles payaient par jour cent vingt petits cordons de laine filée. Cet impôt a été aboli depuis l'établissement des manufactures. — Les manufactures auront donc été bonnes à quelque chose. Nous rencontrons des gens qui tirent de l'eau. — Ils ont tort de travailler, dit froidement Soliman. — Pourquoi? — Voyez-vous ce champ, c'est de l'orge; eh bien! quand l'orge aura été recueillie, la paille d'un côté, le grain de l'autre,... on la prendra. »

Enfin voilà un monument égyptien et des hiéroglyphes. Ce monument n'est pas bien considérable, c'est une chapelle creusée dans le roc; le lieu s'appelle *Babayn, les deux portes*, et ne doit pas ce nom, je pense,

(1) Ces danses sont, je crois, fort semblables à celles qu'exécutaient les mimes dans la Rome impériale. Il est à remarquer que le plus célèbre d'entre eux, Bathylle, était égyptien.

à la double entrée d'un portique maintenant détruit, comme le veut M. Wilkinson, mais bien à deux grandes ouvertures taillées dans le roc, et qui sont comme des portes gigantesques. J'ai demandé à M. Durand de les dessiner. La scène représentée sur les parois du rocher retrace, comme c'est l'ordinaire dans les chapelles et dans les temples, des offrandes faites à diverses divinités. Ici l'offrant est Menephta II, fils et successeur de Sésostris (1).

Après avoir copié tout ce que j'ai pu lire des inscriptions hiéroglyphiques du *spéos* (2), je n'ai pas dédaigné une autre inscription gravée sur le rocher en petits caractères, et dont les inégalités de la pierre rendent la lecture assez difficile. Cependant, avec un peu de patience, je suis parvenu à m'assurer du sens de l'inscription. Elle contient les noms d'une famille qui paraît avoir été vouée à Ammon. Cette famille se composait d'un prêtre de ce dieu, d'un autre personnage prêtre d'Ammon et de Phta, d'une femme qui était l'épouse de l'un et la mère de l'autre. La femme est dite *habitante de la grande demeure d'Ammon*. On a soin de mentionner que sa mère, sa grand'mère, son aïeule et sa bisaïeule étaient consacrées à diverses divinités. J'ai transcrit avec assez de peine cette inscription négligée par mes devanciers, car j'attache toujours un grand prix à ce qui me fait pénétrer dans les détails de la vie privée chez les anciens Égyptiens. Ici je vois les membres d'une famille vouée au culte d'Ammon, qui viennent écrire pieusement leur nom à la porte de ce petit temple. En présence de ces cinq générations de femmes consacrées à la divinité, j'imagine quelque chose de semblable aux saintes femmes de la famille d'Arnaud ou de Racine à Port-Royal.

On n'ose rien signaler à l'admiration des voyageurs, car c'est exposer ce qu'on cite à être détruit. M. Wilkinson avait loué avec raison deux jolis chats placés dans un bas-relief coloré aux pieds de la déesse Athor. Cette louange a été funeste à l'un d'eux. Un touriste, découvrant dans le livre de M. Wilkinson le mérite de ce qu'il avait sous les yeux, a volé l'animal sacré. L'autre chat, qui faisait le pendant du premier, reste encore. Peut-être, en disant à mon tour qu'il est dessiné avec beaucoup d'esprit, je l'expose au même sort que son compagnon; mais, si je dois être ainsi la cause innocente du mal, je me donne au moins la consolation de maudire d'avance celui par qui le mal arrivera. Comme l'a dit M. d'Estourmel, mutiler les monumens de l'Égypte, ces monumens qui sont des livres, c'est recommencer à la fois Érostrate et Omar. J'aime à citer ce spirituel voyageur, qui sait donner aux récits les plus fidèles tout le piquant de la meilleure conversation. Je sais par une expé-

(1) J'ai indiqué ailleurs (lettre à M. Villemain, *Journal de l'Instruction publique*, 22 mars 1845) ce qui m'a semblé une erreur de M. Wilkinson, qui voit les noms de deux rois là où je n'ai pu voir que le nom et le prénom bien connus de Menephta II.

(2) Temple-grotte creusé dans l'intérieur d'un rocher ou d'une montagne.

rience de tous les jours que son ouvrage a, entre autres mérites, le mérite bien rare de pouvoir être lu avec agrément et utilité dans les lieux mêmes qu'il décrit.

8 janvier.

Nous sommes à la hauteur de Téhneh; nous ne passerons pas devant ce lieu sans nous y arrêter. Il y a là une question à vider entre M. Wilkinson, qui, dans une inscription dédicatoire adressée à Isis, lit *mochiadi*, et M. Letronne, qui lit, au lieu de *mochiadi*, *lochiadi*. La lecture proposée par M. Letronne offre un sens fort plausible, celui de « déesse qui préside aux accouchemens. » La rectification est donc très ingénieuse et très vraisemblable. Cependant, si *le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable*, le vraisemblable n'est pas toujours vrai, et il nous est impossible de ne pas joindre notre voix à la voix de ceux qui ont lu *mochiadi*. Sur un pan de rocher, on voit représenté le petit-fils de Sésostris, Rhamsès Meiamoun, qui fut, comme son aïeul, un puissant monarque et un conquérant. Peut-être a-t-il fait ouvrir les vastes carrières qui sont près d'ici, peut-être a-t-il fondé la ville d'Achoris, dont les débris gisent au pied de la montagne. Ce sont des collines, on pourrait dire des flots de décombres, les vagues noires d'une mer de ruines. Partout on marche sur les briques et les débris de poterie brisée. Nestor L'Hôte pense que la ville d'Achoris a succombé à une destruction soudaine et violente, car nul monument n'est debout. Un grand nombre de tombes, creusées dans la montagne, n'offrent aucune image ni aucun hiéroglyphe. Peut-être n'ont-elles jamais été terminées, et formaient-elles comme la réserve funéraire d'une ville dont les habitans, soudainement détruits, n'auront pu, comme le dit Bossuet des rois qui ont élevé les pyramides, *jouir de leur sépulcre*.

9 janvier.

Nous voici à Miniéh; c'est depuis le Caire la ville la plus considérable que nous ayons trouvée. Ici, j'ai profité pour la première fois des bienfaits de l'organisation postale créée par Méhémet-Ali. Les employés fumaient dans la rue. Il fallait peser les lettres, car elles se paient au poids; l'administration en plein air n'avait point de balances; nous nous sommes transportés, dans le bazar, chez un épicier qui en était pourvu. On a pesé la lettre, on a écrit en arabe l'adresse de mon correspondant du Caire, j'ai payé le port et j'ai demandé timidement si je pouvais espérer que ma missive partirait bientôt. « Il est trop tard pour aujourd'hui, m'a-t-on dit; mais elle partira par le courrier de demain. » En effet, le service de la poste se fait régulièrement et quotidiennement dans toute l'Égypte. Il n'est point de village où l'on ne puisse mettre chaque jour une lettre à la poste pour le Caire. Des paysans parcourent rapidement un petit espace et se transmettent ainsi, de main en

main, la correspondance. En lisant les plaintes qu'arrachait sans cesse à Champollion la difficulté des communications épistolaires avec la France, on ne peut s'empêcher de remercier Méhémet-Ali, auquel on doit de pouvoir chaque jour donner de ses nouvelles aux siens et en recevoir de ceux qu'on aime.

A côté de ces bienfaits de la civilisation européenne transportés au cœur de l'Afrique, nous avons sous les yeux un exemple de l'incurie profonde de l'administration égyptienne. Depuis quelque temps, le quai de Miniéh a été emporté par le fleuve; il ne reste plus qu'un passage étroit où la foule se presse et où j'ai vu passer des aveugles. En un endroit où le chemin est interrompu par un éboulement, on ne peut continuer sa route qu'en se cramponnant au mur et en mettant le pied sur un lambeau de terre qui n'est pas encore tout-à-fait détaché, et la foule va ainsi dans deux sens opposés. Il paraît que l'autorité locale ne trouve un tel chemin ni incommode ni dangereux.

10 janvier.

J'ai visité aujourd'hui les tombeaux de Zaouet-el-Meyeteyn et de Koum-el-Ahmar. Les tombeaux égyptiens sont toujours pour moi d'un grand intérêt; ils m'offrent des tableaux de la vie intérieure, accompagnés d'inscriptions dans lesquelles l'hiéroglyphe et la peinture s'expliquent réciproquement. Champollion a fait parmi ces tableaux un choix judicieux, mais restreint. J'ai vu avec plaisir que là même où cet homme de génie a passé on pouvait encore trouver quelque chose à copier après lui. Il ne faut pas croire que Champollion ait fait dessiner tout ce qui nous intéresse aujourd'hui. Quand il vint dans cette Égypte dont il avait retrouvé la langue et l'écriture, dont il commençait à retrouver l'histoire et la chronologie, il avait tout à faire, les plus grandes choses l'attendaient. Il ne pouvait, il ne devait pas s'attacher à des détails qui ont pris, grace à ses travaux mêmes, une importance entièrement nouvelle. Il y a donc à recueillir après lui ce qu'il a bien fait de négliger alors et qu'il ne négligerait peut-être pas aujourd'hui. Je ne puis entrer ici dans le détail de quelques rectifications de sens que je crois devoir apporter aux interprétations que Rosellini a données de plusieurs inscriptions de Zaouet-el-Meyeteyn et de Koum-el-Ahmar; le lecteur prendrait peu de plaisir à ces discussions philologiques. J'ai voulu seulement qu'il eût une idée de ce qui reste à faire en Égypte.

A côté des tombeaux que nous venons de visiter et qui formaient une antique nécropole, peut-être celle d'Alabastron, s'élève la nécropole moderne de la ville de Miniéh. On sait que, dans l'ancienne Égypte, près de la ville des vivans était toujours la ville des morts. En général, la seconde était séparée de la première par le Nil, comme à Thèbes. Eh bien! ici le lieu de sépulture est aussi de l'autre côté du fleuve. L'usage actuel

de porter les morts à leur dernier asile dans une barque, au milieu des hurlemens des femmes qui répandent de la poussière sur leurs cheveux, présente un tableau tout égyptien et que reproduisent souvent les anciennes peintures funèbres. A certains jours de l'année, les habitans de Miniéh vont visiter les sépultures. A côté de chaque tombe est une petite chambre surmontée d'un dôme, qui rappelle les chambres funéraires creusées dans le roc. Nous avons donc ici une véritable nécropole moderne, analogue aux nécropoles antiques de l'Égypte, et qui nous montre les vieux rites funèbres se continuant au sein d'un autre âge et d'une autre religion.

11 janvier.

La journée d'hier était brûlante, comme nous l'avons bien senti en errant dans les carrières de Koum-el-Ahmar. Aujourd'hui je me réveille avec un sentiment de froid. Avant le lever du soleil, de magnifiques teintes rouges annonçaient un jour très chaud, puis le ciel s'est couvert de nuages. A l'horizon se montrent des teintes grises qui semblent annoncer la pluie. Les palmiers sont comme dépaysés depuis que la lumière ne joue plus entre leurs feuilles; ils semblent avoir changé de forme et de couleur : on dirait des arbres du Nord. Nous traversons une embouchure de canal embarrassée de troncs renversés. Les matelots descendent dans l'eau; leurs membres noirs grelottent. Puisque je retrouve encore une fois en Orient l'impression du Nord, je vais lire *le Divan* de Goethe pour que le Nord me rende l'Orient.

C'est après Miniéh qu'on commence à voir des crocodiles. Un peu au-dessus de la ville est le tombeau d'un santon qui leur a défendu de passer outre, et ils obéissent. Avant que le santon eût prononcé son arrêt, les crocodiles descendaient beaucoup plus bas, car, vers le temps d'Alexandre, des crocodiles dévorèrent plusieurs soldats à l'embouchure du Nil. D'autres animaux, tels que l'hippopotame, qu'on voyait autrefois en Égypte, ont remonté vers le sud, et ne se trouvent plus aujourd'hui qu'en Abyssinie. M. Caillaud n'a rencontré qu'en Nubie l'ibis noir et le scarabée sacré, objets du culte des anciens Égyptiens. L'apparition des crocodiles est un incident notable dans le voyage du Nil. Dès ce moment, on est aux aguets pour les découvrir sur les îlots de sable, où ils gisent au soleil, semblables de loin à des troncs d'arbres mal équarris. Les études importantes de Geoffroy Saint-Hilaire sur ces terribles reptiles donnèrent aux Anglais l'idée de représenter dans une caricature ce savant illustre apprivoisant des crocodiles. C'était, du reste, un art connu dans la haute antiquité. Les Tentyrites y excellaient. Il y avait chez les Romains des *mansuetarii* qui se baignaient impunément au milieu des crocodiles. Nous pouvons le croire; nous avons bien vu d'autres *mansuetarii*, Martin et Carter, jouer avec des tigres et des lions.

12 janvier.

Nous approchons d'un endroit un peu périlleux, nommé Aboufėda. Là, les contours du Nil et les montagnes qui le dominent produisent dans l'atmosphère des courans capricieux, qui changent brusquement de direction avec le fleuve, ou lorsqu'on dépasse tel ou tel promontoire. La montagne d'Aboufėda présente, ce qui est rare en Égypte, des couches violemment tourmentées. Décidément Typhon a passé par ici. Je ne sais ce qu'auraient fait pour le désarmer des Égyptiens du temps de Sésostris; mais nos matelots ont un moyen sûr d'écarter les mauvaises chances de notre voyage, ils font un *zikr*.

C'est une étrange chose qu'un zikr! Imaginez une douzaine d'hommes assis en rond, qui commencent par balancer gravement la tête en avant, en arrière, de droite à gauche, en disant avec beaucoup de gravité : Al-lah! Al-lah! Ce mot sacramentel, constamment répété, est comme une basse continue, tandis qu'une voix plus claire chante une prière et forme le dessus dans ce singulier concert; peu à peu le refrain se précipite et devient saccadé, les hochemens de tête s'accélèrent; bientôt le cri Al-lah! sort des poitrines oppressées comme le hurlement d'une bête féroce ou le râle d'un moribond. Les mouvemens convulsifs et les exclamations furieuses se succèdent avec une rapidité toujours croissante. Le progrès de cette excitation frénétique fait frémir; il semble qu'elle ne peut continuer sans briser ceux qui l'éprouvent, et que, d'autre part, il leur est impossible de s'arrêter. Ils ne s'arrêtent enfin que quand l'un d'entre eux est pris de convulsions épileptiques. Alors les autres se jettent sur lui, le saisissent et finissent par le calmer. Cette bizarre dévotion fait comprendre les contorsions furieuses, les emportemens insensés qui accompagnaient certains cultes de l'antiquité, la danse des prêtres de Cybèle, le délire de l'*orgie;* mais il ne faut pas remonter si haut pour trouver des faits analogues à ce que nous avons sous les yeux. Voici les exercices religieux auxquels se livraient, il n'y a pas beaucoup d'années, des sectaires chrétiens dans l'Amérique du Nord : «On commence par balancer la tête *en avant et en arrière, de droite à gauche*, puis le mouvement devient plus rapide, jusqu'à ce qu'on soit jeté violemment contre terre ou qu'on se mette à bondir comme un ballon (1). »

Ce qui m'a frappé chez ceux qui prenaient part à ces bizarres exercices de dévotion, c'est le mélange d'une raillerie irréligieuse avec les manifestations d'une exaltation qui touche au délire. Tandis que l'un d'entre eux était agité de convulsions extatiques, les autres plaçaient devant ses yeux des feuilles de salade et lui disaient en riant : — Frère, vois-tu les jardins de Mahomet? En somme, nos matelots m'ont paru

(1) Power. *Essay on the influence of the imagination over the nervous system.*

très peu dévots. Ils trouvaient notre rhum fort de leur goût, ne faisaient nulle difficulté de nous en demander, et savaient fort bien se passer de notre permission pour en boire. Quand Soliman faisait sa prière, il était presque toujours interrompu par les plaisanteries et les rires des matelots, qui cependant priaient aussi, surtout quand ils prévoyaient quelque danger. D'après ce que j'ai vu en Égypte et en Turquie, je serais porté à croire que, dans ces deux pays, la pratique de la religion musulmane n'est plus qu'une habitude dont on se moque en lui obéissant. Cette contradiction étrange entre la docilité de la pratique et le mépris de l'intelligence peut durer long-temps; mais un culte qui en est atteint est blessé à mort.

13 janvier.

Du reste, le zikr nous a réussi. Nous avons franchi sans accident la terrible pointe d'Abouféda. Au moment où le jour va finir, nous nous trouvons comme au milieu d'un grand lac fermé de toutes parts, puis le Nil reprend l'aspect d'un fleuve. Nous glissons, poussés par un vent égal et doux : c'est le vent du nord, et cependant son haleine n'a rien de rude; elle est légère et caressante. Des feux s'allument sur le rivage; l'un de ces feux semble se diriger vers nous : c'est un petit bateau qui descend le Nil. La barque de nos amis est proche, nous entendons leurs voix. La nuit est déjà venue, et le jour n'est pas tout-à-fait évanoui. Voilà un de ces momens dont on ne saurait exprimer le charme, et qui sont les meilleurs d'un voyage. On goûte une douceur infinie à se laisser vivre, à être porté sur les flots, poussé par la brise. Le sentiment qu'on éprouve n'a pas de forme et pas de nom; il se concentre dans le cri d'un oiseau, dans l'apparition d'une étoile. La pensée, qui semble assoupie, est légère et rapide comme un oiseau qui planerait en dormant. On se sent loin du monde, et près par le cœur de ceux qu'on aime. J'en étais là de ma rêverie, quand on m'a crié : Manfalout! Nous passons devant cette ville sans nous y arrêter; elle n'offre rien de curieux pour nous. Si le vent continue à nous être favorable, nous serons demain matin à Syout, l'antique Lycopolis.

14 janvier.

Ici, au cœur de l'Égypte, on trouve encore un souvenir de la culture grecque d'Alexandrie. Au v[e] siècle, un poète alexandrin, un faible imitateur d'Homère, Coluthus, naquit à Syout, qui s'appelait alors Lycopolis. Plotin était aussi de Lycopolis. Aujourd'hui Syout ne donne plus au monde des poètes et des philosophes, mais elle fournit le Caire d'eunuques, dont il existe ici une exécrable manufacture exploitée, hélas! par des moines coptes qui se disent chrétiens. Le nombre des victimes va, dit-on, jusqu'à trois cents par année.

Comme le vent du nord, qui est nécessaire pour remonter le Nil, va

bientôt cesser de souffler, nous avons eu le courage de passer sans nous arrêter devant les curieuses grottes de Beni-Hassan, et de remettre à notre retour la visite que nous leur devons. Aujourd'hui le calme me permet de m'arrêter à Syout et de voir des hypogées bien moins conservés que ceux de Beni-Hassan, mais précieux pour moi en raison de leur délabrement même qui les a fait négliger par Champollion et par Nestor L'Hôte. J'ai d'abord visité la plus grande des grottes funèbres. Ce devait être une magnifique sépulture, à en juger par ses dimensions et par la grace des ornemens dont on aperçoit les restes; aussi appartenait-elle, comme je m'en suis assuré, à un personnage important qui joignait à plusieurs titres bien connus un titre plus rare et que je ne me souviens pas d'avoir rencontré jusqu'ici : c'est celui de *prêtre du Nil supérieur*. Le Nil supérieur avait donc des prêtres spécialement consacrés à son culte. Ce culte était bien placé à Syout, qui est aujourd'hui la capitale de l'Égypte supérieure. Dans une autre grotte, j'ai trouvé deux fois le nom de la ville écrit en hiéroglyphes, Ci-ou-t (1). Ce nom fait partie d'une inscription qui contient aussi un cartouche royal ancien, ce qui prouve que le nom actuel de la ville remonte aux vieux temps pharaoniques.

Je suis revenu de ma course aux hypogées seul sur mon âne, demandant comme je pouvais mon chemin en arabe. Je suivais des haies verdoyantes et des allées de saules un peu jaunis. La douceur de la température et l'aspect du pays me rappelaient la France, mais la France de septembre et non celle de janvier.

15 janvier.

Délicieuse journée de paresse que j'ai passée presque tout entière à l'orientale, couché sur des coussins, fumant le narguilé, buvant de l'orangeade et déchiffrant en arabe les aventures de Sindbad le marin! On me montre en passant un village dont les habitans ont servi d'exemple à quiconque oserait toucher aux voyageurs. Une barque qui portait des Anglais avait été pillée, les passagers massacrés. Quarante habitans du village périrent dans les supplices. Il y eut sans doute bien des innocens frappés; il est douloureux de penser que c'est à de pareilles barbaries que nous autres voyageurs, qui, après tout, pourrions bien rester chez nous, devons de pouvoir glisser paisiblement sur le Nil en regardant le ciel et en fumant notre narguilé comme je le fais aujourd'hui.

Après un vrai jour d'Égypte, voici un soir qui est presque un soir du nord. Des nuages se montrent à l'horizon; la lune sort de leurs flancs noirs telle qu'une lune d'Ossian, et laisse tomber sur l'eau sombre des lames d'argent pareilles à celles qui brillent sur un cercueil.

(1) Et non *ssout*, comme lit M. Wilkinson, t. II, 85. Le canard doit se prononcer *ci*.

16 janvier.

Cet hiver est un hiver extraordinaire et très rigoureux pour le pays, ce qui n'empêche pas des journées comme celle d'hier; mais ce matin le ciel est couvert, chose rare ici. Le soleil se fait sentir quelque temps avant de paraître. Il suffit qu'il se laisse apercevoir pour qu'on reconnaisse sa vigueur. Il se cache de nouveau; on le voit blanchir à travers des nuages grisâtres. Les escarpemens de la rive sont pittoresques et mieux déchirés qu'à l'ordinaire. Au bas s'étend comme un golfe de sable; des torrens de sable descendent des ravins qui sillonnent les rochers. Ces torrens arides sont alimentés par la mer de sable qui est derrière les montagnes et qui s'épanche par-dessus leurs cimes. Le désert déborde et envahit. Il donne sa couleur aux flots jaunâtres du Nil. Aujourd'hui point d'oiseaux; tout est morne. Le ciel est pâle; c'est le ciel que j'ai vu aux confins de la Laponie, vers la fin d'août, comme il allait neiger.

Soliman me parle encore de la misère du peuple. Un homme de la campagne qui va s'établir à la ville continue à payer comme habitant de son village et paie comme membre de la corporation dans laquelle il doit entrer. Les corporations supportent toujours une taxe égale, sans qu'on tienne compte des décès qui surviennent dans leur sein. Les impôts sur les métiers s'afferment; le gouvernement est pour celui qui offre le plus. Les prix exorbitans de ce fermage n'empêchent pas les traitans de gagner. Le gouvernement fait payer l'impôt d'avance, et dit aux contribuables : Je vous devrai; mais c'est un débiteur difficile à poursuivre. Tous les traitemens civils et militaires sont arriérés; les soldats, à qui on doit leur paie, vont la vendre à des Juifs pour le tiers de sa valeur, car l'Arabe dit : Aujourd'hui j'ai mangé et bu, Dieu aura soin du lendemain.

17 janvier.

Nous faisons le tour de la ville d'Akhmin pendant qu'on renouvelle nos provisions; mais nous ne visiterons pas maintenant le peu d'antiquités qu'elle renferme, et qui la plupart sont du temps des Romains : nous sommes trop près de Thèbes, et le vent est trop favorable. L'intérieur de la ville présente un aspect misérable. Le bazar est couvert de lambeaux, de guenilles. La seule rencontre que nous fassions dans les rues assez solitaires est celle d'un homme déjà couché sur le ventre et prêt à recevoir la bastonnade. Nous entrons dans une petite église copte; un tableau me frappe; les noms de la Vierge, de l'enfant Jésus, des archanges Gabriel et Raphaël y sont écrits en arabe. Un sujet fréquent dans les peintures égyptiennes, la *pesée des ames après la mort,* a été ramené là par l'art chrétien, qui l'avait adopté au moyen-âge. Singulier retour des imaginations humaines! Que de chemin à travers les siècles sans sortir d'une idée!

La chaleur est revenue. Nous voyons des crocodiles et des palmiers-doum. C'est la Haute-Égypte. Un souffle suave enfle notre voile. Nous approchons de Thèbes; nous y serons peut-être demain.

18 janvier.

Un calme maudit nous arrête. Thèbes semble fuir devant nous. Le ciel se voile encore une fois. Encore une promenade en France, parmi les ajoncs, au chant des coqs, au gloussement des poules, dans des îles qui ressemblent assez aux îles Saint-Denis. Nous enrageons d'être ainsi retenus, parce que Thèbes nous attend et parce que la saison nous presse d'arriver; sans cela, ces retards auraient leur charme. Plus tard, je ne serai pas fâché d'avoir été forcé de passer cette journée à muser aux environs d'un village égyptien. Ce sont les jours perdus qui comptent quelquefois le plus dans les souvenirs que laisse un voyage. Si on ne faisait que passer ou étudier, on ne garderait aucune impression des lieux. Il faut des jours vides d'action pour qu'ils puissent être remplis d'images; il faut s'être ennuyé dans un pays pour le bien connaître. A ce compte, je n'ai pas perdu ma journée.

Je soupçonne Soliman d'avoir mis dans sa tête que nous n'avancerions pas aujourd'hui. Après avoir marché quelques heures, nous avons attendu la barque; mais elle s'est gardée de nous rejoindre. Près du lieu où nous attendions était une de ces chapelles consacrées à la mémoire d'un saint musulman qu'on appelle un *santon*. La coupole blanche s'arrondissait gracieuse parmi les palmiers. J'ai vu avec un certain attendrissement la pauvre femme attachée à la chapelle remplir d'eau les cruches qui attendent le voyageur.

Soliman, qui veut nous empêcher de nous impatienter, se met en frais de détails sur les mœurs du pays. Quand on a du bien mal acquis, nous dit-il, on en donne une partie à des santons qu'on rassemble dans sa maison. Il appelle cela donner *une soirée*. Il nous raconte qu'il a divorcé d'avec sa première femme parce qu'elle est allée voir son père sans la permission de son mari. Il semble encore irrité en nous en parlant. Dans tout cœur musulman il y a une jalousie de tigre.

Nous entrons dans un village; c'est jour de marché. Les femmes sont voilées; une *almeh* seule, le visage découvert, marche effrontément à travers la foule. Cette nudité semble indécente par le contraste.

19 janvier.

Nous arrivons le soir devant Denderah, que son zodiaque a rendu si célèbre, et où pour la première fois nous allons voir un temple égyptien. Nous descendons à Kenéh, sur la rive droite du Nil, en face de Denderah. Là est un agent français, M. Issa; j'ai une lettre pour lui. M. Issa est un Arabe qui nous reçoit dans son intérieur purement arabe. Cependant, grace au drogman, je puis combiner avec lui les moyens

de me faire arriver mes lettres dans les différens endroits où je m'arrêterai. Je n'aurais jamais cru qu'on pût prendre de tels arrangemens dans le voisinage de Thèbes; mais en ce genre je suis décidé à ne plus m'étonner de rien.

Kenéh est la dernière ville d'Égypte qui tienne encore au reste du monde; située au point où le Nil se rapproche le plus de la mer Rouge, à la hauteur de Cosseir, elle est le passage du commerce que fait l'Égypte avec l'Arabie et des pèlerins qui se rendent à la Mecque; au-delà, il n'y a plus que les communications lointaines avec le Sennaar et l'Abyssinie. Ici commence cette série non interrompue de monumens qui part de Denderah, franchit à Syène les frontières de l'Égypte, et se prolonge dans la Nubie inférieure jusqu'aux colossales merveilles d'Ipsamboul.

20 janvier.

C'est un moment solennel dans le voyage d'Égypte, celui où l'on découvre le grand temple de Denderah. Les huit colonnes du portique apparaissent intactes, brillantes de couleurs que le temps n'a pas effacées, et surmontées de leurs chapiteaux étranges formés par des têtes de femmes à oreilles de génisses. Voilà une grande ruine parfaitement conservée, voilà un temple encore debout, peint et sculpté, couvert d'hiéroglyphes et de figures; je vois pour la première fois de l'architecture égyptienne, de l'art égyptien. Les pyramides, ce n'était pas de l'architecture et de l'art; c'était de la grandeur et de la force. Cependant il ne faut pas trop céder à cet enchantement produit par les premiers monumens qu'on rencontre et qui frappent vivement l'admiration neuve et vierge encore; il ne faut pas se laisser séduire au point de mettre, comme l'ont fait MM. Jollois et Devilliers, les monumens de Denderah au-dessus de tous les autres monumens de l'Égypte; il ne faut pas dire « qu'ils sont les plus parfaits sous le rapport de l'exécution, et qu'ils ont été construits à l'époque la plus florissante des siècles et des arts de l'Égypte. » Sans doute l'architecture que j'ai devant les yeux est admirable et ne diffère pas sensiblement de l'architecture des meilleurs temps de la civilisation égyptienne. Les Égyptiens reproduisaient fidèlement dans les constructions de l'âge le plus récent le type architectural des temps reculés. Toutefois, si de l'architecture on passe à la sculpture des bas-reliefs et des hiéroglyphes, on reconnaît bien vite l'immense infériorité du temple de Denderah comparé aux monumens anciens, par exemple, aux tombeaux voisins et contemporains des pyramides. Le dessin, loin d'être *plus gracieux et plus correct*, comme le veulent les savans que j'ai cités, est comparativement lourd et grossier. Il ne peut y avoir à cet égard nulle hésitation pour un œil non prévenu; mais les savans de l'expédition d'Égypte abordaient les

monumens de Denderah avec des idées préconçues. Ce temple, qui contenait les fameux zodiaques où l'on voyait la preuve d'une antiquité de quinze mille ans, ce temple devait appartenir aux plus lointaines époques de cette science antique dont il retraçait pour eux les enseignemens. En vain l'amoncellement moins considérable du sol au pied de l'édifice et la fraîcheur des couleurs dont il est orné suggéraient à MM. Jollois et Devilliers la sage pensée d'une *antiquité moindre;* ils résistaient à ce témoignage des yeux et du bon sens comme aux avertissemens du goût; ils déclaraient le temple de Denderah l'un des plus anciens, et mettaient ses sculptures au nombre des plus belles de l'Égypte.

Visconti, dirigé par le tact de l'antiquaire, Belzoni, averti par l'instinct du voyageur, Gau, éclairé par la sagacité de l'architecte, élevèrent des doutes sur l'antiquité prétendue du temple de Denderah. En 1821, M. Letronne, appuyé sur une inscription grecque, avait avancé que l'un des zodiaques de Denderah datait du temps de Tibère, et l'autre (celui qui est aujourd'hui à Paris) du temps de Néron. Enfin, le 16 novembre 1828, Champollion, deux heures après son arrivée, avait lu sur les murs du temple, à la clarté de la lune et à la lueur d'un falot, les noms de Tibère, de Claude et de Néron. C'en était fait, le prestige de la haute antiquité s'évanouissait. Le temple de Denderah appartenait à l'époque romaine, et Champollion, dans une lettre qui respire l'enthousiasme le plus vrai pour l'architecture de Denderah, n'hésitait pas à dire : « N'en déplaise à personne, les bas-reliefs sont détestables; » et il ajoutait à cette sentence très méritée une distinction fine et juste : « La sculpture s'était déjà corrompue, tandis que l'architecture, moins sujette à varier, puisqu'elle est un *art chiffré*, s'était soutenue digne des dieux de l'Égypte et de l'admiration de tous les siècles. »

Ce temple était consacré à une déesse que les Grecs appelaient Aphrodite. Ce n'était point Isis, comme l'ont cru les savans de l'expédition d'Égypte, mais Athor, comme l'a facilement reconnu Champollion. L'erreur de ces savans était naturelle; les attributs de la déesse Athor étant très semblables à ceux d'Isis, il serait souvent impossible de distinguer ces deux déesses, si leurs noms n'étaient écrits à côté d'elles en hiéroglyphes. Du reste, Isis et Athor étaient des divinités très voisines, on pourrait dire identiques; elles offrent un des exemples les plus frappans de cette identité de type à laquelle une étude plus approfondie de la mythologie égyptienne ramènera, je pense, de plus en plus. Je crois que ce Panthéon compliqué et bizarre, mieux connu, se simplifiera et se réduira considérablement. Athor est, je pense, un autre nom d'Isis, comme le dit expressément Plutarque. J'ai pu reconnaître ici une identité plus nouvelle, et par conséquent plus curieuse, entre Athor et la déesse Pacht, la Bubastis des Grecs, qui est représentée d'ordinaire avec

une tête de chat. Sur un des murs extérieurs du temple, au-dessus de la figure d'Athor, j'ai lu trois hiéroglyphes dont le sens était manifestement celui-ci : *La grande chatte.* Voilà donc Athor déjà reconnue identique à Isis, qui est ici assimilée à Pacht (1). C'est une preuve encourageante pour moi des lumières que l'étude des monumens et des hiéroglyphes dont ils sont couverts peut jeter sur la religion égyptienne. Ce fait, comme on voit, n'est pas sans importance, puisqu'il rapproche l'une de l'autre deux divinités qu'on avait toujours crues distinctes, et nous fait faire un pas vers l'identification des principales divinités féminines de l'Égypte.

J'ai mis le pied dans le temple avec ce sentiment de curiosité qu'inspire un objet nouveau pour les yeux et qui a long-temps occupé la pensée. Au-dessus de ma tête était ce fameux zodiaque du *pronaos*, que j'avais entendu citer si souvent dans les discussions académiques entre mes savans confrères Jomard, Letronne et Biot. Quoi qu'en puissent dire ceux qui tiennent encore pour l'antiquité du zodiaque, cette partie du temple ne saurait être plus ancienne que Tibère. L'inscription grecque qui nous apprend que, la vingt-unième année de Tibère, les habitans du lieu ont élevé ce *pronaos* ne peut laisser aucun doute à cet égard. Cette inscription porte encore aujourd'hui l'empreinte de la haine populaire que souleva contre lui, il y a dix-huit cents ans, un préfet d'Égypte, Aulus Avilius Flaccus. Son nom, à demi effacé, ne se lit qu'à peine. M. Salvador pense que ce sont les Juifs d'Égypte qui, dans une insurrection, s'efforcèrent d'abolir le nom d'un de leurs principaux persécuteurs (2). Sur la plate-forme du temple est la petite chambre d'où l'on a enlevé l'autre zodiaque, celui qui est maintenant à la Bibliothèque royale de Paris, et qui a fait encore plus de bruit que le zodiaque du pronaos.

Le zodiaque circulaire de Denderah fut découvert par Desaix, qui le signala le premier à l'attention de ses officiers. Il fut acheté fort cher sous la restauration (3), et devint alors le sujet d'un débat très vif, auquel se mêlèrent les passions de l'époque. Les libéraux voltairiens voyaient dans l'antiquité prétendue de ce monument un triomphe de Dupuis et un démenti à l'Écriture; les légitimistes orthodoxes voulaient que le zodiaque fût moderne, et se trouvèrent avoir raison. La critique de M. Letronne, peu suspecte de partialité, unie à la science nou-

(1) Les jolis chats de Babayn dont j'ai parlé étaient aussi en relation avec la déesse Athor.

(2) *Histoire de la Domination romaine en Judée*, I, 419. — Le système si original de M. Salvador touche en quelques points à l'Égypte. J'aurai occasion de discuter plusieurs idées de cet écrivain.

(3) Et on refusa pour 300,000 francs la collection de Drovetti, la plus belle qui existe et qu'à notre honte a achetée le roi de Piémont.

velle de Champollion, que certains regardaient avec quelque inquiétude, montrèrent surabondamment que ce zodiaque, dans lequel on voulait voir la représentation du ciel tel qu'il était plusieurs milliers d'années avant l'ère biblique de la création, avait été tracé sous Néron. Un épisode assez piquant de cette contestation n'a été mis en lumière que tout récemment par une révélation posthume.

A côté du zodiaque circulaire est une grande figure de la déesse Ciel, encore en place. Au pied de cette figure, on voit deux cartouches qui, ainsi que beaucoup d'autres, je ne sais pour quelle raison, sont restés vides. Ce vide déplut apparemment aux dessinateurs de l'expédition d'Égypte; ils jugèrent à propos de le remplir par des hiéroglyphes de leur choix. Ce qu'il y eut de plaisant, c'est que, dans leur ignorance absolue du sens des signes qu'ils dessinaient, ils choisirent pour placer dans le cartouche vide un groupe d'hiéroglyphes qui exprime le mot grec *autocrator* (empereur), et qui eût été, s'il se fût trouvé là, la réfutation la plus complète de l'antiquité fabuleuse attribuée au monument. On ne saurait être mieux puni d'une infidélité de copie et se fustiger plus comiquement soi-même à son insu. Champollion reconnut que les cartouches en question étaient vides, et s'amusa beaucoup de la malencontreuse addition d'un mot grec faite à ce monument par ceux qui trouvaient absurde qu'on le crût postérieur à l'établissement des Grecs en Égypte; mais alors Champollion n'était pas de l'Institut. L'ancienne expédition avait, dans le sein de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, des représentans respectables, qui n'auraient peut-être pas trouvé très bon qu'on relevât le *blunder* de leurs collaborateurs, et la lettre écrite par Champollion à son frère ne fut pas publiée. Elle vient de l'être. Quelques voix se sont élevées pour soutenir que les cartouches en question étaient revêtus d'un enduit noir déposé par le temps, et sous lequel se trouverait peut-être l'inscription qu'on disait ajoutée par les dessinateurs. J'étais curieux de savoir ce qu'il en était. M. Durand et moi nous avons examiné les cartouches avec une grande attention, et nous pouvons affirmer qu'ils ne contiennent et n'ont jamais contenu aucuns caractères. La nouveauté du temple de Denderah est assez établie par les noms mille fois répétés de Tibère et de Néron, pour qu'on puisse se passer de cette preuve de plus.

Maintenant d'ailleurs que M. Letronne a établi l'origine grecque du zodiaque, il ne peut plus être question de l'antiquité démesurément reculée des zodiaques de Denderah; toutefois la discussion n'est pas moins vive pour s'être transportée sur un autre terrain. Il s'agit aujourd'hui, entre M. Biot et M. Letronne, de savoir si, comme le pense le premier, un état réel du ciel, à une époque déterminée, a été tracé au moyen d'une projection sur le planisphère de Denderah, ou bien si les figures et les groupes d'étoiles qui le remplissent n'ont aucune va-

leur astronomique et sont sans rapport avec un état réel du ciel; en un mot, si le zodiaque est un monument de la science, ou seulement une représentation mythologique. Ce débat entre deux savans illustres se rattache à deux manières différentes de considérer les antiquités égyptiennes : l'opinion de ceux qui croient que les Égyptiens ont connu la science proprement dite, et l'opinion de ceux qui ne le croient point. M. Biot est un esprit trop judicieux pour soutenir aujourd'hui les thèses chimériques de Dupuis et de Bailly, lesquelles d'ailleurs ne sont, je crois, nullement de son goût. Traitant lui-même assez légèrement la science égyptienne, il emploie les ressources que lui fournissent un esprit aussi ingénieux qu'il est élevé et une profonde connaissance de l'astronomie, pour amener ses lecteurs à comprendre comment, par des procédés très simples, les Égyptiens ont pu arriver à des notions astronomiques plus relevées qu'on ne serait tenté de le croire. La question ainsi posée perd beaucoup de son importance historique. Il est sans doute intéressant d'expliquer comment les Égyptiens ont pu se passer, jusqu'à un certain point, de la science; ce qui était vraiment important, c'était de savoir si, comme le pensaient Bailly et Dupuis, les hommes des temps anciens avaient pu s'élever jusqu'à elle. Quoi qu'il en soit, même en s'en rapportant complètement à M. Biot, en admettant sur sa parole, comme c'est un devoir de le faire pour les profanes, que les Égyptiens ont pu être, sans connaissances auxiliaires et sans instrumens, de meilleurs astronomes qu'on ne le croirait, j'avoue que je conserve quelque doute sur la nature astronomique du zodiaque circulaire de Denderah. J'ai de la peine à m'expliquer pourquoi ce zodiaque, tracé de l'aveu de M. Biot au commencement de l'ère chrétienne, offrirait une représentation de l'état du ciel tel qu'il était sept cents ans auparavant. L'identification des étoiles du planisphère avec les constellations auxquelles M. Biot les rapporte ne me paraît point encore démontrée. Du reste, la discussion n'est pas fermée, et je suspends mon opinion jusqu'à la clôture des débats, heureux de n'être qu'auditeur ou tout au plus rapporteur dans un procès où je n'ai point de voix à donner, et où les illustres avocats ne peuvent être jugés que par leurs pairs, ce qui rend difficile la composition d'un tribunal compétent.

Pour moi, jusqu'à présent, j'incline beaucoup à voir, avec M. Letronne, dans les zodiaques de Denderah des tableaux analogues à ceux que présentent les tombeaux des rois à Thèbes, tableaux demi-funèbres, demi-astronomiques, ou plutôt astrologiques, dans lesquels les scènes de l'autre vie ont pour théâtre le monde des astres, et dans lesquels le soleil, la lune, les étoiles, figurent sous un rapport mythique plus que scientifique. En continuant mon voyage, je verrai si je trouve de quoi confirmer ces idées ou de quoi les combattre. Ce qu'il y a de certain, c'est que je suis provisoirement peu disposé à croire, comme MM. Jollois

et Devilliers, que l'appartement du zodiaque ait été « un lieu consacré à l'astronomie et à la représentation des phénomènes terrestres qui se lient à ceux du ciel. »

Après avoir parcouru l'intérieur du temple, je fais le tour de ses murailles. Partout je lis les noms de Néron, de Tibère, de Caligula (Caïus). Parmi tous ces souvenirs romains, il en est un seul qui se rattache à l'époque grecque, c'est celui de Cléopâtre, et encore ce souvenir même n'est-il point étranger à l'influence romaine, car en regard de la figure de Cléopâtre on voit, sur la muraille extérieure du temple, le fils qu'elle eut de César; il porte ici le nom de Ptolémée César; les historiens anciens l'appellent dédaigneusement Césarion. Cléopâtre, selon l'usage égyptien d'identifier toujours le souverain et la divinité, est représentée sous les traits d'Athor. C'est certainement un des résultats les plus piquans de la lecture des hiéroglyphes que de retrouver dans cette Athor colossale la sémillante amie de César et d'Antoine.

Derrière le grand temple d'Athor est le petit temple d'Isis, et un peu vers le nord un édifice que Strabon appelle *Typhonion*, et qui devait ce nom aux images d'un dieu difforme dans lequel on a voulu reconnaître le mauvais principe de la mythologie égyptienne, nommé Typhon par les Grecs; mais d'abord rien ne prouve que le grotesque dieu dont l'image est multipliée ici soit l'ennemi d'Osiris. Cette lutte d'Osiris et de Typhon, du bon et du mauvais génie de l'Égypte, qui représentait, dit-on, le combat de la force fécondante du Nil et de l'aridité du désert, cette lutte ne se retrouve point, à ma connaissance, dans les innombrables représentations mythologiques de l'ancienne Égypte. C'est là, je crois, une de ces interprétations philosophiques et physiques de la religion égyptienne, nées tard sous l'influence de l'esprit grec, et qui, sur la foi des écrivains grecs, se sont transmises jusqu'à nous. Je ne sais aucun personnage qui, dans la mythologie figurée sur les monumens égyptiens, joue le rôle de Typhon (1) en guerre avec Osiris.

Quel que soit du reste le personnage hideux dont les images décorent ou plutôt enlaidissent le petit temple appelé par Strabon un *Typhonion*, la destination de ce temple n'est pas douteuse depuis Champollion; il était consacré à la maternité de la déesse Athor, qu'on y voit allaitant son jeune enfant. Champollion a reconnu en Égypte plusieurs monumens de ce genre dont le nom égyptien, qu'il a su lire, était *Ma-Misi*, c'est-à-dire lieu de naissance. On y voit en effet la naissance et l'allaitement d'Horus. Les savans de l'expédition d'Égypte n'ont pas manqué de trouver ici des représentations astronomiques. Ils ont en

(1) La déesse à tête d'hippopotame nommée Otph, ou Toph, a peut-être fourni la racine du nom de Typhon; mais il serait difficile de reconnaître dans ce personnage féminin le Typhon des Grecs.

partie raison. Horus est certainement le jeune soleil, mais est-il bien sûr que les différentes phases de l'année solaire soient figurées avec l'exactitude scientifique supposée par les savans français?

Denderah mériterait un plus long séjour; mais Denderah a le grand tort d'être à une journée de Thèbes. Le vent est favorable, comment résister? D'ailleurs j'y reviendrai.

Avant d'arriver à Thèbes, qui est le grand intérêt du voyage, à Thèbes où il y a tant à voir et qui peut faire tout oublier, j'ai voulu fixer les impressions recueillies depuis vingt jours en suivant ce fleuve que je n'ai pas quitté, sur lequel j'ai vécu, étudié, admiré, rêvé. Ces impressions se sont traduites spontanément en vers. Il y a long-temps que telle chose ne m'était arrivée; je me croyais défendu de ce danger de la jeunesse par la maturité des années; je me croyais à couvert sous mes hiéroglyphes : vaine erreur! j'ai succombé;... j'en demande pardon au lecteur. Si c'est un crime pour un membre de l'Académie des Inscriptions de faire des vers (1), et si je me suis rendu coupable de ce crime, je puis affirmer du moins que c'est sans préméditation.

LE NIL.

I.

Dans ma barque étendu, le front vers les étoiles,
Je laisse aller mes vers au souffle de la nuit,
Au souffle qui murmure en jouant dans les voiles,
Au rivage qui passe, à l'onde qui s'enfuit.

Le Nil, c'est l'océan, et la brise inconstante
Nous pousse ou nous retient comme des mariniers;
Le Nil, c'est le désert; notre barque est la tente
Qui voyage ou s'arrête à l'ombre des palmiers.

Sans changer d'horizon et presque de rivage,
On voit se succéder d'uniformes soleils;
Mais sans cesse un aspect du fleuve ou de la plage
Diversifie un peu ces bords toujours pareils.

Du chameau dans les airs la tête se balance;
Comme un serpent son corps, il courbe son long col.
Marchant à pas égaux d'un air de somnolence,
L'ombre de son profil s'allonge sur le sol.

Dans le sable mouillé, côte à côte, s'étendent
Les buffles au poil noir, au pas lourd d'éléphant.

(1) L'honneur que vient de me faire l'Académie française peut être invoqué comme une circonstance atténuante.

Des femmes lentement vers la rive descendent;
Le front porte la cruche, et l'épaule l'enfant.

A terre, en cercle assis, les anciens du village
Fument silencieux, et seul un Bédouin,
La main sur son fusil, l'air dur, le front sauvage,
Suit de l'œil ces Français qui viennent de si loin.

Ici l'homme fut grand, on le voit à son ombre.
Le haillon qui le couvre avec grace est porté,
Un fier regard se cache au fond de son œil sombre,
Et sous le dénûment perce la majesté.

Ce sont haillons de prince et misères divines;
C'est une robe d'or, mais elle est en lambeaux.
C'est encor l'Orient, mais il est en ruines;
Ce sont marbres encor, mais marbres de tombeaux.

La femme du fellah passe muette et fière,
D'un bracelet d'ivoire ornant son bras maigri,
Traînant d'un pas royal, à travers la poussière,
Le vêtement grossier qui cache un corps flétri.

Parfois le souffle heureux d'un art charmant décore
Ces huttes de limon où brûle le fumier;
Sur leur toit s'arrondit le toit du sycomore,
Et se balance au vent la tige du palmier.

Dans ma barque étendu, le front vers les étoiles,
Je laisse aller mes vers au souffle de la nuit,
Au souffle qui murmure en jouant dans nos voiles,
Au rivage qui passe, à l'onde qui s'enfuit.

II.

Quand s'enflent doucement nos deux voiles croisées,
Qui ressemblent de loin aux ailes des oiseaux,
Et qu'en sillons mouvans légèrement creusées
Aux côtés de la proue on sent glisser les eaux;

Quand, sous l'effort du vent, notre barque inclinée
Semble un gai patineur au pied capricieux
Qui sur l'eau tout à coup par l'hiver enchaînée
Trace négligemmment des contours gracieux,

L'ame alors se ranime, et l'active pensée
Comme le vent, la barque et l'horizon qui fuit,
Court agile et légère, et sa course pressée
Laisse loin la douleur qui haletant la suit.

L'ame semble flotter doucement dans le vide
Quand la barque traînée avance d'un pas lent;
Le jour désoccupé coule pourtant rapide,
Comme le long du bord l'eau coule en gazouillant.

La nuit vient, le vent tombe, on s'abrite au rivage;
Long-temps des matelots bruit le chant discord;
Puis tout cesse, on n'entend qu'un cri triste et sauvage,
On charge les fusils, on se ferme, on s'endort,

Ou l'on veille écoutant le silence des plaines,
La voix du pélican qui s'éveille à demi,
Le chien qui jappe au seuil des cabanes lointaines,
Les murmures confus du grand fleuve endormi.

Je ne connaissais pas ces nuits étincelantes
Où l'argent fondu roule en fleuve au firmament,
Où brillent dans les flots les étoiles tremblantes,
Comme rayonnerait sous l'onde un diamant.

Cependant du sommeil on consume les heures
A contempler le cours lent et silencieux
Des mondes où pour l'ame on rêve des demeures,
Hiéroglyphes brillans des mystères des cieux.

Et des astres nouveaux, inconnus à l'Europe,
Versent pour nous leurs feux dans le champ sidéral.
Au sud, où resplendit l'étoile de Canope,
Nous regardons monter la croix du ciel austral.

Et puis il faut saisir à sa première flamme
Ce soleil qui dans l'air fait chanter les oiseaux,
Qui fait dans notre sein chanter aussi notre ame,
Et rire la lumière à la face des eaux.

Quand le soleil penchant aux sommets luit encore,
Sur le bord de la barque il faut aller s'asseoir,
Voir le ciel qui blanchit comme ailleurs par l'aurore,
Et respirer à deux la pureté du soir.

Tout est beau sur le Nil, chaque heure a son prestige,
Ce monotone cours semble toujours nouveau;
Le Nil mystérieux lui-même est un prodige;
Nous voyons le géant, nul n'a vu le berceau.

Ce fleuve est fils du ciel, comme le dit Homère,
On le trouve plus vaste en remontant son cours;
Seul il n'emprunte rien aux sources de la terre,
Seul il ne reçoit rien, seul il donne toujours.

Au temps marqué, le Nil sort de sa couche immense,
Sur l'Égypte il étend ses deux bras, la bénit;
La mort seule y régnait, la vie y recommence,
Le dieu satisfait rentre et dort dans son grand lit.

L'un sur l'autre écroulés, des siècles et des mondes
Près de lui maintenant dorment silencieux.
Leur sommeil est la mort; mais il vit, et ses ondes
Réfléchissent toujours le désert et les cieux.

Il prodigue ses flots, qui jamais ne tarissent,
A ces peuples déchus de leur vieille splendeur,
Même à ces fils du Nord dont les fronts qui pâlissent
De ce puissant climat soutiennent mal l'ardeur.

Et pour se consoler des présentes misères,
Triste de ne plus voir rien de grand sur ses bords,
Rappelant du passé les gloires séculaires,
Le vieux fleuve se plaît au souvenir des morts.

Pensif, il s'entretient des prodiges antiques,
De ces rois oubliés dont lui seul sait le nom;
Et de là, descendant aux âges héroïques,
Il murmure tout bas : Mœris, Rhamsès, Memnon.

Il sourit comme un père aux solides ruines
Des temples dont il vit poser les fondemens;
Il salue en passant les deux cités divines :
Ton nom seul, ô Memphis! Thèbes, tes monumens!

Ne voulant plus rien voir après les pyramides,
Comme un roi triomphant qui trancherait ses jours,
Le fleuve impatient hâte ses flots rapides,
Et sombre au sein des mers ensevelit son cours.

Dans ma barque étendu, le front vers les étoiles,
Je laisse aller mes vers au souffle de la nuit,
Au souffle qui murmure en jouant dans les voiles,
Au rivage qui passe, à l'onde qui s'enfuit.

J.-J. AMPÈRE.

DE LA CRISE ACTUELLE

DE LA

PHILOSOPHIE HÉGÉLIENNE.

LES PARTIS EXTRÊMES EN ALLEMAGNE.

I. — Deux ans à Paris (*Zwei Jahre in Paris*), par M. Arnold Ruge. — Leipzig, 1846.
II. — L'Individu et sa propriété (*Der Einzige und sein Eigenthum*),
par M. Max Stirner. — Leipzig, 1846.

« Qu'est-ce donc qui m'entraîne loin de ces belles vallées? N'est-ce pas ici un sol classique? N'est-ce pas ici que Napoléon a vaincu encore une fois la coalition des barbares? Les philistins de ce pays ne sont-ils pas doux, humains, presque aimables? Ne suis-je pas dans une contrée libre de l'influence prussienne, et la liberté de la presse n'est-elle pas inscrite dans ses lois? C'est précisément tout cela qui me fait fuir.... Oui, je fuis, pourquoi ne pas l'avouer? Un joug insupportable pèse ici sur moi. J'en veux à cette magnifique nature, qui a porté une telle race; je sens mon cœur se rétrécir à voir ces hommes (sont-ce des hommes?)

qui ont vendu leur ame et n'ont gardé que leur ventre, qui ne font rien comme des êtres animés, qui ont assisté depuis trente ans, insensibles comme des momies, au mouvement agité du siècle, qui ne craignent pas l'oreille de Denys parce qu'ils n'ont rien à dire que Denys ne puisse entendre, et qui dressent plutôt les oreilles vers le tyran pour savoir ce qu'ils doivent répéter. Tous les peuples rajeunissent par leurs luttes intérieures; il n'y a que le nôtre qui devienne toujours plus lâche, dont la tête soit toujours plus faible et le cœur plus étroit. Cette race inepte, qui, à toutes les époques, a poursuivi ses libérateurs, ne s'est évanouie ni devant le Suédois ni devant le Corse. La voilà de nouveau avec son odieux bagage. La vieille Allemagne pèse comme un pic des Alpes sur toute poitrine libre. Fuyons! fuyons! »

Le fugitif qui jette à son pays cet adieu plein de colère est un écrivain sérieux, qui a joué un rôle important dans le travail philosophique de l'Allemagne contemporaine. Il a été un des plus dévoués disciples de Hegel. Il est encore aujourd'hui, pour un instant, le chef (s'il y en a un) de la tumultueuse phalange qui a prétendu appliquer avec une résolution inflexible les doctrines du maître, et qui, dans les transformations de l'école hégélienne, s'est appelée fièrement *la Montagne*. Cette direction pourtant, qu'il avait conquise par son ardente témérité et un talent incontestable, il s'aperçoit qu'il va la perdre; des révolutionnaires plus hardis lui marcheront demain sur le corps. Poursuivi par le pouvoir, menacé par ses successeurs, il ne se possède plus. Cette impétuosité, qui faisait sa force quand il menait un parti, se retourne aujourd'hui contre lui-même et l'aveugle. Il semble qu'un vertige se soit emparé de ce fier dictateur d'un jour. La transformation des doctrines de Hegel a été si rapide entre les mains des jeunes novateurs, cette haute métaphysique a été si étrangement remaniée, défigurée, bouleversée de fond en comble, qu'il ne sait plus où en est sa propre pensée. Le voilà qui s'embarrasse et se perd au milieu de ses principes de la veille. Lesquels faut-il garder? lesquels rejeter? Il l'ignore. La nouvelle école hégélienne se trouble avec lui; c'en est fait, elle est comme frappée de folie. Or, ces tristes mémoires, ce douloureux testament de M. Arnold Ruge, *Deux années à Paris*, expriment avec une nudité effrayante la crise de cette philosophie et la situation désespérée de l'auteur. Deux sentimens l'animent, le découragement et la haine, une déception amère et une colère sauvage. Jamais l'Allemagne, qui devait, selon Hegel, proclamer le verbe de l'avenir, n'a été plus rudement, plus cruellement flagellée que dans ce livre écrit par un de ses tribuns. Çà et là cependant éclatent encore la pensée élevée, le langage vigoureux de l'habile écrivain, et je ne sais vraiment s'il faut s'en réjouir, car n'est-ce pas une nouvelle douleur de voir ainsi tant de bonnes qualités perdues par la haine, tant de mérite employé à se calomnier soi-

même, et l'auteur injurier avec un tel mépris cette langue qu'il parle si bien, cette science de Hegel dont il a été un des jeunes maîtres, cette patrie enfin, cette mère patrie qu'on a le droit d'avertir, mais qu'il n'est jamais permis d'outrager?

Tandis qu'il déraisonne avec passion (ce sera un jour son excuse), l'extrémité gauche de l'école commence à divaguer de son côté avec un sang-froid lugubre, avec une logique de glace. Il n'est pas question des doctrines de Strauss, ce girondin resté depuis long-temps en arrière; il ne s'agit pas même de Bruno Bauer et de Feuerbach, fougueux et subtils tribuns qu'il semblait impossible de dépasser : Bruno Bauer et Feuerbach sont convaincus aujourd'hui de superstition et de pusillanimité. En vain ont-ils prêché ouvertement l'athéisme, ce ne sont plus que des modérés, des esprits timides, accusés d'enchaîner encore l'humanité dans des liens qui lui pèsent. Aujourd'hui, le dernier terme de l'audace a été atteint, et la foi définitive de la révolution philosophique est trouvée; le docteur à qui appartient cette découverte s'appelle Max Stirner. Feuerbach avait conservé une dernière croyance, il croyait au genre humain; s'il anéantissait la Divinité, il la remplaçait par l'homme; *homo homini Deus*, c'était là son *Credo*. Or, ce symbole est trop tyrannique encore; il faut effacer l'ombre même de la Divinité, d'une divinité extérieure, étrangère à l'individu, et qui pourrait lui imposer un devoir, lui demander un sacrifice. Renversons cette dernière idole, cessons de croire au genre humain; en dehors de l'individu rien n'existe; *homo sibi Deus*, pas un mot de plus, voilà l'exacte et suprême formule de la vérité. Tout cela est discuté logiquement, logiquement exposé, avec une intrépidité cynique et une froide résolution qui épouvantent. Spectacle vraiment sinistre qui veut être examiné de près, car c'est là désormais la crise où se débat l'école hégélienne, et cette situation s'exprime dans ces deux hommes avec une netteté singulière : celui-ci irrité, passionné, sincère dans son aveugle emportement; celui-là froid, hautain, logicien sans entrailles, sûr de sa triste victoire, et qui régnera demain sur les ruines de toute une école!

On doit toujours s'enquérir avidement de ce que devient une puissante école philosophique, et les destinées du système de Hegel ont un droit sérieux à notre attention; ce qui me touche le plus cependant, c'est l'intérêt inattendu, c'est l'importance décisive que ce sujet emprunte à la situation actuelle. L'ouverture des états-généraux de Berlin, l'attitude bizarre du monarque en face des députés du peuple, le discours extraordinaire qui a expliqué les lettres patentes du 3 février, la direction donnée aux débats, tous ces faits sont graves et ne peuvent exercer une médiocre influence sur les partis extrêmes. Personne n'ignore quelles sont en Allemagne les relations de la philosophie et de la politique, combien elles se tiennent et se pénètrent mutuellement. Si l'Al-

lemagne a été, depuis une dizaine d'années, un ardent foyer de doctrines ténébreuses et de passions anti-sociales, si la philosophie est descendue des idéales régions pour abaisser la raison dans un matérialisme éhonté, ce n'est pas la science toute seule qui est responsable de ces folies; j'en accuserai plutôt la politique. Le contraste était trop douloureux entre l'exaltation des intelligences émancipées et l'entêtement des royautés absolues. La pensée étouffait; elle fut frappée de délire. Je ne saurais expliquer autrement les extravagances grossières, les brutales violences philosophiques qui ont affligé le pays de Leibnitz et de Kant. Ces violences ne sont pas terminées, elles durent encore, elles dureront aussi long-temps que les abus d'où elles sont nées. Le meilleur moyen d'arrêter les théories perverses qui s'emportent dans l'ombre, c'est de donner aux esprits la complète lumière de la vie publique. Si l'on ne régularise une société où s'agitent tant de mouvemens divers, si l'on n'ouvre les issues, si l'on ne trace les voies, si enfin l'on ne fait pas toute sa part à l'esprit nouveau, ne vous étonnez pas que son exaltation, devenue fiévreuse, aboutisse à des fureurs inouies. Qu'on y réfléchisse bien : les plus généreuses natures succomberont quelquefois aux atteintes du fléau. Comme elles auront senti plus vivement le contraste que je viens de signaler et l'oppression de la pensée publique, elles seront plus facilement aussi entraînées vers ces doctrines abominables qui sont comme le désespoir de l'intelligence. On ne sait pas assez combien de forces actives sont perdues pour l'Allemagne; nous voudrions en signaler quelques exemples et faire soupçonner la grandeur du mal. Ne sera-ce pas montrer, par des argumens terribles, l'urgence de ces réformes politiques sans cesse promises et sans cesse ajournées? Qu'on veuille donc bien nous pardonner la nudité de ce tableau. Il ne s'agit pas seulement ici de dénoncer des aberrations trop humiliantes pour la dignité de la philosophie; c'est l'intérêt même des gouvernemens de l'Allemagne, de la Prusse particulièrement, qui est en cause, et c'est à eux qu'il faut demander, au nom de la science et de la liberté, si une situation qui engendre de telles misères n'est pas condamnée sans retour.

I.

Quand M. Arnold Ruge quitta l'Allemagne en lui jetant la malédiction irritée que je traduisais tout à l'heure, c'est en France qu'il chercha un refuge pour sa libre pensée. Écrivain généreux, fondateur d'un journal qui a rendu de véritables services à l'esprit public, M. Ruge aimait passionnément sa patrie. Les *Annales de Halle*, et plus tard les *Annales allemandes*, ont leur place marquée dans l'histoire littéraire et politique de l'Allemagne contemporaine. J'ai eu plus d'une fois l'occasion d'en

parler ici, et j'ai signalé avec empressement les mérites sérieux de cette brillante publication. Pendant près de cinq ans, de 1838 à 1843, le recueil de M. Arnold Ruge a occupé le premier rang dans la presse allemande. Il représentait avec un éclat juvénile les désirs de la génération nouvelle; il osait harceler à la fois et la science paresseuse des universités et l'inspiration endormie de la poésie régnante; de tous les côtés, il réveillait la vieille Allemagne, et devenait enfin ce que fut chez nous *le Globe* dans la dernière période de la restauration. Ce fut là du moins sa gloire au commencement de cette rapide campagne. Bientôt cependant cet esprit de suite, cette fermeté régulière, qui sont encore si rares en Allemagne, firent peu à peu défaut aux ardens écrivains des *Annales de Halle*. En haine de la réaction qu'ils combattaient, les jeunes défenseurs de la liberté renièrent les principes dont ils avaient le plus besoin. La vieille Allemagne était spiritualiste, et son spiritualisme excessif, en lui inspirant le dédain de la vie active, la rendait égoïste et incapable d'un progrès sérieux. Il fallait rajeunir le spiritualisme, l'associer aux idées nouvelles de réforme et de liberté; quoi de plus naturel d'ailleurs et de plus légitime? Mais non; les *Annales de Halle* eurent recours à l'erreur contraire. Il semble que, dans leur colère insensée, les jeunes démocrates ne voulussent avoir rien de commun avec l'ennemi, et qu'ils jetassent leurs armes, aimant mieux combattre tout nus. Rien de plus nu en effet, rien de plus tristement misérable que l'esprit de leur polémique pendant la seconde période de la guerre. Ce recueil si brillant devint un refuge où les erreurs les plus antipathiques au génie de l'Allemagne se donnèrent rendez-vous. Un des amis de M. Ruge, son collaborateur le plus méritant, M. Echtermeyer, venait de se séparer de lui, et depuis cette séparation le mal croissait chaque jour. Tantôt je ne sais quel panthéisme subtil dans ses formes et grossier dans ses résultats, tantôt le matérialisme le plus sec, voilà quelle fut bientôt la philosophie des *Annales de Halle*. Remarquez, en outre, que tout cela était prêché avec une autorité dictatoriale et comme par une bande de terroristes. On comprend que la faveur publique dut s'éloigner promptement. Quand M. Ruge fut chassé de la Prusse, cette brutale mesure n'indigna personne; deux ans plus tôt, l'expulsion de l'éloquent publiciste n'eût pas été possible. Les *Annales de Halle* se reconstituèrent en Saxe (juillet 1841), et prirent le nom d'*Annales allemandes;* du reste, le journal persistait résolûment dans la fausse voie où il se perdait. Inquiété sans cesse par la censure, le recueil de M. Arnold Ruge ne fut pas plus heureux que sous l'administration prussienne, et deux ans ne s'écoulèrent pas avant qu'il fût suspendu par l'autorité. M. Ruge crut qu'une pétition à la chambre des députés de Saxe réveillerait le zèle de ses amis. Vain espoir! sa pétition, qui, trois ans plus tôt, aurait excité des sympathies si nombreuses, ne trouva pas un défenseur. On voulait

bien s'intéresser à l'ardent écrivain; mais comment prêter assistance à ces doctrines détestables, à cet athéisme cynique, dont les *Annales allemandes* étaient désormais le rempart? C'est alors que M. Ruge, désespérant de son peuple et de ses amis, commença de maudire cette patrie pour laquelle son ame, aujourd'hui égarée, avait livré jadis tant de généreuses batailles. Il partit, secouant la poussière de ses pieds, ne voulant rien emporter de cette terre sans courage; il partit le cœur gonflé, l'esprit plein de haine, et demanda un asile à la France.

Dans de telles dispositions, les éloges que nous prodiguera M. Ruge seront-ils bien sérieux? Devons-nous lui être très reconnaissans de ce subit enthousiasme? Certes, nous désirons l'amitié de l'Allemagne, et nous pensons qu'une grande victoire sera remportée pour la liberté du monde le jour où des haines surannées ne troubleront plus l'intelligence de nos voisins. Chaque pas qui nous rapproche est une conquête. Tout écrivain qui combattra les odieuses absurdités du teutonisme, les détestables colères de M. Menzel, les emphatiques niaiseries de M. Léo, tout écrivain, tout publiciste, tout poète qui effacera, par les moyens qui lui sont propres, cette inimitié impie, aura droit à la reconnaissance des deux peuples et servira la liberté européenne. Une condition pourtant est nécessaire pour que cette tâche soit bien remplie : c'est que l'Allemagne conserve son esprit, comme nous voulons conserver le nôtre. Une amitié féconde n'est possible qu'entre des esprits à la fois unis et contraires. Il s'agit d'allier des forces différentes qui se complètent. Si vous supprimez l'une d'elles, pensez-vous faire à l'autre un présent bien précieux? Qui se réjouira de voir M. Arnold Ruge se jeter dans les bras de la France, en prononçant des paroles de haine contre son pays? Ce n'est pas l'Allemagne qui parle ici, ce n'est pas un parti; c'est un homme, c'est un esprit irrité, un esprit dont l'imprudente colère fera plus de mal que de bien à la cause de l'union des deux pays et réveillera les vieilles rancunes. Certes, en toute autre circonstance, nous serions heureux d'entendre cette généreuse glorification de notre génie : « Voici le chemin de la France, le seuil d'un monde inconnu. A la fin de notre voyage, nous trouverons la grande vallée de Paris, le berceau de l'Europe à venir, la vaste chaudière merveilleuse dans laquelle bout l'histoire du monde. » Et plus loin, et sans cesse : « Paris est à nous... Paris appartient au monde. C'est ici que nous remportons nos victoires, ici que nous subissons nos défaites. » Ces paroles enthousiastes seraient un symptôme heureux, à une condition, je le répète, c'est qu'elles partissent d'un cœur allemand. Or, il faut bien le dire, M. Ruge avait renié son pays quand il écrivait ces lignes; et ce qu'il y a de plus triste, c'est que ce jugement, si dur qu'il soit, ne le blessera pas. M. Ruge se réjouira d'avoir été compris, il s'applaudira d'avoir dépouillé son caractère et de n'avoir plus rien d'allemand, ni dans l'ame

ni sur les lèvres. Pour nous, malgré notre fierté naïve, cet enthousiasme factice nous embarrasse un peu. Quand nous songeons aux motifs qui poussent le fougueux publiciste et à la haine fiévreuse dont ce langage est empreint, nous nous tenons sur nos gardes. S'il faut tout avouer enfin, ce don qu'il nous fait de lui-même nous inquiète et nous épouvante.

Une réflexion pourtant devrait nous rassurer. M. Arnold Ruge est un écrivain de l'école hégélienne, c'est-à-dire une intelligence très germanique. Il a beau se révolter contre son pays, il en conservera bien quelque marque ineffaçable. Cet homme que nous gagnons à nos idées n'aura pas perdu pour cela l'originalité native de sa race, il nous apportera autre chose qu'une maladroite contrefaçon de notre esprit. Hegel a tellement exalté sa patrie, il a donné aux peuples du Nord un sentiment si enthousiaste de leur mission dans le monde, qu'un disciple de cette grande école ne peut oublier long-temps les dogmes du maître. Ne se souviendra-t-il pas que Hegel, dans sa *Philosophie de l'histoire*, divise la vie du genre humain en trois grandes périodes, et qu'après l'époque orientale, après l'époque grecque et romaine, arrivé aux premiers siècles de notre ère, il donne fièrement le nom de germanique à cette période qui est chrétienne avant toute chose? Lorsque Hegel exprimait son enthousiasme pour la race allemande, il semblait parfois le prêtre d'une religion; il comparait son peuple à ces habitans de Samothrace qui étaient investis du sacerdoce suprême, ou à la famille des Eumolpides qui avait la garde des mystères d'Éleusis. Le disciple d'une philosophie qui a proclamé en termes si magnifiques la mission de l'Allemagne reniera-t-il toujours sa devise et son blason? Le pays de Luther et de Frédéric-le-Grand, de Goethe et de Hegel, occupe une place trop considérable dans la civilisation européenne pour qu'un de ses enfans persiste à n'en pas tenir compte. Voilà ce que nous pensions en voyant l'impétueux écrivain obéir si vite à ses rancunes. Nous avions tort : le souvenir des doctrines de son maître ne l'arrêtera pas; il supprimera d'un trait de plume toute cette partie du système de Hegel, et l'Allemagne sera rayée de la carte. « Depuis Athènes et Rome, dit M. Ruge, l'histoire des hommes n'a été que l'histoire de leurs absurdités, et la nouvelle phase de l'humanité régénérée est bien jeune encore. Elle commence avec la révolution française, car alors seulement on s'est rappelé qu'il y a eu jadis dans le monde des héros, des républicains et des hommes libres. » Le XVIIIe siècle ne croyait pas qu'il y eût dans l'histoire entière plus de quatre époques importantes: Périclès, Auguste, Léon X, Louis XIV, étaient les maîtres de ces périodes privilégiées. Au contraire, un mérite sérieux de notre temps, c'est l'impartialité de son esprit. Nous ne dédaignons plus, nous ne maudissons plus. Le genre humain a été absous à ses âges divers, dans ses

œuvres les plus opposées, et, si le grand dogme de la fraternité humaine et de la solidarité de tous les temps doit se réaliser un jour, ce sera la gloire de notre siècle d'avoir contribué plus qu'aucun autre à cette réconciliation universelle. M. Arnold Ruge ne pense pas ainsi. Il est moins généreux, moins large que ne l'était l'esprit nécessairement exclusif de nos aïeux; il diminue le programme de Voltaire. Trois époques seulement, Athènes, Rome, la révolution, voilà l'histoire du monde.

Cette parole est grave : M. Ruge nous apprend par là qu'il a rompu résolûment avec l'inspiration de son maître. Une chose vraiment belle dans la philosophie de Hegel, c'est l'intelligence qu'il a eue de la continuité des révolutions humaines. Phénomène bizarre! ce puissant architecte d'abstractions a possédé plus que personne le profond instinct de la vie. Nul n'a senti comme lui le mouvement de l'humanité, le développement progressif des idées et des institutions. Ces théories, qui sont aujourd'hui dans le domaine commun, étaient nouvelles il y a quarante ans. Même après Vico, le mouvement était absent de l'histoire; Herder et Montesquieu s'en passent; la meilleure gloire de Hegel, c'est peut-être d'avoir scientifiquement établi cette marche non interrompue de ce qu'il appelle l'esprit du monde, *der Weltgeist*. Je ne dis pas que le célèbre penseur de Berlin ait accompli la philosophie de l'histoire, qu'il ait trouvé la loi du développement de l'humanité : non, certes, il s'en faut bien; mais l'idée même de ce développement, le sentiment de cette marche incessante, n'ont été établis par personne avec la même autorité. D'après ce système, et c'est là une belle conséquence, il n'y a plus d'époques historiques sans valeur, il n'y a plus ni déserts ni landes dans la série des âges. Cette théorie gouverne aujourd'hui toute l'histoire, l'histoire politique, l'histoire des lettres et des arts; elle a été appliquée et rectifiée sur tous les points; ce qu'il y avait de trop impérieux, de trop fatal dans l'enchaînement logique décrit par Hegel a disparu chez nos historiens pour laisser place au jeu des volontés particulières et concilier le plan divin avec la liberté de l'homme. Avec cette correction indispensable, la pensée de Hegel est présente au fond de tous les travaux historiques de la France actuelle, et c'est un fait assez digne de remarque dans un pays qui, au siècle dernier, avait mis l'histoire générale en poussière et nié avec une éclatante ironie l'enchaînement des époques. Cette *philosophie de l'histoire*, à la fois si amusante et si triste, que Voltaire attribue à l'abbé Bazin, et la *Philosophie de l'histoire* de Hegel, écrites à quarante ans de distance, sont séparées par un intervalle énorme. D'un pôle à l'autre, la distance est moins longue. Ce que l'abbé Bazin appelle philosophie de l'histoire n'est autre chose qu'un réquisitoire d'une gaieté impitoyable contre la pauvre espèce humaine. Pour l'abbé Bazin et pour Voltaire, il s'agit de prouver que l'hu-

manité est toujours dupe, que l'histoire n'a jamais été qu'un amas de fables grossières, et qu'il est impossible de croire à rien, bien loin de croire à un plan providentiel. *Le gros du genre humain a été et sera toujours imbécile*, voilà pour l'histoire de l'esprit humain; *les plus insensés sont ceux qui ont voulu trouver un sens à ces fables absurdes et mettre de la raison dans la folie*, voilà pour la philosophie de l'histoire. Un demi-siècle ne s'était pas écoulé depuis que Voltaire avait dispersé de son souffle cruel la sainte poussière des générations, quand Hegel, reprenant la pensée de Vico, trop effacée dans Herder et dans Montesquieu, célébra avec un austère enthousiasme l'esprit universel et ses destinées toujours agrandies. Lequel des deux a raison, de Voltaire ou de Hegel? On peut l'affirmer, ce n'est pas la pensée de Voltaire qui dirige désormais la science; notre siècle croit fermement à la signification sérieuse de l'histoire, et la France a accueilli ces hautes doctrines en y ajoutant la précision de son esprit. Eh bien! voilà un Allemand qui nous arrive, et, pour nous faire hommage, savez-vous ce qu'il imagine? Il renie, croyant nous flatter, les doctrines que nous avons reçues de ses maîtres! Avouez qu'il est piquant de voir un fervent disciple de Hegel se convertir à la *philosophie de l'histoire* de l'abbé Bazin!

Beaucoup de personnes, en France, s'obstinent à juger l'Allemagne actuelle d'après le tableau qu'en a tracé Mme de Staël. Nos voisins nous adressent souvent ce reproche; ils ont tort pourtant, car, si nous les connaissons mal, ils nous le rendent avec usure. Les esprits sont nombreux, au-delà du Rhin, pour qui la France d'aujourd'hui est toujours la France de Voltaire, et, quand M. Arnold Ruge prétend flatter notre orgueil en reniant l'esprit de notre temps pour l'esprit du dernier siècle, son illusion ne lui appartient pas en propre. Seulement cette erreur chez une intelligence aigrie devient plus obstinée et plus fertile en conséquences mauvaises. C'est ainsi qu'ayant supprimé son pays dans l'histoire des idées, il le désavoue avec injure et s'établit en France comme dans la véritable patrie de son ame. De là, dans les éloges qu'il nous prodigue, je ne sais quoi de suspect et de fâcheux. C'est la punition de ces amitiés factices, qu'on n'ose s'y abandonner avec confiance, et qu'elles semblent toujours une arme impie aux mains d'un transfuge irrité. Et dans quel moment M. Arnold Ruge se sépare-t-il de son pays avec une dureté si méprisante? Au moment où ce pays travaille noblement à la conquête de ses droits. Il semble qu'il y eût un autre rôle à jouer pour un esprit aussi élevé, pour un cœur aussi ardent que le sien. Certes, c'est toujours un crime d'outrager sa patrie; mais, quand la patrie s'émeut pour une cause sainte, quand d'une frontière à l'autre le même esprit de réforme, le même espoir de régénération enthousiasme toutes les intelligences, que penser de celui qui choisit une telle heure pour insulter ses frères et se séparer d'eux? Ce subit attache-

ment à l'antiquité républicaine et à la révolution française est-il bien sincère? devons-nous être fiers d'avoir conquis ce dévouement passionné? Qu'est-ce donc qui pousse enfin M. Ruge? Est-ce l'amour de cette vérité éternelle qui n'a point de patrie, ou n'est-ce que son orgueil altéré de vengeance? Je ne pense pas que la réponse soit douteuse.

M. Arnold Ruge, tourmenté par sa conscience, prévoit et discute nos objections. Il rappelle l'exemple de Voltaire, et la moitié de sa vie passée à l'étranger, et son dédain pour les Welches; il cite ses vers à Helvétius :

> Votre livre est dicté par la saine raison;
> Partez vite et quittez la France.

Il aurait pu en citer beaucoup d'autres sans nous convaincre. Il aurait pu citer cette phrase d'une lettre au marquis d'Argens : « Établissez-vous à Berlin; la raison, l'esprit, la vertu, y vont renaître. C'est la patrie de quiconque pense. » Il aurait pu réunir toutes les saillies, toutes les irrévérences échappées à la verve irritée de ce rare esprit, les unes aussi sensées qu'elles sont vives, les autres certainement très regrettables et très fâcheuses; qu'importe après tout? Y a-t-il là une excuse pour M. Arnold Ruge? Je réponds d'abord que la France, à l'époque où Voltaire parlait ainsi, ne luttait pas, comme l'Allemagne actuelle, pour la plus sainte de toutes les causes. Je réponds surtout que Voltaire, au plus fort de ses rancunes, n'a jamais été infidèle au génie de la France, qu'il avait les yeux sans cesse dirigés vers Paris, et qu'il a poussé le sentiment et même l'outrecuidance patriotique au point de parcourir l'Allemagne sans daigner s'occuper d'elle. Reprocher à Voltaire d'avoir renié son pays, cela n'est permis qu'aux petits adversaires du XVIII[e] siècle, aux ridicules écoliers de ce grand et passionné Joseph de Maistre. Évidemment M. Ruge ne sait pas quels alliés il se donne. Bien loin d'abandonner la France, Voltaire la faisait triompher partout. Je ne dis pas seulement qu'il songeait tous les jours au jugement des Athéniens, comme dans cette phrase d'une lettre à Maupertuis : « Je suis comme ces Grecs qui renonçaient à la cour du grand roi, pour venir être honnis par le peuple d'Athènes. » Ce n'est point assez; je dis qu'il emportait le drapeau, et que le séjour de Voltaire à Berlin était la conquête du Nord par l'esprit français. Klopstock et Lessing le savaient bien quand ils préparaient contre cette influence une réaction si glorieuse. Je ne conçois pas que M. Ruge oublie ou confonde toutes ces choses. S'il ne reniait pas son pays tout autrement que l'a fait Voltaire, ses amis ne seraient pas si alarmés.

Il semble que je soutienne ici une thèse singulière. Pourquoi donc repousser cet homme qui vient à nous? Il y a entre l'esprit allemand et l'esprit français une hostilité sourde, il y a des haines et des ran-

cunes qu'on exploite avec une habileté perfide, et qui empêcheront long-temps encore l'union des deux peuples, cette union si désirable pour la liberté européenne. Pourquoi donc ne pas ouvrir nos rangs à l'éloquent rédacteur des *Annales de Halle*, au disciple d'une école qui a résumé les prétentions les plus hautaines du génie germanique? C'est là une conquête importante. Que son pays se plaigne, rien de mieux; pour nous, avons-nous le droit de lui adresser ces reproches? est-ce à nous de lui prêcher l'amour de l'Allemagne? Oui, c'est à nous que ce droit appartient, car de telles œuvres irritent le sentiment national chez nos voisins et éloignent le jour de la réconciliation. Ce n'est pas tout : cette haine pour son pays va se changer en un système, et, après avoir désavoué sa patrie, il nous enseignera à nous-mêmes que nous devons désavouer la nôtre. Avais-je tort de me défier de sa passion subite pour la France? Hélas! je ne me trompais pas, et M. Ruge, d'ailleurs, n'a pas voulu entretenir long-temps l'illusion de ceux que son enthousiasme avait pu séduire. Remercions-le d'avoir été si sincère. Au milieu des études diverses que lui inspira son séjour à Paris et qu'il a loyalement reproduites dans son curieux ouvrage, il y a tout un traité sur le patriotisme. Encore une fois, tenons-lui compte de sa franchise; désormais il n'y a plus d'équivoque possible; nous savons ce que M. Ruge aime dans notre France et à quelles conditions il change de patrie.

Ce traité est décisif. L'auteur y combat le patriotisme avec une fureur qui révèle toute sa pensée. Ce n'est pas seulement le patriotisme germanique, l'emphase burlesque des teutomanes, que M. Ruge attaque si résolûment. Je comprendrais cette polémique dirigée contre MM. Menzel et Léo. Encore sur ce point faudrait-il bien s'entendre; car, si les théories hypocrites qui confondent la patrie avec le moyen-âge féodal et brouillent à plaisir les idées du peuple sont insupportables à tous les cœurs droits, comment oublier que la vraie patrie allemande désormais est l'Allemagne moderne, l'Allemagne des penseurs et des poètes, celle qui a fondé son unité dans l'ordre des intérêts intellectuels avant de l'établir dans les faits, et qui ne regrette pas Barberousse? Louis Boerne, qui a livré de si rudes et de si brillans combats à la teutomanie, n'a jamais commis la faute de confondre des choses si différentes. Il a attaqué le faux patriotisme au profit du vrai. L'auteur des *Couches politiques*, M. Prutz, a écrit sur ce sujet une scène fort spirituelle que Louis Boerne eût applaudie avec joie. Le poète, très bien inspiré cette fois, introduit dans son drame un personnage suspect qui célèbre avec beaucoup d'onction et de componction cette Allemagne si adorée des romantiques, la vieille Allemagne d'Arminius ou de Frédéric Barberousse. Heureusement son interlocuteur complète la définition et lui crie avec une verve impétueuse : « La patrie

de Barberousse! oui, et de Luther, et de Frédéric. Pourquoi t'arrêter dans l'antichambre?» Rien n'est mieux dit, et l'on ne pouvait indiquer plus nettement l'état de la question. La poser ainsi, c'est la résoudre. Les hommes de cœur que révoltent le patriotisme menteur de M. Menzel et l'enthousiasme rétrospectif de M. Léo seront-ils assez imprudens pour envelopper dans le même dédain l'Allemagne du passé et cette Allemagne nouvelle, cette vraie patrie de leur ame, au sein de laquelle fermentent tant d'espérances généreuses? On leur parle du saint empire romain, on se passionne pour les empereurs de la maison de Souabe, et, parce que ces puériles fantaisies ont trompé même des esprits distingués, les voilà qui se découragent et qui rompent avec leurs frères! N'est-ce pas une puérilité tout aussi coupable? Il serait si facile pourtant de rétablir la vérité et d'opposer à ces vieux noms qui ne représentent plus rien de vivant les héros des générations nouvelles, ces glorieux noms pleins d'encouragemens et de promesses! La patrie d'Arminius ou de Totila, qui inspire au roi de Bavière une exaltation si divertissante, ne parle point à votre ame; en penserez-vous autant de la patrie de Luther, de Leibnitz, de Goethe? Voilà ce que je dirais à tous les esprits généreux qui se révoltent et avec raison contre les inepties du romantisme allemand; voilà ce que je dirais à M. Arnold Ruge, si M. Ruge n'avait point dépassé les frontières du parti auquel je m'adresse. Ce qu'il attaque, c'est le patriotisme, quel qu'il soit; c'est l'attachement de l'homme au sol qui l'a nourri, au tombeau de ses pères, au berceau de ses enfans; c'est la pieuse reconnaissance d'une ame qui se sent vivre dans le passé et dans l'avenir avec la pensée de tout un peuple. Il y a partout, non pas seulement dans l'Allemagne régentée par les absurdes théories de Menzel et de Léo, il y a dans l'ancien monde et dans le nouveau, il y a au nord et au midi un mal qu'il faut combattre, une superstition qu'il faut extirper : c'est le sentiment de la patrie. A la bonne heure! cela s'appelle parler net pour un philosophe allemand. On est bien sûr ici de ne pas discuter dans les ténèbres.

M. Arnold Ruge a pris pour épigraphe de son traité quelques vers de M. de Lamartine. L'auteur de *la Marseillaise de la Paix* s'est écrié généreusement :

> Nations, mot pompeux pour dire barbarie,
> L'amour s'arrête-t-il où s'arrêtent vos pas?
> Déchirez ces drapeaux; une autre voix vous crie :
> L'égoïsme et la haine ont seuls une patrie;
> La fraternité n'en a pas!

Qu'est-ce à dire? N'est-ce pas là un cri de poète, un élan irréfléchi? L'éloquent écrivain sait bien que la patrie n'est pas une invention de

la haine; il a démenti mille fois cette imprudente parole. Il ne peut oublier que la fraternité du genre humain, loin d'exclure le culte de la patrie, le suppose et l'exige. Les peuples ne seront jamais alliés d'une manière sérieuse, s'ils n'existent d'abord sérieusement, s'ils ne sont en possession d'eux-mêmes, s'ils ne vivent de toute leur vie morale dans ce sentiment supérieur qui s'appelle l'amour de la patrie. Que deviendrait la fraternité entre des fantômes de peuples? On ne s'unit pas dans la mort. A coup sûr, M. de Lamartine, en écrivant ces vers, n'a pas voulu tracer le plan d'un système; mais voilà le tribun qui arrive et qui déduit de ces brillantes prémisses tout un traité, toute une théorie métaphysique, historique, politique, dans laquelle les impiétés du patriotisme sont magistralement démontrées. Cette superstition qui inspire au tribun une horreur si grande, c'est pour lui un degré inférieur, un degré vulgaire et presque bestial de l'amour; bien plus, ce n'est qu'une fiction, c'est une hypocrisie: l'amour de la patrie n'est pas possible. Qu'est-ce que la patrie? une abstraction; l'amour, dit M. Ruge, veut des réalités. Et de fait, l'amour de la patrie n'existe pas. Est-ce la noblesse qui aime sa patrie? toutes les aristocraties d'Europe font cause commune. Est-ce la science? il n'y a plus de frontières pour les idées. Est-ce la classe ouvrière? est-ce le peuple des fabriques? Nulle part, assure M. Ruge, on n'a plus de dédain pour ces vertus de parade. Où donc trouver ce sentiment du pays? dans le peuple des campagnes peut-être; mais c'est l'amour du village, l'amour du sol, c'est-à-dire un grossier instinct de nature, *Naturtrieb*. Et d'ailleurs les paysans, croyez-en le démocrate, ne sont pas encore entrés dans la civilisation. Existences indécises, encore mal détachées de la glèbe, à moitié brutes, à moitié hommes, ils sont les derniers représentans du passé, les païens (*pagani*) du monde nouveau. Pardonnez-leur si la superstition de la patrie a jeté quelques racines dans leurs sillons grossiers. Ce n'est pas tout: le patriotisme est une religion, et ce seul mot est un arrêt de mort aux yeux du tribun. Toute religion est un état inférieur de l'humanité. Celle-ci règne sur la terre comme l'autre dans le ciel, toutes deux sont fondées sur une équivoque, sur une abstraction, sur quelque chose qui n'existe pas. Pourquoi l'homme, qui doit se développer librement, s'est-il sacrifié pendant des siècles à la religion du ciel? Pourquoi se sacrifierait-il aujourd'hui à la religion de la terre? Sacrifice, dévouement, paroles impies, puisqu'elles sont contraires à la liberté! Ce n'est donc pas assez de rejeter l'idée de Dieu, il faut se débarrasser aussi de l'idée de la patrie. Il y a surtout un homme qui est à la fois le prêtre et la victime de la religion, c'est le soldat. Quand la superstition de la patrie sera détruite, la victime sera sauvée, le prêtre redeviendra homme.

Après ces belles théories, l'auteur examine tour à tour le patriotisme de chaque pays. Il cherche quel est ce sentiment en Angleterre, en Amérique, en Allemagne, en France. Ici nous ne sommes guère plus épargnés que les autres. Notre patriotisme, on veut bien le reconnaître, est plein d'idées : c'est le souvenir de la révolution, c'est la conscience de notre mission civilisatrice; mais, sachons-le bien, la révolution n'a presque rien fait. Gardons-nous de croire qu'elle ait atteint l'idéal du monde nouveau; elle ne l'a même pas entrevu. Deux choses surtout, selon M. Arnold Ruge, sont complétement antipathiques aux principes qu'il prêche : c'est, d'une part, la religion ou la morale, de l'autre, le sentiment de la patrie. La morale oblige en effet, et la patrie n'oblige pas moins; or, nous savons ce que M. Ruge pense de toute obligation, et comment il apprécie ce que le vulgaire honore sous le nom de sacrifice. La morale veut des cœurs purs, la patrie veut des héros; c'est pour cela que la morale et la patrie sont hostiles aux principes de la vraie liberté. Eh bien ! que représentent les deux principales figures de la révolution, Robespierre et Bonaparte? Précisément ces deux fléaux de l'ancien ordre de choses, la morale et l'héroïsme. Un moine et un capitaine, voilà ce qu'a produit la révolution française! Vraiment, cette doctrine est originale, et l'auteur doit bien mépriser tous nos historiens. Ni M. Mignet ni M. Thiers n'avaient soupçonné cela. Quant à M. de Lamartine, bien que M. Ruge invoque le patronage de ses vers, je doute qu'il trouve grace désormais devant ce hardi métaphysicien de la révolution. Et nous qui pensions en toute candeur que M. Ruge venait mettre au service de la France sa plume et son talent! On l'a vu, nous n'acceptions pas le sacrifice de l'Allemagne, nous le repoussions discrètement, nous disions à M. Arnold Ruge : Prenez garde de trop aimer la France, de renier votre patrie, vos maîtres, vos amis! Quelle n'était pas notre erreur! Au moment où M. Ruge désavouait l'Allemagne et proclamait que Paris tenait dans ses mains les destinées de l'avenir, à ce moment-là même il jugeait notre gloire avec toutes les subtilités baroques de la moderne scolastique allemande.

Que va-t-il substituer pourtant à ce sentiment de la patrie, quand il l'aura détruit, comme il l'espère bien, au fond de la conscience humaine? Un autre sentiment, un autre amour, qui n'a pas encore de nom dans les langues bien faites et que M. Ruge appelle *humanismus*. Ce n'est pas l'amour du genre humain, ce n'est pas le dogme sublime de la fraternité, notions trop abstraites pour la jeune école hégélienne; qu'est-ce donc? C'est l'*humanismus*. Je crois me souvenir que le spirituel auteur de *Dupont et Durand* a trouvé pour cette idée nouvelle un terme parfaitement approprié, une dénomination adéquate, comme dirait M. Ruge. On se rappelle l'enthousiasme de Dupont quand il ex-

pose à son ami ce beau système social dont les éditeurs ne veulent pas, et qu'il lui dépeint les félicités futures de l'humanité régénérée :

> Le monde sera propre et net comme une écuelle,
> L'humanitairerie en fera sa gamelle.

L'humanitairerie! voilà la traduction exacte de l'*humanismus* de M. Ruge. Hélas! tout cela est plus triste que bouffon, et, malgré tant de sujets de gaieté, l'impression de ce livre est singulièrement pénible. Il est trop évident, en effet, que l'auteur n'est pas libre, qu'il n'est plus maître de lui-même, que cette ferme intelligence, si active hier et si vaillante, est en ce moment troublée et jetée hors de ses voies. Complication bizarre! ce grand prédicateur de l'*humanismus* est très souvent l'ennemi déclaré des socialistes. Il occupe la limite étroite qui sépare la jeune école hégélienne et toutes les sectes du socialisme moderne. Beaucoup de ses amis ont franchi le Rubicon; pour lui, il ne sait que faire, il va d'une rive à l'autre et se bat tour à tour avec deux armées. Tantôt un noble instinct philosophique se révolte en lui contre la vulgarité des sectes nouvelles, et, comme fait ici M. de Lamennais, M. Ruge signale nettement les conséquences désastreuses de leurs grossières théories; tantôt la crainte d'être dépassé, le désappointement, l'orgueil malade, font chanceler cet esprit inquiet et lui arrachent des concessions inattendues. Son livre, écrit avec un talent très alerte, est un amas de contradictions pénibles. Intelligence troublée, déchirée, M. Ruge est pour le spectateur réfléchi un triste et curieux sujet d'étude; il porte en lui toute la confusion de la nouvelle philosophie hégélienne.

Un mot encore avant de fermer ce livre. Toutes les discussions de M. Arnold Ruge, toutes ses dissertations sur des sujets très divers, aboutissent à un seul enseignement, l'*humanismus*. Rien de mieux; mais les argumens qu'il emploie contre l'amour de la patrie ne frappent-ils pas également cet amour de l'humanité dont il attend des merveilles? Si la patrie est une religion, c'est-à-dire, selon M. Ruge, une chose mauvaise et condamnable, le dogme de la fraternité des hommes n'est-il pas un dogme très religieux aussi? Si l'amour de la patrie est un sentiment hypocrite et une vertu impossible, parce que, selon les nouveaux hégéliens, l'amour a horreur des abstractions et veut des réalités vivantes, l'amour du genre humain n'est-il pas condamné plus rigoureusement encore par ce noble système? Quoi! vous ne vous apercevez pas que vous empruntez aux scolastiques les plus barbares un nominalisme grossier et que vos erreurs se retournent contre vous-même? M. Arnold Ruge est trop ému, trop agité, pour tirer une conclusion logique : ne le pressons pas. Quelque autre, soyez-en sûr, s'emparera des conséquences de sa pensée et les développera jusqu'au bout. Sur ce terrain les choses

vont vite en Allemagne, et les systèmes se complètent les uns les autres. L'indécision même de M. Ruge convient au caractère général de son livre. Pauvre chef d'école abandonné de son parti, dépassé par ses successeurs, que de concessions il a faites et toujours vainement! Sa foi aux idées, son spiritualisme généreux, il les a échangés contre un matérialisme qui n'est pas dans son cœur. Puis il a renié sa patrie et s'est jeté entre les bras de la France. Cette France, à son tour, il l'a repoussée, il a maudit toute patrie, et il a invoqué le genre humain! Là cependant il s'arrête devant la logique qui l'entraîne. Ame généreuse, esprit égaré, son tourment me rappelle la victime des temps anciens, le malheureux chargé d'expier les désordres de tous. Personne n'a plus vivement représenté le délire de la nouvelle école hégélienne, personne n'en a souffert comme lui, personne n'a plus de droits à une sévérité sympathique.

II.

Cette conclusion que M. Arnold Ruge n'a pas voulu donner à son système, un logicien sans peur, M. Stirner, l'a dégagée résolûment. Le livre dans lequel il l'a proclamée paraissait l'année même où M. Ruge écrivait son traité du patriotisme. Ce travail de M. Stirner nous arrive donc très à propos pour qu'il n'y ait pas de lacune dans la science nouvelle, pour que les conséquences s'ajoutent les unes aux autres, et que la pensée du système soit manifeste. Ce n'est pas moi qui ai confronté ces deux livres; ils se tiennent, ils sont inséparables. Qu'on ne voie pas dans ce rapprochement un artifice de composition; M. Stirner continue M. Ruge et termine un enchaînement d'idées, une déduction logique dont le dernier degré est atteint. La jeune école hégélienne accomplit dans le livre de M. Stirner sa période de dissolution et de ruine. M. Ruge et M. Stirner, ces deux noms me suffisent pour faire connaître aussi sûrement que possible cette suite d'extravagances qui, depuis une dizaine d'années, se développe dans l'école allemande avec une rigueur mathématique.

On ne sait pas en France ce qui se passe à l'heure qu'il est au sein de la science germanique. On ne sait pas combien de folies, combien de systèmes effroyables se sont succédé depuis le livre du docteur Strauss. Il serait difficile, en effet, de connaître une situation si éloignée de nous, et plus difficile encore de l'exposer nettement. Je l'ai tenté plus d'une fois; mais comment se rendre intelligible dans un pareil sujet? Comment ramener à la précision de notre langue tant d'idées incohérentes et un fatras si pédantesque? Les Allemands se croient bien vifs, bien dégagés, et cette jeune école hégélienne s'est long-temps enorgueillie de

je ne sais quelle légèreté d'emprunt; vains efforts! ils retombent bien vite dans les *distinguo* de la scolastique. J'avais donc renoncé à une entreprise si périlleuse; j'avais désespéré de faire jamais comprendre ce qu'ont produit depuis dix ans Strauss, Bruno Bauer et Feuerbach, quelle révolution ils ont poursuivie et quelles ruines ils ont entassées l'une sur l'autre. Voici cependant que M. Arnold Ruge vient à notre aide. Les mémoires intimes de sa pensée nous donnent le tableau vivant des phases diverses que la philosophie hégélienne a parcourues; bien plus, pendant qu'il publie son livre, M. Stirner en fait la conclusion, M. Stirner atteint audacieusement le dernier terme, la dernière folie de cette école. Désormais les choses sont plus nettes, et il est permis d'en parler. M. Arnold Ruge est un noble cœur en qui se débattent douloureusement les diverses théories de l'école; chez lui, point de détails inutiles, rien que le résultat pratique de chaque doctrine; ce n'est pas un pédant qui me parle, c'est une ame. En même temps M. Stirner termine cette série de systèmes qui s'enchaînent, et en les résumant tous, en les détruisant tous, il les fait mieux comprendre. Profitons de cette lumière inattendue. Qu'on ne s'effraie pas; je n'ai ni le dessein, ni le courage de conduire le lecteur au milieu de cette scolastique inextricable. Je serai bref et ne prendrai que le résultat de chaque système. Or, voici en peu de mots quelle fut la marche des idées.

Strauss avait nié la divinité du Christ, le récit des Évangiles n'était pour lui qu'un tissu de légendes et de mythes populaires, lesquels exprimaient les pensées, les préoccupations, les désirs de l'ame humaine à une époque donnée. C'est ainsi que les héros de la Grèce ont eu leurs légendes, qui renferment toutes un sens caché et sont une vive expression de l'état des esprits à un certain moment de l'histoire. De toutes les légendes, la Judée a fourni la plus belle, la légende religieuse, préparée par le caractère du peuple, par ses traditions, par les mystiques espérances dont il avait le dépôt. L'humanité, en adorant cette merveilleuse figure du Christ, n'adorait donc que son propre ouvrage. On sait quel fut l'effet extraordinaire de ce livre, écrit avec un calme imperturbable et appuyé sur une érudition de bénédictin. Il semblait que l'audace ne pût aller plus loin. Le christianisme, si la théorie de Strauss était exacte, n'était-il pas ébranlé dans sa base? Ce n'était là pourtant que le début de la jeune école hégélienne. Loin d'être le terme de la hardiesse philosophique, l'ouvrage de M. Strauss devait bientôt paraître singulièrement timide. Quel est, en effet, d'après le système de Strauss, le véritable auteur de cette miraculeuse histoire du Christ? C'est l'esprit humain, c'est la pensée de tous. Qu'est-ce à dire? Il y a donc un mystérieux pouvoir, nommé l'esprit du genre humain, dont cette histoire est l'œuvre? Expliquer ainsi la naissance du mythe, n'est-ce pas l'absoudre? n'est-ce pas lui donner encore un fondement sacré? Je sens là

quelque chose de vague et d'équivoque; cherchons nettement la vérité. Si la base du christianisme est détruite, point de subterfuges, parlons franc et net. Celui qui s'exprime ainsi est un théologien de Bonn, M. Bruno Bauer. M. Bruno Bauer rejette donc sans hésiter cette mystérieuse intervention de l'esprit humain. Les Évangiles ne sont pas l'œuvre de la foule; chacun de ces livres a été composé par un seul homme, et l'Évangile primitif, celui dont les trois autres ne sont qu'une reproduction, est né librement, spontanément, d'une inspiration particulière à son auteur. Pour comprendre la naissance de ce livre, il suffit d'interroger l'esprit théologique. Qu'est-ce qu'un théologien? quels sont ses instincts, ses tendances, ses passions? M. Bruno Bauer, théologien lui-même et naguère encore théologien exalté, soumet ce qu'il appelle l'esprit théologique à une analyse cruelle et injurieuse; selon lui, peu importe au prêtre le moyen qu'il emploie; sa passion l'aveugle, et, pourvu que sa doctrine se répande, toute invention est bonne. Tel est le résumé de cette critique, et c'est ainsi que saint Marc, le premier des évangélistes, a écrit l'histoire de Jésus. M. Bruno Bauer retombe ici dans le voltairianisme le plus vulgaire, dans l'étroit point de vue aussi pardonnable, il y a cent ans, que ridicule aujourd'hui; seulement le théologien de Bonn n'oublie pas d'envelopper ses doctrines dans la phraséologie hégélienne, ce qui donne toujours un air de profondeur et suppose je ne sais quelle supériorité dont un écrivain français est incapable. Pour nous, que l'exégèse allemande regarde de si haut, pouvons-nous voir ici autre chose que Voltaire, moins son esprit agile et son ame ardente, Voltaire affublé d'une perruque et d'un gros bonnet? Il y avait toutefois une chose neuve dans la *Critique des Évangiles* de M. Bruno Bauer, c'était la vigueur de l'attaque et cette lutte à mort avec l'esprit théologique. Quand on vit cet homme d'église flétrir ainsi, non pas tel système ou tel autre, mais le fonds de tous les systèmes, la base de toute doctrine, on comprit que Strauss était dépassé et qu'un coup bien autrement terrible venait de frapper les idées religieuses.

Ce n'était point assez : le radicalisme hégélien exigeait davantage. Cet esprit théologique, si rudement terrassé par Bruno Bauer, pouvait se relever en se purifiant; pourquoi ne profiterait-il pas un jour du progrès des idées? qui l'empêcherait d'être sincère après avoir été fourbe? Une religion nouvelle n'était donc pas impossible; une religion philosophique, enseignée par des théologiens sans passion, pouvait succéder aux duperies qui, selon Bruno Bauer, abusent le monde depuis six mille ans. C'était laisser une espérance à l'ame qui cherche Dieu, et vous comprenez comment l'auteur de la *Critique des Évangiles*, l'ennemi le plus violent de toute idée religieuse, fut bientôt déclaré suspect.

Celui qui se chargea de le détrôner à son tour fut M. Feuerbach, le dialecticien le plus subtil et l'un des plus intrépides novateurs de la moderne philosophie allemande. Bruno Bauer, s'il faut en croire M. Feuerbach, a détruit la théologie, mais c'est en théologien qu'il l'a détruite. Son athéisme a quelque chose de fanatique et de superstitieux. Bruno Bauer est le dernier des théologiens, et l'on sent qu'il se débat encore dans les entraves de cette théologie qu'il renverse. Or, rien n'est fait, pense M. Feuerbach, tant qu'on n'est pas hors de cette science maudite. Sortons-en donc. Ne demandons pas, comme Strauss, quelle est l'origine du mythe de Jésus, ni, comme Bruno Bauer, quelles furent les préoccupations, les passions, les impostures nécessaires de l'esprit sacerdotal. Laissons là cette théologie stérile, et posons franchement le problème : Qu'est-ce que la religion? comment l'idée de Dieu naît-elle dans l'homme? Ce n'est point assez de savoir que la religion chrétienne est morte; se peut-il qu'il y en ait jamais une autre? Voilà la grande affaire. Cette discussion, très longue et très subtile, conduit M. Feuerbach à affirmer que la religion n'est autre chose que l'ensemble de nos instincts les plus élevés prenant un corps et devenant un système. Ce n'est pas Dieu qui a créé l'homme, c'est l'homme qui a créé Dieu. L'homme a détaché, pour ainsi dire, la plus noble partie de son ame; il lui a attribué naïvement une existence distincte, et l'a nommée tour à tour Brahma, Jupiter, Jéhova, Jésus. En adorant Dieu depuis six mille ans, l'homme est dupe d'une illusion sublime : il s'est dépouillé au profit d'un être imaginaire. Cette faculté que possède l'homme de se dépouiller ainsi et de s'adorer lui-même est une des facultés les plus hautes, celle qui met le plus d'intervalle entre l'homme et la brute; mais, pour que cette faculté fût féconde, il faudrait que l'homme religieux sût bien que c'est lui qu'il adore. Il ne le sait pas, et de cette ignorance où il est résultent des conséquences pernicieuses; car, en se dépouillant pour réaliser une création chimérique de la pensée, il se réduit lui-même à n'être qu'une moitié d'homme, un homme mutilé, un monstre, un non être, *Unwesen*. De là tous les vices, tous les désordres de chaque religion; de là l'orgueil, le fanatisme, la haine. Que faire pour mettre un terme à tant d'erreurs? Rétablir l'unité de l'homme que l'homme a brisée sans le savoir, restituer au genre humain ce que le genre humain donnait à un être fantastique. Nous ne détruisons pas le dogme, dit M. Feuerbach, nous l'expliquons, et par là nous lui rendons sa valeur vraie. L'esprit humain a dit partout : Il y a un dieu! Nous ne repoussons pas cette vérité; oui, il y a un dieu, mais quel est ce dieu? Trompé par l'excellence de son être, l'homme a pris ses idées pures, sa raison, pour une essence supérieure qu'il a appelée Dieu, et à qui il a prodigué de siècle en siècle ses meilleurs trésors. Chaque religion nouvelle n'était que le développement de sa propre nature, et c'était tou-

jours cet être chimérique, Dieu, qui profitait du progrès de l'humanité. Quand le genre humain, après le long sommeil de l'Inde, s'est réveillé en Grèce, il ne s'est pas écrié : Je suis libre! il a adoré la sage Minerve et l'intrépide Apollon. Quand l'humanité s'est élevée au-dessus du polythéisme, elle n'a pas contemplé avec orgueil l'œuvre immense qu'elle accomplissait, elle n'a pas été fière d'avoir produit Platon, Aristote, elle n'a pas joui de sa grandeur; toutes ses doctrines incomparables, toutes ses sublimes pensées, elle les a données à Jésus! Pauvre humanité, si magnanime, si généreuse, toujours dépouillée au bénéfice d'une chimère et agenouillée devant le reflet de sa propre gloire! De cette gradation toujours croissante, il résulte que plus une religion est haute, plus l'homme est misérable; car, si la religion est plus élevée, si le dieu est plus pur et plus vrai, il ne l'est qu'aux dépens de l'homme. La grandeur de Dieu correspond toujours à la misère du genre humain. Dans l'antiquité grecque, la religion était moins élevée et l'homme valait mieux; il était plus libre, plus maître de ses facultés, c'est-à-dire qu'il s'était moins dépouillé pour son dieu. Restituons donc, dit M. Feuerbach, restituons à l'humanité la pleine conscience de son être. Qu'elle cesse de donner à un être de fantaisie ce qui lui appartient en propre; qu'elle ne fasse plus deux parts de sa nature, qu'elle se sache Dieu!

Certes, exposé ainsi brièvement et réduit à ses résultats précis, le système de M. Feuerbach est monstreux; mais l'ouvrage qui le contient (*l'Essence du Christianisme, Das Wesen des Christenthums*) révèle un talent de dialectique incontestable. Il y a, chose étrange! une subtilité prodigieuse au service de ces doctrines si tristement grossières. Ce talent de l'écrivain, cet appareil scientifique, cette finesse extraordinaire, cachèrent à bien des yeux la banale vulgarité de ces erreurs; le livre de M. Feuerbach exerça une influence décisive sur les jeunes hégéliens et sur les nouvelles générations qu'attire chaque année leur drapeau. Aussi bien M. Feuerbach n'est pas un de ces aventuriers qui ont besoin de scandale : c'est une intelligence austère. Fils d'un des plus grands jurisconsultes de l'Allemagne, il a été façonné de bonne heure aux sévères travaux de l'esprit, et sa laborieuse jeunesse a donné à la science plus d'un gage précieux. Avant de se jeter dans ces voies extrêmes, il a publié d'excellentes recherches sur la philosophie moderne : Bacon, Jacob Boehme, Descartes, ont été l'objet de ses études spéciales, et son histoire de la pensée métaphysique depuis Leibnitz jusqu'à Kant est une des meilleures productions de l'école hégélienne. L'athéisme, entre les mains de M. Feuerbach, n'était donc pas le paradoxe d'un aventurier impudent : c'était une doctrine grave, exposée scientifiquement par un dialecticien consommé. Toute la jeune gauche hégélienne s'est précipitée avidement dans cette voie. Depuis long-temps, tout tendait vers

ce but; mais on n'avait pas encore trouvé la formule, l'explication scientifique de la vérité nouvelle : c'était à M. Feuerbach qu'on devait enfin la délivrance de la raison. Quelle reconnaissance! quel enthousiasme! Les jeunes hégéliens lui disaient volontiers comme le psalmiste : *Tu es qui restitues mihi hæreditatem meam!* On peut affirmer qu'il y a en ce moment chez nos voisins une très nombreuse et très puissante école d'athées, athées mystiques, qui ont substitué le genre humain à Dieu, ou plutôt, employons leur langage, qui ont rendu à l'humanité son magnifique patrimoine. C'est là le sens net de la grande querelle sur l'*immanence* et la *transcendance*. Les partisans de la *transcendance*, ce sont les esprits attardés, enchaînés encore dans les liens de la vieille philosophie, et qui reconnaissent un être étranger à l'humanité et supérieur à elle. Les disciples de l'*immanence*, ce sont les hommes libres, qui ont osé dissiper les fantômes et rendre à l'homme l'héritage qu'il aliénait au profit d'une ombre. Ces derniers sont plus nombreux qu'on ne pense. M. Arnold Ruge est leur principal représentant : il a donné son ame comme une proie à cette doctrine cruelle, il en a été le prêtre et la victime; c'est pour prêcher l'athéisme et le culte du genre humain qu'il a perdu les *Annales allemandes*. Depuis ce temps, toute sa vie a été un mélange continuel d'enthousiasme et de trouble, de confiance et de désespoir. C'est par lui, enfin, que ces rêves ténébreux, sortis de l'école, sont devenus, hélas! une doctrine vivante et mise en pratique.

Est-il possible maintenant d'aller plus loin? Vraiment il ne paraît pas. Bruno Bauer a détrôné Strauss, et Feuerbach a détrôné Bruno Bauer : cette fois, du moins, après un athéisme si résolu, il semble qu'on soit forcé de s'arrêter et que la meilleure volonté du monde ne puisse rien imaginer au-delà. M. Feuerbach et M. Arnold Ruge peuvent s'endormir avec sécurité, ils ne connaîtront pas leur successeur. Eh bien! nous nous trompons; ce successeur est arrivé, et un seul livre lui a suffi pour établir son règne sur les ruines de ses maîtres. Strauss était bien timide pour Bruno Bauer; Bruno Bauer était encore un théologien pour Feuerbach; quant à Feuerbach et à Ruge, quant au fondateur de l'athéisme et à l'apôtre de l'*humanismus*, ils pouvaient se croire à l'abri de tout reproche semblable. Prétention orgueilleuse dont ils seront vite punis! Voici leur héritier qui les traite de cafards (*Pfaffen*).

M. Max Stirner, c'est le nom du nouveau venu, a exposé ce développement de l'école hégélienne dans un livre dont le titre n'est pas facile à traduire. *Der Einzige und sein Eigenthum*, ce n'est pas seulement *l'individu et sa propriété*, c'est plus que cela, il faudrait pouvoir dire *l'unique et sa propriété*. L'unique! oui, car il n'y a qu'un seul être pour M. Max Stirner. Pourquoi M. Feuerbach vient-il nous parler du genre humain? Pourquoi M. Ruge nous prêche-t-il le culte de l'humanité? C'est le langage d'un capucin : l'humanité n'existe pas; il n'y a que moi qui

existe, moi seul; en dehors de moi, je ne connais rien et ne crois à rien. Croire au genre humain, c'est croire à une abstraction, à quelque chose au-dessus de l'homme, c'est retourner à la *transcendance*. C'en est fait, voilà le grand mot lâché. Quand l'école hégélienne accuse quelqu'un de *transcendance*, c'est le coup de foudre parti du Vatican, c'est la bulle vengeresse qui excommunie l'hérétique. Les partis, en 93, accusaient leurs ennemis de tendre à la dictature et s'envoyaient à l'échafaud; dans le 93 de la philosophie allemande, les décrets d'accusation ont conservé toute la dignité scolastique : c'est la *transcendance* qui est le grand crime. Il n'y a pas d'injure, il n'y a pas d'imputation odieuse qui soit plus redoutable et plus déshonorante que celle-là. Qu'en dites-vous? le drame se complique; Danton et Camille Desmoulins sont décrétés d'accusation, M. Feuerbach et M. Ruge sont convaincus de *transcendance;* c'est M. Stirner qui triomphe. Et, en vérité, je crois que M. Stirner a raison, je crois très fermement que M. Feuerbach et M. Arnold Ruge sont coupables, qu'ils reviennent à la *transcendance,* qu'ils admettent en dehors de l'individu une puissance supérieure dont celui-ci dépend. On ne s'arrête pas sur la pente de ces abîmes : ou bien revenez à la croyance universelle, reconnaissez au-dessus de l'homme l'humanité, au-dessus de l'humanité le Créateur, au-delà du fini l'infini avec ses splendeurs et ses mystères; ou bien, si votre dialectique insensée vous enchaîne, suivez jusqu'au bout votre voie ténébreuse et proclamez avec M. Stirner que l'individu existe seul. M. Stirner est conséquent, et c'est par là qu'il vous renverse. Il est dans le vrai quand il lance contre vous cette terrible accusation qui vous déconcerte, et, pour moi, sans hésiter, je vote avec lui.

Voyez plutôt quelle logique, quelle netteté, quelle assurance imperturbable chez M. Max Stirner! Ce n'est pas lui que le cœur vient troubler dans l'enchaînement rigoureux de ses doctrines. Heureux homme! il n'a point de scrupules, point d'hésitation, nul remords. Jamais dialecticien n'a été mieux défendu par la sécheresse de sa nature. Sa plume même ne tremble pas; elle est élégante sans affectation, gracieuse sans parti pris. Là où un autre serait agité, il sourit naturellement. L'athéisme lui est suspect, comme trop religieux encore; compléter l'athéisme par l'égoïsme, voilà la tâche qu'il remplit, et avec quelle aisance, avec quelle tranquillité d'ame!

Il commence par indiquer nettement le but qu'il veut atteindre. La philosophie du XIX[e] siècle, la dialectique de M. Feuerbach, a très bien aperçu le but de la science nouvelle, qui est de supprimer la *transcendance,* c'est-à-dire de ruiner ce pouvoir imaginaire auquel se soumettait le monde. Ce pouvoir, dans l'état actuel des idées, quel est-il? C'est le christianisme. Bruno Bauer et Feuerbach ont donc vaillamment com-

pris le devoir de la science, ils se sont donné la tâche de renverser l'*homme-Dieu;* mais ont-ils réussi? Non; la vieille religion les enchaîne encore. Dans l'*homme-Dieu*, ils ont supprimé Dieu et conservé l'homme. L'*humanismus* n'est qu'une métamorphose du christianisme; à la Divinité on a substitué le genre humain : nous n'avons fait que changer de maître et de servitude. Il y a toujours au-dessus de nous une abstraction réalisée, une autorité illégitime à laquelle il faut que je me sacrifie. Qu'a voulu faire M. Feuerbach? Changer un nom. On disait : Dieu; nous disons : l'humanité. La belle conquête! le beau triomphe! Où donc est la vraie liberté, et quand cesserai-je d'être dupe? Et voilà M. Stirner qui applique partout, avec une fureur sans exemple, ce principe que M. Feuerbach dirigeait seulement contre la Divinité. Plus de Dieu, plus de genre humain, plus de patrie, plus rien au-delà de mon être, pas une idée générale, pas un principe absolu; tout ce qui pourrait gêner la liberté, droit, morale, amour, fraternité, intérêts communs, ce ne sont là que des formes et des déguisemens de Dieu, c'est l'ancienne religion qui reparaît sans cesse et qu'il faut combattre à outrance jusqu'à l'heure de l'extermination complète. Cette fois, qu'en pensez-vous? Ce monde sublime de l'idéal, ce royaume des esprits, cette raison universelle qui, depuis Platon, a nourri tant de graves penseurs et ravi tant de poètes et tant d'artistes, cette continuelle révélation qui console, qui soutient, qui éclaire chaque jour les enfans les plus humbles de la famille humaine, cette *transcendance* enfin, puisqu'il faut l'appeler par son nom, la voilà supprimée d'une façon définitive! L'individu, resté seul au milieu de ce désert qui ne l'effraie pas, a le droit de s'écrier avec une joie sinistre : Je ne me suis attaché à rien (*Ich habe meine Sache auf nichts gestellt*)! C'est le lugubre chant de victoire qui ouvre et qui termine cet épouvantable livre.

Certes, on ne réfute pas de tels écrits. La discussion ne saurait se faire assez petite pour l'individu qui s'emprisonne si étroitement. D'ailleurs, il n'y a pas de prise; entre le *moi* de M. Max Stirner et l'intelligence de son lecteur, tout lien est rompu. On ne peut raisonner avec lui qu'au moyen des idées générales, au nom de certains principes, et il a commencé par nier tous les principes et toutes les idées. De M. Stirner à son voisin, le chemin est détruit, la communication est impossible. Je ne puis même comprendre pourquoi il a publié son livre. A qui s'adresse-t-il? Que veut-il? Il s'adresse aux hommes et veut les persuader; il ne juge donc pas cette entreprise chimérique, et elle le serait si sa philosophie n'était pas un mensonge. Il a beau nier les principes et réduire tout à la volonté arbitraire de chacun de nous, cet arbitraire qu'il prêche devient un principe entre ses mains; vrai ou faux, qu'il m'en accorde un seul, aussitôt tous les autres se relèvent, et ce monde moral qu'il croit

ruiné se reconstruit de lui-même jusqu'au faîte. Mais, encore une fois, pourquoi discuter de telles doctrines? Il suffit de les exposer. Je continue.

La théorie de M. Stirner n'oublie rien; nous avons le code complet de l'égoïsme. Ne croyez pas que ce soit un paradoxe, un abominable jeu d'esprit; c'est un système qui embrasse tout, qui prévoit tout, et qui se déduit des prémisses avec une logique irrésistible. La jeune école hégélienne se débattra vainement contre les conséquences hideuses que son dialecticien lui impose. La composition de l'ouvrage est remarquable, d'ailleurs, par l'ordre et la netteté. Après avoir établi son principe, la suppression de tout ce qui n'est pas le *moi*, M. Stirner discute les différentes écoles philosophiques et sociales qui règnent aujourd'hui. Je ne parle pas de l'ancienne religion et de l'ancienne métaphysique, choses mortes pour M. Stirner, ennemis déjà vaincus et ensevelis par M. Feuerbach. Ce qui l'occupe, c'est le libéralisme, quel qu'il soit, politique, social, *humanitaire;* il examine l'une après l'autre ces théories diverses et leur prouve clairement qu'elles sont un faux libéralisme, un libéralisme hypocrite. Elles promettent la liberté et donnent la servitude. La vieille tyrannie tend sans cesse à reparaître sous des formes nouvelles; tous les partis actuels sont ses représentans. Celui-ci met en avant le droit commun, celui-là la patrie, cet autre l'humanité. Il y a des tribuns qui se croient appelés à être les libérateurs de l'homme parce qu'ils ont écrit : *Pereat mundus et fiat justitia!* La justice! le droit! toujours des abstractions qui prennent un corps, toujours des spectres, des idoles, auxquels on immolera l'individu! Toujours la religion, l'iniquité, l'imposture, qui relèvent la tête! Toujours des capucinades, *Das Pfaffenthum!* Ne se trouvera-t-il pas un homme pour réclamer enfin la vraie liberté? On le voit, il n'y a ici qu'un seul argument, l'argument de M. Feuerbach, mais il est varié avec un art infini. L'auteur l'applique à tout, et cette résolution impitoyable est l'originalité de son travail. Le monde moral s'écroule tout entier devant lui. Pendant ce temps il n'éprouve aucun regret; tantôt il sourit comme un homme qui se réveille d'un mauvais songe et qui voit s'enfuir des fantômes détestés; tantôt, quand l'ennemi est puissant et qu'il croit l'avoir terrassé, il pousse des cris de joie où éclate je ne sais quelle poésie horrible. Ainsi, après une discussion où il s'imagine avoir dissipé le fantôme de la patrie, après un réquisitoire contre ce sentiment oppressif auquel il faut tant sacrifier, un cri furieux s'échappe de ses lèvres: Meure le peuple et que je vive! et il termine enfin par ces incroyables paroles : « Écoutez! tandis que j'écris ceci, les cloches commencent à sonner; c'est demain le dixième anniversaire séculaire de la constitution de notre chère Allemagne! Eh bien! sonnez, sonnez le glas des funérailles! Les peuples germaniques ont derrière eux une histoire de mille ans; quelle longue vie! O peuples, couchez-

vous dans la tombe pour ne vous relever jamais, et que tous ceux-là soient libres que vous avez enchaînés si long-temps! Mort est le peuple, et moi je vis!... Demain, ô Allemagne! on te portera au tombeau; les nations, tes sœurs, t'y suivront un jour; quand elles y seront toutes, quand l'humanité sera ensevelie, alors je serai libre, je serai joyeux, j'aurai recouvré mon héritage! »

L'auteur, dans la première partie de son travail, a donc fait table rase. Maintenant voilà l'individu tout-à-fait libre, le voilà maître de lui-même, et le tableau de sa félicité ne sera pas moins curieux que cette lutte contre le *Pfaffenthum*. Qu'une plume se soit trouvée pour écrire de pareilles choses, pour les écrire avec tant de sang-froid, avec une si correcte élégance, c'est un mystère incompréhensible. Il faut avoir lu ce livre pour être persuadé qu'il existe. Un de nos écrivains l'a dit : lorsque l'esprit allemand n'est pas dans la nue, il rampe. M. Stirner s'est chargé de justifier cette sévère parole; il est impossible de traîner plus bas ce noble esprit germanique que tant de poètes et de métaphysiciens avaient accoutumé à l'infini. Comment faire comprendre à un lecteur français cette exaltation dans le néant? Tout à l'heure, quand M. Stirner attaquait toute espèce d'idéal, cette lutte impossible donnait à sa pensée comme une apparence de poésie; il y avait parfois en lui la hardiesse du guerrier, et la témérité folle de son entreprise cachait du moins ce qu'il y a de vulgaire dans ses doctrines. Maintenant que sa bataille est gagnée, maintenant qu'il célèbre sa liberté conquise, la platitude de sa pensée va paraître toute nue. Imaginez toutes les conséquences que renferme cette situation de l'individu resté seul sur les ruines du monde moral; M. Stirner n'en oublie pas une. Ces résultats dont la pensée seule vous effraie le remplissent de joie. Il glorifie l'égoïsme comme d'autres glorifient le dévouement. Qu'on me dispense de présenter ce tableau. Un des plus beaux résultats de M. Stirner, celui qu'il proclame comme la bonne nouvelle, c'est que, la règle du devoir n'existant pas, il n'y a pas d'infraction possible à cette règle. Qu'est-ce qui fait le pécheur? C'est la loi morale. Si cette loi ne disait pas : Il est bien de faire ceci et mal de faire cela, toutes nos actions seraient également bonnes. Il n'y aura donc plus de mal, plus de péché, plus de crime. Admirable profondeur de cette science nouvelle! M. Feuerbach se réjouissait aussi d'avoir détruit l'impiété en instituant l'athéisme.

Le vrai mérite de M. Stirner au milieu de tant d'extravagances, c'est qu'il a dit le dernier mot de la jeune école hégélienne. C'est là ce qui fait supporter la lecture de cet étrange manifeste, bien que le froid vous gagne de toutes parts. Par l'excès même du mal, il a rendu à cette patrie qu'il maudit un service immense. Que ce soit là son excuse. Cet athéisme hégélien qui endormirait l'Allemagne au moment des crises prochaines se détruit lui-même dans le livre de M. Stirner. Il est impos-

sible que les cœurs égarés ne frémissent pas en voyant cette conclusion de leur doctrine. Qu'a dû penser M. Feuerbach? Je l'ignore. Quant à M. Arnold Ruge, dont l'ame est le vrai champ de bataille des discussions philosophiques de son pays, il s'agite sous les impressions tumultueuses que ce livre fait naître en lui. Tantôt son cœur généreux repousse avec horreur cet égoïsme sans nom, tantôt il se sent pris, il se voit enchaîné par un révolutionnaire plus logicien, et, craignant d'être dépassé à jamais, il s'efforce de trouver un sens généreux à ces énormités. La théorie de M. Stirner, dit-il, n'a pas de valeur absolue; il faut la prendre comme le manifeste d'une époque; à ce point de vue, elle est irréprochable. En révélant à l'homme son droit individuel et en supprimant tout ce qui limite ce droit, M. Stirner rend chacun de nous plus exigeant et plus avide. Il pousse le cri de guerre, il met le feu aux poudres, il soulève l'innombrable foule de ceux à qui on dénie le droit et la liberté. — Explication menteuse! M. Ruge n'y croit pas lui-même, et M. Stirner la désavouerait immédiatement. Le logicien n'a-t-il pas prouvé que le droit, considéré comme principe, est une idée religieuse, c'est-à-dire une notion fausse et qui s'oppose à la vraie liberté? N'a-t-il pas cru démontrer qu'il y a le droit de chacun de nous, le mien, le vôtre, mais que le droit commun est une chimère oppressive? Je défie M. Ruge de trouver dans le système de M. Stirner une seule pensée qui puisse autoriser le mouvement libéral de l'Allemagne. M. Ruge insiste; il y a au moins, répond-il, dans cette exaltation de l'individu et de son droit personnel un appel désespéré à la révolte. Non, il n'y a pas même cette triste excuse. Ce système n'est pas la ruse d'un esprit ardent qui consent à dégrader la philosophie si cela peut soulever les masses furieuses. Encore une fois, la rude franchise de M. Stirner aurait honte de ces justifications hypocrites. Cette force brutale dont vous parlez, qui donc la met en mouvement? Ce sont les idées sans doute, ce sont les croyances, quelles qu'elles soient, religieuses, politiques, sociales; c'est tout ce qui unit les hommes par un lien puissant et les dévoue à une cause commune. Eh bien! dans ce monde désolé qu'habite l'esprit de M. Stirner, rien de tout cela n'existe plus; M. Stirner a tué les idées.

III.

Résumons les deux livres que nous venons d'étudier. Appuyés sur un même principe, fondés sur l'athéisme de M. Feuerbach, ils aboutissent à des conclusions distinctes, mais qui se tiennent d'une manière étroite et se complètent nécessairement. Le premier combat le sentiment de la patrie pour y substituer l'amour mal défini du genre humain; le second, plus logique, plus fidèle à la pensée de l'école, repousse même

ce vague sentiment de l'humanité, et prêche hardiment la religion du moi : *homo sibi Deus;* voilà ces deux systèmes débarrassés de leur appareil scientifique. Entraînée chaque jour plus avant au fond de ces routes ténébreuses, la jeune école hégélienne a proclamé par la voix de M. Stirner la bonne nouvelle qu'elle promettait au monde. Son Évangile est achevé.

Ce résultat ne suffit-il pas? est-il nécessaire de prononcer un jugement? Je ne ferai qu'une seule réflexion. Tout à l'heure, quand nous avons vu M. Arnold Ruge exalter la France pour mieux maudire son pays, nous n'avons pas accepté ce faux et coupable enthousiasme; au nom de la France comme au nom de l'Allemagne, nous avons défendu contre M. Ruge le sentiment de la patrie. Nous ne savions pas, hélas! jusqu'où s'emporterait l'école hégélienne; nous ne connaissions pas le manifeste de M. Stirner. Maintenant, en vérité, nous sommes tenté de rétracter nos paroles. Oui, qu'ils viennent à nous! que M. Ruge reprenne sa devise, *nulla salus sine Gallis,* nous ne les repousserons plus. En mettant le pied sur le sol de la France, ils seront guéris de leur folie; toutes ces passions anti-sociales, toutes ces ténébreuses doctrines se dissiperont à la pure clarté du soleil. Quoi! ils se disent les éclaireurs des idées, et ils éteignent, à la veille de la lutte, tous les sentimens généreux! Ils se proclament les héritiers du XVIIIe siècle, et ils ignorent tout ce qu'il y a eu de vie, d'énergie morale, de croyances invincibles sous le scepticisme élégant de cette immortelle époque! Qu'ils viennent donc, et qu'ils voient à la face du jour la laideur de leur pensée. M. Ruge l'a très bien dit : la France est le cœur de l'Europe. Rêveurs sinistres, interrogez ce cœur puissant et écoutez sa réponse. Soit que vous nous prêchiez, comme M. Ruge, je ne sais quel vague sentiment cosmopolite fondé sur la haine de la patrie, soit que vous vous enfermiez avec M. Stirner dans un égoïsme hideux, vous trouverez dans l'esprit de la France l'énergique condamnation de vos théories insensées. Quel peuple, plus que le nôtre, a aimé le genre humain? Qui s'est dévoué plus souvent pour la cause commune? Mais, pour se dévouer, il faut être maître de soi, il faut se connaître, se comprendre, s'aimer soi-même, et nulle part en effet vous ne verrez mieux associés ces deux sentimens si féconds, l'amour du genre humain et l'amour de la patrie. Quant aux malheureux qui espèrent détruire toute croyance supérieure à l'homme et qui célèbrent l'égoïsme comme la seule forme complète de la liberté, ce sont ceux-là surtout qui doivent venir respirer l'air dont nous vivons. Ce souffle seul les rendrait à la vie. Lorsque je lisais le livre de M. Stirner, lorsque tous les liens de l'humanité étaient rompus, et que l'homme, privé de Dieu et séparé de ses semblables, était réduit à son étroit horizon, à son existence d'un jour, à son activité d'une heure; lorsque je voyais enfin ce stupide acharnement à se dépouiller

soi-même, je me rappelais, chez l'écrivain réputé le moins religieux, cette magnifique parole qui embrasse dans un immense amour non-seulement le genre humain, mais tous les êtres, quels qu'ils soient, tous nos frères inconnus qui habitent au fond de l'espace sans bornes les milliards de planètes. « Si quelqu'un, dit Voltaire, si quelqu'un, dans la voie lactée, voit un indigent estropié, s'il peut le sauver et s'il ne le fait pas, il est coupable envers tous les globes. »

Cette clarté que je demande pour eux, cette purifiante atmosphère que leur donnerait la France, il vaudrait mieux pourtant qu'ils pussent la trouver dans leur patrie. C'est de là qu'est venu le mal, c'est là surtout qu'est le remède. Qui donc a poussé ces natures d'élite à de si indignes extravagances? quelle est la cause de ce vertige? Pour moi, je n'en saurais douter, l'Allemagne seule en est responsable. Il y a désormais un trop grand contraste, dans ce pays, entre la culture des intelligences et la tutelle oppressive des gouvernemens. Quand l'esprit public est depuis long-temps émancipé et que l'état continue de le traiter comme un mineur, quand toutes les issues lui sont obstinément fermées, quand on lui refuse le mouvement et l'exercice régulier de ses forces, cet esprit actif, inquiet, s'agitant dans l'ombre où on l'enchaîne, est bientôt la proie du délire. Le fléau qui ravage la philosophie allemande n'a pas d'autre origine. Ne cherchez pas ailleurs l'explication de ces monstrueux systèmes; vous ne parviendriez jamais à comprendre comment l'Allemagne, ce séjour de la pensée pure et des sublimes contemplations, est devenue le foyer de l'athéisme.

Ne pensez pas non plus que ce soient là des erreurs isolées, ce serait une singulière illusion. J'ai dit que je voyais là une maladie inévitable dans les conditions présentes de ce pays; j'ajoute que cette maladie est contagieuse, et qu'elle frappe chaque année la jeune république des universités. Ni M. Feuerbach, ni M. Ruge, ni M. Stirner, ne sont des aventuriers que le scandale attire; esprits élevés et amis de la science, il n'y a point chez eux d'insolentes bravades. J'ose dire qu'ils ignorent leur état, et subissent le mal le plus naturellement du monde. Autour d'eux, cependant, l'épidémie se propage, et les générations survenantes sont décimées. L'athéisme des jeunes hégéliens ne se concentre pas dans les limites d'une école honteuse d'elle-même, c'est le drapeau d'un parti qui grossit chaque jour, et qui, se croyant dans la route du vrai, expose ses dogmes avec une candeur sans exemple. Je doute que l'histoire de la pensée humaine ait jamais donné le spectacle d'une situation pareille.

S'il existe des esprits impatiens comme M. Arnold Ruge, lesquels, excités encore par des ressentimens secrets, désespèrent de leur patrie, il en est d'autres qui ne sont pas si mécontens et qui comptent avec orgueil les philistins convertis à l'athéisme. Voici une lettre que j'ai

reçue il y a peu de temps, et qui est signée par l'un des hommes les plus distingués de cette école. Elle résume si nettement, elle reproduit avec une si singulière naïveté ce déplorable état des questions philosophiques, que je ne saurais me dispenser d'en citer quelques lignes. C'est un des chefs qui parle. L'auteur a bien voulu discuter amicalement mon opinion sur l'état intellectuel de son pays, et il ajoute : « Franchement, monsieur, nous autres Allemands, tout en gardant amitié à votre noble pays qui a fait 1793, nous sommes peu à peu revenus de notre admiration pour son génie progressiste. Nous savons que ni Strauss, ni Bruno Bauer, ni Feuerbach, n'étaient possibles chez vous, malgré votre Descartes et malgré la révolution. Depuis Descartes, vous n'avez pas fait un seul petit pas en avant, mais beaucoup de pas en arrière, à gauche, à droite. Les libraires parisiens ont peur d'imprimer la traduction de Feuerbach. Aujourd'hui vous avez même peur de Descartes; vous n'exhumez que le côté faible de son génie, sa triste et mélancolique religiosité, et vous ne comprenez pas *le magnifique et héroïque athéisme qui était l'essence véritable de ce grand penseur français* (c'est le philosophe allemand qui souligne lui-même cette phrase, voulant mieux insister sur son étrange découverte) ! Sans rancune, monsieur, la France est en arrière; l'Allemagne, ayant travaillé trois siècles à absorber en elle le vieux monde fantastique de la religion et de la métaphysique, l'Allemagne, *athée aujourd'hui quant à ses sommités et à ses génies culminans*, ne tardera pas à réaliser les résultats de sa longue théorie. Je n'ajoute rien de plus. Je dis seulement que cette bourgeoisie allemande qui crie : *Vive la constitution!* n'aura pas le loisir de se pétrifier, comme a fait la vôtre, après sa grande victoire de 1789. En outre, nos bourgeois mêmes sont très avancés quant aux idées philosophiques, *c'est-à-dire athées*. Ma mère et mes deux sœurs ont lu et étudié à plusieurs reprises l'ouvrage immortel de David Strauss, la *Vie de Jésus*. Eh bien ! la traduction de ce livre par M. Littré n'a pas été touchée par la main d'une femme française, j'en suis sûr, et les hommes de votre pays ne le comprennent pas après l'avoir lu. N'est-ce pas lamentable?... » L'enthousiasme de l'auteur pour cette bourgeoisie athée lui fait certainement exagérer les conquêtes de son parti. Il ne faut pas trop le croire sur parole. J'accepte toutefois ce document, confirmé par tant d'écrits, par tant de symptômes manifestes, et je l'oppose au découragement de M. Arnold Ruge. Bien évidemment, M. Ruge a tort; c'est en Allemagne, ce n'est pas chez nous qu'il ralliera des partisans.

Au-dessus de ces partis extrêmes, l'Allemagne a vu se former, qui en doute? un grand parti constitutionnel, et c'est de ce côté que sont tous nos vœux. Il y a deux ans, quand on refusait d'y croire, nous avons signalé l'existence certaine de ce parti et fait le dénombrement de ses forces; aujourd'hui qu'il vient de réaliser nos prévisions par une écla-

tante campagne, nous ne sommes pas disposé à amoindrir son importance. M. de Beckerath, M. Hansemann, M. Mévissen, M. Camphausen, M. Milde, tous ces fermes caractères, donnent à leur pays des exemples qui ne seront pas perdus. Ils font l'éducation de l'esprit public et l'accoutument à la fermeté opiniâtre, au bon sens pratique, à la discipline, sans laquelle il n'y a pas de victoires fécondes. Je ne doute pas que le parti constitutionnel, dirigé par de tels guides, n'arrive à occuper une grande place dans les affaires de l'Allemagne. Prenez garde pourtant: si M. Hansemann et ses amis ne triomphent pas, si le gouvernement prussien s'obstine dans la résistance, si l'esprit du moyen-âge avec ses institutions condamnées usurpe pendant quelque temps la place de l'esprit moderne, j'entrevois pour l'Allemagne des difficultés que sa situation philosophique compliquerait d'une façon terrible. Indifférentes aux débats du parlement, les générations nouvelles se grouperaient de plus en plus autour des chefs de la jeune école hégélienne; cette doctrine de l'athéisme, déjà si répandue, déjà sortie de l'ombre des écoles et entrée dans la vie, gagnerait des milliers d'adhérens; Bruno Bauer, Feuerbach, Ruge, Stirner, seraient considérés comme les libérateurs de la raison, et il pourrait se faire que, le jour où la constitution serait sérieusement accordée, cette constitution fût repoussée avec dédain comme une œuvre stérile. Les courtisans disent aujourd'hui que ce *morceau de papier* serait une oppression pour la royauté; les démagogues emploieront les mêmes termes et trouveront le contrat oppressif pour le peuple. Où est le danger, où est la lutte vraiment périlleuse désormais? Ne croyez pas qu'elle soit entre les partisans du pouvoir absolu et les libéraux constitutionnels; cette lutte-là n'est rien, l'issue du combat est trop manifeste. La vraie lutte, je la vois établie entre le parti constitutionnel et le radicalisme. Cette lutte n'a pu s'engager en France, grace à la marche prompte et régulière de l'esprit public; prenez garde qu'elle n'éclate un jour dans les pays allemands. C'est là l'espérance des radicaux, et, en comprimant le parti constitutionnel, on leur rend service, on prépare leur triomphe! Il suffit de voir leur indifférence pour la belle campagne parlementaire de MM. Hansemann et Beckerath. Que serait une constitution, en effet, pour ceux qui ont rêvé la réforme radicale du monde, et qui ont commencé par détrôner Dieu? Plus vous refusez les satisfactions que réclament les esprits droits, plus vous encouragez les esprits égarés. Privés d'air et de soleil, ils finissent par se complaire, comme M. Arnold Ruge, dans la maladie qui les frappe; ignorans de la vraie liberté, ils invoqueront la liberté monstrueuse dont M. Stirner a tracé l'image!

Que faire donc pour combattre le mal? Répétons-le, un seul remède serait efficace : ce serait l'introduction franche et complète de l'Allemagne dans les voies de la civilisation libérale. Ce désespoir de l'intel-

ligence publique est né de l'étouffante obscurité du régime actuel; donnez au malade le jour, la publicité, la vie de la tribune, faites-lui enfin sa part, cette part si bien gagnée et si patiemment attendue; alors il se lèvera, et les songes de la fièvre s'évanouiront sans laisser de trace. Quoi! c'est dans une telle situation que l'on conteste au parlement de Berlin ses droits les plus sacrés! c'est maintenant qu'on veut perpétuer l'esprit féodal, immobiliser les castes et donner à de petites catégories les représentans qu'on enlève à la nation! Ces défenseurs obstinés d'un passé impossible ne savent pas de quelle responsabilité ils se chargent. S'ils comprennent toute leur mission, s'ils veulent bien mériter de la patrie et de la société européenne, ils ne pousseront pas à bout des intelligences égarées. Pour moi, je voudrais que ces pages parvinssent au brillant et bienveillant monarque sur qui l'Europe a les yeux attachés; il me semble que ce tableau des désordres de la pensée chez une jeunesse d'élite serait la plus pressante des pétitions. Hâtez-vous, lui dirais-je; sauvez l'Allemagne, sauvez le génie spiritualiste, sauvez ces malheureux jeunes gens! Chaque heure de retard voit éclore peut-être un de ces systèmes qui déshonorent la pensée germanique. Toute cette vie qui abonde dans les générations nouvelles, toute cette ferveur enthousiaste, ne voyez-vous pas qu'elle se perd en orgies, en délires sans nom? Donnez le remède, ô vous qui l'avez; donnez la liberté et la lumière, pour que l'Allemagne un jour, en versant des larmes, ne vous redemande pas ses légions!

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

LES COMMENCEMENS

DE

LA VIE DE MOLIÈRE.

Les notes qui suivent ont pour but principal d'éclairer et d'assurer le très petit nombre de renseignemens qu'on a pu rassembler sur les quarante premières années de la vie de notre grand comique, en les faisant concorder avec les faits publics et avérés de l'histoire, en y rétablissant d'une manière exacte les dates et les personnes qui s'y trouvent jusqu'ici confusément mêlées, tout cela sans aucune prétention de découvrir ce qui en est demeuré inconnu, mais non sans quelque espérance de redresser en plusieurs lieux ce que l'on en sait mal, ce qui en a été dit au hasard. Il y a, en effet, ici cette double singularité dans l'existence d'un homme qui a beaucoup écrit et que son métier a long-temps tenu en vue, qu'il n'a pas laissé une seule ligne de sa main, et que nul de ses contemporains, de ses amis, n'a rien recueilli, rien communiqué au public de sa personne. Les amateurs d'autographes savent douloureusement à quoi s'en tenir sur le premier point; sur le second, il suffira de dire, pour le moment, que le premier ouvrage où l'on prétendait raconter la vie de l'auteur illustre, du comédien populaire, est de 1705, postérieur de trente-deux ans à sa mort, et qu'il commençait par ces mots : « Il y a lieu de s'étonner que personne n'ait encore recherché la vie de M. de Molière pour nous la donner. » De là il est résulté que, n'ayant pas à s'aider des ressources si précieuses de la correspondance privée, la biographie, qui, de sa nature, n'aime pas à s'avouer ignorante, n'a pu que ramasser, pour guider sa marche, des souvenirs lointains, des traditions incertaines dont les lacunes encore ont dû être remplies par des fables. Un autre malheur a voulu que cet historien tardif, qui se disait le premier, fût un homme sans nom, sans autorité, sans goût, sans style, sans amour au moins du vrai,

un de ces besogneurs subalternes qui touchent à tout et gâtent tout ce qu'ils touchent, autorisés à leurs méfaits par la coupable apathie des honnêtes gens. Boileau, qui avait bien connu Molière, qui l'avait aimé, ce nous semble, plus qu'il n'aima homme du monde, Boileau vieilli vit le livre dont il est question, et se contenta d'écrire : « Pour ce qui est de la vie de Molière, franchement ce n'est pas un ouvrage qui mérite qu'on en parle. Il est fait par un homme qui ne savait rien de la vie de Molière, et il se trompe dans tout, ne sachant même pas les faits que tout le monde sait. » Que tout le monde sait! c'est-à-dire que tout le monde de ce temps, que tous ceux qui avaient l'âge de Boileau savaient alors, partant que nous ne savons plus, parce que nul de ceux qui les savaient n'a pris soin de nous le dire. Après cela, le grand juge des œuvres littéraires crut infailliblement mort le livre qu'il avait condamné. Et ce livre lui a survécu, il a été vingt fois, trente fois réimprimé, il l'est d'hier; il a fait un nom à son auteur; il lui a procuré, qui pis est, de nombreux plagiaires, parmi lesquels sont de grands écrivains, qui ont rafraîchi, brodé, doré ses guenilles, étendu sur ses phrases un peu de français, sans se donner la peine de vérifier un seul des faits qu'il raconte, car c'est comme cela que se font les livres dans notre pays. Ainsi, entre autres, a procédé Voltaire, et il n'a eu vraiment que ce qu'il méritait, lorsqu'un libraire préféra, en 1734, à l'élégant résumé qu'il avait daigné faire d'une œuvre pitoyable, la version plus ample qu'en donnait un autre écrivain, digne, en effet, d'abréger le premier. Depuis 1705 jusqu'à nos jours, Le Gallois de Grimarest, celui dont Boileau ne voulait même pas qu'on parlât, est demeuré positivement le maître de la vie de Molière, la source de tant de notices, d'éloges et de remarques dont les éditions de ses œuvres se sont appauvries, et dernièrement, lorsqu'un biographe laborieux a voulu reprendre cette tâche si mal remplie, le travail de son prédécesseur séculaire a encore pesé sur lui, ne fût-ce qu'en lui imposant la fâcheuse nécessité de le contredire.

Grimarest pourtant, puisque Grimarest il y a, ne disait pas la vérité en avançant que personne, en 1705, n'avait encore donné la vie de Molière. En 1682 avait paru la première édition complète et posthume de ses œuvres, et en tête de cette publication était placée, sous le titre modeste de préface et sans nom d'auteur, une notice simple, courte, intéressante, que l'on sait maintenant avoir été écrite par un des camarades du comédien défunt et par un des amis du célèbre écrivain, les sieurs de la Grange et Vinot. Là, et presque nulle part ailleurs, se trouvent encore aujourd'hui les seuls renseignemens certains que l'on puisse accepter, les seuls peut-être, et cette conjecture est sérieuse, que Molière ait voulu laisser au public sur cette carrière de cinquante et un ans, dont l'éclat ne dura pas plus de quinze années, et que doit suivre une gloire immortelle.

Ce qui en est glorieux n'est pas cette fois de notre sujet; nous voulons tâcher de démêler ce qui en est obscur.

I. 1622. — On peut tenir aujourd'hui pour constant que Molière naquit à Paris, non pas en 1620 ou 1621, mais le 15 janvier 1622; non pas sous les piliers des Halles, mais dans la rue Saint-Honoré, où demeurait son père; qu'il était fils de Jean Poquelin, tapissier, et de Marie Cressé (non pas Boutet) sa femme. Notez que toutes ces indications fautives, démenties maintenant par des preuves, ne proviennent pas de ses premiers biographes, en quelque sorte testamentaires, mais de Grimarest et de ses copistes. C'est dans notre temps seulement qu'on s'est avisé d'employer, en faveur de l'exactitude historique, les mêmes voies

dont on se sert pour établir les droits des familles. Des actes authentiques ont été découverts, desquels il résulte : 1° que l'homme marié le 20 février 1662 à Armande-Gresinde Bejart (c'est-à-dire incontestablement Molière) était fils de Jean Poquelin et de feu Marie Cressé; 2° que Marie Cressé, femme de Jean Poquelin, était morte le 11 mai 1632; 3° que, le 15 janvier 1622, était né un fils, nommé Jean, du mariage de Jean Poquelin et de Marie Cressé; 4° qu'enfin le mariage avait été contracté le 27 avril 1621. Sur le vu de ces quatre actes ainsi disposés, et en remontant, comme il faut faire, du dernier aux précédens, il n'y a pas de juge qui ne délivrât une succession à qui les produirait. Il faut donc remercier celui qui les a cherchés avec une heureuse persévérance, et qui nous a véritablement rendu la généalogie de Molière.

II. 1637. — A l'époque de la naissance de son premier fils, Jean Poquelin, époux depuis neuf mois de Marie Cressé, était non pas, comme dit Voltaire, marchand fripier, mais tapissier, ce qui a toujours été, ce qui était surtout alors fort différent. Il ne faut qu'avoir vu quelques débris des ameublemens de ce temps-là, des tentures qui couvraient les murailles ou qui enveloppaient les lits, pour comprendre que ce n'était pas là un bas commerce, une pauvre et mesquine industrie. Toutefois il n'était pas encore valet de chambre tapissier du roi. Il ne le devint qu'en 1631 par transmission d'une charge qui était déjà dans la famille, et la survivance en fut assurée, l'an 1637, à son fils aîné, âgé alors de quinze ans. Ceci est encore de découverte récente; mais on s'est étrangement mépris sur le sens de cette survivance obtenue du roi en faveur d'un héritier. On a voulu y voir une sorte de contrainte paternelle, qui condamnait d'avance le fils à un vil emploi, qui le vouait par anticipation au service domestique et lui traçait son humble destinée. Il y a tout autre chose, et bien mieux que cela, dans la précaution du père et dans la libéralité du roi. Faire pourvoir son fils en survivance de la charge dont il était devenu titulaire, c'était lui en transmettre dès-lors la propriété, le faire maître d'un patrimoine, empêcher qu'après la mort du père cette charge ne fût un bien perdu pour sa succession, l'héritier préféré s'en trouvant déjà saisi. C'était donc avantager celui-ci d'une chose certaine et solide, car, la mort du titulaire arrivant, le survivancier pouvait, à son choix, exercer la charge ou la vendre, en user ou en profiter. Et celle dont nous parlons n'était assurément pas de mince valeur, en raison surtout des priviléges d'exemption et de juridiction qui s'y trouvaient attachés, car les huit tapissiers, dont Jean Poquelin était l'un, faisaient partie des « officiers domestiques et commensaux de la maison du roi, » compris aux états enregistrés par la cour des aides; ils avaient « titre de valet de chambre et ordinaire à leur table : » toutes choses fort propres à tenter la vanité d'un riche marchand sans nuire à ses affaires, puisque le service était seulement de trois mois avec « 300 livres de gages et 37 livres 10 sols de récompense. »

Sauf cette circonstance qui fait paraître, en 1637, le nom du jeune Poquelin dans un document public, on peut dire que rien, absolument rien, ne nous révèle l'emploi de ses premières années. Ce qui est fort probable, c'est que son père, bon bourgeois, marchand aisé, « honorable homme, » comme l'appelle l'acte mortuaire de sa première femme, fit élever son fils de la même façon que le faisaient tous les hommes de sa condition, ce qui ne les ruinait pas, et rendait leurs enfans propres aux menues charges, aux lettres, au barreau, à l'église. C'est d'ailleurs ce que semble dire la notice de Lagrange et Vinot par ces mots

tout simples qui suivent immédiatement la mention de sa naissance : « Il fit ses humanités au collége de Clermont. » Mais ceci était trop simple en effet. On y ajouta plusieurs circonstances fabuleuses, sur lesquelles la manie des phrases ne manqua pas d'enchérir encore, et le père Poquelin en devint la victime. Ce brave homme fut représenté comme une espèce de tyran niais, borné, stupide, qui voulait anéantir la pensée de son fils dans un ignoble apprentissage, qui ne le laissait pas regarder hors de « sa boutique, » et ne permettait pas qu'il apprît autre chose qu'à « lire, écrire et compter. » Cet abrutissement calculé du génie aurait duré quatorze ans, pendant lesquels le malheureux enfant n'aurait eu aucun rayon de ce qui se passait dans les régions de l'esprit, si sa bonne étoile ne lui eût donné un grand-père curieux de la comédie. Ce grand-père, du côté paternel d'abord, puis, quand on sut que l'aïeul Poquelin était mort en 1626, transféré au côté maternel, aurait arraché quelquefois son petit-fils à l'ennui de sa prison pour lui faire voir les acteurs et les pièces de l'hôtel de Bourgogne. Ce fut là, dit-on, qu'à l'aspect des Belle-Rose, des Gauthier-Garguille, des Gros-Guillaume, des Turlupin, sa passion se déclara, et que, pour se mettre en état d'imiter, d'égaler, s'il se pouvait, de si beaux modèles, il demanda en pleurant et il obtint enfin, à force de prières, la permission d'étudier le grec, le latin, la philosophie au collége des jésuites. Il paraît certain qu'il suivit les cours de ce collége dans le même temps que le prince Armand de Conti, filleul du cardinal de Richelieu et frère du duc d'Enghien, depuis le grand Condé. Le prince de Conti avait sept ans de moins que Molière; mais on sait que les fils de grande famille commençaient de bonne heure leurs études et les achevaient vite, pour se trouver plus tôt prêts aux gouvernemens, aux prélatures qui les attendaient. Ceci d'ailleurs est un fait confirmé par Lagrange et Vinot, dont il faut toujours respecter le témoignage, et, si la différence d'âge rend cette camaraderie étrange, elle ne suffit pas pour en établir l'impossibilité; mais, ce qui est impossible en tout cas, c'est de la faire durer au-delà des premières études, des humanités proprement dites. La *Gazette de France* qui consigne, comme c'était son devoir, les moindres actes des princes, nous apprend que le prince de Conti soutint ses thèses de philosophie au collége des jésuites, le 28 juillet 1644, à l'âge de quinze ans, et à cette époque, ainsi que nous le verrons, Jean-Baptiste Poquelin, âgé de vingt-deux ans, était bien autrement avancé dans la vie. Il avait étudié la philosophie et le droit. Il était ou il allait se faire comédien.

III. 1642. — Ces quatre phases de sa jeunesse, humanités, philosophie, droit, théâtre, étaient tout ce qu'en avaient conservé, ou ce qu'avaient voulu en donner ses premiers biographes, ceux qui avaient vécu avec lui. Le biographe de 1705, qui n'en connaissait rien, a voulu en dire plus. « Quand Molière eut achevé ses études, écrit-il, il fut obligé, à cause du grand âge de son père, d'exercer sa charge pendant quelque temps, et même il fit le voyage de Narbonne à la suite de Louis XIII. » Il n'est pas bien sûr que Grimarest sût au juste ce que c'était que le voyage de Narbonne; mais du moins il ne s'avançait pas jusqu'à en donner la date. Ceux qui l'ont copié ou abrégé, et Voltaire est de ce nombre, ne s'en sont pas tenus là; ils ont bravement daté le fait de 1641. Il s'en est suivi que, pour l'usage particulier des vies de Molière depuis 1734 au moins jusqu'à ce jour, sans exception aucune, ce voyage assez notable, dont Cinq-Mars et de Thou ne revinrent pas, a gardé la date de 1641, tandis que partout ailleurs il figure avec assez d'éclat comme l'événement le plus terrible de l'année 1642, du 27 janvier

au 23 juillet. Que Molière y ait accompagné le roi, c'est ce dont nous ne croyons rien, et nous le regrettons, parce qu'il s'y passa des choses dont nous aurions aimé à le voir témoin; mais encore faudrait-il que sa présence en ce voyage, toute dénuée de preuves qu'on nous la donne, eût au moins une apparence de motif. Or, celui qu'avance Grimarest, « le grand âge de son père, » ne peut se soutenir, puisqu'il est certain que Jean Poquelin n'avait pas alors plus de quarante-six ans. Il est vrai que, pour rendre la phrase plus sonore, les copistes de Grimarest ont ajouté à la vieillesse des infirmités. « Son père, dit Voltaire, étant devenu infirme et incapable de servir; » mais nous savons que ce père infirme servait encore en 1663 et ne mourut qu'en 1669. Or, ne voilà-t-il pas des gens bien informés pour nous obliger à croire, sur leur seule parole, une circonstance qui d'ailleurs ne produit rien, même dans leur récit?

Quoi qu'il en soit du voyage de Narbonne, cette date de 1642, que nous rétablissons, nous a fait arriver au temps où Molière venait d'achever sa vingtième année. Ses classes finies, il étudia en droit; Lagrange et Vinot nous le disent. Grimarest veut qu'il ait été reçu avocat. Nous en doutons fort, parce que le temps nous paraît manquer à ce résultat naturel de ses études, et nous n'aurions, du reste, aucune répugnance à compter un homme d'esprit de plus parmi les déserteurs du barreau, où il en reste toujours assez. Ce qui est absolument certain, c'est que sa naissance, son éducation, la condition de ses parens, que l'on a voulu niaisement ravaler, semblaient tout naturellement le destiner à ce que nous appelons les professions libérales. La survivance qu'il avait obtenue, expliquée ainsi que nous l'avons fait, ne l'en écartait assurément pas. Sur ce point, nous avons le témoignage d'un contemporain, et, ce qui mieux vaut en pareil cas, d'un ennemi. Dès 1663, l'auteur des *Nouvelles nouvelles*, Douneau de Visé, écrivait ce qui suit au sujet de Molière : « Le fameux auteur de *l'École des Maris*, ayant eu dès sa jeunesse une inclination toute particulière pour le théâtre, se jeta dans la comédie, quoiqu'il se pût bien passer de cette occupation et qu'il eût assez de bien pour vivre honorablement dans le monde. » Or, il faut remarquer que ce bien devait lui être venu par héritage, que, par conséquent, son père vivant encore, il le tenait sans aucun doute de sa mère, morte en 1632, que la succession de celle-ci avait été partagée entre plusieurs enfans, et que la part de l'un d'eux le faisait passer pour riche dans Paris, où il était né, où mille gens l'avaient connu comme enfant, écolier et jeune homme.

IV. 1645. — Si l'on veut accorder aux études du droit le temps écoulé de 1642 à 1645, trois ans au plus, qui mènent Jean-Baptiste Poquelin jusqu'à l'accomplissement de sa vingt-troisième année, on atteindra l'époque où il se fit comédien. Ici, en effet, le doute est impossible. La troupe dont il fit partie ne dura qu'un an, et il y a preuve d'une pièce, représentée par elle, qui fut imprimée en 1645. Lagrange et Vinot nous apprennent fort bien ce qu'était cette troupe. « Il tâcha, disent-ils, de s'établir à Paris avec plusieurs enfans de famille, qui, par son exemple, s'engagèrent comme lui dans le parti de la comédie, sous le titre de l'Illustre-Théâtre. » Il faut noter ici cette qualification « d'enfans de famille, » qui, sous la plume des deux amis, se rapporte exactement à ce que nous avons déjà cité de la main d'un envieux. Elle s'applique aussi parfaitement à trois de ses compagnons que nous connaissons, les deux frères Béjart et leur sœur Madeleine, dont le père était procureur au Châtelet. Ce qu'on voit ici d'ailleurs et

ce que la suite prouvera mieux, c'est que la passion du jeune Poquelin, comme celle de ses camarades, ne tendait pas alors à quelque chose de plus qu'à jouer des rôles sur un théâtre, et non à composer des pièces comiques, héroïques ou tragiques. Elle se contentait, en 1645, d'un personnage dans « l'*Artaxerce* » du sieur Magnon. Cette passion pourtant était-elle la seule qui entraînât notre apprenti légiste hors de la carrière que semblaient lui ouvrir sa condition et ses études? Il serait assez facile d'en soupçonner une autre plus puissante encore sur un cœur de jeune homme; mais un témoin du temps nous dispense positivement de la conjecture. Voici, en effet, ce qu'écrivait, onze ou douze ans après la courte vie de l'Illustre-Théâtre, un ou deux ans avant le retour de Molière à Paris, cet inestimable bavard de Tallemant des Réaux : « Je n'ai jamais vu jouer la Béjart (Madeleine); mais on dit que c'est la meilleure de toutes (nos actrices). Elle est dans une troupe de campagne. Elle a été (à Paris) dans une troisième troupe qui n'y fut que quelque temps. Un garçon, nommé Molière, quitta les bancs de la Sorbonne pour la suivre. Il en fut long-temps amoureux, donnait des avis à la troupe, et enfin s'en mit et l'épousa. » Il ne faut certainement pas demander une exactitude complète à l'homme qui déclare seulement ramasser des ouï-dire, et l'on s'explique facilement que, dans ce souvenir tiré de loin, la Faculté de Droit soit devenue la Sorbonne et la liaison publique de l'acteur avec l'actrice un mariage; mais il en reste toujours ceci, que Madeleine Béjart avait joué quelque temps à Paris avec succès, et qu'il y avait été bruit de cette conquête qui lui avait donné un camarade, sinon un mari. Il pourrait encore résulter de ce passage de Tallemant que Molière serait entré dans la troupe où jouait la Béjart seulement après son départ de Paris; mais nous avons assez de preuves du contraire, et c'est un fait absolument établi que Molière fit partie de l'Illustre-Théâtre à Paris en 1645, dans le même temps que Madeleine Béjart y paraissait avec éclat. Nous doutions seulement qu'il y eût figuré sous ce nom, devenu illustre, et que les contemporains, comme nous le verrons, hésitèrent si long-temps à lui donner; mais un de nos amis, M. Paulin Paris, vient de nous fournir la certitude que nous cherchions. Dans un « recueil de diverses poésies, » imprimé en 1646, il a trouvé des « stances adressées au duc de Guise sur les présens qu'il avait faits de ses habits aux comédiens de toutes les troupes. » On pense bien que le poète finissait par demander pour lui-même une part de la glorieuse défroque; pourtant il n'arrivait là qu'après avoir nommé ceux qui en avaient été déjà nantis, savoir : de la troupe du Marais, Floridor; de celle du Petit-Bourbon, le Capitan; de celle de l'hôtel de Bourgogne, Beauchâteau, et d'une quatrième troupe qu'il ne désigne pas autrement, « la Béjart, Beys et Molière. » Cette date de 1646 que porte le livre est encore confirmée ici par une circonstance relative au personnage qui venait de distribuer sa garderobe. Le duc Henri de Guise, dont il est question, ne vit pas finir l'année 1646 à Paris. Dès le mois d'octobre, il partait pour Rome, et il ne revint en France, après avoir été chef d'une république et prisonnier de l'Espagne, qu'à la fin de 1652.

Il est donc constant que le jeune Poquelin prit en 1645, lorsqu'il monta sur les planches de l'Illustre-Théâtre, le nom qu'il porta toujours depuis. Il ne faisait en cela que se conformer à un usage de son temps, usage qui n'est pas, aujourd'hui même, entièrement perdu. Presque tous les acteurs d'alors que nous connaissons par leurs noms de théâtre, les Bellerose, les Floridor, cachaient sous

ces pseudonymes euphoniques des noms plus ou moins vulgaires de bons bourgeois et d'honnêtes gentilshommes qu'ils avaient apportés en venant au monde : bien heureux encore lorsque l'habitude de représenter dans la farce un personnage ridicule, accepté du public et sans cesse reproduit sous la même appellation, avec le même caractère et le même habit, ne leur imposait pas, pour tous les actes de leur vie, le sobriquet de leur rôle, comme il arriva aux Turlupin, aux Jodelet, comme il serait peut-être arrivé à Molière lui-même, s'il fût resté plus long-temps Mascarille ou Sganarelle. Quant au motif qui lui fit choisir ce nom parmi tant d'autres qu'il pouvait emprunter ou composer, personne ne l'a su, et, grace à Dieu, on n'a pas cherché à le savoir, ce qui nous a probablement épargné encore quelque sottise. Grimarest, que l'occasion aurait pu tenter, a tenu bon cette fois et se contente de dire que « jamais Molière ne voulut dire la raison de ce choix, même à ses meilleurs amis. » Pour le nom en lui-même, il avait bien les conditions de l'emploi auquel on le destinait; il sonnait agréablement à l'oreille et se plaçait sans peine dans la mémoire. Il appartenait et il appartient encore à huit ou dix villages de France, parmi lesquels il y avait eu des seigneuries. Il avait été récemment porté, non sans gloire, par l'auteur de deux romans ayant pour titre, l'un *la Semaine amoureuse*, l'autre *Polixène*, dont le dernier surtout avait obtenu tous les honneurs réservés à ces sortes d'ouvrages, plusieurs éditions et des suites posthumes de différentes mains. En 1640, Antoine Oudin signalait parmi les bons livres quatre romans : *l'Astrée*, *Polexandre*, *Ariane* et *Polixène;* en 1646, justement au temps où nous sommes, le sieur de Molière, mort depuis une vingtaine d'années, était si bien un écrivain de renom, que Puget de la Serre donnait, dans son *Secrétaire à la mode*, comme exemple de style, une lettre de cet auteur avec celles de Malherbe, des du Perron et des du Vair. Il faut dire en passant que Voltaire, par une de ces étourderies dont il était trop coutumier, a pris *Polixène* pour une tragédie, et lui a donné pour auteur un second Molière qu'il fait comédien. Dans la vérité, nous ne connaissons avant notre grand comique qu'un sieur de Molière qui ait eu de la réputation; mais ce qui est beaucoup plus singulier, c'est que, dans le même temps où Jean-Baptiste Poquelin venait de prendre à Paris et portait dans une troupe de comédiens de campagne ce nom d'un auteur de romans presque contemporain, il y avait réellement un autre sieur de Molière, non pas obscurément perdu dans la foule, mais d'une incontestable notoriété, un de ces hommes dont il n'est pas permis d'ignorer l'existence, un musicien, un docteur! Ce Molière-là, employé constamment dans les plus célèbres divertissemens de la cour, avait une fille douée des mêmes talens, de sorte que la rencontre de ces deux noms dans les ballets du roi, de 1654 à 1657, a trompé de nos jours un grave historien, prompt dans ses recherches, qui avait cru avoir mis le doigt sur notre Molière et sur sa femme. Au sujet de ce troisième Molière, nous ne citerons qu'un passage du gazetier en vers, Jean Loret, le précieux témoin des petites choses de ce temps; il s'agit de la réception faite à la reine Christine, en 1656, dans le château de Chante-Merle, près d'Essonne :

Le lendemain, à son réveil,
Hesselin, esprit sans pareil,
Pour mieux féliciter sans cesse
Sa noble et glorieuse hôtesse,

Lui fit ouïr de jolis vers
Animés par de fort beaux airs,
Que, d'une façon singulière,
Avoit faits le sieur de Molière,
Lequel, outre le beau talent
Qu'il a de danseur excellent,
Met heureusement en pratique
La poésie et la musique.

(1656. Lettre 36, 9 septembre.)

L'association des « enfans de famille, » sous le titre de « l'Illustre-Théâtre, » à laquelle il nous faut revenir, n'eut pas « de succès, » et c'est en effet la seule mention portée au frontispice de la pièce de Magnon, jouée par cette troupe, qui compose toute son histoire. Elle exista en 1645. Un biographe a déjà fait justice d'une assertion de Grimarest, qui prétend que « le prince de Conti avait fait venir plusieurs fois dans son hôtel, » dès ce temps-là, Molière et ses compagnons pour jouer devant lui et recevoir ses encouragemens; mais il n'a pas aperçu ce qui rendait le fait allégué tout bonnement impossible. Le prince de Conti, âgé de seize ans, avait soutenu, en 1644, ses thèses de philosophie. Destiné à l'église, c'est-à-dire au cardinalat, il étudiait, en 1645, la théologie. Son père vivait encore, avare, sévère et dévot, dans le logis duquel il demeurait. Ce n'était donc là ni un âge ni un état à tenir une joyeuse maison, à protéger des comédiens, à leur donner surtout assignation pour se trouver, dix ans plus tard, avec lui dans le Languedoc, où il était fort probable qu'il n'irait jamais. Le prince de Conti soutint ses premières thèses de théologie en Sorbonne, le 10 juillet 1646. Nous verrons ce qui lui arriva ensuite.

V. De 1646 à 1653. — Cette année 1646, suivant toutes les apparences, la troupe infortunée de « l'Illustre-Théâtre » avait quitté Paris pour « courir par les provinces du royaume, » comme disent Lagrange et Vinot, et elle courut si bien, que, pendant sept ans, elle ne laissa aucune trace. Ni Grimarest ni ses abréviateurs, Voltaire et La Serre de Langlade, n'ont trouvé à placer, dans cet intervalle, une seule indication de fait ou de lieu. Les recherches modernes ont voulu le remplir par plusieurs séjours en Guyenne, à Vienne, à Nantes et même à Paris. Celui de Guyenne n'est pas daté, et la courte mention qu'en donnent les biographies contient une singulière bévue. Les frères Parfaict avaient cité un manuscrit du sieur de Tralage, où il était dit que la troupe de Molière avait fait son coup d'essai à Bordeaux, et que M. d'Épernon, qui était alors gouverneur de Guyenne, l'avait fort goûtée. « M. d'Épernon » était bien dit, car le gouverneur de Guyenne, depuis 1643 jusqu'à 1651, était, en effet, Bernard de Nogaret, duc d'Épernon. Survint un biographe, qui, pour se montrer plus connaisseur en fait de gens, écrivit, en copiant ce passage, « le fameux duc d'Épernon. » Ceci devenait différent, car le plus fameux des deux seuls ducs d'Épernon qui soient dans l'histoire est, sans contredit, le père du second, Jean-Louis de Nogaret. Enfin le dernier commentateur de Molière, se déclarant encore plus savant que ses devanciers, désigna clairement ce protecteur de la troupe comique en Guyenne, « le duc d'Épernon, si fameux sous les règnes de Henri III et de Henri IV. » Or, ce duc était mort, à quatre-vingt-huit ans, le 13 janvier 1642. C'est là un exemple entre mille du danger où l'on se met et où l'on entraîne les

autres en faisant entrer incidemment, dans une phrase qu'on emprunte, des faits historiques dont la mémoire ne fournit qu'une notion confuse, sans se donner la peine de les vérifier. Au reste, il est certain que le second duc d'Épernon, celui dont on a voulu parler, avait à son service une troupe de comédiens qui ne manquait pas de réputation. *Le Roman comique* en fait foi : « Notre troupe, dit le Destin (chap. II, 1re partie), est aussi complète que celle du prince d'Orange ou de son altesse d'Épernon. » Peut-être était-ce celle de Molière. En tout cas, ce duc n'aurait pu l'employer que jusqu'au commencement de 1649, époque des troubles de Bordeaux, qui finirent par le mettre hors de son gouvernement. La présence de Molière à Vienne en Dauphiné n'a pas non plus de date. Elle est constatée dans un passage de la vie de Pierre de Boissat, écrite en latin par Nicolas Chorier; mais il n'y a aucune raison impérieuse pour la placer à longue distance du temps où Molière habita Lyon, sa troupe vagabonde ayant pu fort bien ou s'arrêter à Vienne en venant à Lyon, ou faire une excursion de cette dernière ville dans la première. Son séjour à Nantes s'appuie sur une autorité plus formelle : elle résulterait d'un acte municipal où il est dit que, « le 23 avril 1648, le sieur Molière, avec ses comédiens et la troupe du sieur Dufresne, avait supplié très humblement messieurs (de la ville) leur permettre de monter sur le théâtre pour représenter leurs comédies. Sur quoi le bureau avait arrêté que la troupe desdits comédiens obtiendrait de monter sur le théâtre jusqu'au dimanche suivant (26 avril). » Avec ce peu de documens, et on n'en a pas davantage, on pourrait ainsi tracer le premier itinéraire de Molière dans les provinces, en supposant tantôt de longues, tantôt de courtes stations dans les différens lieux où l'on pouvait trouver des tréteaux pour étendre des planches et un toit pour couvrir des spectateurs : de Paris à Nantes, où on le voit en 1648; de Nantes à Bordeaux, d'où la guerre civile le fait déguerpir; de Bordeaux, en s'arrêtant à Vienne, jusqu'à Lyon, où nous le retrouverons établi en 1653.

Nous avons exclu de cet itinéraire le retour à Paris, parce qu'il est évidemment supposé, et voici d'où vient cette invention des biographes modernes : ils avaient assez bien senti, sans trop savoir pourquoi, que la protection du prince de Conti et l'invitation de venir le joindre en Languedoc ne pouvaient se maintenir en l'année 1645, lors de l'existence de « l'Illustre-Théâtre. » Ils ont imaginé de reporter cette circonstance à cinq ans de la date qu'on lui avait donnée, ce qui la rendait plus vraisemblable. Pour cela, il fallait ramener Molière à Paris, où l'on savait vaguement que le prince était resté; on l'y fit revenir en l'année 1650, et « jouer plusieurs fois la comédie, cette année-là, dans l'hôtel du prince de Conti. » Or, voici ce qui était advenu à ce prince depuis que nous l'avons laissé, en 1646, soutenant des thèses de théologie. Son père, dès la fin de 1646, était mort; mais son jeune âge le laissait sous la tutelle de sa mère et d'un frère victorieux qui ne demandait qu'à garder pour lui seul tout le bien de la famille. Il avait donc continué, pourvu de riches abbayes, à se préparer pour le cardinalat, où son frère (1648) montrait grande impatience de le voir enfermé. Un événement imprévu l'avait tout à coup émancipé. Nommé généralissime des Parisiens révoltés (janvier 1649), il guerroya, tant bien que mal, trois mois durant, contre les troupes royales commandées par son frère, et, la paix faite avec le roi (avril), sa réconciliation opérée avec sa famille, la poursuite du cardinalat abandonnée, la cour rentrée à Paris (avril), il n'eut pas même le

temps de s'établir dans la nouvelle condition qui lui était permise. Le 17 janvier 1650, il fut arrêté, avec son frère et son beau-frère de Longueville, pour garder prison, à Vincennes d'abord, puis à Marcoussis, ensuite au Hâvre, d'où il ne sortit que le 13 février 1651. Or, c'est justement ce temps de captivité, cette année 1650, que les biographes ont choisis pour lui donner un hôtel et du loisir, afin qu'il pût recevoir chez lui son ancien camarade de collége devenu comédien, y faire jouer sa troupe plusieurs fois, et lui assigner, maintenant avec toute sûreté, rendez-vous en cette province de Languedoc dont nous voyons qu'il s'approchait fort. Et cette grossière bévue n'a pas d'autre but, en effet, que de ne rien perdre de Grimarest, tandis que Lagrange et Vinot nous disaient si bien, si nettement, que depuis son départ de Paris, après le mauvais succès de « l'Illustre-Théâtre, jusqu'à son retour, en 1653, Molière n'avait pas cessé de courir les provinces! »

VI. 1653. — Ici nous avons, toujours par Lagrange et Vinot, des nouvelles certaines de Molière. « Il vint à Lyon en 1653, et ce fut là qu'il exposa au public sa première comédie; c'est celle de *l'Étourdi.* » D'où venait-il? Nous n'en savons rien; du dernier lieu sans doute où il avait trouvé à monter un théâtre, comme il faisait, ici et là, depuis sept ans. Mais ce qui rend son séjour à Lyon plus remarquable, ce qui fait que ses biographes discrets, mais intelligens, l'ont avec raison signalé, après avoir omis tous les autres, c'est que là, à l'âge de trente-un ans révolus, le comédien de campagne se déclara pour la première fois auteur dramatique. *L'Étourdi,* nous le connaissons, au moins par le texte qui en fut imprimé seulement dix ans après, en 1663. Pour ceux qui voudront, et cette tâche n'est pas la nôtre, étudier les développemens du génie de Molière, il faudra se rappeler que cet ouvrage n'est pas le début hâtif d'un jeune cerveau, mais l'essai réfléchi d'un talent qui a hésité long-temps à se produire. Du reste, et ceci regarde notre travail, il est impossible d'y rien découvrir qui ait trait aux mœurs du temps, aux événemens historiques, à la physionomie particulière d'une époque. La seule moquerie épisodique que l'on en puisse tirer ne s'adresse pas plus loin qu'aux officiers subalternes de justice, avec qui les comédiens de campagne avaient souvent affaire (acte IV, scène VII).

VII. De 1653 à 1658. — Molière était arrivé à Lyon en 1653. Il y donna *l'Étourdi,* peut-être la même année. Voici maintenant un témoin qui affirme l'y avoir vu et en être parti avec lui. Ce témoin est passablement mal famé, il y a un peu à rougir en l'écoutant; mais enfin c'est le seul homme au monde qui se soit vanté par écrit d'avoir rencontré en son chemin le Molière de 1646 à 1658, le Molière comédien de campagne, cette figure courant tant de pays pour être regardée, et dont il n'est resté nulle part de souvenir. D'Assoucy (car il s'agit ici de ce joyeux épicurien que Chapelle a rendu infâme, que Boileau a écrasé d'un de ses vers) raconte donc, dans le récit de ses *Aventures*, que, s'étant mis en route pour aller de Paris à Turin, il prit le coche d'Auxerre, gagna Châlons, et descendit la Saône jusqu'à Lyon. Malheureusement il commence son livre par déclarer qu'il ne se rappelle pas bien « si ce fut en 1654 ou en 1655, » ce qui le rend, comme on voit, un guide assez incommode. Cependant, en suivant ses marches, ses séjours, ses disgraces, jusqu'à ce qu'on trouve une date, il n'est pas possible de douter que son départ de Paris n'ait eu lieu dans l'été de 1655. Arrivé à Lyon, suivant toute apparence, vers le mois de juillet, « ce qui m'y charma

le plus, dit-il, ce fut la rencontre de Molière et de MM. les Béjart (les deux frères de Madeleine). Comme la comédie a des charmes, je ne pus si tôt quitter ces charmans amis, et je demeurai trois mois à Lyon. » Ces trois mois passés, et à la suite de quelques mésaventures dont nous n'avons par bonheur nul besoin de parler, il renonça, pour cette année-là, à passer les monts, et, « comme Molière fut commandé avec sa troupe pour aller divertir, à Pezenas, les états de Languedoc, » il s'embarqua sur le Rhône avec les comédiens qui, depuis Avignon, où il perdit tout son argent, voulurent bien le défrayer, le nourrir, l'emmener à Pezenas, « et ne se lassèrent pas de l'y voir à leur table tout un hyver. » En ce même lieu de Pezenas, Molière retrouvait enfin, mais cette fois sans aucun doute et sans anachronisme, un ami de meilleure compagnie, le prince de Conti. Celui-ci avait eu aussi d'étranges fortunes depuis l'époque où nous avons vu que Molière n'avait pu renouer connaissance avec lui. Sorti de prison en février 1651, dès le mois de septembre suivant il lui avait fallu quitter Paris pour aller faire la guerre civile en Guyenne, ce qui dura jusqu'à la fin de juillet 1653. Le traité qui fut conclu alors lui permit de résider dans le royaume en une maison qui lui appartenait, à Pezenas; mais il n'y fit pas, en ce temps, longue demeure. Dans les derniers mois de 1653, on le vit s'acheminer en pleine liberté et en bonne humeur par Montpellier, Vienne et Lyon, vers Paris, où il venait épouser la nièce du ministre contre lequel il avait pris les armes. Marié le 22 février 1654, et pourvu du gouvernement de Guyenne, il quitta la cour et sa femme dès le 26 mai pour aller commander l'armée de France en Roussillon. Après la campagne, et lorsqu'on l'attendait à Paris, il reçut du roi une commission expresse à l'effet de présider les états de Languedoc, qui s'ouvrirent le 7 décembre à Montpellier. L'année suivante, le 5 mai, il quitta Montpellier, où il paraît qu'il avait passé tout l'hiver avec sa femme, et retourna en Roussillon, d'où il était revenu le 20 octobre 1655 à Narbonne, se rendant à Pezenas. Ces dates établies, il est facile de trouver par conjecture, car c'est tout ce qui est permis, où put se faire la rencontre des deux anciens compagnons d'études. Le prince de Conti, délivré de la pénitence temporaire qui le retenait à Pezenas, passa par Lyon vers la fin de 1653 ou dans les premiers jours de 1654. Il y séjourna, et rien n'empêche de croire que Molière soit allé le saluer, qu'il en ait reçu bon accueil, que même, si le titre de la pièce ne lui faisait pas peur, le prince ait assisté à une représentation de *l'Étourdi*. Il ne put pas être encore question à cette époque du Languedoc, parce que le prince n'avait alors aucune promesse du gouvernement de cette province qui appartenait au duc d'Orléans, oncle du roi, parce qu'il n'eut en effet ce gouvernement qu'en 1660, après la mort de Gaston, et que la commission qui lui fut donnée en 1654, à lui gouverneur alors de Guyenne, fut le produit d'une résolution subite, causée par l'importance des affaires qu'on voulait faire décider aux états, et par sa présence sur les lieux au retour du Roussillon. Ce temps arrivé, il ne paraît pas que le prince ait appelé Molière aux états de Montpellier, ni dans cette ville, où il passa l'hiver de 1654 à 1655, et nous avons vu que, dans l'été de 1655, d'Assoucy trouva encore, heureusement pour lui, la troupe comique à Lyon. Il est fort possible pourtant qu'une négociation se soit entamée dès-lors entre le prince et le comédien, de Montpellier à Lyon, pour déterminer celui-ci à venir en Languedoc, aux états prochains, et lui promettre tout ce que Lagrange et Vinot nous apprennent qu'il

obtint, « des appointemens à sa troupe et un engagement au service du prince, tant auprès de sa personne que pour les états de Languedoc. » Ainsi s'explique comment Molière aurait quitté Lyon dans l'automne de 1655, « commandé pour les états de Languedoc, » qui se tenaient cette année à Pezenas, le prince de Conti y étant revenu de sa seconde campagne en Roussillon.

De ces états et de l'hiver de 1655 et de 1656, nous ne savons rien en ce qui concerne Molière, si ce n'est qu'il hébergea et nourrit d'Assoucy, pour qui ce fut « une Cocagne. » Quant au prince de Conti, dès le printemps de 1656, il avait quitté la province pour se rendre à la cour, et nous n'avons plus à le revoir en Languedoc. Molière y demeura, allant de ville en ville, à commencer par Narbonne, où d'Assoucy le conduisit et le quitta pour aller de sa personne à Montpellier chercher cette fâcheuse aventure qui a flétri son nom. L'automne de cette année ramenait une session des états qui se tint à Béziers et y fit venir Molière. Lagrange et Vinot nous disant que « la seconde comédie de Molière fut représentée aux états de Béziers, » *le Dépit amoureux* doit nécessairement prendre pour date l'an 1656 ou l'hiver de 1656 à 1657.

Il y a ici toutefois à remarquer deux circonstances singulières dont on pourrait faire des objections. D'Assoucy raconte qu'après son aventure de Montpellier, qu'il date lui-même ailleurs de 1656, il passa l'hiver suivant à Béziers, où se tenaient les états. Il dit bien, et cela pour s'en plaindre, qu'il n'y trouva plus « ce prince qui donnait des écus à milliers; » mais il ne fait aucune mention de ce bon Molière, son ancien hôte, ni de sa troupe, ni de ses pièces, ni de sa table. Ensuite Chapelle, dont le voyage, si heureusement raconté, est, sans aucune contestation possible, de 1656, et se termine à Lyon vers le milieu de novembre, Chapelle, l'ami d'enfance de Molière, suivant tous les biographes, parcourant dans l'automne les villes du Languedoc, ne paraît avoir cherché ni rencontré nulle part dans cette province ce camarade de philosophie, maintenant acteur et poète, qui, là au moins, devait faire quelque bruit. Et ce n'est pas que son compagnon de voyage et lui évitassent la comédie. Ils s'y plaisaient au contraire et ils la fréquentèrent volontiers à Carcassonne, où ils venaient pour cela de Penautier. « La comédie, disent-ils, fut aussi un de nos divertissemens assez grands, parce que la troupe n'était pas mauvaise et qu'on y voyait toutes les dames de Carcassonne. » S'il nous était prouvé, ce dont nous ne doutons guère, que la troupe de Molière fût la seule qui jouât cette année-là en Languedoc, le silence dédaigneux de Chapelle sur le principal acteur de cette troupe serait assurément fort étrange. Pour ce qui est de d'Assoucy, on peut croire à toute force que les comédiens, et surtout les comédiennes de Béziers, se soucièrent peu d'accueillir le héros de l'aventure récemment arrivée à Montpellier, et le tinrent à telle distance qu'il n'eût pas à se vanter d'avoir passé encore un hiver en même lieu; mais faudra-t-il croire aussi que Chapelle ait craint de se compromettre en nommant Molière aux nobles amis à qui s'adressa son *Voyage?*

Quoi qu'il en soit, nous avons *le Dépit amoureux*, représenté pour la première fois aux états de Béziers, et, les états du Languedoc s'étant ouverts le 17 novembre 1656 à Béziers, nous voyons Molière toujours lent, timide à produire, mettant trois ans d'intervalle entre deux ouvrages, sans que le progrès de l'un à l'autre soit fort notable. Ici encore, du reste, on ne saurait signaler aucune intention de satire contemporaine, si ce n'est peut-être le passage où un

bretteur, du nom de la Rapière, vient offrir ses services à Éraste, qui les refuse avec mépris. Un des meilleurs services qu'avait rendus le prince de Conti aux états de Montpellier, moins de deux ans avant l'époque où nous sommes, était d'avoir obligé, non sans peine, la noblesse de Languedoc à souscrire la promesse d'observer les édits du roi contre les duels. Cette disposition pacifique contrariait singulièrement (comme le remarque Loret, lettre de février 1655) les gentilshommes à maigre pitance qui se faisaient un revenu de leur assistance dans les rencontres meurtrières, et la scène III de l'acte V pourrait bien regarder ces spadassins récalcitrans.

Dans les faits qui précèdent et qui sont enchaînés l'un à l'autre par l'ordre impérieux du temps, il ne nous a pas été possible de placer l'offre faite à Molière, suivant Grimarest, par le prince de Conti de le prendre pour secrétaire en remplacement de Sarrasin, non plus que le beau discours de Molière en refusant cette place, qui fut donnée, dit Grimarest, sur le refus de celui-ci, à M. de Simoni. La vérité est que Jean-François Sarrasin, secrétaire des commandemens du prince de Conti, mourut à Montpellier au mois de décembre 1654, lorsque Molière était encore à Lyon, et que la même « gazette » qui annonçait sa mort fit connaître le nom de son successeur, le sieur de Guilleragues. D'Assoucy nous apprend aussi qu'en arrivant à Pezenas avec Molière, il trouva M. de Guilleragues installé dans ses fonctions, à telles enseignes qu'il en reçut de l'argent.

La troupe de Molière, qui était venue en Languedoc l'an 1655, qui s'y était maintenue, après le départ du prince de Conti, pendant toute l'année 1656, y passa encore, à ce qu'il paraît, tout le temps de l'année 1657, et ce fut seulement en 1658 (Lagrange et Vinot) que « les amis de Molière lui conseillèrent, » non pas de venir à Paris, mais « de s'en approcher, » de se poster au moins dans une ville voisine pour donner à ceux qui lui voulaient du bien le temps et le moyen de « l'introduire à la cour. » Une partie de son itinéraire nous a été conservée. « Il passa le carnaval à Grenoble, en partit après Pâques (1er avril), et vint s'établir à Rouen. » Pendant qu'il faisait ce circuit assez long, et dans lequel on peut supposer bien des haltes, le prince de Conti, à côté duquel les biographes le placent toujours comme auprès du patron le plus sédentaire, qui avait quitté le Languedoc depuis deux ans, qui en avait passé un à la cour et l'autre à la guerre en Italie, s'éloignait de Paris (mai 1658) et allait prendre possession de son gouvernement de Guyenne, d'où il revint pour voir accoucher sa femme (6 septembre). Six semaines après, Molière obtenait la permission de se montrer devant le roi, et il est assez probable que, pour cela, la protection du prince ne lui fut pas inutile; mais il était temps qu'il s'en servît de manière à pouvoir plus tard s'en passer, car, moins de quatre ans après, ce même prince, si bon compagnon, qui avait eu Sarrasin pour secrétaire et Bussy-Rabutin pour confident, devenu enfin gouverneur de Languedoc, s'était fait dévot à outrance, et voici ce qu'en écrivait Racine, alors à Uzès, le 5 juillet 1662 : « Une troupe de comédiens s'était venue établir dans une petite ville proche d'ici; il les a chassés, et ils ont repassé le Rhône. »

Le prince de Conti n'en était pas là en 1658, et tout porte à croire que Molière dut en effet à sa recommandation le jeune et puissant appui qu'on vit alors se déclarer en sa faveur. Le roi avait un frère âgé de dix-huit ans, jouvenceau de folâtre humeur, en ce temps le favori des belles dames dont il partageait les

jeux, les goûts et les parures. On lui fit venir l'envie d'avoir aussi, comme le roi, une troupe de comédiens, et celle de Molière fut admise à faire son essai « devant leurs majestés et toute la cour sur un théâtre que le roi avait fait dresser dans la salle des gardes du vieux Louvre. » Cet événement, d'une si grande suite pour la gloire de notre pays, eut lieu le 24 octobre 1658, l'avant-veille du jour où le roi allait partir pour un voyage qui dura trois mois; mais il est certain que l'apparition des nouveaux comédiens ne fut pas signalée hors de la noble enceinte où ils figurèrent : le bruit n'en vint pas même jusqu'à Loret, et la gazette en prose, qui avait eu soin d'apprendre au public que le roi était allé visiter (16 octobre) une baleine amenée du pays basque à Chaillot, ne dit pas un seul mot de Molière et de ses acteurs. On sait, du reste, que la pièce jouée par eux fut le *Nicomède* de Corneille l'aîné, et que Molière eut l'heureuse idée d'achever le spectacle par « un de ces petits divertissemens qui lui avaient acquis quelque réputation et dont il régalait les provinces. » *Le Docteur amoureux*, farce en un acte, choisie dans le nombre de cinq ou six du même genre, à peine écrites sans doute, et dont la mémoire des comédiens était chargée, fit rire aux éclats l'illustre assemblée, et c'est peut-être là ce qui nous a valu tant de chefs-d'œuvre. La troupe de Molière y gagna l'honneur de s'appeler désormais dans Paris la « troupe de Monsieur, frère unique du roi. »

Trente-six heures après ce début, il n'y avait plus rien de la cour à Paris. Restait la ville, mais occupée de bien autre chose, car elle avait la baleine, et elle attendait, du même lieu d'où arrivait Molière, de Rouen, un objet bien plus digne de sa curiosité, un géant, que deux valets de pied du roi avaient permission de montrer pour quinze sous au bout du Pont-Neuf. Le nouveau chef de troupe s'établit sans fracas dans le droit qu'on lui avait accordé. Depuis quelques années, les comédiens italiens du sieur Torelli avaient obtenu de donner leurs représentations dans la salle inoccupée du Petit-Bourbon. Comme ils ne jouaient pas tous les jours, Molière eut permission d'alterner avec eux, et, sans perdre de temps, dix jours après avoir joué devant le roi, dans Paris dépeuplé de princes et de seigneurs, devant le public vulgaire qui pouvait être attiré par un troisième Théâtre-Français, Molière fit paraître, non plus seulement le comédien débitant un rôle, mais l'auteur représentant son œuvre, Mascarille dans *l'Étourdi* (3 novembre). *Le Dépit amoureux* vint ensuite, et chaque soir aussi, sans doute, quelqu'une de ces petites comédies plaisantes dont un échantillon avait si bien réussi. Tout cela s'était fait néanmoins sans beaucoup de retentissement, lorsqu'enfin la cour revint de Lyon, où le roi était allé chercher pour femme une fille de Savoie, et où on était venu lui offrir l'infante d'Espagne avec la paix. Le retour eut lieu le 28 janvier 1659. Le 12 du mois suivant, le jeune patron de la nouvelle troupe voulut visiter chez eux ses comédiens, et Molière put enfin se voir désigné, non pas encore par son nom, dans une feuille imprimée à Paris. Voici ce qu'écrivait Loret le 15 février 1659 :

De notre roi le frère unique
Alla voir un sujet comique
A l'hôtel du Petit-Bourbon,
Mercredi, que l'on trouva bon,
Que les comédiens jouèrent,
Et que les spectateurs louèrent.

Ce prince y fut accompagné
De maint courtisan bien peigné,
De dames charmantes et sages,
Et de plusieurs mignons visages.
Le premier acteur de ce lieu,
L'honorant comme un demi-dieu,
Lui fit une harangue expresse
Pour lui témoigner l'allégresse
Qu'ils reçoivent du rare honneur
De jouer devant tel seigneur.

A ce moment, Molière avait trente-sept ans accomplis. Il en avait employé treize à courir les provinces, à réciter, partout où on avait pu lui prêter un jeu de paume, une grange, un hangar, les rôles qui lui étaient dévolus dans les œuvres dramatiques des auteurs de ce temps. Il avait produit seulement de lui-même, outre ces joyeuses farces où il excellait, deux comédies, qui réellement ne se distinguaient de son bagage d'emprunt que par des saillies de vérité plaisante, des traits de caractère bien saisis et une verve puissante de naturel dans le dialogue, distinction bien facile à trouver aujourd'hui que ses immortels chefs-d'œuvre servent en quelque sorte de commentaires à ses essais. Comédien déjà vieilli, auteur peu fécond et osant peu, avec tout ce passé derrière lui, dont nous ne savons rien, mais où il dut y avoir, sinon des torts, au moins des chagrins et des misères, le voilà revenu dans Paris, où c'est à peine si l'on peut se souvenir de sa jeunesse, où nous ignorons encore si sa famille le reconnaît et l'accueille. Il s'y montre d'abord à la cour comme acteur tragique; puis, sur le théâtre dont on lui concède une moitié, il fait connaître au public de la ville ses deux pièces usées par la province. Après trois mois de représentations, le curieux Loret, Loret qui n'est pas dédaigneux, tant s'en faut, ne semble connaître ni son nom, ni ses ouvrages, et c'est encore ici, souvenons-nous-en bien, le seul témoin de ce qui était alors actuel, le seul qui parle du fait de la veille, tellement seul, que le témoignage par nous transcrit était resté jusqu'à présent inaperçu.

Pourtant Molière a un théâtre, un protecteur, un titre à mettre sur son affiche. La troupe des comédiens de Monsieur n'est, il est vrai, que la troisième dans cette heureuse ville de Paris. Avant elle sont établies, d'abord celle de l'hôtel de Bourgogne, « la troupe royale, » dont l'ancienne popularité vient d'être rajeunie par l'acteur Floridor, successeur de Bellerose, et par le glorieux réveil de Corneille l'aîné (24 janvier) dans la tragédie d'*OEdipe;* puis celle du Marais, où Jodelet figure encore, et que semble soutenir l'inépuisable fécondité de Corneille le jeune. Toute une année se passa ainsi à lutter contre les deux théâtres rivaux avec un vieux répertoire et des comédiens inconnus. Seulement, et c'est Loret qui nous l'apprend, un déserteur de la troupe du Marais passa dans celle de Molière :

Jodelet a changé de troupe,
Et s'en va jouer tout de bon
Désormais au Petit-Bourbon.

(Lettre du 26 avril 1659.)

Et c'est ce qui nous expliquera comment le personnage dont cet acteur avait reçu son nom va paraître une fois dans un ouvrage de Molière. Pendant ce temps, l'hôtel de Bourgogne, à lui seul, après l'*OEdipe* de Corneille, avait donné la *Clotilde* et le *Frédéric* de Boyer, le *Bélisaire* de la Calprenède, l'*Arie et Pétus* de Gilbert, sans qu'aucun de ces fameux auteurs, qui faisaient deux ou trois tragédies par an, osât confier un ouvrage au théâtre nouveau, sans que « le premier acteur du lieu » parût avoir ressenti un nouvel accès de ce talent créateur que Lyon et Béziers avaient connu. Paris, d'ailleurs, était devenu aussi vide qu'il pouvait être. Tout ce qui suivait la cour avait pris le chemin des Pyrénées, où le principal ministre (25 juin) était allé conclure la paix, où le roi (28 juillet) allait recevoir sa femme. Ceux qui avaient des gouvernemens sur le long chemin que la cour devait parcourir étaient à leur poste, les magistrats et les financiers dans leurs châteaux, les bourgeois aux champs; mais la joie et l'espérance animaient la population laborieuse de la ville, condamnée à n'en pas sortir. On venait d'y apprendre (14 novembre) que la paix était signée avec l'Espagne. En même temps, la rentrée du parlement, qui allait rouvrir ses audiences (24 novembre), y ramenait la nombreuse clientelle des tribunaux. Ce fut alors seulement que Molière se hasarda, plus d'un an après son installation dans la salle du Petit-Bourbon, à représenter une pièce nouvelle de son invention, non pas un grand ouvrage élaboré en vers, mais encore « un de ces petits divertissemens » où l'on voulait bien reconnaître qu'il excellait. Il ne faut pas lui donner d'ailleurs plus de mérite qu'il n'en eut dans le choix de son sujet. Déjà les comédiens italiens avaient représenté sur leur théâtre une pièce écrite en leur langue par l'abbé de Pure, et ayant pour titre *les Fausses Précieuses*. Que Molière n'ait pas eu besoin de copier l'abbé de Pure, comme ses ennemis le dirent, c'est ce dont nous sommes pleinement certains; mais toujours est-il que, sur cette partie des mœurs de son temps, la première qu'il ait osé aborder, une autre moquerie avait précédé, avait encouragé la sienne.

Tous les contemporains de Molière savaient fort bien, et tous ont dit que *les Précieuses ridicules* avaient été représentées, pour la première fois, à Paris, le 18 novembre 1659. Le biographe de 1705 s'avisa de mettre cette pièce au nombre de celles que Molière avait rapportées de la province, et, chose incroyable, Voltaire, avec le sens délicat que nous lui connaissons, l'homme le plus capable assurément de sentir et de démontrer pourquoi un tel ouvrage n'avait pu être inspiré ou goûté ailleurs qu'à Paris, Voltaire accepta sans examen la sottise de Grimarest. Heureusement le fait contraire n'a pas besoin d'être prouvé; il est notoire, et Lagrange et Vinot n'ont eu qu'à recueillir le souvenir public lorsqu'ils ont écrit : « En 1659, M. de Molière FIT la comédie des *Précieuses ridicules.* » Nous n'avons pas les mêmes motifs pour repousser deux anecdotes qui se trouvent partout au sujet des *Précieuses;* l'une est celle du vieillard qui se serait écrié : « Courage, Molière, voilà la bonne comédie! » mais elle nous a tout l'air d'avoir été faite après coup; elle date de 1705, et, ce qui est pis, elle vient de Grimarest. Quant à celle où l'on fait figurer et même parler Ménage, d'après le *Ménagiana,* qui est de 1693, outre que tous les anas nous sont suspects, nous y remarquons de singulières bévues sur les personnages accessoires, qui ôtent toute autorité au récit. On y fait dire à Ménage : « J'étais à la première représentation des *Précieuses ridicules.* Mlle de Rambouillet y était, Mme de Grignan,

tout le cabinet de l'hôtel Rambouillet. » Or, à cette époque, M[lle] de Rambouillet était, depuis quatorze ans, M[me] de Montausier, et elle n'avait pas manqué de se rendre à Angoulème avec son mari. M[me] de Grignan avait suivi le sien en Provence. A la place de ces deux faits, qu'on est las de lire et qui viennent de source fort équivoque, nous en donnerons un que personne n'a encore aperçu dans un livre imprimé en 1661. Il paraîtrait, d'après le *Dictionnaire des Précieuses*, qu'un homme puissant, ami des dames qui pouvaient se croire intéressées dans les rires excités par la comédie nouvelle, en défendit la représentation pendant quelques jours, ce qui eut seulement pour effet d'augmenter la foule et les applaudissemens quand la pièce fut reprise. Il nous reste d'ailleurs, toujours dans les documens contemporains, un témoignage précieux et naïf du plaisir que causa, lors de son apparition, la comédie des *Précieuses*. C'est encore celui du bon Loret, qui, peu de jours après la première représentation, conduit au Petit-Bourbon par le bruit d'un succès joyeux et avec le chagrin d'y payer sa place, nous raconte ainsi ce qu'il a vu, de ses yeux vu, à peu près la veille du jour où il écrit :

Cette troupe de comédiens,
Que Monsieur avoue être siens,
Représentant sur leur théâtre
Une action assez folâtre,
Autrement un sujet plaisant
A rire sans cesse induisant,
Par des choses facétieuses,
Intitulé : Les Précieuses,
Ont été si fort visités
Par gens de toutes qualités,
Qu'on n'en vit jamais tant ensemble
Que ces jours passés, ce me semble,
Dans l'hôtel du Petit-Bourbon.
Pour ce sujet, mauvais ou bon,
Ce n'est qu'un sujet chimérique,
Mais si bouffon et si comique
Que jamais les pièces du Ryer
Qui fut si digne de laurier,
Jamais l'*OEdipe* de Corneille
Que l'on tient être une merveille,
La *Cassandre* de Bois-Robert,
Le *Néron* de monsieur Gilbert,
Alcibiade, *Amalazonte*, (de M. Quinaut)
Dont la cour a fait tant de compte,
Ni le *Frédéric* de Boyer,
Digne d'un immortel loyer,
N'eurent une vogue si grande,
Tant la pièce semble friande
A plusieurs tant sages que fous!
Pour moi, j'y portai trente sous;

Mais, oyant leurs fines paroles,
J'en ris pour plus de dix pistoles.
(Lettre du 6 décembre 1659. « Apostille. »)

Tout est d'une rare valeur dans ce feuilleton qui date bientôt de deux siècles, et la confusion des auteurs, et le rassemblement des pièces alors en crédit, et l'absence encore cette fois du nom de l'auteur qui, jouant le rôle de Mascarille, ne s'appelait pas autrement pour les spectateurs, et la joie candide de ce brave Loret, homme aussi spirituel qu'un autre, qui s'est amusé pour plus que son argent et qui le dit sans aucun souci d'appréciation littéraire, et surtout la certitude que ces lignes rimées ont été lues dès le lendemain par Molière, dont elles auront réjoui le cœur. Six semaines après, ce fut bien une autre épreuve pour son ambition. Il se trouva menacé de voir son œuvre « imprimée malgré lui, ou d'avoir un procès. » Il choisit en effet le plus doux parti, il consentit à recevoir pour *les Précieuses* un honneur qu'il n'avait donné ni à *l'Étourdi*, ni au *Dépit amoureux*, et il accompagna d'une préface plaisante cette édition (achevée d'imprimer le 20 janvier 1660), où l'auteur parlait et n'était pas nommé.

Six mois plus tard, le 28 mai, toujours sur le théâtre du Petit-Bourbon, toujours pendant l'absence de la cour, la troupe des comédiens de Monsieur, diminuée de Jodelet qui venait de mourir (fin de mars), mais qui se trouvait déjà dignement remplacé par Gros-René, représenta une autre pièce de son auteur, pièce en un acte seulement, mais en vers, et ayant pour titre : *Sganarelle, ou le Cocu imaginaire*. On sait, d'un témoin du temps, qu'elle fut jouée quarante fois de suite, c'est-à-dire pendant plus de trois mois, trois jours par semaine. Recueillie par la mémoire d'un spectateur qui obtint un privilége pour l'imprimer, sans qu'il y fût question de l'auteur, elle fut publiée en août 1660. La dédicace, fort originale, de celui qui l'avait dérobée à celui qui l'avait faite, paraît avoir été ajoutée plus tard, et l'auteur y est nommé « de Molier. » Ce qui est le plus à remarquer dans cette comédie, simple canevas italien brodé d'excellens vers que faisait valoir davantage l'admirable jeu de l'acteur, c'est ce nouveau personnage introduit cette fois par Molière, et dont il semblait vouloir prendre désormais la figure. Mascarille avait fait son temps : valet de *l'Etourdi* et mystificateur hardi des *Précieuses*, Mascarille nous représente la jeunesse de Molière qui s'en allait tantôt passée. A l'âge de trente-huit ans et plus, il lui fallait un caractère plus mûr, moins pétulant, moins moqueur. Sganarelle est dans ces conditions, et, quoique Molière doive bientôt prendre son essor fort au-delà de ces rôles à physionomies connues, revenant toujours les mêmes dans des actions différentes, il est certain que sa pensée était alors de s'approprier celui-ci et de le faire reparaître souvent; nous le reverrons dans *l'École des Maris*.

Mais, pendant que Mascarille et Sganarelle divertissaient la ville, les grands événemens qui en avaient éloigné tout un an la cour venaient d'être consommés. La paix était accomplie, le mariage du roi conclu, et Paris préparait ses plus brillantes fêtes pour la réception du couple royal. Ce n'était pas là un bon temps pour les théâtres, car le spectacle était partout, sur les places publiques, dans les palais, dans les hôtels, plus brillant, plus somptueux, plus animé que ne pouvaient l'offrir les faibles imitations d'une scène mesquine. *Sganarelle*

avait paru le 28 mai; le 26 août, Paris vit l'entrée du roi et de la reine. Puis, quand on pouvait espérer que l'épuisement des réjouissances publiques aurait ramené aux comédiens des spectateurs, le théâtre lui-même (11 octobre) tomba sous le marteau des architectes. On était alors dans une extrême impatience de voir le Louvre achevé; les plans demandaient surtout à démolir, et la salle du Petit-Bourbon fut emportée dans un alignement. La troupe délogée alla, sous la protection de son jeune patron, demander asile au monarque heureux, qui dans ce moment ne pouvait rien refuser. Il lui accorda place dans un logis royal. Le palais donné à Louis XIII moribond par le cardinal de Richelieu mourant, et qu'on n'habitait déjà plus, avait une salle de spectacle autrefois magnifique, maintenant abandonnée, celle qu'avait inaugurée *Mirame* (1641). Le roi permit aux comédiens de son frère de s'y établir. Les réparations et les arrangemens qu'il fallut y faire demandèrent plus de temps qu'il n'avait d'abord paru nécessaire, et, au lieu de pouvoir jouer après la Toussaint, il fallut attendre jusqu'au 20 janvier (1661). Dans cet intervalle, les comédiens n'eurent d'autre ressource que d'aller se montrer, comme c'était d'ailleurs l'usage, chez les gens de cour ou de finance qui voulaient donner la comédie à leurs conviés. Une de ces « visites » mérite bien, à notre avis, de sortir de l'oubli volontaire où on l'a laissée. Le mardi 26 octobre 1660, le cardinal Mazarin étant malade dans sa chambre à coucher du Louvre, étendu sur sa chaise, au dos de laquelle le roi debout était appuyé, vit représenter devant lui, par les comédiens de Monsieur, *l'Etourdi* et *les Précieuses ridicules;* après quoi, dit Loret que nous mettons cette fois en prose, son éminence fit donner à « Molier » mille écus pour lui et ses compagnons. Si l'on veut, par quelque étude des personnages, des lieux et du temps, se figurer cette chambre, ce ministre, ce roi et cet acteur, il nous semble qu'il y aurait là le sujet d'un tableau qui vaudrait bien celui qu'on nous a donné des derniers momens de Mazarin, à moins qu'on ne veuille y trouver le défaut d'être trop vrai.

Enfin, le 20 janvier 1661, la salle du Palais-Royal se trouva prête, et la troupe de Molière y parut. Bientôt il voulut s'y montrer aussi comme auteur, avec la dignité que demandaient les souvenirs de ce noble lieu, et il sembla vraiment en avoir reçu les funestes inspirations. La salle de Richelieu put croire un moment qu'on lui avait rendu l'Estoile ou Desmarets. Il était passé par la tête de Molière une de ces déplorables idées qui trompent les gens d'esprit par leur apparence ingénieuse. Après avoir fait grimacer la jalousie ridicule chez Sganarelle, il voulut revêtir cette passion d'élégance et de noblesse chez le prince *don Garcie de Navarre*. Il en fut puni. Le don Garcie bouffon avait amusé; le Sganarelle héroïque n'obtint aucun succès. L'auteur se le tint pour dit, retira sa pièce au bout de quelques jours, en sauva seulement quelques vers, mit ses habits de velours au cabinet, reprit le « bon pourpoint bien long » de Sganarelle, et reparut ainsi (24 juin) dans *l'École des Maris*.

Nous nous arrêtons ici. Nous avons voulu recueillir seulement quelques vestiges certains de cette portion de la vie de Molière (près de quarante ans) où l'on ne peut cheminer qu'à tâtons. Le restant de cette vie (moins de douze ans) pourra se lire en quelque sorte à la lueur de ses impérissables ouvrages.

A. Bazin.

LE PAMPHLET

ET LES

MŒURS POLITIQUES EN ESPAGNE.

El pobrecito Hablador. — Cartas de Figaro. — El Curioso parlante. — Fray Gerundio. — Abenamar. — El Estudiante.

I.

On a dit que la révolution espagnole appartenait aux écrivains de mœurs, et le mot est plus vrai que ne l'est d'ordinaire un bon mot. La synthèse historique chercherait vainement à saisir, à travers les innombrables régimes éclos depuis tantôt quarante ans à la surface de la Péninsule, cet enchaînement visible de faits, ces gradations soit rapprochées, soit lointaines, qui, dans toutes les révolutions modernes, même les plus fécondes en imprévu, tracent la marche ascendante ou décroissante des idées. Partis sans à-propos, bouleversemens sans but, fanatiques sans croyances, novateurs sans projets, tout semble procéder à rebours dans cette étrange histoire, que jalonnent, à notre point de vue français, trois contradictions : 1812, 1833, 1840, — la liberté, symbole

de tendances réactionnaires, — l'absolutisme insurgé contre un acte d'absolutisme,—la dictature issue d'un programme de décentralisation. Oubliez toute méthode, puisque la méthode est impuissante; substituez aux vues d'ensemble l'étude capricieuse des détails, à la logique inaperçue des événemens la logique des caractères, et alors seulement beaucoup d'apparentes anomalies trouveront leur raison d'être dans ce chaos de mœurs à la 93 entées sur l'engouement du passé.

Cette patiente décomposition de l'Espagne révolutionnaire, jour par jour, homme par homme, le pamphlet indigène l'a déjà faite à moitié. Le pamphlet, — et je ne parle pas des dévergondages haineux qui ont usurpé ses franchises, mais bien de ce pamphlet qui s'appela tour à tour les *Lettres persanes*, les *Lettres d'Amabed*, *l'Homme aux quarante écus*, de celui que rajeunit Paul-Louis dans sa *Pétition des villageois*, et que M. de Cormenin a parfois ressaisi en quelques pages clairsemées de ses trop nombreux petits livres, — le pamphlet, ainsi compris, où serait-il mieux, dites-moi, qu'en pleine eau cervantesque? Le génie espagnol, si prompt à médire, mais si lent à se passionner, excelle dans cette délicate anatomie des vices ou des ridicules sociaux qui n'est ni histoire ni libelle, ni dogmatique ni haineuse, ne violentant jamais le libre arbitre des lecteurs, maintenant tout, hommes et choses, dans ce demi-jour indulgent qui, à vrai dire, est la plus sûre condition de perspective pour notre pauvre nature, où rien n'est absolument bon, absolument mauvais. Don Quichotte reste un héros, presque un sage, sous l'immortelle ironie qui le couvre. L'école picaresque, dont chez nous l'auteur de *Gil Blas* a si heureusement imité la touche, nous laisse un fonds d'estime pour ses plus insignes coquins. Transportez dans la vie politique cet éclectisme serein que tout frappe et que rien n'émeut, impassible miroir où chaque événement, chaque passion, viennent se refléter avec les teintes du lieu et de l'heure, et la satire, désarmée de ce procédé menteur qui ne met en saillie que les ombres, deviendra tout bonnement vérité. Cette impartialité native, qui vaut bien, on en conviendra, l'impartialité calculée des historiens, trouve un aliment de plus dans les vicissitudes sociales de l'Espagne. Chez nous, pays déjà vieilli dans les idées nouvelles, où le tassement des révolutions et des années a mis chaque chose à sa place, où tout intérêt relève d'un code, toute conviction d'un système, toute intelligence d'un drapeau, le pamphlet a toujours, quoi qu'il fasse, un parti à ménager aux dépens d'un autre : il ne montre qu'une face de la médaille. En Espagne, où rien n'est encore ni fondé ni détruit, où les opinions s'effacent à force de se subdiviser, où les partis, les fractions de parti se succèdent comme l'éclair, sans laisser de trace dans les rancunes ou les affections du pays, le pamphlet a pu garder son entière indépendance; tout passe à tour de rôle dans son kaléïdoscope railleur. Je traduirais cette différence

par un mot, si ce mot ne devait trop m'engager : la France et l'Angleterre ont d'admirables pamphlets, l'Espagne seule a des pamphlétaires.

Un trait caractéristique de l'épigramme espagnole, et qui est l'éloge du passé, peut-être aussi l'accusation du présent, c'est qu'elle s'est emparée sans forfanterie et sans folle ivresse du vaste domaine que la liberté politique lui livrait. Chez nous, de l'assemblée constituante à la terreur, la presse a eu son orgie d'émancipation, ses saturnales de rue, où l'élégante ironie de Beaumarchais et de Voltaire huma à pleins poumons l'alcool et le sang. En Espagne, rien de pareil : l'épigramme y prenait depuis trop long-temps ses aises pour tomber, à l'inutile avénement qui érigeait pour elle le fait en droit, dans ces déportemens d'écolier en révolte. Il y avait bien eu là naguère le saint-office comme ici la Bastille; mais rien n'est plus indulgent, on l'a dit maintes fois, que les pouvoirs forts, et l'éventail des favorites a dû être, à ce titre, un sceptre bien autrement ombrageux que la crosse du grand inquisiteur. Tel quatrain chiffonna les rubans de la Pompadour qui n'eût pu, certes, déranger un pli de cette bure théocratique où l'Espagne abritait, depuis huit siècles, sa nationalité, ses mœurs, ses traditions d'indépendance, comme en un paternel manteau. De là cette longanimité du despotisme monacal envers la vieille raillerie indigène, qui, chose à noter, ne prenait jamais si volontiers ses ébats que sur le compte des couvens. Prélats fragiles, nonnettes mal closes, moines papelards, — depuis le théologien de « vingt-deux ans qui rend grace à Dieu » du fond de certaine alcôve, jusqu'au révérend fray Geronimo « qui aime à se laisser dire deux fois : Mon père, » — tel était et tel est encore, sauf l'à-propos, le thème favori de l'*estudiante* improvisant sous les balcons, de l'esprit fort jasant et chantonnant, après vêpres, sous le porche de l'église, de la jeune dévote fêtant, le soir en famille, à grand renfort de sucreries et de chansons, la présence toujours bien venue du confesseur de céans. Rien ne tirait à conséquence dans ces bienveillantes taquineries, sans entraves parce qu'on les savait inoffensives, sans scrupules parce qu'elles se sentaient sans fiel. L'esprit fort, en fin de compte, se faisait enterrer en habit de franciscain, l'étudiant revenait chercher à la porte du couvent sa pitance quotidienne, et le frère Jérôme, certain d'avoir son heure, décrochait volontiers la guitare de l'hôte pour accompagner la médisante chanteuse, dont les blanches mains mettaient à part, pour sa révérence, ses pastilles les plus ambrées et son plus orthodoxe chocolat. Ainsi ils vivaient et devisaient dans cette vieille Espagne à la barbe du saint-office. Au sortir de cette liberté de fait qui découvrait aux traits de la satire le plus incontesté des pouvoirs européens, je le demande, la liberté constitutionnelle, c'est-à-dire la liberté de mal parler du capitaine-général, du chef politique et de ses alguazils, pouvait-elle avoir le caractère et les dangers d'une réac-

tion? Ce n'est pas le fiévreux emportement de l'esclave affranchi qu'il fallait redouter pour l'avenir de l'épigramme espagnole; c'est plutôt l'excès contraire, le dédain qui engendre l'injure, ordinaire écueil de la saillie. La « vindicte publique, » ce correctif du laisser-aller constitutionnel, a mis heureusement bon ordre à cette involontaire tendance, et la muse cervantesque, arrêtée à point dans ses velléités licencieuses, n'a pas eu le temps de dénouer sa ceinture entre le despotisme tempéré par la guitare et la liberté tempérée par le procureur du roi.

Le pamphlet espagnol ne date, à proprement parler, que de la venue de Marie-Christine. Je ne compte en effet pour rien les productions hybrides qui marquèrent la période de 1820 à 1823 : les *Lettres d'un pauvre fainéant*, les *Lettres d'un Madrilègne*, par Miñano, — un spirituel et bienveillant sceptique de la vieille roche, mais dont la double réputation d'*afrancesado* et de pensionnaire de la couronne enchaînait trop visiblement la verve, — ou bien le *Zurriago*, cette calomnie en action du Méphistophélès ennuyé qui s'appela Ferdinand VII. Voici l'histoire authentique du *Zurriago*, et à ce souvenir se borne ce que j'en ai pu retrouver, les exemplaires ayant probablement disparu dans la panique engendrée par la réaction de 1823. Ferdinand VII, trouvant son trône trop étroit pour deux royautés, la sienne et celle de la constitution, aurait bien voulu se débarrasser de cet hôte incommode; mais la sainte-alliance, qui seule avait les épaules assez fortes pour emporter, sans fléchir sous le poids, les droits de tout un peuple, se faisait prier. Ferdinand cessa brusquement ses sollicitations, et un beau jour parut à Madrid, sous la forme périodique, le *Zurriago* (*le Fouet*), véritable fouet qui vous sanglait les royautés au visage. De l'antichambre au boudoir, du boudoir à l'alcôve, rien n'était respecté, et toutes les cours d'Europe y passaient, celle d'Espagne la première : un correspondant anonyme approvisionnait à jour fixe les rédacteurs du *Zurriago* d'anecdotes scandaleuses et de doublons. Grande rumeur à Vienne, à Londres, à Berlin, à Paris; pour en savoir si long sur le compte des rois, ce mystérieux correspondant devait être lui-même un peu roi ou un peu diable : vous devinez qu'il était beaucoup l'un et l'autre. « Bah! disait Ferdinand aux ambassadeurs courroucés, laissons jaser mes braves Espagnols; il faut bien que la constitution leur serve à quelque chose! » L'avis porta coup. Cent mille hommes entrèrent en Espagne, et Ferdinand fit pendre ses collaborateurs. Il croyait avoir discrédité à jamais la presse, et prépara, en réalité, son affranchissement définitif. Huit ans après, quand la fille des Bourbons de Naples vint limer les dents et les griffes du lion amoureux, le pamphlet, naturellement tenté d'abuser du double avantage que lui donnaient et l'ascendant libéral de Marie-Christine et la position faite

par les menées apostoliques au vieux roi, désormais forcé de chercher son point d'appui dans l'esprit constitutionnel, le pamphlet, dis-je, puisa une circonspection salutaire dans le souvenir de ce lugubre quiproquo, et le jour où l'ame de Ferdinand VII s'en fut allée rejoindre, on ne sait pas bien où, l'ame de Louis XI et de Philippe II, il avait si bien trompé son monde à force d'humilité sournoise, que la liberté de la presse put se glisser, sans trop d'encombre, dans le libéralisme sinueux de l'*estatuto real*.

Larra, Mesonero, Lafuente, Segovia, Santos Pelegrin, — cinq renommées de pamphlétaires en moins de six ans, de 1832 à 1838, — ont successivement grossi le léger héritage de Miñano. Le premier en date comme en vogue sérieuse et durable, c'est don Jose Mariano de Larra, presque un Voltaire doublé d'un Cervantes. C'est lui qui m'occupera surtout. Outre que son cadre est le plus complet, il résume en leurs deux aspects caractéristiques la vieille et la nouvelle satire espagnole : celle-là, placide et contenue parce qu'elle n'était que tolérée, et sachant payer en indulgence l'indulgence toute volontaire de ses victimes; celle-ci, encore empreinte de cette mansuétude universelle qui est le fond du génie national, mais plus franche dans ses allures, parce qu'elle se sent plus libre en principe; plus incisive et plus rancunière, par cela même qu'elle est plus contestée dans l'application. Un autre mérite des pamphlets de Larra, c'est qu'ils sont les meilleurs commentaires de la révolution espagnole. Parmi les nombreuses anomalies que cette révolution a présentées, il en est peu dont il n'ait pas saisi ou laissé entrevoir le germe, et cela sans parti pris, souvent à son insu et par un de ces bonheurs de divination que rencontrent seuls les hommes de génie et les hommes de bonne foi. Ne lui demandez pas ce qu'il veut prouver : il n'a voulu que peindre. Ne cherchez pas d'enchaînement systématique dans les railleuses ébauches qu'il laisse tomber de son pinceau au hasard de la fantaisie et de l'heure : si, à la suite de ce guide capricieux, nous arrivons parfois à une conclusion précise, ce sera sans qu'il y songe et par le chemin des écoliers, mais nous arriverons. Quand on a étudié d'après Larra les divers élémens de la société espagnole et la mise en œuvre maladroite et naïve de ces forces incohérentes, un fait lumineux ressort de cet examen : c'est que, depuis 1812 jusqu'en 1840, l'Espagne politique a procédé en quelque sorte à rebours, confiant, par une bizarre transposition de termes, la résistance à des prétentions novatrices et l'initiative révolutionnaire à des intérêts rétrogrades. Voilà la clé de bien des contradictions apparentes qui déroutent à chaque pas l'observateur.

II.

El pobrecito Hablador (le pauvre Jaseur), premier pamphlet périodique de Larra, parut les neuf premiers mois de 1832, époque de transition sur laquelle planaient tour à tour la souriante auréole de Marie-Christine et le génie soupçonneux de Ferdinand VII, qui feignait bien parfois de mourir, mais qui ne fermait en réalité qu'un œil. Après tout, la pensée satirique n'y perdait pas. L'écrivain, qui n'osait élever ses visées trop haut, dans la crainte d'entrevoir à l'horizon un bout de potence, frappait à sa portée dans le terre-à-terre des abus, des préjugés, des habitudes où reposait le vieil ordre de choses et n'en frappait que mieux : l'édifice est plus sûrement sapé par la base que par le faîte. Larra excellait à jouer de ces tours à la censure encore ombrageuse du ministère Zéa-Bermudès. Quelque personnalité trop ambitieuse échappait-elle à sa plume, vite un renvoi, qui n'était lui-même qu'une impertinente désignation, apprenait au lecteur que le *pobrecito Hablador* n'entendait nullement inculper « le juste gouvernement, l'auguste monarque dont les bonnes intentions....» Suivait une longue liste de bonnes intentions. Je doute que le pamphlétaire et son auguste monarque eussent pu se regarder sans rire; mais la censure édifiée laissait tomber ses ciseaux devant cette prose si bien apprise, et cela suffisait. Le *pobrecito Hablador* est presque tout entier sous la forme épistolaire, cette forme favorite de notre pamphlet d'autrefois. Le bachelier don Juan Perez de Munguia, qui a hérité du bon sens un peu épilogueur de Sancho Pança, et son correspondant et ami Andres Niporesas, personnification plus franche de l'immobilité péninsulaire, de l'hésitation qui se résout en quiétude, y causent, sans malice apparente, des hommes et des événemens des *Batuecas*. Les *Batuecas* sont quelque chose comme la Béotie de l'Espagne, et vous devinez déjà que, dans les transparentes allusions de l'écrivain, les Batuecas étendront leurs frontières fort loin. Sous la placide physionomie de l'habitant des Batuecas, Larra a très finement reproduit, — trop finement même pour les besoins de la traduction, qui ne saurait rendre ses plus caractéristiques façons de parler, — le vieux chrétien, l'hidalgo pur sang, le Castillan fossile, se gaudissant en sa robuste ignorance et sa formidable santé; estimant son patois par-dessus toute chose comme fruit du cru, *fruta del pays;* trouvant son vin (*vino* qu'on prononce *bino*) « également bon qu'il s'écrive par *b* ou par *v;* » dédaignant le latin, « parce qu'il ne doit pas chanter la messe, » la géographie, « parce que c'est l'affaire des postillons, » la botanique, « parce que le marché aux légumes lui en fournit assez pour son usage, » la zoologie, ajoutera-t-il avec son plus gros rire, « parce qu'il ne connaît déjà que trop d'animaux, » et ainsi de

suite; du reste, Espagnol forcené, rustre, et au besoin mal peigné par pur esprit national et pour échapper au soupçon d'affectation française; bonhomme au demeurant et s'estimant, sans honte comme sans fausse modestie, juste ce qu'il vaut : « A quoi sommes-nous bons, » — c'est un ultra-batueco qui parle, — « sinon à rester employés? Voudriez-vous que, dans nos Batuecas, des gens habitués à leur bureau, à leur second déjeuner, à leur gazette, à leur cigare, allassent s'extravaser dans la tête une demi-douzaine de sciences et d'arts utiles, comme on les nomme, et cela pour vivre autrement qu'ils n'ont vécu de père en fils, sans l'oreiller de l'émargement mensuel et les petits profits en eau trouble! Dieu sait que c'est folie, car moi et mes pareils, qui ne sommes pas peu nombreux, nous avons la tête mieux prise pour servir de moule à perruques que de réservoir à sciences, et *je le dis avec fierté...* » Ce dernier mot, que nos lecteurs pourraient suspecter d'exagération épigrammatique, est pris sur le fait; c'est le pendant ultra-pyrénéen de la féodale formule : Ne sait signer parce que noble. « Les gens de sang bleu (*gente de sangre azul*) » n'étudient pas « parce qu'ils ne doivent être ni médecins, ni avocats; » ainsi le veut le décorum du sang bleu. Et ce n'est pas la haute aristocratie qui vous tient ce langage: nulle part, au contraire, celle-ci n'est moins exclusive ni plus accessible aux idées d'égalité pratique et de hiérarchie intellectuelle. C'est l'aristocratie de bureau, sorte de milieu bâtard entre notre ancienne noblesse de robe et notre bourgeoisie. De ce milieu qui a fourni à la France ses plus énergiques penseurs d'avant et d'après 89, l'Espagne n'a vu sortir, jusqu'à ce jour, que le plus inepte des engouemens, celui de l'ignorance devenue mode, décorum, bel air. C'est bien plus la faute des lois que la faute des hommes. Le népotisme, en se faisant l'auxiliaire de l'apathie inhérente au climat, devait nécessairement produire cet abrutissement systématique contre lequel échouera indéfiniment tout essai d'organisation. De temps immémorial, le fonctionnaire de deuxième et de troisième ordre fait agréger à l'administration ses enfans en bas âge, qui prennent aussitôt leur rang d'ancienneté et perpétueront plus tard, sous l'égide des droits acquis, l'incapacité traditionnelle de l'employé espagnol. La révolution, faute de hardiesse dans son point de départ et de parti pris dans son but, a plutôt aggravé qu'atténué le mal. Sur ce vieux sol, qui, du consentement de tous, a gardé la plupart de ses aspérités sociales, droits d'aînesse, majorats, survivances, priviléges d'individu, de race et de corps, le soc réformateur traçait des sillons trop incertains pour entamer assez profondément cette formidable bureaucratie, dont les racines vont se perdre en mille ramifications dans les entrailles de trois siècles. La révolution n'a servi qu'à compliquer cet état de choses d'une grosse difficulté financière. Chaque tempête politique a jeté dans l'administration son flot de

nullités avides qu'il a fallu apaiser, soit par la création de doubles emplois, soit par des mises en disponibilité (*cesantias*), qui laissent aux anciens titulaires la majeure partie et souvent la totalité de leur traitement. Multipliez ce ruineux va-et-vient par huit ou dix *pronunciamientos* dont chacun a grevé l'avenir de sa dette de *cesantias* et de sa dette de favoritisme, et vous aurez une idée de l'effrayante absorption qui ruine depuis quinze ans les veines du budget. Passe encore si chaque employé se contentait de sa part légitime du gâteau; mais un péculat éhonté, avoué, normal, tarit, dans toutes les branches de l'administration, les sources les plus directes du revenu. Andres Niporesas en dira plus long que nous-même dans sa perfide bonhomie :

« .... La carrière administrative offre d'autres agrémens. Certains emplois, par exemple, comportent un maniement de fonds, et il y a çà et là des excédans.... On rend ses comptes, ou on ne les rend pas, ou on les rend à sa manière. Non que cela me semble mal, non, certes! Ce que Dieu a donné, saint Pierre le bénisse! Plusieurs trouvent déplaisant qu'à chaque main que rencontrent ces rivières, il reste quelque chose. A cela je demande s'il est possible de supposer qu'il n'en reste pas toujours quelque chose dans les mains de quelqu'un. Le fait est que certains corps sont visqueux de leur nature, et, si tu approches trop d'une outre de miel, nécessairement tu t'englueras, sans que ce soit en rien ta faute, mais bien la faute du miel, qui par lui-même est gluant.

« Je sais quelques autres petits emplois comme en possédait un certain ami de mon père : cet ami touchait vingt mille réaux de traitement, et il évaluait à quarante mille ses profits en eau trouble; mais il faut dire aussi que cela tombait en d'excellentes mains. Bon an mal an, ce digne monsieur pouvait dire, à Noël, qu'il avait bien donné, au bout des douze mois, près de cinq cents réaux en petits lots d'une demi-piastre à des donzelles mal accommodées et autres pauvres gens de cette catégorie; car, cela oui! il était fort charitable... De cette façon, qu'importe que les mains s'engluent quelque peu? On rend à Dieu ce qu'on prend aux hommes, si c'est prendre que de saisir au passage ces petits profits innocens qui viennent à vous par la seule impulsion de leur propre rotondité. Si on s'en allait arrêter les voyageurs sur un grand chemin, passe; mais quand il ne s'agit que de prendre dans un bureau, avec toute la commodité possible, sans le moindre risque.... Suppose qu'une instance te passe par les mains et que de cette instance sorte une bonne affaire : tu as voulu obliger un ami pour le plaisir de l'obliger, rien de plus, et cela est fort raisonnable; chacun en eût fait autant. Cet ami devant sa fortune à un avis émis par toi, il est assez naturel qu'il te glisse dans la main la courtoisie de quelques onces... Non! fais le scrupuleux et ne les prends pas; un autre les prendra, et le pis de la chose, c'est que l'ami se formalisera, et avec raison. Enfin, puisqu'il est maître de son argent, pourquoi trouver mauvais qu'il le donne au premier venu, au lieu de le jeter par la fenêtre? Outre que la reconnaissance est une grande vertu et que c'est une très grossière faute contre le savoir-vivre que de mortifier un homme de bien qui.... Mais allons donc! Nous serions bien, ma foi! si les vertus sociales venaient à

disparaître de ce monde, et s'il n'y restait plus ni employés serviables ni ames reconnaissantes !

« J'en dis autant quand vient te solliciter une señora, peut-être jolie, ou mère d'une jolie fille. Comment refuser d'écouter une señora qui vient avec sa fille? Il faudrait pour cela des entrailles de tigre. Moi, je te jure que c'est un des cas où ma galanterie ne serait jamais en défaut. Jésus! une señora! »

A part le chapitre des solliciteuses, qui tombe dans le procédé universel de l'épigramme, il est à noter que Larra, pour mieux faire entrevoir ses intentions satiriques, a plutôt adouci qu'exagéré la philosophie pratique de son batueco. Ceci est une des plus délicates nuances de la plaisanterie espagnole, nuance souvent insaisissable dans notre langue et dans nos mœurs, et qu'on pourrait définir le sarcasme négatif, l'ironie en dedans. Le batueco proclamant crûment, sans ergotage et sans réticences, la légitimité du pillage administratif, tombait dans les vulgarités du langage usuel, et n'eût su provoquer ni étonnement, ni sourires, tant la chose est banale au-delà des Pyrénées. Larra, qui connaît parfaitement ses lecteurs, prête donc à son personnage des délicatesses de l'autre monde : il le rend casuiste, afin que le public des Batuecas, se heurtant aux scrupules soudains du brave Andres, en vienne à cette conclusion involontaire, que la moralité du cas pourrait bien être controversée. Le vrai batueco n'y met pas, loin de là, tant de façons. L'employé le plus honnête, celui qui, dans les relations privées, saurait pousser la probité jusqu'aux dernières exagérations du vieux point d'honneur castillan, considère les profits du péculat et de la concussion (*gages de manos puercas,* « profits de mains sales, » c'est le mot consacré) comme partie intégrante de son salaire, comme un casuel admis, et il le dit tout haut. Le revenu national n'est à ses yeux qu'une sorte de propriété indivise; tant mieux pour qui se trouve à portée! « Il serait difficile de supposer, comme le dit si bien Niporesas, qu'il n'en reste pas toujours quelque chose dans les mains de quelqu'un...» Or, ce quelque chose n'est-il pas mieux dans les mains de l'employé que dans les mains de cet être de raison nommé l'intérêt général, et qui n'a, lui, ni femme ni enfans à nourrir, ni gazette à lire, ni second déjeuner à faire, ni cigares à égrener, ni siestes à dormir? Ceci n'est pas de l'immoralité, ce n'est tout au plus qu'une lacune intellectuelle. Les Espagnols, il faut s'y résigner, sont généralement privés de cette espèce de conscience qui sait personnifier ailleurs le bien public, qui lie dans une étroite solidarité de droits et de devoirs l'individu à l'état, et que j'appellerais le sixième sens des sociétés. Aucune abstraction ne parle à ces natures chaudes et indolentes, et l'Espagne, soit dit en passant, serait restée païenne, ou devenue musulmane, si le catholicisme ne s'y était constamment adressé aux yeux, traduisant la foi par ses re-

liquaires, l'amour divin par l'ardente langueur de ses vierges, le ciel par ses fêtes ruisselantes de lumière et de fleurs, l'enfer par ses bûchers. Zurbano, qui ne croyait pas faire de l'esthétique, avait instinctivement saisi ce côté du caractère national, lorsqu'il personnifiait l'état lésé dans un caporal et quatre hommes, aux balles desquels était livré le comptable prévaricateur; mais on n'a pas laissé achever Zurbano. Soit violente, soit pacifique, toute réforme tentée dans le domaine du pillage administratif manquera d'ailleurs long-temps de cette sanction morale que l'opinion seule peut donner, et sans laquelle rien ne dure. On ne fera jamais comprendre à la génération bureaucratique que, dans la sourde lutte engagée, depuis tantôt vingt ans, entre la concussion et l'état, le plus voleur ce n'est pas l'état. L'employé a accepté son emploi de confiance, s'engageant, au vu et su de tous, à ne faire ni plus ni moins que ne font de père en fils ses pareils. S'il y a donc ici surprise et trahison, c'est de la part de l'état, qui savait très bien à quoi l'on s'engageait envers lui. Ainsi procède la logique batueca. Quelle base asseoir, quel système d'administration édifier sur cette glu molle! Deux régimes, la régence de Marie-Christine et la régence d'Espartero, s'y sont successivement engloutis.

La magistrature n'est guère moins démoralisée que les administrations fiscales, et ici le mal réside surtout dans un détestable système de procédure qui offre à l'avidité personnelle des juges un appât incessant. Malheur au riche qui, pour ses péchés, s'est engagé sur la foi du bon droit dans ce redoutable labyrinthe! Il ne pourra plus reculer, il appartient dès ce moment corps et ame à la justice, qui dévore petit à petit l'huître et le plaideur. Malheur même au simple témoin d'un meurtre! La justice, en guise d'instruction préliminaire, trouve le secret de l'emprisonner et de le ruiner; puis elle cherche un peu l'assassin. Aussi le cri : « à l'assassin! » qui, en France, précipite la foule dans la rue, fait fermer en Espagne portes et balcons.

Ce serait, du reste, s'exagérer étrangement les choses que de préjuger, au point de vue de nos habitudes d'ordre, le résultat pratique de ces monstruosités fiscales et judiciaires. Le mal devenu chronique n'est presque plus un mal. Tout étant prévu dans ce cercle fatal de vénalités et d'extorsions, l'insouciance espagnole s'arrange en conséquence, composant avec les unes, évitant les autres, s'échappant, quand une issue s'offre, par la tangente de l'illégalité, et, au demeurant, trouvant tout au mieux dans le pire des mondes possible. L'offensé attend patiemment d'être le plus fort pour se faire justice à lui-même; le volé qui a pu soustraire sa mésaventure à l'œil peu tutélaire de la justice rend grace à Dieu de ne s'être égaré que dans un bois; le marchand ouvre un compte-courant aux complaisances du douanier, et le voyageur for-

maliste, — tant est souveraine cette déférence au fait extra-légal sous tous ses aspects, — s'inquiète bien moins de prendre un passeport de l'alcade qu'un sauf-conduit du voleur. Ainsi du reste. C'est là du désordre, si l'on veut, mais avec toutes les conditions de l'ordre, et il suffit de s'entendre. En France, la légalité c'est la route; en Espagne, c'est l'écueil, et chacun cherche de son mieux à l'éviter. Aussi, quelle indulgence suprême pour l'imprudent qui s'est heurté contre l'écueil! On l'excuse, on le plaint. Qui peut se flatter de louvoyer constamment juste entre les surprises toujours nouvelles du code et les tentations souvent légitimes de l'intérêt individuel? Chacun contemple avec une commisération sentie, dans cette victime des hasards de la lutte sociale, l'image de ce qu'il sera peut-être dimanche. Le bagne, par exemple, ne laisse en Espagne aucune tache au front des condamnés qu'il rejette, et les vengeances absolutistes ou libérales qui, dans ce siècle, l'ont tour à tour peuplé, en ont fait même une sorte d'honorable initiation. Les plus pures biographies politiques pourraient commencer par ces mots, que nous avons entendu prononcer avec une certaine coquetterie par l'une des notabilités oratoires des cortès : « Quand j'étais aux galères..... » *Ego ille qui quondam!*

Ce dédain inné, et à beaucoup d'égards excusable, du peuple espagnol pour la théorie légale sous toutes ses formes, dans toutes ses manifestations, n'a pas non plus au point de vue gouvernemental les inconvéniens qu'on pourrait supposer. L'illégalité encore ici a pour correctif l'illégalité même. En cas de tiraillemens extrêmes dans le domaine des lois, le gouvernement supprime ou suspend les lois, et tout est dit. Rien, en Espagne, ne se pardonne plus aisément qu'un coup d'état. La bonne foi péninsulaire répugnerait à dénier au pouvoir, dans la sphère de son intérêt politique, ce droit de libre arbitre qu'elle reconnaît au dernier des *manolos* dans les limites de l'intérêt privé. Si le pouvoir hésitait, loin de lui savoir gré de ses scrupules, on n'y verrait qu'un aveu de faiblesse. Cette disposition des esprits à amnistier la force est bien moins un danger qu'une garantie pour le progrès. Le pouvoir, en Espagne, est, en effet, dans une situation telle, qu'il représente nécessairement la pensée réformiste. Il n'a pas, nous le verrons, de libéralisme extrême à contre-balancer. Les diverses fractions soi-disant progressistes qui l'ont assailli depuis quatorze ans ne sont qu'une des formes de la réaction, que le népotisme et la vénalité déguisés en parti. Mais parcourons, à la suite de l'inoffensif Andres, les autres recoins politiques de cette galerie de mœurs. Il nous révèlera, sans penser à mal, dans cette berquinade railleuse, l'un des plus absurdes contre-sens de l'organisation militaire. Je voudrais que notre concision française me permît de rendre tout ce qu'il y a de naturel, de *couleur locale*, de *batueco*, dans ce bavardage musard et traînard du bonhomme :

« Antoñito (le petit Antoine) va bien. On lui a donné le brevet de capitaine avec solde et le reste, pour les mérites de son père, qui sert depuis plus de quatre ans sa majesté au traitement de 40,000 réaux : c'est pour ces mérites qu'on a fait cette faveur à l'enfant. Je voudrais que tu visses quel gentil petit singe cela fait avec ses petites épaulettes et son petit joujou d'épée. Que veux-tu? A cet âge! huit ans! Il nous emplit la maison de cocottes de papier; il dit que ce sont les ennemis, il leur coupe la tête, et c'est à rire que riras-tu du matin au soir. Qu'un valet se fasse attendre, il le bâtonne, ce qui nous divertit beaucoup, et jamais il n'oublie de lui dire qu'il a je ne sais combien de mille réaux de traitement. Sa mère le mange de baisers. Il faut te dire que monsieur le capitaine est déjà au catéchisme et fort avancé dans la grammaire, d'où nous inférons tous que ce sera un grand militaire.

« L'oncle Miguel est, lui aussi, aux anges, car on ne l'a fait rien moins que lieutenant. Il est vrai de dire qu'il comptait quarante-deux ans de service, qu'il a assisté à toutes les affaires importantes de ce temps-ci, qu'il a été fait deux fois prisonnier, qu'il a dix-sept blessures et un œil de moins; mais qu'est cela à côté d'une lieutenance? Le fait est qu'on a déjà pensé à lui, et qu'il ne se tient pas de joie. Il cherche à passer dans le régiment où Antoñito est capitaine, rien que pour être auprès de lui. Des parens! tu conçois. Comme il l'aime tant, il nous répète que, tout lieutenant qu'il est, il lui apprendrait de grand cœur l'état de capitaine. On ne peut nier que Miguel ne soit une excellente ame. Le marmot est si jeune, qu'il pourrait toujours gagner çà et là quelque chose aux leçons de son oncle. »

Les Miguel sont, bien entendu, la minorité dans l'armée espagnole; c'est parmi les officiers de naissance que se recrute la majeure partie des états-majors. Tel naît sous-lieutenant, tel capitaine, tel autre colonel, et ces espoirs de la patrie prennent avec le sein de la nourrice leur rang d'ancienneté. Chez nous du moins, à l'époque où le nom donnait droit à l'épaulette, l'épée était héréditaire, l'esprit militaire se transmettait de père en fils avec l'orgueil de famille : en Espagne, l'employé civil confère à son fils la noblesse militaire, et l'instruction supplée rarement à la tradition dans un pays où l'on passe assez légèrement sur les garanties d'aptitude pour que personne, hormis Larra peut-être, n'ait souri d'un décret qui assimilait, au profit des étudians en droit ou en médecine, une campagne à quatre inscriptions. Les palliatifs apportés dans la pratique à ces abus sont parfois pires que le mal. A part de rares exceptions, nos colonels imberbes débutent dans le service actif par les fonctions inférieures de l'état-major, mais en conservant leur titre et leur rang d'ancienneté, de sorte que le sous-lieutenant de fait est souvent le supérieur de droit de son capitaine, si celui-ci a conquis son grade à la pointe de l'épée. On eût pris à tâche d'organiser l'indiscipline qu'on n'aurait pas mieux réussi. Faut-il donc s'étonner que l'armée, ordinairement passive ou neutre dans les convulsions intestines des révolutions, apparaisse, en Espagne, à la tête de tous les mouvemens insurrectionnels?

L'esprit militaire n'est pas plus cultivé chez le soldat que chez l'officier. La cravache et le bâton, — anomalie étrange en un pays où le sentiment de la dignité individuelle a pu combler la distance entre le grand d'Espagne et le mendiant, — sont encore, au-delà des Pyrénées, les représentans officiels de la discipline. C'est écrit, et, dans l'état normal, le soldat accepte, comme une chose toute simple, ces nécessités de position, sauf à prendre sa revanche sur les épaules du paysan, qui, à son tour, se prête avec une déférence froide et digne à ces nécessités de la hiérarchie; mais vienne une occasion, et la gradation se reproduit en sens inverse. Le paysan fusille le soldat, le soldat sabre l'officier, et soldat et paysan apportent dans ces représailles la même sincérité, la même conviction de bon droit que dans leur résignation passée : ils croient chez eux comme chez les autres à la légitimité du plus fort. Toute la guerre civile (je parle de ses incidens matériels, et non des calculs politiques qui lui ont donné naissance) est là. Si la faction carliste, originairement bornée à une poignée de huit cents hommes, a pu improviser, en deux ans, trois armées et réaliser, avec la connivence des populations, la romanesque promenade de Gomez, c'est qu'elle était pour le soldat christino, comme pour le paysan, un refuge immédiat contre le bâton constitutionnel. Si la faction a mis bas les armes, juste au moment où, forte d'une organisation réelle en Catalogne, forte des succès de Cabrera en Aragon et de l'inaction d'Espartero en Navarre, elle pouvait commencer sérieusement la lutte, jusque-là restreinte à des coups de main mal combinés, c'est que le bâton par la grace de Dieu avait réussi à faire regretter le bâton par la grace du peuple. Maroto a été l'occasion, mais l'indifférence politique des masses, soldats et paysans, entre deux régimes qui se traduisaient par les mêmes désagrémens matériels a été l'élément véritable de la défection de Bergara. Cette indifférence était arrivée à tel point que, dans les communes avoisinant le théâtre de la guerre, les alcades avaient organisé un double service de *partes* (espions, porteurs d'avis) pour informer simultanément l'armée constitutionnelle des mouvemens des factieux, et la faction des mouvemens des constitutionnels. Chez les soldats des deux camps, que l'émulation du métier, à défaut de croyances politiques, semblait devoir maintenir dans une ligne plus tranchée, même laisser-aller, même absence de parti-pris. Quelques mois avant la paix de Bergara, je me trouvais dans la rade de Portugalette. Sur la rive droite s'échelonnaient, confondus comme les pièces blanches et noires d'un damier à la fin d'une partie, une douzaine de postes christinos et carlistes qui, chaque matin, brûlaient pour la forme et à distance rassurante la poudre de leurs gouvernemens respectifs, puis se rapprochaient à portée de fusil pour causer de la Pepa, de la Juana et autres amours partagés. Un jour que j'étais descendu à terre, je vis un

soldat de la reine se diriger vers un ruisseau au bord duquel plusieurs carlistes jouaient au *monte*. Comme ceux-ci faisaient mine d'accueillir l'importun à coups d'escopette : — *Faïziosillos*, s'écria le christino, dans la nonchalance mignarde de son patois andalou, *dehaïme lavar la camiza qu'hoy hé sabaho!* « Mes petits factieux, laissez-moi laver ma chemise, car c'est samedi. » — *Lava, bribon!* « Lave, coquin! » répondit une basse-taille factieuse, et le nouveau venu procéda paisiblement à sa toilette, pendant que la société reprenait le *monte* interrompu. En dehors des hostilités de commande que leur imposait la consigne, christinos et carlistes pactisaient dans la fraternité du bâton.

Une confusion inouie de principes et de règles qui avait érigé l'incapacité en prétention, la dilapidation en fait normal, l'illégalité en garantie, l'indiscipline en système; la loi du plus fort substituée partout, dans les habitudes du pays, à la loi écrite, et, pour unique lien entre ces discordances sociales, l'absence même de tout esprit public, voilà donc l'effrayant chaos que la révolution avait pour tâche de remuer. Le pamphlet avait certes là une abondante moisson; mais telle était l'autorité traditionnelle de ces contre-sens, que Larra lui-même, Larra qui en saisissait toute l'extravagance, se surprend à reculer devant la stupéfaction, les colères que son ironie cependant si douce, ses révoltes si mesurées vont ameuter contre lui. Galilée a osé dire que la terre tourne, et il proteste à genoux contre l'accusation d'hérésie. Larra n'a pas craint de laisser entendre que l'ignorance n'est pas une supériorité, que la concussion n'est pas tout-à-fait un droit, que les capitaines de huit ans sont des tacticiens médiocres, qu'on n'inocule pas l'honneur militaire à coups de bâton, et, prévoyant qu'un haro universel va s'élever du fond des Batuecas, il consacre plusieurs pages de l'avant-dernière livraison de son pamphlet à repousser humblement, sérieusement, le soupçon mortel d'*étrangérisme* (*estrangerismo*), arme ordinaire de l'esprit de résistance. « Beaucoup de gens, s'écrie-t-il, croient peut-être qu'un orgueil malentendu ou une passion inopportune et désordonnée d'*étrangérisme* ont fait naître en nous une tendance à médire des choses d'Espagne. Loin de nous une intention si peu patriotique... Mais nous croyons que les flatteurs des peuples, aussi bien que les flatteurs des grands, ont toujours été leurs plus dangereux ennemis; ils ont mis à leurs dupes un bandeau sur les yeux, et, pour exploiter leur faiblesse, leur ont dit : « Vous êtes tout. » De cette lourde adulation est né le faux orgueil qui fait croire à beaucoup de nos compatriotes que nous n'avons rien à améliorer, rien à tenter, rien à envier. Nous le demandons cependant à tout homme de bonne foi, qui est le meilleur Espagnol, de l'hypocrite qui crie : « Vous êtes tout; ne faites pas un pas pour gagner le prix, car vous voilà en avant, » ou de celui qui dit sincèrement à ses compatriotes : « Il vous reste encore à

marcher un peu. Le but est loin; allez plus vite si vous voulez arriver les premiers. » Celui-là les empêche de marcher vers le bien, en leur persuadant qu'ils le touchent; celui-ci met en jeu le seul ressort capable de les faire arriver tôt ou tard... » Et la même plume qui en usait si cavalièrement avec Ferdinand VII continue ainsi de dérouler en toute sincérité sur ce thème les mille et une circonstances atténuantes qui le recommandent à l'indulgence du public. Et c'est à la veille d'une révolution, je me trompe, après deux manifestations successives de la forme révolutionnaire, — après 1812 et 1820, — que Larra, pour se rendre acceptable à ses lecteurs, se voyait réduit à user de correctifs pareils! Vous figurez-vous d'ici Voltaire et les publicistes du XVIIIe siècle, ou mieux encore les orateurs de l'assemblée constituante condamnés à solliciter la tolérance de l'opinion pour les idées qui enfantèrent l'immortelle nuit du 4 août? Je n'opposerai pas autre chose à cette manie puérile d'assimilations qui, à toutes les phases du travail social de l'Espagne, s'obstine à chercher un précédent français: l'Espagne de 1832 se trouvait encore à ce point de ne pouvoir entendre sans protestation, ou du moins sans surprise, des vérités qui, pour la France de 89, étaient en quelque sorte depuis trois siècles, depuis Montaigne et Rabelais, des lieux communs de l'esprit national. Est-ce à dire que l'Espagne a dix générations à franchir pour nous atteindre? Non. Le gouvernement, à défaut de l'opinion, se voit irrésistiblement conduit, je le répète, à personnifier, au-delà des Pyrénées, la théorie révolutionnaire, et les révolutions qui viennent d'en haut sont plus promptes. Elles commencent par où les autres s'achèvent, par le pouvoir. Le gouvernement a d'ailleurs ici deux puissans auxiliaires: le journalisme et le système parlementaire, dont la pratique habitue peu à peu acteurs et public aux axiomes anglo-français qui en sont le formulaire habituel. L'Espagne, et c'est là une des plus curieuses contradictions de l'esprit péninsulaire, s'accommode très bien de ces contrefaçons de l'étranger, à condition que l'étranger feindra de ne pas s'en apercevoir. Ce nationalisme intolérant qui bondit au seul mot d'influence française copie servilement, depuis nos modes et nos vaudevilles jusqu'à nos autorités historiques et nos classifications de parti, toutes les manifestations de la vie extérieure de la France, — tout hormis les conditions morales dont elles sont le reflet. Ici, comme dans les rapports de l'individu à l'état, le génie espagnol ne perçoit que le côté palpable des choses. Cela est si vrai, qu'il n'y a pas de terme, par exemple, chez nos voisins, qui réponde à l'acception psychologique du mot *mœurs :* l'espagnol traduit *mœurs* par *costumbres*, coutumes, habitudes, reproduction de tel fait matériel. Ces emprunts superficiels, adaptés tant bien que mal à l'archaïsme batueco, ont dû produire, on le conçoit, des accouplemens heurtés, de baroques incohérences que

Larra nous aidera à entrevoir. Parfois, politiquement parlant, l'Espagne a dû rappeler un peu, à son insu, l'indigène des mers du Sud dessinant la nudité de son torse sous un frac anglais; mais, factice ou logiquement amenée, la transition s'accomplit, et c'est déjà beaucoup. La génération suivante, trouvant à sa venue un cadre à peu près complet d'habitudes et d'institutions nouvelles, pourra aborder d'emblée la seconde moitié de l'œuvre. Le présent lègue la forme, l'avenir s'y moulera. Nous faisons ces réserves afin qu'on ne voie pas une pensée hostile à la révolution même dans l'énumération des absurdités, des anachronismes que l'esprit d'imitation a produits, depuis un quart de siècle, au-delà des Pyrénées.

III.

Larra a saisi le côté comique de cette manie d'imitation en ses deux types principaux : l'*afrancesado* de l'époque napoléonienne et l'émigré de 1823. On a très mal apprécié, en France et en Espagne même, le schisme national de 1808. On se représente assez communément les *afrancesados* comme des adeptes d'une sorte de rationalisme politique, des progressistes convaincus, des logiciens courageux, qui, désespérant de régénérer le pays par lui-même, le jetaient froidement dans le creuset de l'invasion étrangère. C'est leur faire beaucoup trop d'honneur. Les *afrancesados*, n'en déplaise à notre amour-propre national, appartenaient à la fraction la plus irréfléchie et la plus effacée de la population. Si le germe d'une pensée politique eût existé en eux, l'occasion l'eût fait éclore; la réforme administrative apportée par Napoléon eût recruté dans leur sein ses meilleurs instrumens, et il n'en a rien été. Au choc des idées françaises, pas un programme, pas un nom, pas un éclair de vitalité, n'ont jailli de ce groupe inerte, qui, sans ressort pour la résistance comme pour l'action, recevait servilement l'empreinte de nos mœurs en ce qu'elles avaient de plus saillant, de plus visible, c'est-à-dire en leur côté caricatural. Devinez ce qui séduisit ces prétendus apôtres de la propagande française : — l'athéisme du directoire, ses cravates et son sentimentalisme niais. Le *pobrecito Hablador* nous montre, dans l'historiette suivante (*el casarse pronto y mal*, se marier tôt et mal), la rectitude guindée et semi-monastique de l'ancienne vie de famille aux prises avec le bagage philosophique de nos sous-lieutenans :

« J'avais naguère un neveu : les frères servent à cela. Celui-ci était fils d'une de mes sœurs, laquelle avait reçu cette éducation qui se donnait en Espagne, il y a bien moins d'un siècle, c'est-à-dire qu'à la maison on récitait journellement le rosaire, on lisait la vie du saint, on entendait la messe, on travaillait les jours ouvrables, on sortait l'après-midi des jours de fête, on veillait jusqu'à dix heures,

on s'habillait de neuf le dimanche des rameaux; et, à tout propos, c'était « monsieur mon père, » qui alors n'était pas appelé *papa*, avec les mains plus baisées que relique vieille, et visitant tous les coins et recoins, crainte que les fillettes, aidées de leur chacun, n'eussent aux mains quelque livre défendu. Je ne déciderai pas si cette éducation était meilleure ou pire que celle d'aujourd'hui; je sais seulement qu'arrivèrent les Français, et comme cette éducation, bonne ou mauvaise, ne reposait pas en ma sœur sur des principes certains, mais seulement sur la routine et sur l'oppression domestique de ces terribles pères d'autrefois, elle n'eut pas à fréquenter long-temps quelques officiers de la garde impériale pour s'apercevoir que, si une telle façon de vivre était simple et réglée, ce n'était pas la plus amusante. Qui nous persuadera, en effet, que nous devons passer mal cette courte vie, pouvant la passer mieux? Ma sœur s'éprit des mœurs françaises, et dès ce moment le pain ne fut plus pain, ni le vin vin : elle se maria, et suivant, dans la fameuse journée de Vitoria, la fortune du borgne Pepe Bouteille (1), qui avait deux très beaux yeux et ne buvait jamais de vin, elle émigra en France.

« Je n'ai pas besoin de dire que ma sœur adopta les idées du siècle; mais comme cette seconde éducation avait d'aussi mauvais ciment que la première, et comme il est dit que notre débile humanité ne saura jamais s'arrêter à un moyen terme, elle passa de l'*Année chrétienne* à Pigault-Lebrun et planta là messes et dévotions, sans plus savoir pourquoi elle les laissait qu'elle n'avait su jadis pourquoi elle les prenait. Elle prétendit que l'enfant devait être élevé comme il faut, qu'il pouvait lire sans ordre ni méthode tout ce qui lui tomberait dans les mains, et mille autres propos sur l'ignorance et le fanatisme, sur les lumières et la civilisation, ajoutant que la religion était une convention sociale où les imbéciles seuls entraient de bonne foi, et de laquelle l'enfant n'avait pas besoin pour se maintenir en bonne santé; que *père* et *mère* étaient mots de brutes, et que *papa* et *maman* devaient être tutoyés, attendu qu'il n'y a pas d'amitié égale à celle qui unit les pères et les enfans (sauf certains secrets que les seconds auront toujours pour les premiers et quelques taloches que donneront toujours les premiers aux seconds) : toutes vérités dont ma sœur s'engoua autant et plus que de celles du siècle passé, parce que chaque siècle a ses vérités comme chaque homme a son visage.

« On devine que l'enfant, qui s'appelait Auguste, car tout a vieilli chez nous, jusqu'aux noms du calendrier, devint un garçon sans préjugés, vu que l'horreur des préjugés est le premier préjugé de ce siècle. Il but, compila, mélangea; il fut superficiel, présomptueux, orgueilleux, entêté, et ne laissa pas de prendre un peu plus de bride qu'on ne lui en avait lâché. Mon beau-frère mourut, je ne sais à quel propos, et Auguste revint en Espagne avec ma sœur, toute stupéfaite de voir quelles brutes nous faisions, nous tous qui n'avions pas eu comme elle le bonheur d'émigrer, et nous apprenant, entre autres nouvelles certaines, comme quoi il n'y a pas de Dieu, ce qu'on savait en France de très bonne source... »

Je passe le dénoûment et la moralité. Si Larra avait suivi le groupe afrancesado dans ses transformations successives, il nous eût montré

(1) Sobriquets donnés au roi Joseph.

des exemples non moins curieux de ce servilisme imitateur. Plus tard, la réaction catholique et moyen-âge prend chez nous la place du philosophisme, et notre dandisme religieux et féodal supplante aussitôt, auprès de nos Sosie ultra-pyrénéens, *le Bon Sens du curé Meslier*. Otez de la faction carliste ses élémens accidentels: — les moines qui espéraient, comme par le passé, agrandir leur influence dans la lutte; les *guerrilleros* que tout drapeau insurrectionnel ralliera, quel qu'il soit; les Basques enfin, qui, effrayés sur l'avenir de leurs priviléges, faisaient arme du premier moyen de résistance qui leur tombait aux mains; — et ce qui reste, c'est-à-dire le noyau du parti, la petite cour et l'administration du prétendant, n'est qu'une variété du type afrancesado à sa seconde incarnation. Ceci n'est point un paradoxe. Quel principe, quel intérêt sérieux pouvait rallier ce groupe autour de don Carlos? Le principe ultra-monarchique? Il n'était pas menacé; nul n'avait poussé si loin que Ferdinand VII la théorie du *rey neto*. L'intérêt des vieilles idées? Encore moins: de 1814 à 1830, tous les actes de Ferdinand VII ne sont qu'un long duel contre les idées nouvelles, duel inégal où l'agresseur avait la trahison pour armure. Cependant le noyau du parti carliste n'a pas attendu, pour se constituer au nom de cet intérêt et de ce principe, que Marie-Christine vînt jeter la lueur de sa jeunesse et de ses caprices semi-libéraux dans les ténèbres inquisitoriales de la vieille cour. Ce parti n'avait donc pas, à l'origine, de raison d'être. On n'y peut voir qu'un non-sens de l'esprit d'imitation. Don Carlos, outre qu'il avait pour lui les couvens, cet accompagnement obligé de la fantasmagorie romantique du jour, don Carlos, avec ses allures ascétiques et sombres, se prêtait bien mieux aux nécessités du cadre de convention où la mode s'était placée que la trivialité narquoise de Ferdinand, et le goût afrancesado l'adopta, comme il avait adopté les pages en maillot orange et les moisissures ogivales de notre littérature de 1827. M. Victor Hugo a sur la conscience sept ans de guerre civile. Dieu sait où l'épidémie carliste se fût arrêtée si notre littérature-régence n'était venue faire diversion aux ravages d'*Ivanhoë* et de *Notre-Dame de Paris*. A son apparition, nos afrancesados ont bien vite oublié moines et croisades pour le genre Louis XV, dont ils se sont mis à parodier, avec toute la conscience possible, les petites prétentions criminelles : mots légers, hâbleries scélérates, petits soupers faits avec tout le mystère de rigueur chez un cabaretier catalan ou savoyard, qui, sous prétexte de cuisine française, inflige à ces martyrs de l'imitation une nourriture impossible; tripots de bel air, où des marquises, des comtesses authentiques remplacent, de la meilleure foi du monde, nos comtesses de louage et nos marquises d'occasion. Laissons ces types au futur Molière de la Péninsule. Il me suffit d'avoir fait remarquer que le groupe novateur ou soi-disant tel s'est trouvé deux fois conduit,

par l'effet même de ses prétentions, à personnifier la résistance : résistance à la forme constitutionnelle, en 1812; résistance à l'esprit constitutionnel, en 1833.

Si la fraction gallomane de la population, celle qui s'honorait, même au milieu des ruines de la patrie vaincue, du contact de la civilisation française, n'a su, en 1812 et depuis, s'en assimiler que la surface ironique ou fausse, on comprend quelle énorme distance devait séparer de nos idées et de nos mœurs la majorité patriote, pour qui ces idées et ces mœurs étaient le vivant symbole d'une invasion abhorrée. Ceci est encore un des côtés les plus mal explorés de la guerre de l'indépendance. On a cru apercevoir dans le réveil parlementaire de Cadix l'indice d'une sorte de libéralisme à la 89, qui, en repoussant nos armes, aspirait à nos institutions, qui admettait le concours d'un clergé absolutiste, mais accidentellement, comme élément de coalition, et sur la foi d'un pacte tacite où chacune des deux parties contractantes réservait ses droits ultérieurs. Quand on a vu plus tard les principales notabilités des cortès de Cadix figurer à la tête du soulèvement constitutionnel de 1820, pendant que le clergé proclamait, les armes à la main, l'absolutisme pur, cette opinion est passée à l'état de fait acquis. Rien de plus faux. Le mouvement patriotique de 1812 n'échappa jamais à la direction unique, exclusive, de ce clergé absolutiste; seulement les rôles s'y trouvaient faussés et transposés comme dans le mouvement afrancesado. Dans celui-ci, des hommes qui se disaient et se croyaient les adeptes du progrès politique, de l'idée novatrice, étaient surpris répudiant la constitution, symbole classique de cette idée et de ce progrès; dans celui-là, au contraire, des rétrogrades purs, adversaires-nés des doctrines constitutionnelles, se faisaient une arme de cette constitution. Les premiers ne raisonnaient pas, ne soupçonnaient peut-être pas la contradiction où ils tombaient; chez les seconds, la contradiction était logique : voilà toute la différence. Si les moines recouraient en 1812 au système représentatif, c'est qu'en l'absence du pouvoir central, de la royauté, ce système pouvait seul renouer le faisceau brisé de la nationalité espagnole; c'est qu'à la faveur de leur popularité, de leur influence territoriale et de leur unité hiérarchique, ils se sentaient toujours à temps d'en maîtriser les ressorts. Le clergé espagnol de 1812 faisait par instinct ce que le clergé belge de 1830 a fait par calcul. La constitution de 1812 était conçue tellement en dehors des préoccupations de principes, que les deux dogmes rudimentaires du libéralisme, — la liberté de conscience et la liberté de la presse, — s'y trouvaient, l'un proscrit, l'autre omis. Ferdinand VII put rétablir à son retour l'ancien régime sans soulever de protestations sérieuses. Pour l'immense majorité des Espagnols, même pour les futurs adeptes du libéralisme actuel, la forme de gouvernement improvisée à Cadix était essentiellement

transitoire et perdait tout à-propos, du moment où le vide qu'elle avait été appelée à remplir n'existait plus.

Ce n'est qu'après 1814, quand l'examen succéda à l'action et que le courant régulier et pacifique des idées françaises put s'établir dans le sillon creusé par nos armées, c'est seulement alors que l'Espagne soupçonna la portée politique de cette constitution si cavalièrement escamotée par Ferdinand. Étudiant avec le calme de la sécurité le jeu intérieur de cette révolution française qui ne s'était jusque-là révélée à la Péninsule que par des envahissemens matériels; initiée peu à peu aux doctrines libérales par le sourd travail du carbonarisme, la fraction intelligente de la nation s'aperçut, quoiqu'un peu tard, qu'à la forme représentative répondaient certaines garanties, certains droits, d'une application plus ou moins utile, plus ou moins possible dans le pays, mais dont le pays, après tout, ne s'était laissé dépouiller que par une sorte d'abus de confiance et faute d'en connaître la valeur. L'amour-propre d'auteur s'en mêla. Les membres laïques des cortès de Cadix, à leur tête Argüelles, ce Lafayette espagnol moins le cheval blanc, proclamèrent le mouvement au nom de cette même charte dont ils avaient fait naguère un élément de résistance, et, forts de leur récente popularité, forts de l'imprévoyance du clergé, qui était loin de s'attendre à la révolte de ses plus dociles auxiliaires, ils imposèrent sans trop de peine au roi la constitution de 1820. De cettte époque et non de la guerre de l'indépendance date, à proprement parler, la première initiation des patriotes espagnols au principe libéral. L'émigration de 1823 compléta leur éducation théorique. Ici, du reste, se reproduisent avec plus d'intelligence, si l'on veut, mais avec la même servilité, les erremens imitateurs du groupe afrancesado. Séduits par l'accueil fraternel du libéralisme français et par l'analogie tout accidentelle que l'attitude du clergé établissait entre les oppositions des deux pays, les constitutionnels espagnols ont cru lire leur passé et leur avenir dans les précédens et dans les développemens successifs de notre vie politique. Quand l'amnistie de 1832-33 leur a rouvert la péninsule, ils rapportaient en portefeuille une Espagne de convention où ils ont pris le texte d'excellens programmes, d'excellens discours, qui n'avaient qu'un défaut : c'est de n'être pas datés de Paris et signés Laffitte ou Casimir Périer. N'importe. La vogue était pour le jargon français, et si, pour son malheur, quelque batueco renforcé paraissait s'ébahir à ce langage inconnu, il était déclaré nul ou, qui pis est, rétrograde, et comme tel obligé de céder sa place, s'il en avait une, aux « patriotes éprouvés qui avaient mangé le *pain amer* de l'exil; » style du jour. Toutes les portes s'ouvraient à ces touristes de la politique. On était ex-émigré comme on est ailleurs surnuméraire. Maint pauvre diable, dont pas ame au monde ne s'inquiétait, a fait discrètement et à pied le voyage de France

à seule fin de pouvoir déclarer aux journaux, dans une lettre datée de Bayonne, qu'il attendait froidement sur la plage inhospitalière de l'étranger « le poignard de Caton, » et l'*Eco de comercio*, dont la bonhomie toute primitive se prêtait par excellence à ces sortes de mystifications, de répondre aussitôt que la patrie cessait d'être ingrate pour le noble exilé, qui, fort de son brevet d'émigration, rentrait bruyamment en Espagne pour être nommé au moins alguazil. Quelle charmante comédie de mœurs Moratin eût faite avec ce trait-là! Tout ceci donne beaucoup à penser à ce pauvre Niporesas, qui écrit à un sien ami :

« A la mort du *pobrecito Hablador*, décédé, comme tu sais, des suites d'une hâblerie rentrée, je me demandai comment je me retournerais pour me tirer d'affaire et gagner l'amitié et la considération des miens et des étrangers. Je m'aperçus alors pour la première fois que, pour être quelque chose, il me manquait une condition essentielle, sans laquelle prétendre figurer en Espagne était chose aussi folle que de chercher à redresser notre machine politique : c'est que ni 1813, ni 1814, ni 1820, ni 1823, ni 1830, ni année aucune de mémoire d'homme ne m'avaient vu émigrer; que dis-je? émigrer! je n'avais pas même fait le plus petit voyage qui pût ressembler, en n'y regardant pas de trop près, à une apparence d'émigration. Quelle espèce d'homme étais-tu donc alors, vas-tu me demander, et d'où diable sortais-tu? Tu le vois toi-même. Pour que tu saches jusqu'où allait ma nullité, je te dirai, mais sous la foi du secret le plus rigoureux, car c'est chose assez humiliante pour qu'on la sache, je te dirai qu'aujourd'hui même je ne suis qu'un rien, un enfant, sans poil au menton, en un mot, je l'avoue à ma honte, je l'avoue les larmes aux yeux, sans précédens, ou, comme nous disons nous autres Espagnols, sans *antécédens*, sans vie politique aucune, et, par suite, condamné à n'avoir jamais de *subséquens* (1), à n'inspirer aucune confiance, à n'avoir pas un mot où m'accrocher dans le passé pour justifier mon avenir si tant était que j'eusse un avenir, à ne pouvoir enfin fermer la bouche aux gens en disant à tout le monde : *Ego ille qui quondam*, moi qui jadis!

« ... Je donnerais tout au monde pour un antécédent politique, pas plus gros qu'un émargement de retraité. Quelle figure vais-je faire dans ma patrie sans connaître d'autres mœurs que les siennes, sans parler d'autre langue que la castillane? Que sera-ce de moi, simple Espagnol en Espagne? Qui me comprendra et qui comprendrai-je? Qui m'élira? et si par erreur on m'élit, où prendrai-je, mon Dieu, mes citations? Ne me rira-t-on pas au nez quand je citerai nos usages dont on n'use pas, et pour des maux espagnols des remèdes espagnols? Quelle couleur politique auront mes discours si je n'y fais entrer ni la France, ni l'Angleterre, ni les États-Unis, ni la Belgique? Pauvre de moi! qui n'ai jamais mangé le pain du malheur, mais simplement celui de fine fleur de froment, et qui ne l'ai jamais arrosé de larmes, mais de triviale crême des montagnes de Paz, ou de *tinto* de Val de Peñas, ou tout au plus de quelques coups de vin doux de Xérès ! »

(1) Je ne puis traduire que littéralement ce jeu de mots, qui ne manque pas de sel dans l'espagnol.

Dans son impatience d'être bon à quelque chose, Niporesas se décide à émigrer. Diverses raisons l'empêchent de profiter « de la commodité qu'ont les Espagnols d'émigrer sans sortir de leur pays, » c'est-à-dire en allant à Gibraltar. Il n'y pourrait étudier que les Juifs, et Niporesas, qui ne pressentait pas encore M. Mendizabal (1), ne voyait pas trop à quoi pouvait lui servir cette étude. L'Angleterre ne lui sourit pas non plus. Il songe un moment aux États-Unis; mais une crainte subite l'arrête. Sortis de France au moment où les menées légitimistes et républicaines se coalisaient sourdement contre l'œuvre de juillet, les hommes politiques de 1834, dans leurs scrupules de contrefaçon, se sont mis à voir partout des républicains, et dans tous les républicains des carlistes déguisés. Or, Niporesas tient trop à s'initier à l'orthodoxie du jour pour aller faire son noviciat de libéralisme dans une république :

« Aller aux États-Unis fut une idée qui me survint plus d'une fois; mais aussi, m'en aller chez un peuple qui n'a pas et qui n'a jamais eu de roi, c'était un peu fort. Comment diable s'arrangent-ils, et vivent-ils, et prospèrent-ils? Ce doit être des brutes pour le moins.

« Ce seul fait prouve que les Américains sont une race intrinsèquement démagogique, anarchiste et démoralisée. En se conformant à l'opinion de ceux des hommes du jour qui se tiennent à la hauteur du siècle, il faut tout au moins avouer deux choses : d'abord, que c'est un peuple arriéré, ces idées de république étant des idées vieilles, des idées de 89; ensuite, que ceux qui veulent la république ne cherchent que le désordre et le retour du despotisme, car c'est à quoi nous poussent sournoisement les républiques. Aussi en Espagne est-ce un fait acquis que ceux qui affectent des tendances républicaines ne sont autre chose que des agens de don Carlos : d'où on peut clairement inférer que les États-Unis sont irrécusablement carlistes, et, si tu en doutais encore, le temps te l'apprendra; quelque jour se découvrira la trame, et tu verras ce qu'ils nous réservent. »

Ce placide et souriant persiflage n'épargnera pas plus le programme des hommes du jour que leurs chimériques répugnances pour le parti républicain, qui n'existait qu'en leur cerveau. Niporesas finit par se décider, comme tout le monde, pour la France, et, dans sa manie d'*actualité*, il s'éprend, bien entendu, de notre théorie constitutionnelle :

« Une fois bien convaincu qu'il était nécessaire d'émigrer pour savoir et d'étudier les pratiques étrangères pour connaître les nécessités nationales, mon premier soin fut d'apprendre à tout prix comment devait être constitué un peuple pour être heureux, et quelle forme de gouvernement était la seule vraie. Je mis donc de côté toute idée d'absolutisme ou de république comme également nuisible; je me rappelai, d'une part, le passé; je méditai, d'autre part, l'avenir; je gagnai à ce travail de rester en parfait équilibre au beau milieu de la corde. Arrivé là, je me dis : Quel est le problème du jour? Au lieu

(1) Qui passe pour être d'origine juive.

d'un roi qui règne sur un peuple, comme cela s'est fait jusqu'à ce jour, ou d'un peuple qui règne sur lui-même, comme cela doit se faire avec le temps, il faut un peuple qui règne sur un roi, un peuple où chaque citoyen soit un fragment de roi et où le roi soit un fragment de citoyen. Tiens, tiens, m'écriai-je, j'ai mon affaire en France, où trente-quatre millions d'hommes, moins un, unis de la façon la plus étroite avec cet un, font en commun avec lui les lois de tous, où un, en d'autres termes, vaut la moitié de ce que valent tous; grand juste-milieu assurément! car dans les gouvernemens absolus un égale tous, et dans les gouvernemens démocratiques un égale un; erreur grave des deux parts.... »

Larra, comme le laisse entrevoir cet ironique ergotage, n'a pas une foi très vive dans notre dualité politique, et surtout dans sa contrefaçon espagnole. Si on lui donnait à choisir entre les deux formes extrêmes de gouvernement, il hésiterait peut-être; mais, à coup sûr, il n'essaierait pas d'échapper à la nécessité d'opter par le moyen terme constitutionnel. Ces aspirations vers l'unité du pouvoir, dût ce pouvoir s'appeler démocratie ou monarchie absolue, reparaissent fréquemment dans les écrits de Larra; elles sont moins un caprice de pamphlétaire qu'un instinct sincère et lumineux de la véritable situation. Il suffira, pour s'en convaincre, de jeter un coup d'œil rapide sur la période de 1834 à 1843. C'est ici surtout que vont apparaître en foule ces étranges transpositions de causes et d'effets, déjà çà et là entrevues, et que j'appellerais la fatalité de l'absurde, si le fanatisme de l'imitation ne suffisait à les expliquer. Sous cette épidémique influence, on verra les libéraux, — de vrais libéraux cette fois, — organiser candidement la réaction, et cette réaction grandir en raison directe du libéralisme des écoles politiques qui se sont tour à tour succédé au gouvernement.

IV.

« Monarchie absolue ou république! » disait Larra, et il est permis de ne pas accepter dans toute sa rigueur cette périlleuse alternative. Le despotisme avec un homme de génie sur le trône, la république avec un peuple froid, positif, âpre au gain, rompu surtout aux pratiques légales, voilà les seules conditions d'opportunité de ces deux extrêmes, et ces conditions se fussent rencontrées peut-être moins en Espagne que partout ailleurs. Un moyen terme était donc indispensable; malheureusement ce moyen terme a été mal choisi et plus mal appliqué. On peut impunément l'avouer, aujourd'hui que notre système, — c'est-à-dire le partage de la souveraineté entre le trône et la bourgeoisie, — se trouve implanté de force dans les habitudes espagnoles, comme un coin qu'on repousse dans le tronc d'abord résistant d'un chêne et que le tronc déchiré finit par retenir. Ce système était, de toutes les théories de gouvernement, celle qui convenait le moins à

l'Espagne de 1834. Le régime constitutionnel, tel qu'il est pratiqué chez nous, est le repos des sociétés en convulsion, le compromis après la lutte, la résultante de deux efforts divergens, — peuple et royauté. Or, en Espagne, peuple et royauté étaient également inertes. Fortifier l'une, ou galvaniser l'autre par un courant de vie politique, voilà par où la réforme devait débuter. Chacun de ces expédiens, en apparence contraires, tendait au même résultat. Les trois plaies de la vieille organisation espagnole, — la théocratie, le népotisme et le gaspillage bureaucratique, — n'étaient, après tout, que des formes de la décentralisation, des déviations de l'unité despotique; le pouvoir royal ne pouvait donc s'accroître qu'aux dépens des abus. M. Zéa-Bermudès, ce grand révolutionnaire méconnu, avait trouvé un nom à la réforme ainsi comprise : le despotisme «éclairé,» le despotisme mitigé et secondé par un large système consultatif.

La théorie de M. Zéa échouant devant d'injustes préventions et faute de trouver un point d'appui suffisant dans le trône, devenu bientôt un berceau, il fallait franchement recourir à l'expédient inverse, à l'appel aux masses, à la république, avec Isabelle II. Les abus dont il s'agit ne profitant qu'à la minorité, le pouvoir eût recruté dans les masses populaires une majorité hostile à ces abus, ou, tout au moins, non intéressée à les maintenir. L'hypothèse tant de fois mise en avant d'un 93 espagnol pouvant résulter de l'admission trop brusque de l'élément plébéien aux droits politiques, cette hypothèse était souverainement absurde. D'abord, la basse classe est beaucoup plus éclairée dans la Péninsule qu'elle ne l'était il y a soixante ans, et qu'elle ne l'est encore aujourd'hui chez nous : grace à la gratuité de l'enseignement universitaire et aux priviléges attachés naguère par les mœurs à la cape trouée de l'*estudiante*, grace même aux couvens, dont la charité pourvoyait à la subsistance des écoliers pauvres, il est peu de familles d'artisans ou de laboureurs qui n'aient parmi leurs membres au moins un lettré. Ensuite, les excès de notre première révolution n'auraient pas, chez nos voisins, de raison d'être. Rien dans la société espagnole ne rappelle les prophétiques prémisses du jacobinisme : la royauté avilie d'un Louis XV et une aristocratie hautaine en face d'une bourgeoisie jalouse et d'un peuple où bouillait, plutôt transformé qu'épuré, le vieux sang du jacques et du ligueur. La royauté est encore populaire en Espagne; les haineuses colères semées autour du trône par l'orgueil de Godoy, cette Pompadour faite homme, se sont effacées devant les malheurs de Ferdinand VII infant et devant les allures familières et bourgeoises de Ferdinand VII roi (1). Comme d'ailleurs la royauté espagnole

(1) Chose étrange et qui caractérise bien cette disposition en quelque sorte innée des Espagnols à amnistier la violence : aucune malédiction n'a suivi Ferdinand dans la tombe. Ses sujets oublient les néfastes caprices du roi pour ne se rappeler que les habitudes de

n'a jamais dit : « L'état, c'est moi, » qu'elle n'était que le premier esclave dans cette hiérarchie de pouvoirs esclaves qui s'agitaient dans l'inexorable cercle de la théocratie, de l'étiquette et des priviléges locaux, le peuple ne s'est pas habitué à faire remonter jusqu'à elle la responsabilité de ses rares griefs. Le trône était plutôt à ses yeux un médiateur naturel, un co-intéressé dont l'existence était, après tout, une garantie. Le cri des miliciens de Saragosse en 1838 : *Viva la reyna aunque no lo merezca!* « vive la reine, bien qu'elle ne le mérite pas! » est un cri essentiellement espagnol. Cette foi dans la royauté a survécu même à la récente contagion de notre phraséologie républicaine. J'ai entendu maintes fois, à la Puerta del Sol, de braves gens paraphraser à qui mieux mieux les lieux communs de *l'Ami du peuple :* si la calèche des deux reines venait à fendre le groupe, toutes les têtes se découvraient, et souvent un *vivat* monarchique se glissait, sous forme de parenthèse, entre les deux tronçons d'une période à la Marat. — L'aristocratie, je parle de la véritable, de la noblesse historique, ne trouve pas plus d'incrédules que la royauté. Son principe n'a rien d'exclusif et d'irritant dans un pays où des provinces entières ont huit siècles de noblesse et où le blason peut se réfugier sans flétrissure jusque sous la livrée. Ses habitudes respirent cette sorte de grandeur qui est l'antithèse de la vanité et qui séduira toujours le peuple : la plupart des grandes familles abandonnent dédaigneusement des revenus princiers à une armée de fermiers et de serviteurs et vivent dans leurs palais silencieux avec la simplicité de nos plus modestes rentiers. — La bourgeoisie enfin n'a rien à envier, rien à venger, rien à détruire : c'est elle qui accapare la masse des priviléges et des emplois, elle qui profite des abus, elle qui les personnifie. Pour compléter le contraste, c'est dans les rangs de cette bourgeoisie héréditaire que l'*exclusivisme* nobiliaire, avec ses dédains pour tout ce qui est peuple, pour tout ce qui n'est pas « sang bleu, » s'est réfugié; et comme, en outre, elle résume en ses attributions fiscales toutes les tyrannies, toutes les exactions, il en résulte cette anomalie, que la classe moyenne est précisément, en Espagne, l'objet de ces mêmes rancunes populaires dont elle fut en France le champion. L'alliance des deux élémens de notre 93 n'était donc pas à redouter ici. Investi de droits politiques, le peuple se serait trouvé irrésistiblement conduit à pactiser avec la royauté et la grandesse contre la classe moyenne, représentant naturel de la résistance, et cette coalition, empruntant au principe d'autorité son ascendant modérateur, au principe populaire son ascendant numérique, eût réalisé sans len-

simplicité, l'accès facile de l'homme, et cette sinistre physionomie qui se détachera, dans les lointains historiques, une tache de sang au front, n'a gardé, dans le souvenir encore vivant des masses, qu'un reflet presque bienveillant de vulgarité picaresque et de bonhomie rusée.

teur et sans secousses les innombrables réformes que réclame le vieil état social. Les hommes de 1834 ont pris la question à rebours. La France s'organisait et prospérait par le juste milieu, par le gouvernement de la classe moyenne, et, sans tenir compte des différences radicales qui existaient entre les deux situations, ils ont voulu donner un juste milieu à l'Espagne. Ils ont enlevé à la royauté deux parts de souveraineté sur trois; ils ont mis en suspicion le peuple, qui, une fois exclu de l'orbite légale, où sa place était pourtant si clairement marquée, est resté à la merci de l'intrigue, et, non contens d'avoir paralysé et séparé les deux agens naturels de l'intérêt réformiste, ils ont livré les destinées de la révolution... à qui? à la contre-révolution, au népotisme concussionnaire et à la contrebande, aux employés et aux marchands (1). En Espagne, où l'industrie est à peu près nulle et où la propriété foncière embrasse bien moins de degrés que chez nous, la classe moyenne se recrute principalement, en effet, dans ces deux catégories.

L'absurde a sa logique : le principe admis, tout ce qui l'a étendu a paru profitable; tout ce qui est venu accroître l'influence de ces singuliers coopérateurs de la révolution a été considéré comme un pas de plus dans les voies du libéralisme gouvernemental. La loi électorale de 1834 avait restreint cette influence à la seconde chambre et l'avait enlacée dans les entraves du double vote et d'un cens d'éligibilité assez fort : aussi M. Martinez de la Rosa, auteur de cette loi, passa-t-il pour un constitutionnel timide. La loi de 1837, décrétée par des libéraux plus hardis, des progressistes, est en revanche le chef-d'œuvre du genre. Par cette loi, la chambre haute, dernier refuge de l'initiative réformiste, et dont la composition était dévolue partie à l'hérédité, partie à la nomination royale, est soumise à l'élection. Ce n'est pas tout : la patente, le loyer, le traitement dans certains cas, tout ce qui est le signe pécuniaire de la profession d'employé ou de marchand, y priment le cens foncier même. Aux termes de l'article 7, par exemple, le petit commerçant qui, au moyen de sa patente et de sa cote personnelle et mobilière, a pu compléter 50 francs d'impôt; le titulaire de tout emploi comportant des examens préliminaires et donnant 325 francs de revenu annuel; le *carabinero,* l'alguazil, le petit employé, qui paient 100 francs de loyer annuel dans les villes n'excédant pas vingt mille ames, etc., sont bien et dûment électeurs, voire éligibles, tandis que les fermiers, les paysans, sont tenus, pour être admis à voter, de justifier d'un fermage de 300 francs. On devine le résultat. Des élections livrées à une majorité d'employés et de contrebandiers ne pouvaient produire qu'une autre majorité

(1) Commerce et contrebande sont synonymes dans la Péninsule, qui n'a pas d'industrie, et où existent encore les douanes intérieures. Il est en ce moment question de réduire de 1,700 à *sept* les articles atteints par le tarif intérieur.

d'employés et de contrebandiers, qui devaient nécessairement repousser tout essai de centralisation gouvernementale et d'équilibre financier, c'est-à-dire la révolution elle-même dans son principe, dans son but, dans ses moyens. Voilà la cause de cette stérilité à laquelle semblent vouées, chez nos voisins, les conceptions les plus simples, les administrations les plus fortes. Voilà le secret de ces fantasques péripéties qui ont fait surnommer l'Espagne la terre de l'imprévu, et qui nous montrent, sans transition apparente, dans la majorité d'hier, l'opposition d'aujourd'hui et le *pronunciamiento* de demain. L'impromptu *ayacucho* de 1840 et la restauration de 1843, où le microscope de nos faiseurs de théories cherche encore à découvrir deux oscillations politiques, sont là tout entiers. Si les exaltés, ce parti-fantôme, ces soi-disant montagnards d'une révolution qui n'a pas eu même son 89, ont pu changer en 1840 de programme; si, après avoir emprunté, six années durant, au dogme terroriste son double principe d'unité administrative et de suprématie civile, ils ont proclamé, dès le lendemain de Bergara, l'indépendance municipale et la dictature militaire, — deux contradictions qui elles-mêmes s'excluent, — c'est qu'au fond de cet étalage bruyant de principes, il n'y avait qu'une bureaucratie mécontente, changeant d'intérêts selon que le gouvernement modéré, dont elle redoutait les projets financiers, changeait de rôle : unitaire et dédaigneuse du sabre quand le gouvernement, en face d'une insurrection fuériste qu'il s'agissait tout à la fois de combattre et d'isoler, affectait de ménager l'armée et les priviléges locaux; passant à l'extrême opposé, le jour où le gouvernement, maître du soulèvement basque, croyait pouvoir aborder sans danger sa tâche de centralisation administrative, et où l'armée, devenue à son tour un embarras, offrait un point d'appui à l'opposition. La prétendue réaction modérée de 1843 a été purement et simplement le contre-coup de la même tactique. Espartero, ne possédant pas plus que les modérés le secret de gouverner sans argent, a osé prononcer, lui aussi, ce mot fatal de réforme financière, et le flot qui l'avait porté sur les marches du trône l'a remporté dans l'exil. La preuve que les principes, les convictions de parti n'étaient guère en jeu dans l'un et l'autre de ces deux mouvemens, c'est que tous les deux sont l'œuvre des mêmes hommes : le *pronunciamiento* de 1840 était en effet vainqueur avant que l'émigration modérée fût rentrée dans la Péninsule. C'est que tous les deux ont débuté par l'insurrection des contrebandiers de la Catalogne, auxiliaires naturels de la vénalité administrative, et qui, à deux ans de distance, se sont soulevés tour à tour aux cris de : *Meurent les Français!* ou *Meurent les Anglais!* selon que la politique commerciale du gouvernement penchait vers l'alliance française avec Marie-Christine, ou vers l'alliance anglaise avec Espartero. C'est que les modérés enfin, ressaisissant le pouvoir qu'aucun

programme politique ne leur disputait, n'ont pas rencontré une ombre d'opposition dans l'accomplissement de cette réforme municipale dont la simple annonce avait, trois ans plus tôt, servi de prétexte à la tempête qui les dispersa.

J'ai nié l'existence du parti exalté comme parti nombreux et homogène, comme levier social; mais, à côté et souvent à la tête de ce faux ultra-libéralisme sans individualité, sans programme, sans initiative, que nous voyons refléter au jour le jour tous les égoïsmes menacés, toutes les résistances contre-révolutionnaires, il existe bien réellement un groupe avancé dont M. Mendizabal, successeur et rival de M. Martinez de la Rosa, fut d'abord le centre, et qui a la prétention de faire pendant à la politique modérée représentée par celui-ci. Ainsi le voulait l'esprit d'imitation. Le cabinet de 1834 avait importé en Espagne les formes et la phraséologie de notre juste-milieu, et, pour que la parodie fût complète, l'opposition devait naturellement copier notre gauche. La gauche française déclamait contre le parti prêtre et les entraves de la presse; vite la gauche espagnole se met à incriminer la censure et à brûler les couvens. Cependant la gauche française avait une troisième manie : c'est de nous rappeler à tout propos aux principes de la première révolution, et à son tour la gauche espagnole, à peine arrivée aux affaires, n'a rien de plus pressé que de redemander la constitution de 1812..., qui proclamait l'ultramontanisme et omettait la liberté de la presse! Tâchez de concilier ces deux contrefaçons contradictoires. L'absence de toute personnalité, de toute idée en propre, la passivité imitative et moutonnière de cette pauvre révolution espagnole, pouvaient-elles se trahir plus naïvement? En voyant remonter à la surface ce fossile programme de 1812, peu s'en faut que Larra ne perde patience.

« Bravo! voilà qui s'appelle faire du chemin. Ici on ne sait pas multiplier, mais on soustrait à merveille. Nous y allons à qui mieux mieux. En l'an 14 le roi vint et dit : Qui de quatorze ôte six reste à huit; revenons donc à l'état de choses de l'an 8. En l'an 20 viennent les autres qui disent : Qui de vingt ôte six reste à quatorze; que tout revienne à l'état de choses de l'an 14. En l'an 23, le premier reparaît et dit : Qui de 23 ôte trois reste à vingt; revienne l'état de choses de février 1820. En l'an 1836, les seconds mettent le nez à la fenêtre, et ils veulent soustraire plus en grand : Qui de trente-six ôte vingt-quatre reste à douze; que tout revienne à l'état de l'an 12. Ceux-ci ont la palme de la soustraction, si l'on excepte l'homme de l'*estatuto*, qui, se piquant plus d'honneur que les autres, s'est mis à soustraire tout du coup et à nous planter en plein xve siècle (1).

« Diantre! si nous allions remonter à la venue de Tubal! Sachons d'abord comme doit s'entendre notre progrès; où allons-nous? Est-ce en avant? Est-ce

(1) L'*estatuto real*, bien qu'il ne fût au fond qu'une contrefaçon malheureuse de notre juste milieu, ressuscitait plusieurs formes décrépites de l'ancienne monarchie.

en arrière? Rappelons-nous le conte de ce postillon qui, monté à contre-sens, à contre-sens faisait marcher sa voiture.

« Je te l'ai déjà dit : tisser et détisser, faire et défaire, voilà le plus clair de notre besogne. Personne ne vend sa toile et personne ne fait de la toile neuve.

« .... Parlons net. La constitution de 1812 était une fort belle chose en vérité, mais pour l'an 1812... Je la respecte fort, mais comme Jésus-Christ respectait l'Ancien Testament : en fondant le Nouveau. »

Ce n'était qu'une panique. La constitution de 1812 s'en alla pour le moment où vont les vieilles lunes et les vieilles idées. Bonne ou mauvaise d'ailleurs, la constitution de 1812 eût résolu quelque chose, et les ministres exaltés avaient trop hâte de faire parade de leur érudition théorique d'émigrés pour perdre leur temps aux vulgarités de l'application. Jamais cabinet n'a été mieux en mesure d'agir que le cabinet Mendizabal. Les juntes, en le portant aux affaires, venaient de déposer en ses mains l'irrésistible initiative d'une insurrection triomphante, et triomphante sur tous les points du pays. Les chambres, loin d'entraver son pouvoir discrétionnaire, avaient elles-mêmes proclamé leur déchéance en déclarant vicieuse la loi qui leur avait conféré le mandat représentatif. Tous ses actes étaient donc sanctionnés d'avance; il ne dépendait que de lui de fonder en un jour la révolution, retardée et compromise par les lenteurs, les demi-mesures, l'optimisme imitateur de l'administration Martinez de la Rosa et Toreno. — Eh bien ! le seul emploi qu'il trouve à faire de sa force, devant des cortès quasi démissionnaires, à la face du pays qui venait de lui accorder spontanément sa confiance, c'est d'improviser des questions de confiance que personne ne posait, que personne ne pouvait poser. Écoutons Larra :

« ... Ensuite (après un mois employé à passer en revue les diverses formules de congratulation que des chambres bien nées peuvent adresser au trône), ensuite le ministère se sent venir un doute sur la question de savoir s'il a ou n'a pas la confiance de la nation, qui vient de lui confier le pouvoir. Il arrive et le demande au chargé de pouvoirs de la nation, lequel chargé de pouvoirs convient lui-même qu'il n'a pas ces pouvoirs, vu que la loi électorale par laquelle il existe est provisoire et défectueuse, et n'a pas pu donner pour résultat l'expression du vœu national; et cela est si vrai, que cette même représentation nationale, qui n'est pas représentation nationale, va faire en vertu de ses pouvoirs, qui ne sont pas des pouvoirs, une autre loi électorale qui donne pour résultat l'expression de ce vœu national. Mais tu sauras que pour les gouvernemens représentatifs n'est pas fait le vieux proverbe qui dit : *La plus belle fille du monde...* En d'autres termes, pour éclaircir ma pensée par un exemple, dans ces gouvernemens il est de règle qu'une chandelle éteinte puisse allumer une autre chandelle. C'est clair, n'est-ce pas? Donc les ministres nommés par la nation demandent audit mandataire de la nation si la nation a confiance en eux, c'est-à-dire que moi, ton majordome et choisi par toi, je vais demander à ton valet de chambre s'il me donne la permission de rester ton majordome... »

Une fois nanti de son vote de confiance, pensez-vous que le ministère va mettre au moins à profit la docilité désormais bien constatée des cortès? Pas encore : toute ombre d'action l'effraie. Cette confiance qu'il a sollicitée et obtenue, son premier soin est de n'en pas faire usage. En présentant son projet de réforme électorale, il déclare gratuitement qu'il n'en fait pas une question de cabinet, et qu'il acceptera toute espèce de modification. Que s'ensuit-il? Les contre-projets surgissent en foule, finalement rien n'est adopté, et le ministère est obligé de convoquer d'autres cortès, auxquelles sera de nouveau dévolue la tâche de détruire la loi électorale en vertu de laquelle elles seront élues cortès. Larra, qui ne perd aucune occasion de s'égayer sur la fiction constitutionnelle, salue d'une dernière raillerie cette malheureuse loi. Je cite ce passage, moins pour l'idée, qui, chez nous, serait banale, fausse même à quelques égards, que pour la forme, qui est caractéristique. Qu'il y a loin du courroux sonore et creux de nos réformistes à cette perfide et tolérante bonhomie du pamphlétaire espagnol, qui daigne ne pas nous mettre le couteau à la gorge, qui veut bien ne pas nous convertir de force et se contente de nous laisser douter entre deux sourires!

« ... Les élus devront donc avoir douze mille réaux de rente : grande garantie de lumières! Si peu que vaille un réal dans ces temps-ci, il n'y a pas de réal qui ne vaille une idée, sans compter l'infinité d'idées de notre connaissance qui ne valaient pas un réal, et sans compter aussi les circonstances diverses où l'on donnerait toutes ses idées pour moins d'un réal. Il est toujours bon qu'il y ait dans l'*estamento* des réaux pour le cas où il n'y aurait pas d'idées. Tant mieux s'il y a l'un et l'autre.

« La condition de trente ans d'âge n'est pas moins importante; le nombre trente n'est pas moins symbolique et cabalistique que le nombre trois tant cité, et dont il est décuple. Trente jours a le mois, trente minutes chaque demi-heure, pour trente deniers Judas vendit un Dieu, trente ans sont la vie d'un joueur, et trente ans enfin, la capacité d'un *procurador*. Beaucoup de philosophes ont cru qu'au moment où l'homme naît, l'Être suprême, qui se tient à ses fourneaux, lui insuffle l'ame par le procédé dont use le verrier pour donner la forme à une bouteille; mais ce n'est là que l'ame et non la capacité et la faculté de faire des lois. Cet autre je ne sais quoi, le Créateur l'introduit en nous le matin où nous accomplissons trente ans, au petit point du jour, de même qu'il nous a communiqué l'aptitude légale et la majorité à vingt-cinq. O toi, Andres, qui n'as pas encore trente ans, guette bien le jour où tu les accompliras, et écris-moi pour ma gouverne ce qu'en ce jour tu auras senti; dis-moi par où entre la capacité et vers quel endroit de ta personne elle se loge. Prévenu à temps des symptômes qui l'annoncent, je pourrai faire à la mienne, le jour où elle descendra en moi, la réception due à une si illustre visiteuse. Quand aurons-nous trente ans! Sais-tu bien que, ce jour-là, nous serons déjà de petits hommes?

« On a bien vu des hommes discourir avant trente ans, mais ce sont là des phénomènes prodigieux, de rares exemples d'une précocité inouie, et quant à Pitt et autres de son espèce, ministres bien avant ce terme, il est impossible de

les considérer même comme des monstruosités exceptionnelles de la nature : il faut nécessairement supposer ici une erreur de calcul et la mauvaise foi de leur acte de baptême. »

De nouvelles cortès arrivent, mais on reste plus que jamais dans le provisoire. Quel était bien au juste le quantième français de la révolution espagnole? Fallait-il voir dans l'insurrection basque la Vendée de 1794 ou la Vendée de 1832? Quelle était la valeur intrinsèque de MM. Mendizabal et Isturitz? Le déficit était-il réel ou factice? Les cortès étaient-elles des cortès *constituantes* ou des cortès de révision? Voilà en quels graves débats le temps s'écoule. Quant à reviser ou à constituer quoi que ce soit, quant à demander à MM. Mendizabal et Isturitz des actes, à combler le déficit, à pacifier la Vendée pyrénéenne, nul parmi ces théoriciens obstinés n'y songe. Les clubs impatientés se réorganisent; les armées, mal payées, se révoltent; le sol tremble déjà de ces commotions souterraines d'où va jaillir la scandaleuse insurrection de la Granja; la fumée des bivouacs carlistes noircit l'horizon de Madrid, et, pendant que, de toutes parts, le fait les harcèle, les touche, les brûle, nos Grecs du bas-empire bayent placidement aux corneilles dans les brumes de l'analogie. « Tout ceci, pense notre pamphlétaire, finira un jour ou l'autre, et le monde aussi, s'il faut en croire les saintes Écritures, lesquelles ajoutent que Notre-Seigneur Jésus-Christ viendra juger les vivans et les morts. Des morts, je ne dis rien; mais, vive Dieu! si j'étais le juge, les vivans seraient déjà jugés! »

L'émigration libérale venait en effet de dévoiler toute son impuissance. Les modérés ne manquaient pas de certaine volonté active, mais ils avaient agi d'après un plan absurde; les exaltés, eux, n'avaient ni plan, ni volonté, ni action. Larra a donc le droit de croire qu'un peu de sang nouveau pourrait seul galvaniser ce vieux cadavre de 1812 :

« Assez d'essais comme cela. Ils nous répondent : Et où sont vos hommes nouveaux? — Où pourraient-ils être? Dans la rue où ils attendent que messieurs les anciens aient fini leur chassez-croisez pour entrer à leur tour au bal.

« Comment, ajoute-t-on, ces hommes ne se montrent-ils pas? — Comment pourraient-ils se montrer? De Calomarde jusqu'à nous, quel encouragement, quelle loi électorale leur a ouvert l'accès de la chose publique? Que la loi se hâte pourtant de les appeler; qu'on laisse entrer légalement les hommes de 1836, ou ils forceront la porte.

« En résumé, pour des circonstances nouvelles, des hommes nouveaux; pour des temps agités, des hommes forts surtout, chez qui la vie ne soit pas lasse, chez qui il reste encore des illusions; des hommes qui se paient de gloire et en qui brûle une noble ambition, une ardeur constante contre le danger.

« Que savent les jeunes gens? s'écrie-t-on. — Ce que vous leur avez enseigné, et de plus ce que leur ont enseigné vos déceptions, et, de plus encore, ce que nous apprend chaque jour l'expérience. Et qu'étiez-vous en 1812! A la peur

qu'ils ont de voir les jeunes gens prendre leur place, on croirait presque qu'il est possible de faire pis qu'eux.

« Pour l'an 1836, la seule constitution possible, c'est la constitution de 1836.

« Je te dirais, ami, une chose, si tu me promettais de ne pas me trahir. Je vénère à l'extrême les hommes d'une autre époque; ils savent beaucoup, surtout quand ils ne se mêlent pas de gouvernement; ils savent beaucoup, et, en faveur de leur savoir, non-seulement je ne voudrais pas les exclure, mais, bien plus, je voudrais les garder soigneusement comme Rome gardait ses livres sibyllins pour les consulter avec le plus grand respect. J'en formerais une bibliothèque vivante, où, proprement rangés sur de jolies étagères, ils laisseraient lire au lecteur : Un tel, *Economie politique* (1); tel autre, *Des réformes constitutionnelles* (2); ce monsieur-ci, *De la guerre de l'indépendance* (3); ce monsieur-là, *De la métaphore et de l'esprit du siècle* (4), etc., etc., de sorte qu'il n'y eût qu'à les retourner et à les feuilleter rapidement dans les momens d'embarras, sauf, la consultation finie, à les remettre soigneusement à leur place jusqu'à nouvelle occasion comme des parchemins précieux qu'ils sont.

« Juge par là si je les respecte, et en quelle estime je les tiens. »

Le vœu de Larra s'est à demi réalisé. Les hommes nouveaux ont surgi par centaines, et cependant la révolution espagnole en est à chercher encore son messie. Est-ce que le talent, la décision, la pensée, feraient complétement défaut dans cette pléiade de jeunes noms? Est-ce que la vieille séve espagnole se serait desséchée de décrépitude? Loin de là. Ce que l'Espagne a gaspillé en ces dix ans d'organisations fortes suffirait, je ne crains pas de le dire, à défrayer un nouveau 89; mais la loi de 1837, on l'a vu, a principalement recruté ces hommes nouveaux dans le sein de l'intérêt rétrograde, qui les a exploités ou brisés, selon qu'ils étaient dociles ou résistans. Et puis, en politique, il n'y a d'homme véritablement grand, véritablement fort que celui qui personnifie toute une époque en ses passions les plus condensées, en ses griefs les plus nombreux. Le génie, le génie politique surtout, ne vit que des vitalités extérieures qu'il absorbe et qu'il s'assimile : Mirabeau, Danton, Napoléon lui-même, foudroyantes étincelles que le choc de l'occasion a fait jaillir du corps social, ne sont devenus tour à tour l'ame de leur siècle que parce que chacun d'eux, à son heure, résumait vingt millions de volontés. Or, ces élémens n'existent pas en Espagne. Il n'y a pas chez elle de milieu révolutionnaire bien constitué; il n'y a pas, dans ce milieu, de passions extrêmes, de griefs prépondérans. La bourgeoisie, je le répète, s'en trouve exclue. L'aristocratie espagnole pourrait bien remplacer auprès du peuple l'appoint réformiste fourni par notre bourgeoisie de 89; mais, si rien ne l'éloigne du peuple, rien non

(1) M. Pita-Pizarro, ou M. Mendizabal.
(2) M. Alcala Galiano.
(3) M. de Toreno.
(4) M. Martinez de la Rosa.

plus n'est de nature à l'irriter contre la bourgeoisie, qui ne veut et ne peut rien contre elle : tant qu'une bonne loi électorale ne l'aura pas rendue prépondérante et responsable, le rôle naturel de la grandesse, c'est donc l'indifférence et la neutralité. Reste le peuple, seul directement hostile aux vieux abus, dont la partie odieuse, vexatoire, s'est réfugiée dans les degrés inférieurs de l'administration, et dont il subit par suite le contact quotidien; mais le peuple trouve une expansion suffisante à ses rancunes dans le correctif pratique de l'illégalité, dont il use à sa guise. Chez nous, il démolissait la Bastille pour punir la royauté et la noblesse; en Espagne, il devient guerrillero, bandit ou émeutier pour faire pièce au *fiscal*, au collecteur ou à l'alguazil. Il s'offrait un moyen lent, mais sûr, je le répète, d'utiliser ces rancunes au profit de l'idée révolutionnaire : c'était de les agglomérer, d'en former un faisceau électoral. Ce moyen, on n'a pas osé y recourir, et le peuple est retombé dans sa facile résignation. Ne soyons donc pas surpris si, comme on l'a dit avec beaucoup de raison dans cette *Revue* (1), l'individualisme apparaît seul à la surface de la révolution espagnole. Tout homme qui se présente avec une idée, une volonté, un but de rénovation, se trouve nécessairement isolé. Pour jouer un rôle, il devrait commencer par se faire un public, c'est-à-dire improviser pour son usage ce qui fut chez nous l'œuvre de huit siècles.

V.

Larra est-il exalté ou modéré? Il est pamphlétaire, voilà tout, c'est-à-dire opposant. Remarquons seulement qu'en ses boutades les plus capricieuses, il tend, parfois à son insu, à l'une ou l'autre de ces conclusions, qui, en Espagne, n'ont rien de contradictoire, je l'ai dit : plus de droits chez le peuple; plus d'énergie dans le pouvoir, jusqu'aux coups d'état inclusivement. Hors de là, il persiste dans son rôle de mécontent, promenant d'un journal à l'autre son pseudonyme de *Figaro* qu'il avait pris depuis le *pobrecito Hablador;* littéraire dans les feuilles ministérielles, politique dans les feuilles d'opposition, indépendant toujours, et n'épargnant au besoin, ni aux uns, ni aux autres, les petites perfidies de son ironie détournée. Dans une lettre qu'il écrivait un jour « aux rédacteurs du *Monde*, dans le monde ou ailleurs, » en réponse, je crois, à certaine provocation, il nous donne quelques détails sur sa façon de vivre :

« Je suis Figaro. Tout le monde sait qui est Figaro, et, si par hasard quelqu'un l'ignore, je dirai que Figaro et Mariano José de Larra sont entre eux comme chair et ongle, ni plus ni moins que le député Argüelles et la constitution de 1812, et qu'on ne peut blesser l'un sans détériorer un peu l'autre. Ensemble

(1) Voyez, dans la livraison du 15 avril dernier, *Madrid et la Société espagnole*.

nous vivons, ensemble nous écrivons, et ensemble nous nous rions de vous, des autres et de nous-mêmes.

« Pour plus amples renseignemens, nous écrivons dans le *Mundo* quatre petits articles par mois, où, comme barbier, il nous est facultatif de faire la barbe à quatre pratiques. Nous écrivons dans le *Redactor general*, et encore nous reste-t-il du temps pour rédiger dans l'*Español* la partie des théâtres et de la littérature : le tout moyennant honoraires bien et dûment assurés par traité, car nous vivons de cela et nous le tenons fort à honneur. Et avec l'aide de Dieu et de notre pauvre esprit, encore nous faut-il donner çà et là au théâtre, dans le plus bref délai, soit quelque drame lamentable, soit quelque comédie; puis arrivent les feuilletons de circonstance ou toute autre bagatelle qui se présente, ce qui ne manque pas. Nous avertissons en outre que nous signons tous nos écrits, en sorte que ni les lecteurs, ni la loi, s'il y a ici une loi, n'ont à se casser la tête pour deviner le nom de celui qui les amuse ou de celui qu'il s'agit de prendre au corps.

« En cas de mandat de déportation, notre malle est faite et nos lettres de recommandation pour les îles Canaries sont demandées, quoique nous ne comptions pas faire le voyage, parce que nous ne conspirons pas, et pour d'autres motifs. En fait de papiers, comme le gouvernement a eu la bonté de nous avertir d'avance qu'il viendrait les visiter, nous n'avons laissé que les lettres d'amour, qui feront passer un bon moment à M. le chef politique et aux témoins. Le reste, nous l'avons soigneusement caché (y compris les lettres de change, car, franchement, nous sommes un peu en défiance), bien qu'il ne s'y trouvât rien d'extraordinaire; mais, comme il s'y agissait de littérature et que nous ne considérons pas ceux qui prennent les gens comme très versés dans la matière, nous aurions craint qu'on ne vît dans une note en grec des signes maçonniques ou des chiffres de société secrète; dans divers sonnets à Philis de notre cru, un hommage à la république, ou, dans quelque élégie sur la mort d'un ami, l'oraison funèbre de l'*Estatuto*.

« Item, nous déclarons en bonne forme demeurer rue Sainte-Claire, n° 3, où nous pensons demeurer jusqu'à complète démolition, où on peut nous prendre le matin depuis neuf heures, et où nous rentrons la nuit fort tard et tous deux seuls, Figaro et le susdit Larra, bras dessus, bras dessous, ordinairement par la *calle Mayor*. »

Comme on a pu le remarquer dans les différentes citations qui remontent à 1834 et aux années suivantes, Larra a changé de genre en changeant de pseudonyme. Ferdinand mort, et mort tout de bon cette fois, notre pamphlétaire est devenu plus incisif, plus net, plus personnel, ne gardant de sa première manière que le bon sens pratique du bachelier don Juan Perez de Munguia et son impartialité si indulgente, si espagnole, qu'il continuera d'appliquer à tout,... même à l'assassinat. Qu'on ne se récrie pas. Nous sommes toujours en Espagne, et le morceau suivant m'a paru un chef-d'œuvre de logique indigène :

« Tu as appris sans doute à Paris les assassinats de Notre-Dame-de-Hort (1). Beaucoup de libéraux s'en sont affligés, et moi de même. Comme libéral, ma

(1) Un massacre de prisonniers factieux commis près de Barcelone.

foi ! non; mais simplement comme homme. Rapproche ces attentats, comme on les nomme, et qui, à la vérité, méritent bien ce nom, de ceux du 17 juillet, de triste mémoire pour les moines de Madrid, et je te dirai une chose :

« Quand je vois les principales populations du royaume se lever en tumulte, et, en dépit des garnisons, de la garde nationale, des autorités, renverser l'ordre et se livrer sur différens points, à différentes époques, sans tenir compte des sentimentales homélies des journaux, à de regrettables excès, difficilement je me hasarde à juger ces faits à la légère. Plus grands sont les excès, plus incroyable est l'oubli des lois, plus forte l'insurrection, et plus je m'obstine à leur chercher une cause. Ni dans l'ordre physique, ni dans l'ordre moral, je ne comprends que le moins produise le plus; je ne comprends pas d'événement qui ne soit naturel, et, pour moi, naturel et juste sont synonymes : d'où je conclus qu'une insurrection triomphante est chose aussi naturelle que l'éruption d'un volcan, si préjudiciable qu'elle paraisse. Une cause n'est pas une apologie; mais elle devient une atténuation, du moment où on m'accorde qu'une cause donnée doit avoir forcément un effet.

« Ceci posé, où le peuple espagnol voit-il son principal danger, le plus imminent? Dans le pouvoir laissé par une tolérance malentendue, et pendant longtemps, au parti carliste; dans l'importance qu'une indulgence, un dédain inopportuns ont donnée à la guerre civile. Le peuple ne voyait-il pas dans les couvens autant de foyers de la guerre, dans chaque moine un ennemi, dans chaque prisonnier carliste un criminel d'état toléré? Ne provenait-elle pas de ces mêmes ennemis, maîtres pendant des siècles de l'Espagne, la longue accumulation d'une antique rancune jamais soulagée? Quoi d'étonnant que la société assaillie en masse, en masse se défende? Quoi d'étonnant que, ne pouvant étouffer d'une fois l'ennemi dans ses bras, le peuple se rue sur la fraction la plus faible quand elle est à sa portée? Celui-là seul peut être généreux qui est déjà vainqueur. S'il est donné au gouvernement de juger et de condamner avec les formes légales, c'est qu'il est hors de cause, c'est qu'il représente l'impartiale justice; mais voudrait-on que, de deux athlètes au plus fort de la lutte, l'un continuât de combattre à outrance son ennemi, tandis que l'autre se contenterait de dire : « Attends un peu, ne me tue pas, car je vais appeler la justice qui est de mon parti pour qu'elle te pende ! »

« Le peuple n'est pas gouvernement; il est plus fort que le gouvernement, quand celui-ci ne sait pas comprendre et satisfaire ses vœux. La preuve, c'est qu'il mène à fin ses attentats sans que le gouvernement puisse les prévenir ou les empêcher. Ceci n'est pas louer les attentats, c'est énoncer les inconvéniens des mouvemens populaires, qui, pour mauvais qu'ils paraissent, sont naturels, comme il est mauvais, mais naturel, qu'un fleuve contenu par des digues trop faibles sorte irrité de son lit et inonde la campagne qu'il devait fertiliser.

« Note bien une chose. Qui put, il y a un an, ouvrir un déversoir convenable à ce fleuve et ne sut pas le faire a mauvaise grace, quand arrive la crue, à venir se plaindre du fleuve. Qu'il se plaigne plutôt de sa propre imprévoyance. Le gouvernement n'a pas su contenter la population à temps et donner une issue légale à ses justes colères, et son successeur, l'héritier de sa faute, ose se plaindre, de quoi? De ce que les peuples ne sont pas de carton, comme les uns et les autres l'avaient cru ! »

Voilà, j'espère, qui est clair et qui répond à tout : « Les peuples ne

sont pas de carton. » Le peuple a, comme vous et moi, ses appétits, ses goûts, ses besoins : tant pis pour les moines et pour les prisonniers carlistes, s'il s'est trouvé, à un moment donné, en appétit de sang! Ce pauvre peuple, après tout, ne pouvait pas ronger indéfiniment son frein. Si le gouvernement avait donné à temps « une issue légale à ses justes colères; » si le gouvernement, en d'autres termes, avait fusillé, un an auparavant, moines et factieux, le peuple n'en eût pas été réduit à se charger lui-même de la besogne. De qui le gouvernement se moque-t-il donc avec ses airs de prude! La conclusion est éminemment espagnole. Et notez bien que c'est Larra, une organisation raffinée, un esprit supérieur aux haines politiques, qui vous tient ce langage. Avec quelle absence de parti pris il ergote sur des cadavres! Avec quelle candeur d'impartialité il penche à croire que ces massacres sont bien réellement « des attentats! » Mais la logique avant tout : une cause étant donnée, — l'irritation du peuple contre les moines et les prisonniers factieux, — il devait s'ensuivre un effet : le massacre des moines et des prisonniers factieux. Le peuple se mêle parfois de raisonner, ni plus ni moins que le gouvernement et les journaux. Les peuples, encore une fois, « ne sont pas de carton! »

Je recommanderai ce passage de l'écrivain le plus délicat et à la fois le plus sincère qu'ait produit la révolution espagnole aux méditations de nos orateurs et de nos journaux. On est chez nous fort enclin à voir dans les réactions sanglantes auxquelles se livrent tour à tour, en Espagne, gouvernement et partis, l'indice de passions extrêmes, le principe de haines impérissables. Ce point de vue est essentiellement faux : rien, en Espagne, ne trouve plus d'indifférence que le sang versé. Ce qu'on demande uniquement au meurtre, c'est l'excuse de la nécessité ou de l'à-propos, une raison d'être bien constatée; ceci posé, tout est dit. Une anecdote exprimera cette nuance. Il y a quelques années, me trouvant en je ne sais plus quelle bourgade d'Aragon, Hijar, je crois, j'eus l'occasion de passer la soirée chez une notabilité du lieu. L'assistance était choisie. On agitait la question de savoir si Cabrera était un vrai *caballero* ou s'il n'était qu'un drôle, et, comme tous les avis de ce monde, les avis étaient fort partagés. « Moi, señores, j'ai pu le juger de près, dit la jeune maîtresse de céans en plongeant deux *azucarillos* dans mon verre. — Et où cela? m'écriai-je, au risque de commettre une indiscrétion. — Ici même, à la place où vous êtes. Je chantais comme ce soir, et don Ramon, qui est un *aficionado* (un dilettante, un amateur), avait la bonté de me complimenter; mais j'avais le cœur triste : cinq ou six factieux, avec leurs armes chargées, attendaient, là-bas, près du pont, à l'endroit où on fusille. Moi n'y tenant plus : « Puisque vous êtes si aimable, don Ramon, allez faire grace à ces deux pauvres miliciens qu'on va passer par les armes. » — Soyez sans inquiétude, señora, me dit-il en se levant; mais, pour ma part de pa-

radis, daignez continuer. — Et moi, confiante, de reprendre mes séguidilles, quand tout à coup une détonation horrible me fait tomber la guitare des mains. Je me retourne, et que vois-je? Le général encore debout dans l'embrasure de la porte, qu'il n'avait pas dépassée. — Ah! m'écriai-je, vous m'avez trompée, don Ramon! Il est trop tard! Et lui, avec une grace infinie : — *Señora mia*, ce n'est pas pour la vie de deux hommes que j'aurais consenti à perdre une seule note de votre voix. — Voyez-vous cette courtoisie? *Ven ustedes la cortesia?* » ajouta pour tout commentaire la señora, oubliant, d'une seconde à l'autre, les miliciens fusillés pour le madrigal de don Ramon, qui fut proclamé d'une commune voix un parfait *caballero*.

Voilà la galanterie espagnole, et voilà aussi la cruauté espagnole. Non moins exécré que chez nous, s'il est isolé, sans à-propos, sans motif, le meurtre s'efface totalement devant la chose dont il est le signe. Cabrera laissait fusiller deux pauvres diables dans une intention de madrigal; les égorgeurs et les incendiaires de Hort, de Madrid, de Saragosse, de Reus, de Tarragone, de Barcelone, ne voulaient que protester à leur manière contre le modérantisme excessif du gouvernement, et dès-lors, de part et d'autre, il n'y avait pas de quoi s'exclamer. La torche, le couteau, la fusillade, n'étaient ici que la traduction matérielle d'un sentiment légitime en soi : zèle politique ou galanterie. Larra, si tolérant pour la violence motivée, est en revanche impitoyable pour la violence gratuite. Il s'explique à merveille comment le peuple, faute d'un moyen légal de protester, a pu recourir au massacre; mais il ne comprend pas que le gouvernement, qui avait à sa disposition des tribunaux, ait puni la violation des lois par une autre violation, c'est-à-dire, qu'il ait fait fusiller ou déporter sans jugement les principaux fauteurs des troubles. « Assassinats pour assassinats, puisqu'il en faut, s'écrie Larra dans son majestueux bon sens, je préfère encore l'assassinat par le peuple à l'assassinat par le gouvernement. » — Figaro! Figaro! le gouvernement serait-il par hasard de carton?

Cet impassible procédé d'appréciation, il l'applique à tout. S'agit-il, par exemple, de l'exécution de la mère de Cabrera et de l'horrible boucherie de femmes qui s'ensuivit; ce qui le frappe avant tout, ce n'est pas le côté atroce de cette hécatombe de crimes, c'est le côté inutile, absurde, niais, et sa raillerie, soyez-en sûr, pénétrera plus avant dans la fibre espagnole que ne pourrait le faire le sérieux le plus indigné.

« Il est toujours bon de remonter au principe des choses, au tronc plutôt qu'aux branches. Or, le principe de l'existence des factieux, c'est qu'il y a eu des mères pour les enfanter : *Ergò*, si l'on fait place nette des mères, que reste-t-il? Les théologiens l'ont dit : *Sublatâ causâ tollitur effectus*. C'est dommage que le grand-père n'ait pas vécu encore; car plus avant on extirpe, plus sûre est l'opération. Mais il a fallu nous contenter de la mère. Il est prouvé que, de même que la force de Samson était dans ses cheveux, le venin des factieux est

dans leur mère. Arrachez-leur ce fiel, et vous les rendez plus doux que mauves. Voilà, dis-je, ce que l'expérience a prouvé, vu que, des suites de la chose, l'autre (Cabrera) n'en a fusillé que trente. Qui sait combien davantage il en eût fusillé s'il avait encore eu sa mère! Le fait est que les femmes sont le seul obstacle à la prospérité de l'Espagne, et, tant que nous n'en finirons pas avec elles, il ne faut espérer ni trêve ni repos. Quant aux sœurs, comme elles étaient mariées à des gardes nationaux, la moitié de la fusillade revenait de droit à ceux de là-bas et l'autre moitié à ceux d'ici; mais nous, plus alertes, nous avons prestement fusillé le tout. Bienheureux sont, en temps de héros, les enfans-trouvés, car ils n'ont ni père ni mère qu'on leur fusille! »

Un écrivain qui débuta en même temps que Larra, M. Mesonero, a aussi abordé le pamphlet, mais accidentellement et comme complément de piquantes esquisses de la vie madrilègne, qui l'ont placé, sous le pseudonyme du *curioso parlante*, non loin de Cervantes et de Quevedo. Quelques chapitres de son *Panorama matritense*, entre autres la *politicomanie*, où il a saisi très heureusement la physionomie de ce public bavard et crédule qui ressuscite au-delà des Pyrénées, avec un sérieux plus naïf toutefois, la race éteinte de nos nouvellistes du Palais-Royal; *l'Étranger dans sa patrie, le Retour de Paris*, où il nous montre la lutte des vieilles mœurs contre l'imitation française; divers traits semés çà et là dans ses autres cadres font regretter que M. Mesonero n'ait pas tenté de plus larges trouées dans cette mine féconde. Comme l'auteur du *pobrecito Hablador*, qu'il rappelle ici, et par la forme et par le choix des sujets, il n'effleure que le côté typique, moral, abstraction faite des événemens du jour. Sous les pseudonymes d'*Abenamar* et de l'*Estudiante*, MM. Santos Lopez Pelegrin et Segovia ont publié plus tard quelques études semi-politiques, semi-littéraires, où apparaît, dans les bons momens, l'entrain humoristique de Larra, moins la saillie traîtresse et imprévue. Mais c'est à M. Lafuente, l'auteur du *Fray Gerundio*, que revient sans conteste la vice-royauté du pamphlet.

Le *Fray Gerundio*, petit cahier hebdomadaire mal imprimé sur un papier grisâtre, a joui, de 1837 à 1842, d'une vogue colossale qui s'est étendue jusqu'au public *manolo*, le plus difficile et le plus blasé des publics. C'est un dialogue continu entre le frère Géronte, un moine plein de sens et d'expérience, et le frère pourvoyeur du couvent, le naïf Tirabeque, charmant type de niais exhumé de la vieille comédie. Les colonels retraités, les veuves de généraux, les religieuses décloîtrées, tout ce peuple de faméliques pensionnaires de l'état qui s'est réfugié à Madrid; les non-sens parlementaires, les bévues des journaux, les bulletins des armées du nord et du centre, qui ont fait mourir trois ou quatre fois la population de l'Espagne; l'officier bravache et son épée vierge, les grands hommes d'un quart d'heure et les célébrités inexpliquées, tout passe au tamis d'une causerie vulgaire, bourgeoise et par cela même à la portée du plus candide *batueco*. La saillie se fait bien un peu

attendre; mais il y a tant de malice rentrée dans le patient bavardage de Fray Gerundio, tant de curiosité sincère et de bêtise épanouie dans les interrogations du crédule Tirabeque, qu'on se surprend souvent à sourire entre deux banalités qui, ailleurs, n'auraient pas de sel. M. Lafuente a clos la série des pamphlétaires; après lui, et même de son temps déjà, la satire s'est éparpillée, l'invective aux lèvres, dans une douzaine de petits journaux faits à l'image de notre presse charivarique, et qui meurent et renaissent deux ou trois fois l'an. On fusille quelquefois les rédacteurs. Les pamphlétaires de la bonne vieille race cervantesque se sont peu à peu retirés de cette mêlée compromettante; ils avaient les mains trop blanches pour le pugilat. Fâcheuse au point de vue littéraire, cette dégénération de l'esprit satirique implique d'ailleurs une tendance rassurante. Quand les passions politiques deviennent systématiques et franchement haineuses, les partis sont bien près de se constituer. Or, ce qui manque surtout à l'Espagne, ce sont des partis réels, des partis saisissables, dont le triomphe ou la défaite représente une idée, un fait, une solution.

Le goût littéraire du public a su, disons-le, résister à cette invasion de la grosse invective, et la preuve, c'est que, faute d'alimens actuels, il revient à Larra, dont les pamphlets, soigneusement recueillis et édités, sont devenus un livre classique. Je n'ai donné sans doute qu'une idée bien faible, bien incomplète de Larra. J'ai dû omettre bon nombre de ses meilleurs traits, qu'il m'eût fallu parfois aller ressaisir par lambeaux, en les amenant et les expliquant par d'allanguissans commentaires, en mille écrits étrangers à la politique, étrangers à mon sujet, contes, poésies, boutades philosophiques, critique littéraire. Voltaire, chez nous, et, à certains égards, Charles Nodier, donneraient seuls une idée approchante de ce vagabondage intellectuel qui laisse ainsi un peu de sa pensée à tous les buissons. J'ai pourtant mis en saillie, je crois, les deux traits principaux de ce facile et piquant humoriste : un bon sens imperturbable qui devine le fond des choses sous le vernis de l'habitude ou sous le clinquant de l'imitation; un cachet d'*espagnolisme* dans l'idée et dans la forme, parfois involontaire, parfois calculé, qui prépare un accueil confiant à ses plus irritantes vérités. Nul écrivain n'a froissé plus de préjugés, plus de vanités, plus d'égoïsmes que Larra, et il a laissé des admirateurs et des amis dans tous les camps. Quel dommage que le suicide l'ait saisi en pleine jeunesse, en 1837, juste au moment où les contre-sens révolutionnaires, qu'il avait entrevus par une sorte de prescience plutôt que par l'observation, allaient se dérouler dans toute leur folle crudité! On sait quelle fut sa mort. Le railleur si plein de bonhomie, le sceptique tolérant, l'indulgent persiffleur du *werthérisme* littéraire se tua, à la façon de Werther, d'un coup de pistolet, pour une autre Charlotte. Disons-le pour son excuse, Larra ne fut absurde et maniéré que cette seule fois. Un découragement profond qui perce en ses causeries les

plus reposées et les plus souriantes, et qui, dans cette ame impressionnable, n'attendait qu'un prétexte pour prendre corps; la conscience trop intime peut-être de sa valeur personnelle au milieu des inertes individualités, des anachronismes vivans qui lui disputaient à cette époque l'air et l'espace; enfin le contraste fréquemment évoqué dans ses écrits de la passivité de l'Espagne, — vouée, en politique comme en littérature, au régime énervant des traductions, — avec l'initiative créatrice de la France, qu'il avait visitée en un de ses plus chaleureux momens, en pleine fièvre de 1835, voilà, je l'ai toujours pensé, ce qu'il y a de plus réel au fond de ce suicide. Larra est mort de cette maladie morale qui fit la mélancolie de Molière et la misanthropie de Moratin : mystérieuse réaction de la pensée qui se repose dans la tristesse intérieure des rires qu'elle a épandus au dehors; lassitude de l'observateur qui a trop vu et trop bien vu; dégoût suprême dont Dieu semble vouloir punir ceux qui étudient trop avant son œuvre, et qui offre au scalpel un cadavre là où le regard admirait une Vénus. Pour Larra, le cadavre c'était l'Espagne, en proie à une décomposition lente sous l'orgueilleux monument de son passé. Il refusait de croire à son réveil, et cette idée poursuit partout notre pamphlétaire, soit que, par la bouche du candide Niporesas, il promette une neuvaine à « sainte Rita, patronne des impossibilités (*abogada de imposibles*), pour la prospérité de la patrie, » soit qu'à l'autre bout de sa carrière, hélas! si courte, il écrive un de ses plus excentriques chapitres : *le Jour des morts de* 1836. Ce jour-là, Figaro s'est levé avec une humeur noire. « Un homme qui croit à l'amitié, dit-il, et qui parvient à la voir en dedans, un ingénu qui s'est amouraché d'une femme, un héritier dont l'oncle d'Amérique meurt sans testament, un porteur de bons des cortès, une veuve à qui l'on a assigné une pension sur le trésor espagnol, un député nommé dans les avant-dernières élections, un militaire qui a perdu une jambe pour l'*estatuto* et qui est resté sans jambe et sans *estatuto*, un grand qui fut libéral et qui est resté libéral tout court en devenant sénateur, et un général constitutionnel poursuivant Gomez, image fidèle de l'homme qui court après le bonheur sans pouvoir l'atteindre, un rédacteur du *Monde* emprisonné en vertu de la liberté de la presse, un ministre d'Espagne et un roi constitutionnel enfin, sont tous des êtres joyeux et folâtres par comparaison à la mélancolie qui m'accablait ce jour-là. » Dans cette disposition d'esprit, Figaro va traverser le Manzanarès avec la foule qui se rend au cimetière; mais, en chemin, il s'aperçoit que le cimetière est Madrid même, « vaste cimetière où chaque maison est la niche d'une famille, chaque rue le sépulcre d'un événement, chaque cœur l'urne cinéraire d'une espérance ou d'un désir, » et Figaro s'arrête devant les principales tombes :

« LE PALAIS. Sur le frontispice on lisait : « *Ci-gît la royauté : née sous le règne d'Isabelle-la-Catholique, morte à la Granja d'un coup d'air.*

« L'Arsenal. *Ci-gît la valeur castillane, avec tous ses insignes.*

« Les ministères. *Ci-gît la moitié de l'Espagne; elle est morte de l'autre moitié.*

« La prison. *Ici repose la liberté de la pensée.* — Deux rédacteurs du *Mundo* étaient les figures lacrymatoires de cette grande urne. On voyait en relief une chaîne, un bâillon et une plume. Cette plume, dis-je à part moi, est-ce celle des écrivains ou celle des *escribanos?* Tout est possible en prison.

« La bourse. *Ci-gît le crédit national.* Semblable aux pyramides d'Égypte, m'écriai-je, est-il possible qu'on ait érigé un si vaste monument pour enterrer une si petite chose!

« La victoire. *Celle-ci gît pour nous dans toute l'Espagne.* Là il n'y avait ni épitaphe, ni monument. Un petit écriteau, que le plus aveugle eût pu lire, y disait seulement : « La junte d'aliénation des couvens a acheté à perpétuité ce terrain pour sa sépulture. »

Hommes, choses, institutions, tout passe ainsi à la file dans ce nécrologe semi-railleur, semi-courroucé, tout, jusqu'au catholicisme, que Larra personnifie dans la cloche qui sonne et qu'il plaint d'avance d'être seule condamnée en Espagne « à mourir pendue. » Depuis la constitution, en effet, on ne mourait plus pendu en Espagne : on n'y mourait que garrotté ou fusillé. Le pessimisme de Larra trouvait plus d'une excuse dans les circonstances. La révolte de la Granja venait d'ébranler les faibles élémens de rénovation légués par 1834 avec le sol monarchique où ils reposaient, et l'émeute ne créait rien à la place, et la guerre, ajoutant une destruction de plus à ce chaos de destruction, promenait l'étendard carliste des Castilles en Catalogne, de l'Estramadure aux Pyrénées. Tout s'est reconstitué pourtant, et cela par la seule force des choses, sans cause bien définie, sans le concours apparent des hommes, des idées et des nécessités, comme s'il y avait enfin, au fond de ces masses agitées, un je ne sais quoi qui gravite, à leur insu, vers l'organisation et l'équilibre. N'est-ce pas là un indice certain de vitalité? On disait la guerre interminable, et la guerre a fini juste au moment où la faction venait de se retremper en trois victoires. On disait le principe monarchique mort, et la royauté est sortie intacte, non-seulement de la révolte de la Granja, mais de l'épreuve bien autrement dangereuse que lui réservait Espartero. On voyait dans l'opposition de 1840 un noyau de républicanisme, et ces soi-disant républicains se sont trouvés conduits à devenir les instrumens actifs de la restauration de 1843. On croyait le crédit ruiné et uniquement retenu au penchant de la banqueroute par l'expédient momentané, précaire, de l'aliénation des biens du clergé, et cependant la vente de ces biens a pu être suspendue sans que le crédit ait de nouveau fléchi, et la banque de Saint-Ferdinand, qui plus est, a recommencé ses avances, un moment interrompues. A ces reconstitutions successives, il faut ajouter des progrès réels. L'action gouvernementale s'est considérablement centralisée; les réformes réputées les plus dangereuses se sont accom-

plies comme par enchantement. Les *ayuntamientos* et les députations provinciales, ces noyaux d'insurrections, à qui la législation ancienne livrait l'autorité et l'impôt, ont été réduits au rôle passif de nos conseils municipaux et de nos conseils-généraux. La nomination du sénat a été rendue à la couronne, et la couronne peut se faire de cette assemblée un auxiliaire puissant, si elle a soin de la recruter dans l'aristocratie territoriale. La propriété foncière représente, en effet, des intérêts diamétralement opposés à cette coalition d'employés et d'entrepreneurs de contrebande qui repousse le remaniement des tarifs, point de départ de la réforme financière, et qui, investie de la majorité par de mauvaises lois électorales, se retrouve invariablement au fond de toutes les crises ministérielles, de toutes les insurrections. La création d'un conseil d'état est venue opposer enfin au péculat bureaucratique, cet autre élément de désorganisation, une digue que le temps et le choix intelligent des hommes fortifieront peu à peu. Il reste encore énormément à faire, la révolution est à recommencer presque entièrement; mais le principal instrument est trouvé, et tout semble en favoriser l'action. Le gouvernement a fait une encourageante expérience de l'audace, et l'audace est en Espagne une condition essentielle de succès. Les intérêts rétrogrades qui s'agitent encore à la surface du congrès sont tombés, en outre, dans un découragement visible : de nombreuses déceptions leur ont démontré que tout changement de ministère ou de système aboutissait invariablement aux mêmes essais de réforme, aux mêmes nécessités. Un peu de sang jeune enfin s'est infiltré dans ce vieux corps usé du libéralisme de 1812; la génération nouvelle, que Larra appelait à grands cris, compte déjà, dans le milieu où se recrutent ministres, sénateurs et députés, de nombreux représentans, et c'est à leur influence qu'est principalement due l'adoption des réformes fondamentales que je viens d'énumérer. L'esprit d'imitation y domine sans doute; mais ici, du moins, l'imitation est opportune, logique, dégagée des incohérences et des réminiscences contradictoires que les vieux constitutionnels de 1812 empruntaient à l'amour-propre d'auteur. Grace aux nouveaux venus, la fraction réactionnaire de la bourgeoisie ne règne plus en droit; l'action politique du pouvoir et de l'aristocratie est légalement constituée : il ne reste plus qu'à émanciper le peuple, à l'éclairer, à l'initier peu à peu à la vie politique, à le ramener en un mot dans le courant réformiste qu'il eût suivi de lui-même, si de maladroites défiances ne l'en avaient pas exclu. La révolution ne sera véritablement forte, véritablement féconde, que le jour où elle aura renoué l'alliance tacite et momentanément rompue de la royauté et de la démocratie.

GUSTAVE D'ALAUX.

ÉTUDES SUR L'ANTIQUITÉ.

Sappho et les Lesbiennes.

I.

L'île de Lesbos était fertile en bons vins et en belles femmes. Il s'y faisait un grand commerce de l'un et de l'autre. Placée sur la route des colonies grecques de l'Asie Mineure, elle se trouvait être tout à la fois une station et un entrepôt; marchands, voyageurs, matelots, y affluaient de toutes parts; les mœurs y étaient donc fort dissolues. Dans ce pays trop favorisé du ciel, un sang si beau, des vins si généreux, le climat seul et l'air tantôt allanguissant, tantôt chargé des parfums pénétrans de la mer, développaient la vie sensuelle naturellement: or, il n'y a pas loin de la vie sensuelle à la vie corrompue. Qu'on y ajoute cette multitude de passagers, gens de mer et gens de commerce; on comprendra facilement comment cette île put devenir très vite un foyer de débauche, et, pour parler comme les anciens, un séminaire de courtisanes.

Nous prions la délicatesse moderne de ne point s'alarmer outre mesure et de se résigner pour un moment à étudier sérieusement et sans pruderie une petite page des mœurs antiques. Sur ce chapitre et sur un ou deux autres plus graves encore que nous toucherons en passant, la morale des Grecs n'était pas la nôtre; mais telle est la nécessité de notre sujet: les admirables poésies de Sappho ne s'expliquent que par sa vie, sa vie est inséparable de celle des Lesbiennes, et il est impossible de parler des Lesbiennes sans dire quelques mots de l'histoire des courtisanes grecques. Suivons donc cet enchaînement dans l'ordre inverse.

Pour arriver jusqu'à Sappho, dont la vie tout entière fut vouée à l'amour, passons à travers ces bois de myrtes aux ombrages mystérieux qui entouraient le temple d'Aphrodite.

C'était le grand législateur Solon, comme le rapporte Plutarque sur un grand nombre d'autres témoignages, qui avait introduit à Athènes l'usage des courtisanes, afin d'assurer la morale publique. Il en avait fait venir d'Ionie. En effet, ce fut surtout la plus célèbre des colonies ioniennes, Milet, patrie d'Aspasie, qui partagea avec Lesbos, patrie de Sappho, le privilége de fournir à toute la Grèce des courtisanes admirables. — Leur beauté naturelle n'était rien; c'était l'éducation (tant la moralité et l'immoralité se mêlent chez les Grecs, peuple artiste et voluptueux!) qui donnait aux courtisanes tout leur prix. Cette éducation était remarquable à beaucoup d'égards. — L'éducation complète se divisait en deux branches principales, la gymnastique et la musique. La gymnastique comprenait tout ce qui regarde le corps; la musique, tout ce qui regarde l'esprit. A la gymnastique proprement dite, qui dégageait la beauté des membres suivant les rhythmes naturels, qui en faisait saillir les formes avec proportion et qui les assouplissait en les fortifiant, se rattachait la danse, qui les développait suivant les rhythmes de l'art, et qui, outre les mouvemens cadencés et les poses harmonieuses, enseignait les poses lascives et les mouvemens passionnés, ces *motus Ionicos* dont parle Horace. Je n'entre pas dans ce détail; qu'on lise Athénée, les *Dialogues des Courtisanes* de Lucien et les *Lettres* d'Alciphron (1). La danse était la transition et le lien entre l'éducation du corps et l'éducation de l'esprit, car elle se rattachait d'un autre côté à la musique. La musique, comme son nom l'exprime, comprenait tous les arts des muses, c'est-à-dire la poésie, la philosophie, etc., outre la musique même. « La musique, dit Platon, est la partie principale de l'éducation, parce que le nombre et l'harmonie, s'insinuant de bonne heure dans l'ame, s'en emparent et y font entrer avec eux la grace et le beau. » D'un autre côté, les matérialistes définissent la musique un excitant pour les nerfs. Il est difficile en effet d'assigner quelle est, dans l'émotion musicale, la part de l'ame, la part des sens. Or, la musique ionienne, rude d'abord, mais qui s'était adoucie, puis corrompue en même temps que les mœurs, était celle qui amollissait les ames et qui chatouillait les sens. On pourrait diviser la musique tout entière en musique fortifiante et musique énervante. Les mêmes arts, selon l'emploi qu'on en fait, rendent l'ame et le corps plus habiles soit au vice, soit à la vertu, et la gymnastique aussi bien que la musique, la danse aussi bien que la poésie, entraient dans l'éducation sévère des vierges de Lacédémone comme dans l'éducation corrompue des courtisanes de Milet et de Lesbos. La poésie, pour celles-ci, était surtout l'expression harmonieuse de l'amour. La philosophie même

(1) Voyez aussi, pour commentaire perpétuel, les sculptures du musée secret de Naples.

n'était pour elles qu'un ornement de l'esprit et un assaisonnement aux plaisirs des sens; d'ailleurs, c'était la philosophie épicurienne et la philosophie cynique qu'elles cultivaient le plus volontiers.

Pour leur donner une éducation si variée et si étendue, on les élevait en commun. Il y avait en quelque sorte des colléges ou des couvens de courtisanes. C'est là qu'on les formait par tous les arts à l'art unique de l'amour, c'est là que par tous les procédés et les raffinemens imaginables on les aiguisait pour la volupté. Les courtisanes les plus lettrées et les plus habiles instruisaient les plus jeunes. On entrevoit déjà combien de corruption fermentait au dedans de ces espèces d'écoles avant de se répandre au dehors, et quelles étaient les mœurs des Lesbiennes. Et pourtant, en Grèce, comme en Égypte, comme dans l'Inde (1), c'était souvent à l'ombre de la religion que ces congrégations se formaient. Un fragment de Pindare, extrêmement joli, célèbre la consécration d'une de ces sortes de couvens à Corinthe, dans le presbytère même, comme nous dirions aujourd'hui, d'un temple de Vénus. Il est vrai qu'il y avait dans cette ville, comme à Athènes et à Abydos, des temples *à Aphrodite publique*. Celui de Corinthe était desservi par plus de mille courtisanes que les habitans et les habitantes avaient ainsi vouées à la déesse. On les appelait les *hiérodules*, c'est-à-dire les prêtresses ou plutôt les *sacristaines* du temple. Tous les négocians de la Grèce et de l'Asie qui débarquaient là de l'un et de l'autre côté de l'isthme faisaient de grandes dépenses avec ces femmes. De là le proverbe : « Ne va pas qui veut à Corinthe. » Cela formait une partie notable de la richesse de cette puissante cité. Les courtisanes prenaient part non-seulement aux fêtes d'Aphrodite, mais aussi à d'autres cérémonies nationales. On le voit, leur éducation était plus qu'une branche d'industrie, c'était presque une institution.

Une institution très réelle, destinée à entretenir et à perfectionner la race, c'étaient les concours de beauté. Il y avait à Lesbos, à Ténédos et ailleurs, des concours de beauté pour les femmes, comme il y en avait pour les hommes chez les Éléens (on sait que les Grecs ne rougissaient point d'aimer le beau sans distinction de sexe). Peut-être même les concours de femmes existaient-ils dès le temps d'Homère. Au neuvième chant de l'Iliade, dans l'énumération des présens que le roi Agamemnon fait proposer à Achille pour apaiser sa colère, on lit :

« Il te donnera encore sept femmes habiles dans les beaux ouvrages, sept Lesbiennes, qu'il avait choisies pour lui lorsque toi-même t'emparas de Lesbos bien bâtie, et qui remportèrent alors sur toutes les autres femmes le prix de la beauté. »

Le mot *alors* ne permet pas de regarder cette phrase comme métaphorique. Il est curieux que les femmes proposées à Achille soient pré-

(1) En Égypte, les almehs; dans l'*Inde*, les bayadères.

cisément de Lesbos. On ne dit pas qu'elles soient musiciennes ou poètes, la civilisation à cette époque n'est pas encore très avancée, mais elles sont belles entre toutes les femmes, et elles sont habiles dans les beaux ouvrages, c'est-à-dire à filer, ou à broder des voiles, ou à faire des tapisseries. — Vraisemblablement, ce n'était pas seulement chez les Grecs que de tels concours avaient lieu; on dirait du moins que la Bible mentionne quelque chose d'analogue à propos d'Esther et d'Assuérus :

De l'Inde à l'Hellespont ses esclaves coururent;
Les filles de l'Égypte à Suze comparurent;
Celles même du Parthe et du Scythe indompté
Y briguèrent le sceptre offert à la beauté.
. . . .
Qui pourrait cependant t'exprimer les cabales
Que formait en ces lieux ce peuple de rivales?
. . . .

Mais ici c'est au profit d'un seul homme, sorte de sultan, que le concours a lieu; chez les Grecs, c'était au profit de tous.

On conçoit combien ces concours révélaient et produisaient de femmes admirables, et qui joignaient à la beauté du corps tous les agrémens de l'esprit. Au reste, le corps seul eût suffi à l'adoration de la plupart des Grecs; cette adoration était poussée plus loin qu'on ne saurait croire. Platon, dans sa république idéale, condamne à mort ceux dont le corps est mal fait, et Lycurgue avait permis que la même chose eût lieu dans sa république réelle : les enfans mal conformés étaient jetés dans un gouffre. On n'imagine pas jusqu'où cette passion du corps pouvait aller. « Une courtisane célèbre par la beauté de sa taille est enceinte, voilà un beau modèle perdu; le peuple est dans la désolation, on appelle Hippocrate pour la faire avorter; il la fait tomber, elle avorte; Athènes est dans la joie, le modèle de Vénus est sauvé. » L'art entourait de son prestige tant de corruption; la poésie illustrait la débauche, l'esprit et la beauté couvraient tout. Sappho en sera une preuve éclatante. Lesbos et Milet étaient les deux principales pépinières de courtisanes, mais non pas les seules. Nous avons nommé aussi Corinthe, Ténédos, Abydos. Il y en avait d'autres encore, sans parler de la Lydie, où toutes les filles, comme Hérodote le raconte, se prostituaient pour s'amasser une dot, et faisaient ce métier jusqu'à leur mariage seulement. Cette dissolution se répandait de là dans toute l'Asie et dans toute la Grèce; elle avait pénétré à Sparte même après la guerre du Péloponnèse, mais plus modérément qu'ailleurs. Les Spartiates disaient que Vénus, en traversant l'Eurotas, avait jeté son miroir, ses bracelets, sa ceinture, et qu'elle avait pris une lance et un bouclier pour entrer dans la ville de Lycurgue.

Qu'on se figure donc, au sortir de ces écoles et de ces concours, une courtisane ainsi belle, ainsi ornée de tous les talens et de toutes les

graces, ainsi armée de toutes pièces pour la séduction, ainsi victorieuse entre tant d'autres qui toutes méritaient de vaincre : il faut avouer qu'elle avait son prix. Alors quelque riche marchand, ou bien quelque homme politique, riche aussi par conséquent, l'achetait et l'emmenait dans sa patrie. Elle devenait sa maîtresse, ou même sa femme; ces attributions, très diverses en droit, n'étaient pas toujours très bien définies en fait. Elle partageait sa vie, non-seulement privée, mais publique, pour peu qu'elle eût d'ascendant et d'esprit; elle était son poète, sa musicienne, sa danseuse, son orateur même, et quelquefois, lorsqu'il devait monter à la tribune, elle lui préparait ses discours. Aspasie en fit plusieurs pour Périclès, le plus éloquent de tous les Grecs, pour Périclès, qui demandait aux dieux chaque matin, non pas la sagesse, mais l'élégance du langage, et qu'il ne lui échappât aucune parole qui blessât les oreilles délicates du peuple athénien. Cette élite des courtisanes s'appelait d'un nom particulier, ἑταῖραι, les maîtresses. Dans les courtisanes proprement dites, dans celles qui n'appartenaient pas à tel ou tel homme, mais se donnaient tour à tour à plusieurs, il y a lieu de distinguer plusieurs variétés : les unes, qui avaient de l'esprit, ne se prostituaient pas sans choix et sans élégance; elles tournaient en art cet affreux métier et mêlaient quelque grace à ces turpitudes; elles se promenaient magnifiquement vêtues, tenant à la main ou entre leurs lèvres une petite branche de myrte. Les autres allaient dans les banquets danser et jouer de la flûte ou de la lyre. D'autres encore, sans esprit, sans éducation, avides de gain et de débauche, se vendaient à tous au hasard. Plaute les compare aux buissons, tondant tous les moutons qui passent. Térence oppose au luxe qu'elles étalent en public le désordre dégoûtant de leur chambre. Plaute et Térence traduisent les comiques grecs, que nous n'avons plus. Enfin il y en avait un grand nombre qui, spirituelles ou stupides, avides ou débauchées, belles ou laides, peu importe, ne l'étaient pas à leur profit, mais au profit des marchandes hideuses qui les parquaient et qui les exploitaient. Un fragment curieux du poète comique Alexis donne des détails, qui semblent modernes, sur la manière dont celles-ci déguisaient leurs défauts physiques : ni le fard, ni les corsets, ni les crinolines ne sont oubliés. Les premières de toutes, les ἑταῖραι, méritent seules de nous occuper.

Elles seules, dans la société antique, pouvaient jouer le rôle de ce que l'on nomme les femmes du monde dans la société moderne; elles seules pouvaient avoir quelques lumières, quelques talens; elles seules pouvaient se trouver mêlées à la vie des hommes; elles seules pouvaient produire par leur commerce des entretiens agréables, analogues à ce que nous appelons la conversation, car, sans elles, il faut convenir que l'antiquité n'eût guère connu que la dissertation; elles seules pouvaient prendre part aux banquets, et les banquets étaient, avec les portiques, à peu près les seuls lieux de réunion où l'on échangeât des

idées, les seuls salons ou les seuls cercles d'alors. En effet, quelle était dans l'antiquité la condition légitime de la femme? Elle était élevée dans une ignorance presque complète; elle vivait à l'écart dans le gynécée. Filer de la laine, faire des vêtemens, distribuer leur tâche aux servantes, servante elle-même, peu s'en faut, ou intendante, pour ne rien outrer, telles étaient ses occupations. Le gnomique Phocylide, et bien d'autres après lui, recommandent de tenir la jeune fille sous les verrous, invisible jusqu'à son mariage. En sortant de la maison maternelle pour entrer dans la maison d'un époux, la jeune fille ne faisait que passer d'un gynécée dans un autre. La fiancée montait sur un char, entre le fiancé et le garçon d'honneur; on portait alentour les flambeaux d'hyménée, et, lorsqu'on était arrivé à la maison que devaient habiter les époux, avec ces flambeaux on brûlait devant la porte l'essieu du char; cela signifiait que la jeune épouse entrait dans la maison pour n'en plus sortir. Toutefois il ne faut pas prendre ce mot au pied de la lettre; mais la réclusion intellectuelle et morale, pire que l'esclavage physique, tel était le sort de la femme que l'on appelait libre. Sa liberté corporelle même n'existait guère que de nom. Son père et sa mère la livraient à son époux presque comme une chose. « Jeune fille, dit Catulle dans un chant d'hyménée, tu ne dois pas résister à celui à qui ton père t'a livrée, ton père et ta mère à qui il faut obéir! Ta virginité n'est pas à toi seule, elle est en partie à tes parens : un tiers a été donné à ton père, un tiers à ta mère, un tiers seulement est à toi; ils sont deux contre toi, et ils ont donné leur part à leur gendre, ne lui résiste point. » Le tour gracieux et spirituel ne rachète pas ce qu'il y a de dur au fond de cette idée. Filles, épouses, mères de famille, — comme Périclès, dans l'oraison funèbre que lui prête Thucydide, le dit aux veuves des guerriers morts, — « toute la gloire des femmes devait se réduire à faire parler d'elles le moins possible, soit en mal, soit en bien. » Ainsi l'homme s'est réservé le droit de vivre réellement, le droit de penser et de sentir; la femme n'est pas un être semblable à lui. Que dit l'esprit élevé de Platon? « Il est vraisemblable que les hommes lâches seront changés en femmes à la seconde naissance. » Que dit le poète Simonide d'Amorgos, pour ne point citer tous les autres, excepté Homère? La nature de la femme est formée, selon lui, de dix élémens, ou bien il y a dix espèces de femmes : la première tient de la truie fangeuse, la seconde du renard rusé, la troisième de la chienne hargneuse, la quatrième de la terre brute, la cinquième de la mer capricieuse, la sixième de l'âne entêté et coureur, la septième de la belette maigre et voleuse, la huitième du cheval à la belle crinière, la neuvième de la guenon laide et méchante, la dixième enfin de l'industrieuse abeille. Cette analyse forme une centaine de vers très pittoresques. A part la forme plus qu'hyperbolique, telle est à peu près, au sujet de la femme, la pensée de l'antiquité tout entière. Peut-on s'étonner après cela de la

condition inégale qui fut assignée chez les Grecs à un être considéré comme tellement inférieur? A Sparte seulement, la condition de la femme fut un peu différente, la législation de Lycurgue lui donnant un rôle politique; mais, à Athènes et dans les autres républiques de la Grèce, elle fut telle que nous avons dit. Dans l'*Économique* de Xénophon, Socrate demande à Ischomaque si sa femme a appris de ses parens à gouverner une maison. « Eh! que pouvait-elle savoir quand je l'ai prise, répond Ischomaque, puisqu'elle n'avait pas encore quinze ans, et qu'on avait jusque-là veillé avec le plus grand soin à ce qu'elle ne pût voir, entendre, apprendre que le moins de choses possible? N'était-ce pas assez de trouver en elle une femme qui sût filer de la laine pour faire des vêtemens et surveiller le travail des servantes? » Voilà tout ce que la jeune fille avait appris de ses parens; elle apprenait de son époux à commander les esclaves, elle les soignait quand ils étaient malades, elle avait des enfans, elle les élevait et elle administrait la maison. Homère, pour désigner les épouses, se sert de cette périphrase (*Odyssée*, VII, 68) : « Les femmes qui gouvernent la maison sous les ordres de leur mari. » Phidias avait donné pour attribut à sa Vénus d'Élide une tortue et à sa Minerve un serpent, pour indiquer que les jeunes filles doivent vivre renfermées et que les femmes mariées doivent garder leur maison et vivre en silence. « Je hais une savante, dit Hippolyte dans Euripide; loin de moi et de ma maison celle qui élève son esprit plus qu'il ne convient à une femme. » Tout le monde enfin connaît les vers de Juvénal, qui pourraient servir d'épigraphe aux *Femmes savantes* de Molière.

Ainsi donc les courtisanes seules pouvaient être musiciennes, lettrées, philosophes. Il y eut bien quelques femmes vertueuses qui s'occupèrent de philosophie, par exemple la femme et la sœur de Pythagore, Théano et Thémistoclée, puis les quatre filles du même philosophe, puis les cinq filles de Diodore, maître de Zénon de Cittion, et enfin la célèbre Hypatie, qui vécut en sage et qui mourut en martyr : nous nommerons aussi avec Sappho quelques femmes poètes, qui peut-être ne furent pas toutes courtisanes; mais ce sont des exceptions. Encore peut-on expliquer la plupart de ces exceptions par un prosélytisme de famille, qui fit de ces femmes des philosophes de ménage, sous les ordres, comme toujours, de leurs parens et de leur mari. — Quoi qu'il en soit, les courtisanes seules pouvaient recevoir chez elles les hommes d'état, les gens de finance, les poètes, les artistes, exercer quelque influence sur l'opinion et même sur les affaires. C'est chez elles que les fils de famille allaient dépenser en banquets et en fêtes tout l'argent qu'ils ne mettaient pas à des chevaux, à des chiens et à des combats de coqs. C'étaient elles qui tenaient le dé, qui faisaient la mode et les réputations, qui décidaient sur les tragédies ou sur les comédies des dernières fêtes de Bacchus, ou sur le dernier *conte milésiaque* qui avait paru (ces contes

étaient les romans d'alors, c'est bien à Milet qu'ils devaient naître); en un mot, elles donnaient le ton, et elles seules pouvaient le donner. Les femmes honnêtes n'avaient qu'une existence latente, celles-ci avaient seules une existence visible et effective. Et cela explique, pour le dire en passant, comment presque toutes les femmes qui figurent dans la comédie antique sont des courtisanes; on n'en pouvait point montrer d'autres sur le théâtre, parce que l'on n'en voyait point paraître d'autres dans la vie.

Telles étaient les mœurs des courtisanes grecques; disons maintenant, par occasion, quelques mots des principales.

Aspasie, de Milet, apporta à Athènes les mœurs ioniennes. Elle devint la maîtresse de Périclès et le maître de Socrate, qui allait partout où il croyait pouvoir s'instruire et enseigner. Cela, et peut-être la manière dont elle enseignait elle-même, la fit surnommer *Socratique.* Qu'on ne se méprenne pas au mot *enseigner;* c'était en se jouant qu'elle abordait avec Périclès et Socrate les plus hautes questions de la philosophie et de la politique, cela n'ôtait rien à sa grace. Alcibiade venait aussi chez elle, comme Saint-Évremont chez Ninon de l'Enclos, et ne profitait pas moins de ses leçons que de celles de Socrate. Ce n'est pas seulement dans l'art de la parole que celui-ci la reconnut pour son maître, il la déclara aussi, en plaisantant, son maître d'amour; ce qui ne veut pas dire qu'il l'eut pour maîtresse, comme quelques-uns l'ont prétendu : quoi que puisse conter le moqueur Lucien et sur ce point et sur un autre encore, la pureté de Socrate est hors de tout soupçon. Périclès conçut pour Aspasie une passion si vive, qu'il répudia sa femme pour l'épouser. On dit même qu'il en eut un fils auquel les Athéniens ne craignirent pas d'accorder le titre de citoyen. Au reste, Thémistocle, le général Timothée, l'orateur Démade, le rhéteur Aristophon, Bion le philosophe, étaient aussi fils de courtisanes; ce qui ne les empêcha ni d'être illustres, ni d'aimer les courtisanes à leur tour. « Ce petit garçon que vous voyez là, disait Thémistocle à ses amis, est l'arbitre de la Grèce, car il gouverne sa mère, sa mère me gouverne, je gouverne les Athéniens, et les Athéniens gouvernent les Grecs. » Périclès en eût pu dire autant d'Aspasie; c'est à cause d'elle que la guerre de Samos, puis celle de Mégare, qui amena celle du Péloponnèse, eurent lieu. Voici comme Fontenelle le raconte, d'après Aristophane et Athénée : « La guerre du Péloponnèse vint de ce que de jeunes Athéniens, qui avoient bu, allèrent à Mégare enlever la courtisane Simætha, et que ceux de Mégare, pour se venger, enlevèrent deux demoiselles d'Aspasie; ce qui fut cause que Périclès, qui étoit tout-à-fait dans les intérêts d'Aspasie, fit traiter Mégare d'une manière si dure, que cette ville fut obligée d'implorer le secours des Lacédémoniens. » C'est pourquoi le poète comique Eupolis la surnomma Hélène, comme ayant causé, elle aussi,

une guerre désastreuse à son pays. La puissante séduction qu'elle exerçait sur l'orgueilleux Périclès lui valut encore les surnoms d'Omphale et de Déjanire. Son influence, cependant, ne fut pas toujours malheureuse : c'est elle qui, par le pouvoir de sa philosophie et de son éloquence, sut réconcilier avec sa femme Xénophon, l'illustre capitaine et l'écrivain distingué qui fit et écrivit la retraite des dix mille. Lucien vante l'habileté d'Aspasie dans les affaires et son extrême sagacité en politique; si bien qu'il n'est pas impossible que la *diplomatie*, c'est-à-dire, d'après les racines grecques, la science d'écrire et de parler double, ait été inventée par une femme. Platon, dans son *Ménexène*, fait dire à Socrate qu'il la croit l'auteur de la fameuse oraison funèbre prononcée par Périclès, et en rapporte une qu'il prétend lui avoir entendu prononcer à elle-même le jour précédent. Ne serait-ce qu'une plaisanterie, une ironie socratique? Mais cela est encore attesté par d'autres témoignages. Aspasie ayant été accusée d'impiété, Périclès, par ses prières et même par ses larmes, la fit absoudre. Au reste, elle l'aimait comme elle en était aimée; elle s'était embarquée avec lui sur la flotte qui fit la conquête de Samos. Il n'est donc pas croyable qu'elle fit pour Périclès ce que firent Livie pour Auguste, Mme de Pompadour pour Louis XV, et qu'elle institua une espèce de Parc-aux-Cerfs destiné à pourvoir aux plaisirs de son époux ou de son amant. Ce que Plutarque raconte là-dessus doit vraisemblablement être rapporté à une autre Aspasie, qui était de Mégare, et qui ne racheta par aucun esprit sa vie débauchée. La nôtre était venue de Milet à Athènes avec une certaine Thargélie, remarquable aussi par sa beauté et par ses talens, qui, après avoir été l'amante de plusieurs Grecs illustres, finit par épouser un roi de Thessalie.

Phryné était née à Thespies : Béotienne, elle devait avoir moins d'esprit qu'Aspasie, et elle ne joua pas un si grand rôle; mais elle était fort belle et fort riche des revenus de sa beauté. Elle offrit, dit-on, de rebâtir à ses frais les murs de Thèbes, à condition qu'on y mettrait cette inscription : « Alexandre l'a détruite, Phryné l'a rebâtie. » C'eût été un peu comme la fille du roi d'Égypte Chéops, qui, à ce que rapporte Hérodote, ayant exigé de chacun de ses amans une pierre de taille, en construisit la grande pyramide; cela n'eût pas mal rappelé non plus les murailles de Paris dans Rabelais. On refusa la proposition de Phryné. Le célèbre orateur Hypéride, s'étant chargé de la défendre dans un procès (nous voyons que les courtisanes avaient beaucoup d'affaires avec la justice), s'avisa, pour gagner sa cause, d'un moyen très neuf. En achevant sa péroraison, tout à coup il saisit Phryné par la main, la fit avancer devant les juges et lui découvrit le sein. Les juges demeurèrent ébahis, comme Louis XIII devant Marion de Lorme. Tout fut dit. « Elle était surtout fort belle (au témoignage d'Athénée) dans ce qui

ne se voit pas, ἐν τοῖς μὴ βλεπομένοις. Aussi n'était-il pas facile d'obtenir qu'elle se montrât nue, car elle portait une longue tunique qui enveloppait tout le corps, et elle n'allait jamais aux bains publics; mais, dans une fête de Neptune à Éleusis, ayant laissé tomber ses vêtemens à la vue de tous les Grecs, et dénoué ses cheveux, elle entra dans la mer. Le peintre Apelles saisit cette occasion, et crayonna d'après elle sa Vénus *Anadyomène* (c'est-à-dire née du sein des ondes). Elle servit aussi de modèle au sculpteur Praxitèle, qui était son amant. » Au reste, il y eut deux Phryné, comme il y eut deux Aspasie.

Il y eut aussi deux Laïs, qu'il est assez difficile de distinguer. Toutes deux habitaient Corinthe. L'une y était née, l'autre y était venue de Sicile comme prisonnière de guerre; elle était de la petite ville d'Hyccara. Celle qui était née à Corinthe était, dit-on, la fille de cette fameuse Timandra, maîtresse d'Alcibiade. Un jour, lorsqu'elle était encore toute jeune fille, le peintre Apelles la vit puiser de l'eau à la fontaine de Pirène; frappé de sa beauté, il l'emmena avec lui à un banquet chez ses amis; les convives se mirent à le railler d'avoir amené, comme sa maîtresse, une petite fille : « Laissez faire, dit-il, dans trois ans je vous montrerai si j'ai tort. » C'est ainsi que, chez ce peuple grec, spirituel et corrompu, artiste jusqu'à l'immoralité, le beau allait trouver le beau : Aspasie s'unissait à Périclès, Praxitèle à Phryné, la virginité de Laïs était pour Apelles. Le sein de Laïs, comme celui de Phryné, servait de modèle à tous les sculpteurs et à tous les peintres. L'autre Laïs, à ce qu'on croit, eut, entre autres amans, Aristippe, le philosophe du plaisir, Diogène le cynique, Démosthènes le grand orateur. « Pourquoi aimer Laïs, qui ne vous aime pas? disait quelqu'un à Aristippe. — Oh bien! dit-il, je pense que le vin et le poisson ne m'aiment pas non plus, mais je ne laisse pas d'en user avec plaisir. » Elle conçut un amour passionné pour un athlète nommé Eubate, et lui fit promettre de ne pas partir sans elle; il partit avec son portrait. L'une des deux Laïs fut assassinée, en Thessalie, par des femmes jalouses de sa beauté; l'autre survécut à la sienne : dans sa vieillesse, elle dédia son miroir à Vénus, avec une inscription attribuée à Platon, que Voltaire a traduite ainsi :

« Je le donne à Vénus, puisqu'elle est toujours belle;
Il redouble trop mes ennuis :
Je ne saurais me voir, dans ce miroir fidèle,
Ni telle que j'étais, ni telle que je suis. »

Elle mourut à Corinthe, comme eût voulu mourir Ovide, comme mourut, dit-on, Raphaël.

On pourrait mentionner encore Hipparchie, la plus célèbre des femmes qui embrassèrent la philosophie cynique. Le philosophe Cratès, quoique bossu et fort pauvre, lui inspira un amour si vif qu'elle

voulut tout quitter pour aller vivre avec lui. En vain ses parens lui firent des représentations sur sa folie, en vain Cratès lui-même lui mit devant les yeux sa misère et sa difformité : elle répondit qu'elle ne pouvait trouver un mari ni plus riche ni plus beau qu'un tel philosophe, et qu'elle était décidée à le suivre partout. Alors Cratès la conduisit dans le Pœcile, un des portiques d'Athènes les plus fréquentés, et c'est là, en public et à la face du soleil, que le mariage fut consommé. On ajoute qu'un ami de Cratès jeta son manteau sur les époux. Saint Augustin a dit sur ce manteau des choses bien étranges (1). C'est en mémoire de ce fait que l'on célébra depuis, dans le Pœcile, la fête des Cynogamies (noces des chiens ou des cyniques). Hipparchie écrivit des ouvrages philosophiques. — Nommons encore la brave Leæna, *la lionne*, amante d'Harmodios, à qui la torture ne put arracher une délation, et à qui on éleva une colonne, comme souvenir national; la belle Naïs, dont le rhéteur Alcidamas d'Élée composa l'éloge; l'espiègle Gnathæna; Archæanassa, amante de Platon; Herpyllis, amante d'Aristote, qui eut d'elle son fils Nicomaque; Léonce, maîtresse d'Épicure, puis de son disciple Métrodore, qui eut une fille, nommée Danaé, courtisane aussi; Néméa, maîtresse d'Alcibiade, lequel se fit peindre assis sur ses genoux; Pythionice, amante d'Harpale, qui lui éleva près d'Athènes un monument de dimensions colossales; Glycère, qui succéda à Pythionice, à qui, pendant sa vie, on rendit des honneurs comme à une reine, à qui, après sa mort, on éleva une statue d'airain (aujourd'hui on s'attelle au carrosse des danseuses, mais on ne leur élève plus que des statuettes); une autre Glycère encore, diseuse de bons mots un peu forts; Callixena, que Philippe et Olympias donnèrent à leur fils Alexandre; Thaïs, qui, avec ce roi, incendia Persépolis au sortir d'une orgie, qui donna deux enfans à un roi d'Égypte et une reine aux Cypriotes, comme plusieurs autres courtisanes d'Ionie avaient mêlé leur sang, chez les Parthes, à la famille royale des Arsacides; Lamia, maîtresse de Démétrios preneur de villes, lequel un jour imposa tout d'un coup un tribut énorme aux Athéniens au profit d'elle et de ses femmes, afin qu'elles s'achetassent des savons et des parfums; enfin les danseuses Aristonice, Agathoclea, Œnanthe, qui virent aussi des rois à leurs pieds, et cent autres dont les noms charmans mériteraient seuls l'immortalité, *Branche-de-Myrte*, *Petite-Abeille*, *Feston-de-Vigne*, si l'on osait ainsi les traduire en français.

Voilà ce qu'étaient les courtisanes grecques. On voit que la plupart d'entre elles ne tinrent pas une place moins distinguée que Marion, Ninon et Mme de Pompadour. Cela posé, nous allons pouvoir dire ce que Sappho nous paraît être.

(1) *Cité de Dieu*, XIV, 20.

II.

De même qu'il y eut plusieurs Aspasie, plusieurs Phryné, plusieurs Laïs, plusieurs Glycère, il y eut aussi plusieurs Sappho; on en distingue deux entre autres, nées toutes les deux dans cette île de Lesbos, patrie naturelle des femmes voluptueuses, musiciennes et lettrées. L'une des deux fut un poète illustre, et il nous reste de précieux fragmens de ses poésies. De sa vie l'on sait peu de chose. Le nom de son père est incertain; sa mère s'appelait Cléis, et elle eut une fille qui porta le même nom. Souvent, chez les Grecs, les petits-fils ou petites-filles prenaient le nom de leurs aïeuls. Elle perdit son père à l'âge de six ans; elle conserva peut-être sa mère plus long-temps, si c'est à elle qu'étaient adressés ces vers :

« Ma douce mère, je ne puis du tout travailler à ma toile,
Étant accablée du regret de ce bel adolescent à cause de la tendre Vénus. »

Elle eut deux frères, Charaxe et Larique. Elle fut mariée (mais nous avons dit que peut-être ce mot n'avait pas une signification bien précise) avec un homme riche d'Andros, nommé Cercolas, et elle en eut cette fille nommée Cléis, à laquelle se rapporte le fragment suivant :

« Il ne nous sied pas; on ne doit point entendre pleurer dans une maison qu'habitent les Muses. »

Sappho, née en 612 avant notre ère, florissait vers 590; par conséquent, elle était contemporaine d'Alcman, de Stésichore, d'Anacréon, de Simonide de Céos, d'Ibycos et d'Alcée, né comme elle à Mitylène, et qui s'éprit pour elle d'un amour malheureux. Aristote, dans sa *Rhétorique,* nous a conservé les vers par lesquels elle le repoussait : « Je voudrais parler, avait dit Alcée, mais la honte me retient. » Sappho répondit :

« Si ta pensée était pure et honorable, et si ta bouche n'allait pas s'ouvrir pour le mal, la honte ne serait pas sur ton visage, et tu ne craindrais pas de parler selon l'honneur. »

Au reste, ils se réconcilièrent, et elle lui accorda son amitié, sinon son amour. Il est vraisemblable qu'Anacréon ne vit jamais Sappho, quoiqu'on le lui ait donné pour amant (1), ainsi qu'Hipponax et Archiloque. Jusqu'à quelle époque vécut-elle? C'est ce que n'établit aucun témoignage; car le mot *plus âgée,* qui se trouve dans un fragment, est trop vague pour qu'on en puisse rien inférer :

« Eh bien! si tu es mon ami, cherche une couche plus jeune que la mienne;
Car je ne puis recevoir tes embrassemens, moi qui suis *plus âgée* que toi. »

(1) Sans doute à cause de ces vers :
« O muse au trône d'or! tu as dicté cet hymne qu'a chanté agréablement l'aimable vieillard de Téos, ce bon pays aux belles femmes. »

Sappho ne parle ici que relativement, si tant est que, dans ce fragment (nous le disons une fois pour toutes), elle parle pour elle-même. On dit qu'elle conspira avec Alcée contre Pittacos, *tyran* de sa patrie, dans le sens que les anciens donnent à ce mot; qu'ayant échoué dans cette lutte politique, elle fut bannie et alla mourir en Sicile, et que les Siciliens, admirateurs de son génie, lui élevèrent une statue.

Quant à sa mort volontaire par désespoir d'amour, on sait ce que raconte la légende poétique. Au midi de l'île de Leucade, dans la mer Ionienne, était un cap dont le pied se hérissait de brisans. Une tradition conseillait aux amans malheureux de se précipiter de ce cap dans la mer; ceux qui ne périssaient pas étaient guéris de leur amour. Sappho, éprise du beau Phaon et dédaignée de lui, vint au cap de Leucade et tenta la terrible épreuve. Elle monta sur le rocher escarpé qui s'avançait au-dessus des flots, elle chanta un dernier chant, l'ode *à Vénus* peut-être, ce cri d'une ame déchirée, puis elle se précipita.

C'est à l'autre Sappho que Suidas et Photios, d'après Athénée, veulent faire honneur de cette mort. Cette autre Sappho, née de même dans l'île de Lesbos, mais à Éresos et non à Mitylène, était une courtisane, joueuse de lyre, qui vécut plus tard. Suidas, après avoir rapporté sa mort en deux mots d'une concision lexicographique, *elle se noya*, ajoute, ce qui montre bien qu'il la distingue de la première : « Quelques-uns lui ont attribué aussi des poésies lyriques. » On a trouvé une médaille à l'effigie et au nom de Sappho Érésienne. — Cependant Ovide et bien d'autres rapportent à la première Sappho et cet amour et cette mort.

Quelle que soit celle des deux Sappho qu'on veuille faire périr ainsi, les légendaires n'ont pas considéré que le voyage est long de Lesbos à Leucade : avant de l'avoir achevé, la première eût changé d'idée, la seconde eût changé d'amant. Peut-être est-ce à une autre Sappho encore que la légende de Phaon doit être rapportée. Ce nom de Sappho était très commun parmi les Lesbiennes, et surtout, après que l'une d'elles l'eut illustré, ce fut sans doute à qui le porterait; puis les poètes mêlèrent les aventures de toutes ces Sappho et attribuèrent à une seule ce qui se rapportait à plusieurs.

Un fait constant, c'est que Sappho fut formée dans une école de Lesbiennes, ou en forma une : on nomme quelques-unes de ses élèves ou de ses compagnes de poésie et d'amour. Pourquoi donc cacher ce qui paraît évident? C'est que Sappho, élève ou chef d'une de ces écoles, Sappho, musicienne et poète, Sappho, voluptueuse et passionnée, fut une courtisane, — dans l'acception la plus relevée de ce mot, — non pas comme l'autre Sappho, qui n'était qu'une joueuse de lyre, mais une courtisane comme Laïs, comme Phryné, comme Aspasie. Qu'on n'objecte pas son mariage apparent ou réel; ne dit-on pas aussi qu'Aspasie fut la femme de Périclès? Il ne faut pas altérer la vérité par amour de

l'idéal. Nous croyons donc, en effet, que Sappho fut ce qu'étaient les autres Lesbiennes, et qu'elle ne se distingua d'elles que par le génie. Bien plus, d'après une tradition très répandue et arbitrairement contestée, elle fut Lesbienne dans toute l'étendue de ce terme. « Ce ne sont pas les hommes, dit Lucien, qu'aiment les Lesbiennes. » Et, en effet, le nom de *Lesbienne* et le verbe *aimer à la lesbienne* sont demeurés dans la langue grecque comme des témoignages irrécusables de cette affreuse dissolution. Certes, nous voudrions pouvoir penser que notre Sappho, un si grand poète, fut exempte de ces souillures; mais, comme nous aimons encore plus la vérité que l'idéal, c'est à l'opinion contraire que nous nous rangeons à regret. En vain allègue-t-on que cette opinion ne se trouve exprimée que par des écrivains qui vinrent longtemps après elle : cela ne prouve qu'une chose, c'est que, de son temps, cette corruption était trop générale pour être remarquée. La morale ne s'en indigna que plus tard, et encore assez faiblement. Ovide nomme quelques-unes des amies de Sappho, et il ajoute (c'est Sappho qui parle) : « Et cent autres que j'ai aimées non sans péché, »

Atque aliæ centum quas non sine crimine amavi!

Quelques-unes des amies et élèves de Sappho devinrent célèbres comme elle. — Érinne, de Lesbos ou de Téos, avait écrit un poème de *la Quenouille*, en trois cents vers : il en reste deux fragmens de deux vers chacun. Nous avons aussi trois épitaphes, dont une fort gracieuse, qu'elle avait composées pour des jeunes filles ses compagnes. Elle mourut à dix-neuf ans. C'est tout ce que nous savons d'elle; mais, avec cela seulement, on ne peut s'empêcher de l'aimer, et sa mémoire est comme un doux parfum. Une épigramme de l'*Anthologie* lui donne le surnom d'*Abeille*. Il ne paraît pas qu'on ait raison de lui attribuer l'ode εἰς τὴν ῥώμην. — A côté de ce talent gracieux, il faut citer le talent énergique de Télésilla d'Argos, la belle guerrière, comparée, par les critiques anciens, à Alcée et à Tyrtée même. Ces critiques, tout comme ils ont distingué et canonisé (admis dans leur canon, ou liste consacrée) neuf poètes lyriques principaux, ont distingué aussi neuf poétesses. Le chiffre des muses, à ce qu'il semble, entrait pour beaucoup dans leurs jugemens. Sappho eut l'honneur d'être comptée en même temps parmi les uns et parmi les autres. En effet, les neuf poètes lyriques sont Alcman, Alcée, Sappho, Stésichore, Ibycos, Anacréon, Simonide de Céos, Pindare et Bacchylide; les neuf poétesses sont Sappho, Érinne, Télésilla, Myrtis de Béotie, Corinne, Praxilla de Sicyone, et enfin Anyté de Tégée, Nossis de Locres, Mœro de Byzance, qui vécurent trois siècles plus tard. — Corinne, de Thèbes ou de Tanagre, célèbre par sa beauté autant que par son génie, était élève de Myrtis, et, avec elle, donna des leçons à Pindare, après l'avoir vaincu cinq fois dans les joûtes poétiques. Comme il prodiguait les mouvemens, les figures, les allégories et les métaphores, elle lui

dit : « Il faut semer la graine avec la main, et non la répandre à plein sac. » Elle fut surnommée *la Mouche*, comme Érinne *l'Abeille*. Ses poésies formaient cinq livres; il n'en reste qu'une vingtaine de fragmens, dont le plus long a quatre vers. Au reste, Corinne n'était pas élève de Sappho.

Quelle qu'ait pu être d'ailleurs la nature des rapports de Sappho avec les jeunes Lesbiennes auxquelles elle enseigna la poésie et l'amour, si les témoignages de l'histoire sont insuffisans, l'ode *à une femme aimée*, dans laquelle on sent à chaque vers, à chaque mot l'accent d'une passion personnelle (1), et plusieurs des fragmens qui vont la suivre, ne suffiront que trop à dissiper toutes les incertitudes; mais oublions ce qui dans Sappho appartient à la société antique plutôt qu'à la femme même : sachons ne voir et n'admirer que le poète.

A UNE FEMME AIMÉE.

« Celui-là me paraît égal aux dieux qui, assis en face de toi, écoute de près ton doux parler

« Et ton aimable rire : ils font tressaillir mon cœur dans mon sein, la voix n'arrive plus à mes lèvres;

« Ma langue se brise, un feu subtil court rapidement sous ma chair, mes yeux ne voient plus rien, mes oreilles bourdonnent;

« Une sueur glacée m'inonde, un tremblement me saisit tout entière; je deviens plus verte que l'herbe; il semble que je vais mourir.

« Eh bien! j'oserai tout, puisque mon infortune... »

Ici l'ode est interrompue.

« N'admirez-vous point (dit Longin dans un passage bien senti, que Boileau traduit en style un peu précieux) comment elle assemble toutes ces circonstances, l'ame, le corps, l'ouïe, la langue, la vue, la couleur, comme si c'étaient autant de personnes différentes et prêtes à expirer? Voyez de combien de mouvemens contraires elle est agitée! Elle gèle, elle brûle, elle est folle, elle est sage, ou elle est entièrement hors d'elle-même, ou elle va mourir. En un mot, on dirait qu'elle n'est pas éprise d'une seule passion, mais que son ame est un rendez-vous de toutes les passions. »

Catulle a imité cette ode, mais n'a pas prétendu la traduire; il emprunte les paroles de Sappho pour parler à sa Lesbie, puis il abandonne

(1) On lit dans Saint-Marc, commentateur de Boileau : « Athénée et Strabon nous apprennent qu'elle aimoit une certaine *Dorique*, et que son frère Charaxe aimoit aussi cette femme. Là-dessus, Pearce suppose que, Dorique ayant été surprise avec Charaxe par Sappho, celle-ci composa l'ode qu'on va lire pour exprimer toute la violence de sa jalousie. C'est, en effet, ce que la pièce présente, et de cette supposition, nécessaire pour la bien entendre, il suit que M. Despréaux n'en a pas rendu partout l'esprit. » Cette Dorique était de Naucratis en Égypte, où il y avait aussi beaucoup de courtisanes, au dire d'Athénée, qui était de cette ville.

l'ode qu'il imite avant même d'être arrivé jusqu'à l'endroit où elle finit pour nous. Au reste, la prétendue traduction de Boileau s'éloigne beaucoup plus de l'original que l'imitation libre de Catulle (1).

L'autre grande pièce qui nous est restée de Sappho est cette belle ode *à Vénus*. Quoiqu'elle n'ait pas eu si souvent que l'ode *à une femme aimée* les honneurs de la traduction, elle n'est pas moins admirable.

A APHRODITE.

« Immortelle Aphrodite, au trône brillant, fille de Jupiter, savante en artifices, je te supplie, n'accable pas mon ame de dégoûts et d'ennuis, ô déesse!

« Mais viens à moi, si jamais en d'autres temps, écoutant mes instantes prières, tu les exauças, et, laissant la demeure de ton père, tu vins, ayant attelé

« Ton char doré; et de beaux moineaux agiles, faisant tourbillonner autour de la terre brune leurs ailes rapides, te traînaient du haut du ciel à travers les airs.

« En un instant, ils arrivèrent; et toi, ô bienheureuse! ayant souri de ton visage immortel, tu me demandais ce qui causait ma peine, et pourquoi je t'appelais,

« Et quels étaient les vœux ardens de mon ame en délire :

« *Qui veux-tu de nouveau que j'amène et que j'enlace dans ton amour? Quel est celui qui t'outrage, ô Sappho?*

« *Car, s'il te fuit, bientôt il te poursuivra : s'il refuse tes présens, il t'en offrira; s'il ne t'aime pas, il t'aimera, même quand tu ne le voudrais plus.*

« O déesse! viens à moi encore aujourd'hui! Délivre-moi de mes peines cruelles; et tout ce que mon cœur brûle de voir accompli, accomplis-le, et sois toi-même mon alliée! »

Est-il une prière plus instante, plus irrésistible? Et comme la grace de la poésie se mêle avec la passion, sans la distraire! Comme Sappho a soin de rappeler, avec la première assistance qu'elle a reçue de la déesse, *le beau sourire de son visage immortel* et tout ensemble la promesse

(1) Heureux qui près de toi *pour toi seule soupire,*
Qui jouit du plaisir de t'entendre parler,
Qui te voit *quelquefois* doucement lui sourire;
Les dieux dans son bonheur peuvent-ils l'égaler?

Je sens de *veine en veine* une subtile flamme
Courir par tout mon corps sitôt que je te vois,
Et, dans *les doux transports* où s'égare mon ame,
Je ne saurais trouver de langue ni de voix.

Un nuage confus se répand sur ma vue,
Je n'entends plus, je tombe en *de douces langueurs;*
Et pâle, *sans haleine, interdite, éperdue,*
Un frisson me saisit, je tremble, je me meurs.

Que de mots ajoutés au texte et contraires au sens! — Delille a rétréci les vers de Boileau et y a mêlé des incorrections. — Voltaire aussi a imité plusieurs fois cette ode.

par laquelle Vénus s'est engagée! Et cette promesse, ne sont-ce pas bien les paroles mêmes de Vénus? Quelles autres a-t-elle pu prononcer, si ce n'est celles-là? *Qui veux-tu que j'enlace dans ton amour, ô Sappho! S'il te fuit, il te poursuivra.....* Et ce dernier trait si habile encore, que Racine fait mieux comprendre en le développant; Phèdre aussi adresse une prière à Vénus, une prière toute pleine d'amertume; et, comme Sappho, elle essaie d'intéresser Vénus dans son amour :

Déesse, venge-nous; nos causes sont pareilles!

Presque toutes les poésies de Sappho ne respirent que l'amour ou Vénus :

« Viens, déesse de Cypre, verser dans des coupes d'or un nectar mêlé de douces joies à mes amis, qui sont aussi les tiens. »

« O Vénus à la couronne d'or, puissé-je gagner la partie!... »

« Je te donnerai une chèvre blanche, et je te ferai des libations... »

« Pour moi, j'aimerai la volupté tant que j'aurai le bonheur de voir la brillante lumière du soleil et de contempler ce qui est beau. »

« L'amour brise mon ame comme le vent renverse les chênes dans les montagnes. »

Par intervalles, au milieu de sa passion, elle laisse échapper un regret, triste à la fois et gracieux :

« Virginité! virginité! tu me quittes; où t'en vas-tu? »

Et la virginité lui répond :

« Je ne reviendrai plus à toi jamais, à toi je ne reviendrai plus (1). »

Mais la passion reprend aussitôt, et le regret s'efface.

« Je regrette, puis je désire. » — « Mes pensées se partagent, et je ne sais ce que je poursuis. » — « Tiens-toi debout devant moi, ô mon ami! et déploie la grace de tes regards. »

Cela n'est-il pas biblique? et ce qui suit encore davantage?

« ..... Plus délicat que le narcisse,... » — « ..... D'un parfum royal... » — « Ton visage est doré comme le miel. » — « A quoi donc, ô mon bien-aimé, te comparer justement? C'est à une branche gracieuse que je te comparerai. »

On croit lire le *Cantique des Cantiques*, cette fraîche églogue d'amour, qu'on s'est évertué à expliquer dans un sens mystique bien vainement; qu'on se rappelle ces versets : « Ta taille est semblable à un palmier... Au son de ta voix, mon ame se fond... Je me pâme d'amour... »

On voit aussi figurer souvent dans les vers de Sappho les banquets et les coupes; on sait que chez les anciens *amare* et *potare* sont deux mots souvent unis. On appelait le vin le lait de Vénus.

(1) André Chénier a rendu ces deux jolis vers par quatre qui ne sont pas heureux; on n'eût pas dû les imprimer.

« Tous en commun tenaient des coupes et faisaient des libations, et souhaitaient toute sorte de bonheur à l'époux. »

Mais c'est toujours à l'amour qu'elle revient :

« Faites venir le beau Ménon, si vous voulez que vos banquets me plaisent. »

Quelquefois, à travers ces fragmens si courts, on suit le développement de la passion comme dans un drame.

« Je vais chanter pour ma bien-aimée un agréable chant.
« ..... Allons, ma lyre divine, parle et prends une voix.
« La cigale secoue de ses ailes un bruit harmonieux, quand le souffle de l'été, volant sur les moissons, les brûle.
« Je retourne mes membres sur ma tendre couche;
« La lune s'est plongée dans la mer,
« Et avec elle les pléiades; — la nuit est à son milieu,
« L'heure passe,
« Et je suis couchée solitaire!
« L'amour, qui brise les membres, vient de nouveau m'agiter, serpent doux et cruel qu'on ne peut soumettre! Atthis, tu hais mon souvenir et tu voles chez Andromède!
« Ne dédaigne pas ces réseaux de pourpre que j'ai fait venir de Phocée, don précieux que je dépose à tes genoux.
« Andromède a été bien récompensée de ses prières!
« Sappho, pourquoi implorer la puissante Vénus?
« Je ne crois pas que mes chants touchent le ciel, le ciel est sourd. »

N'est-ce pas là l'expression douloureuse de la passion? n'est-ce pas là une insomnie pareille à celle de Didon?... Après ces dernières paroles, on sent un découragement profond; elle se tait, ce semble, pendant quelques instans; à peine laisse-t-elle échapper des mots brisés qui pourraient être ceux que nous retrouvons çà et là : « Mon souci!... » « C'est le secret de mon cœur!... » Elle veut se taire, mais bientôt un cri de douleur lui échappe de nouveau : « Je t'aimais, Atthis, autrefois! » Ce dernier mot, πάλαι ποτὰ, dans le tour grec, est d'un effet naïf et passionné.

« Tu m'oublies! ou tu aimes un autre que moi entre les mortels! »
« Puissent les vents emporter le souci qui m'accable! »

Alors, jetant un regard en arrière, elle se reporte aux premiers temps de cet amour, elle repasse avec mélancolie sur les traces d'un bonheur qui n'est plus :

« Je la vis qui cueillait des fleurs, c'était une toute jeune fille..... De molles guirlandes entouraient son beau col. »

Mais elle s'arrache brusquement à ce souvenir si plein d'amertume; elle se met à regarder dédaigneusement la rivale qu'Atthis lui préfère;

dans ses paroles, non-seulement l'amante irritée, mais la femme paraît tout entière; elle la raille parce qu'elle n'est pas élégamment vêtue :

« Est-ce là celle qui t'a charmé le cœur, cette femme habillée rustiquement, qui ne sait pas l'art de marcher avec une robe à longs plis? »

Puis, s'adressant peut-être à sa rivale elle-même, d'un ton hautain et méprisant :

« Ne sois pas si fière pour une bague! »
« Enfant, tu me parais petite et sans grace! »

Cela est admirable de vérité. Il est bien facile de voir que Sappho exprimait dans ses poésies, non des sentimens imaginaires, mais les sentimens mêmes qui agitaient et brûlaient son cœur; elle était poète parce qu'elle aimait. Dans ces fragmens si courts, si épars, quelle vie! quelle flamme! S'il n'y avait eu là que des vers, eussent-ils survécu à ce morcellement? Ce ne serait qu'une poussière morte! Mais il y avait autre chose, il y avait une ame passionnée qui s'y était répandue, qui les avait imprégnés de feux et de larmes! Aussi cette poussière de poésie est encore animée, cette cendre est pleine d'étincelles.

. . . . . Spirat adhuc amor,
Vivuntque commissi calores
Æoliæ fidibus puellæ!

Quelques autres mots de dépit amoureux se trouvent encore çà et là :

« Gorgo m'ennuie horriblement!...
« Quand la colère envahit l'ame, il faut empêcher la langue de se répandre en injures.
« Je ne suis pas de celles qui gardent leur colère, j'ai l'ame bonne.
« Ces sentimens sont ceux des autres, mon cœur ne les connaît pas. »

Ce sont peut-être là des *mœurs oratoires* et poétiques; mais par une bizarrerie de l'esprit, s'il reste peu de vers d'un poète, ou peu de lignes d'un prosateur, on est porté à les prendre à la lettre plus volontiers qu'on ne ferait les mêmes paroles dans un auteur complet. Le prix qu'on y attache et la vérité qu'on y suppose semblent être en raison de la rareté. Pourquoi d'ailleurs ne croirions-nous pas Sappho? Tout montre en elle une ame généreuse. Elle était pleine de commisération, surtout, à vrai dire, pour les peines d'amour, *non ignara mali*.

« Toi qui es plus belle, Mnasidica, que la molle Gyrinno, tu ne trouverais pas de femme plus triste que toi sous le ciel.
« ..... Allons, Mnasidica, mets une couronne sur ta chevelure que j'aime;
« Tresse des branches d'anis avec tes petites mains :
« Orné de fleurs, on est plus agréable aux dieux
« Pour leur offrir des sacrifices; sans couronne on ne leur plaît pas. »

Cependant il ne faut pas croire que la passion amoureuse ait été

l'unique inspiration de Sappho, qu'elle et sa poésie n'aient vécu que d'amour. Tous les grands et beaux sentimens, elle les exprima dans ses vers parce qu'elle les avait dans son cœur. Quand elle fut mère, elle le fut avec passion comme elle avait été amante. Outre le fragment déjà cité, où, d'un air charmant, elle dit à sa petite fille qu'*on ne doit pas entendre pleurer dans une maison qu'habitent les Muses*, outre celui-ci, qui a pu inspirer Catulle :

« Comme une petite fille voletant autour de sa mère (1); »

nous possédons encore le suivant :

« J'ai à moi une jolie enfant, dont la beauté est semblable à celle des chrysanthèmes, Cléis, ma Cléis bien-aimée, que je ne donnerais pas pour toute la Lydie... »

Il est curieux de voir en passant par quelles fortunes presque tous ces précieux fragmens nous sont parvenus. A qui devons-nous ces trois jolis vers entre autres? Au grammairien Héphestion, qui les a cités comme étant des vers *asynartètes*. — Bénis soient donc les grammairiens! C'est dans leur fatras que l'on a retrouvé plus d'un beau vers; nous leur en sommes redevables comme on est redevable aux Goths ou aux Vandales de quelques statues enfouies. J'oubliais de dire, au reste, qu'un m mentateur s'indigne contre Héphestion, parce que ces trois vers ne sont pas asynartètes! *nec tolerabiles sunt versus asynarteti!*

Sappho connut aussi l'amitié, et elle la connut tout entière, jusqu'aux regrets qu'elle nous laisse après qu'elle est perdue :

« Latone et Niobé étaient mes amies bien chères! »

et jusqu'à l'amertume que l'on sent de l'ingratitude de ceux qu'on aimait :

« Tous ceux à qui j'ai fait du bien sont les premiers qui me déchirent. »

Est-il nécessaire d'ajouter qu'elle eut l'amour ardent de son art? Quand cette école poétique qui se forma ou se développa autour d'elle ne l'attesterait pas, voyez les paroles qu'elle adresse à une femme riche et ignorante :

« Tu mourras un jour, et pas un souvenir ne restera de toi après ta vie; car tu ne connais pas les roses de Piérie, et tu seras obscure dans les demeures d'Hadès, mêlée à la foule des pâles ombres. »

Puisqu'elle aimait la poésie, elle aimait la gloire; elle y pensa, et elle

(1) Catulle dit, en parlant du moineau de Lesbie :

Mellitus erat, suam que norat
Ipsa tam bene quam puella matrem,
Nec sese a gremio illius movebat,
Sed circumsiliens modo huc modo illuc
Ad solam dominam usque pipiabat.

se la promit comme tous les poètes. Même le vers où elle exprime cette foi dans l'avenir a un ton d'affirmation et d'autorité remarquable :

« Je dis qu'on parlera de nous dans l'avenir. »

Mais il manquerait quelque chose à Sappho pour avoir été un grand poète, si elle n'avait pas été saisie du spectacle de la nature, si elle n'avait exprimé jamais que les passions ou les sentimens de son ame, si ses vers par quelque côté n'avaient reflété le monde extérieur, les arbres, les fleurs, les oiseaux. Tous les grands poètes, même les dramatiques, Eschyle, Aristophane, Shakespeare, Molière aussi, à sa manière, et même Racine, et même Corneille, quoique rarement (1), ont vu et regardé la nature, et en ont mêlé les couleurs aux sentimens de l'ame humaine. On retrouve les impressions de Sappho dans quelques mots épars de ces fragmens si courts, débris d'une grande poésie. Déjà nous en avons vu quelques-unes mêlées à d'autres détails; en voici plusieurs encore :

« Une onde fraîche et sacrée murmure alentour parmi les branches des pommiers, dont les feuilles luisantes répandent le sommeil... »

« Étoile du soir, tu réunis ce que l'aurore brillante avait séparé, tu ramènes la brebis, tu ramènes le chevreau, tu ramènes l'enfant à sa mère... »

Byron s'est souvenu de ces vers dans *don Juan*, et les a un peu paraphrasés.

Au reste, Sappho ne décrit pas pour décrire. Les impressions qu'elle a reçues sans les chercher se mêlent naturellement dans ses vers à ses sentimens et à ses idées. Voici assurément le plus charmant exemple de ces images heureuses, instinctives, irréfléchies, dans lesquelles la poésie de la nature s'ajoute à la poésie du cœur :

« Élevez ces portes!
O hyménée!
Ouvriers, élevez ces portes!
O hyménée!
L'époux s'avance, pareil à Mars!
O hyménée!
Il est plus grand que les plus grands!
O hyménée!

(1) Cette obscure clarté qui tombe des étoiles. — (CORNEILLE, *le Cid.*)

Et quelques vers de *Psyché*, çà et là.

Oh! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts! — (RACINE, *Phèdre.*)
Il donne aux fleurs leur aimable peinture, etc. — (*Athalie.*)

Et quelques vers du *Paysage de Port-Royal.*

« Il fait noir comme dans un four. Le ciel s'est habillé ce soir en Scaramouche, et je ne vois pas une étoile qui montre le bout de son nez. » — (MOLIÈRE, *le Sicilien.*)

Et plusieurs passages de *Psyché* et des intermèdes.

« Et plus fier au-dessus des autres qu'un chantre de Lesbos au-dessus des chantres étrangers!...
« Comme un doux fruit rougit sur la plus haute branche,
« Et tout en haut sur la plus haute; et on l'a oublié en faisant la cueillette;
« Non, on ne l'a pas oublié, mais on n'a pu l'atteindre...

(Telle la jeune fiancée?...)

« Comme l'hyacinthe que les pasteurs, dans les montagnes, foulent sous leurs pieds, et la belle fleur est brisée!... »

(Telle la jeune épouse et sa virginité?...)

La première partie de ce fragment d'épithalame était prononcée sans doute par le chœur des jeunes garçons; la seconde partie, par le chœur des jeunes filles. Si l'on nous passe le rapprochement, le début présente une ressemblance frappante avec les chants du dimanche des Rameaux :

« Élevez vos portes, princes! portes éternelles, élevez-vous! et le roi de gloire entrera! Qui est ce roi de gloire? c'est le Seigneur fort et puissant, le Seigneur invincible dans les combats. Élevez vos portes, princes! portes éternelles, élevez-vous! qui est ce roi de gloire? (1) etc. »

Il y a dans Sappho plusieurs autres débris d'épithalames :

« Salut, fiancée! salut, beau fiancé! salut!... »
« Heureux époux! voilà les noces terminées suivant ton désir; et tu possèdes la jeune fille qui faisait ton désir! »
« Nulle autre n'est aussi belle... »
« Comme les étoiles pâlissent autour de la lune éclatante et cachent leurs blancs rayons, lorsque radieuse elle couvre toute la terre de sa lumière argentée...»
« Plus harmonieuse qu'une lyre, plus d'or que l'or (2)... »

L'épithalame, chez les modernes, a été (si toutefois il a été) un genre faux et ridicule, n'étant point né des mœurs nationales et des coutumes publiques; dans l'antiquité, au contraire, ce ne fut pas une des veines les moins fécondes de la poésie. On entrevoit aussi, ce qui surprend d'abord, que le paganisme mettait à la célébration du mariage, quand c'était un mariage bien réel, plus de sérieux que nous. Nous, même avec un appareil religieux plus sévère, il semble que nous ayons toujours dans l'esprit le terrible mot de Beaumarchais : « De toutes les choses sérieuses, le mariage étant la plus bouffonne... » L'antiquité, plus sensée peut-être, sans se contrister et sans ricaner, considérait et célébrait le mariage tout à la fois comme une chose sérieuse et comme une chose gaie.

(1) Attollite portas, principes, vestras! et elevamini, portæ æternales, et introïbit rex gloriæ! etc. Ps. 23.

(2) J'aurais mis *plus dorée*, si l'on pouvait dire que l'or fût *doré;* cela eût été moins exact.

Quant à Sappho, si elle chanta beaucoup d'hyménées, elle ne paraît pas, pour son compte, avoir beaucoup fêté l'hymen. Elle que nous avons vue tour à tour, avec autant de passion, amante, mère, amie, poète, — et républicaine, s'il est vrai qu'elle conspira et se fit bannir avec Alcée, — nulle part ne se montre épouse. Elle aimait aussi beaucoup ses deux frères, et nous savons par Hérodote les réprimandes affectueuses qu'elle faisait à l'un d'eux pour le tirer des mains d'une certaine courtisane avare et rusée; mais son mari, le père de sa petite Cléis, dans aucun des fragmens nous ne le trouvons nommé. Aussi, pourquoi s'appeler Cercolas? Au reste, elle fut veuve de bonne heure. Et Phaon, après tout, en admettant que la légende de Phaon se rapporte à notre Sappho, n'est pas nommé non plus dans les vers qui nous sont parvenus. Faut-il en conclure qu'elle n'aima point Phaon et qu'elle n'aima point son mari? Peut-être qu'elle les aima tous les deux.

En regard des épithalames et des chants d'amour, nous trouvons quelques épitaphes et quelques graves pensées :

« Ici est la cendre de Timas, morte avant l'hymen.

« Au lieu de la chambre nuptiale, la sombre demeure de Proserpine la reçut.

« A sa mort, toutes ses compagnes firent tomber avec le fer rapide leur gracieuse chevelure sur son tombeau. »

« ...Oui, mourir est un mal; s'il n'en était pas ainsi, les dieux aussi mourraient. »

Et cependant la vie est-elle un bien? — Non, répond une autre épitaphe :

« Au pêcheur Pélagon. Son père Mnèsiscos a fait mettre sur son tombeau ce filet et cette rame en souvenir de sa misérable vie. »

On voit là une nuance nouvelle de cette poésie. Sappho a quelquefois l'accent des gnomiques :

« La richesse sans la vertu, dangereux hôte; mais le mélange de la vertu et de la richesse, c'est le suprême bonheur. »

C'est ce qui explique que l'on trouve chez elle quelques proverbes :

« Ne remue pas les tas de pierres... » « Chez moi ni miel ni mouche à miel. »

On y rencontre aussi quelques fragmens d'élégie :

« Le bel Adonis expire, ô Cythérée! que faire? Frappez votre sein, ô vierges! et déchirez vos vêtemens. »

Elle avait composé encore des hymnes, des chansons et des épigrammes. Ses poésies formaient neuf livres. Que de regrets pour nous! on vient de voir ce qui en reste (1).

(1) Afin que cette étude contienne tous les fragmens de Sapho connus jusqu'à ce jour, j'ajoute ici ceux que je n'ai pas insérés dans le texte. Je ne laisse de côté que quelques

III.

Telle fut Sappho. Cette femme, en un mot, ne fut qu'amour : amour idéal ou amour sensuel? de son temps on ne faisait pas ces distinctions. On ne savait encore d'autre psychologie que celle d'Homère, qui mêle et qui confond sans cesse, plus philosophiquement qu'on ne pense, l'estomac et le cœur, les sentimens et les appétits. Platon n'était pas venu encore isoler l'esprit dans la tête, le courage dans la poitrine, et reléguer les appétits dans le ventre, à peu près comme dans sa *République* il relègue au troisième rang le peuple ouvrier. Vers l'an 590 avant notre ère, on ne savait pas analyser tout cela, et dans la poésie non plus que dans la vie on ne subtilisait l'amour. Sappho aima donc à la manière des dieux homériques, mais sans pouvoir, comme Jupiter sur le mont Ida, s'envelopper au besoin d'un nuage d'or (1).

mots détachés ou frustes dont le sens est incertain, et une épigramme (inscription) sans intérêt :

« J'ai conversé en songe avec la déesse de Cypre... »

« Et toi, beau serviteur, amour!... venant du ciel dans un habit de pourpre... »

. . . . Cupido
Fulgebat crocea candidus in tunica. — (CATULLE, 68.)

« Plus amoureux que Gello elle-même!... »

« Pour la fille de Polyanax, bien du plaisir! »

« ... Ses pieds étaient couverts de lanières brodées, chef-d'œuvre de la Lydie. »

« ... Le cratère était mêlé d'ambroisie : Mercure prit un vase pour verser aux dieux. »

« ... On dit qu'un jour Léda trouva un œuf enveloppé de bandelettes de couleur d'hyacinthe. »

« ... Mars se retira, ayant menacé d'emmener Vulcain de force. »

« ... Ce portier a des pieds de sept aunes; ses semelles sont faites de cinq peaux de bœuf, et sont l'ouvrage de dix cordonniers. »

« ... Celui qui est beau sera bon, celui qui est bon sera beau. »

« ... A vous qui êtes belles, à vous ma pensée, ma pensée fidèle à jamais! »

« ... Venez ici, Graces voluptueuses, Muses à la belle chevelure... »

« ... Et vous, chastes Graces aux bras de rose, venez, filles de Jupiter. »

« ... Non, jamais, dans aucun temps, une jeune fille mieux douée pour la poésie ne verra la lumière du jour. »

« ... Messager du printemps, rossignol aux chants harmonieux! »

« ... Et toi, fille de Pandion, hirondelle aimable, que me veux-tu? »

« ... Ainsi les Crétoises autrefois agitaient en cadence leurs pieds légers autour de l'autel d'amour, et foulaient mollement la fleur du tendre gazon. »

« ... Des lentilles d'or poussaient sur les rivages. »

« ... Leur cœur s'est glacé, ils laissent tomber leurs ailes. »

« ... Un noir sommeil se répand sur leurs yeux et les tient pendant la longue nuit. »

(1) *Iliade*, XIV. — Qu'on se rappelle aussi, entre mille autres passages, au IVe chant de l'*Odyssée*, les paroles adressées par Calypso à Mercure, qui vient de lui ordonner, de la part de Jupiter, de renoncer à Ulysse; il n'est pas question là d'amour psychologique : « Dieux méchans que vous êtes! dit-elle, et jaloux par-dessus tous! qui enviez aux déesses le plaisir de coucher ouvertement avec les hommes, lorsque l'une d'elles s'est fait un amant. » — Et encore l'entrée en matière de Mars avec Vénus, *Odyssée*, VIII, 292.

Au surplus, païenne ou chrétienne, il est clair que Sappho eût toujours aimé de même. Seulement son amour eût pu changer d'objet. Qui sait ce que Sappho chrétienne eût été? peut-être elle eût été sainte Thérèse. L'hystérisme et le mysticisme ont des rapports cachés, mais réels; l'un et l'autre parlent quelquefois la même langue, et produisent des phénomènes presque pareils. Nous avons cité le *Cantique des cantiques*, que l'un ou l'autre expliquent également. Qu'on lise aussi, par curiosité, les lettres de direction spirituelle écrites par le sévère Bossuet à la sœur Cornuau et à d'autres pénitentes : à voir les détails étranges de ses métaphores mystiques, on croirait qu'il n'ignore pas la chair; cependant la pureté de Bossuet est, comme celle de Socrate, incontestable à nos yeux. Qu'on lise Fénelon et Mme Guyon; mais surtout qu'on lise sainte Thérèse elle-même, puisque nous l'avons nommée; on y trouvera mille passages comme ceux-ci, qui, ce me semble, ne continuent pas mal les citations de Sappho :

« Je sens que le divin époux est en moi ou que je suis abîmée en lui. Et dans cet état, mon ame se trouve tellement suspendue, qu'elle pense être hors d'elle-même; la volonté aime, la mémoire s'évanouit, l'esprit se perd.... C'est une joie qui n'est ni toute sensible ni toute spirituelle... »

.... « O mon Seigneur et mon Dieu, dont la vue fait la félicité des anges, mon cœur se fond comme la cire au feu de votre divin amour!... »

.... « Peu s'en faut que je ne me sente entièrement défaillir; je suis comme évanouie, à peine puis-je respirer; toutes mes forces corporelles sont si affaiblies, qu'il me faudrait faire un grand effort pour pouvoir seulement remuer les mains; mes yeux se ferment d'eux-mêmes, et, s'ils demeurent ouverts, ils ne voient presque rien.... »

.... « L'ame, dans ces ravissemens, semble ne plus animer le corps. Il sent que la chaleur naturelle l'abandonne et devient tout froid, mais avec un plaisir inconcevable... »

.... « C'est un martyre délicieux.... »

.... « J'en suis accablée. Cela me réduit en un tel état, que celles de mes sœurs qui viennent à moi... disent qu'elles me trouvent sans pouls; les jointures de mes os se relâchent; mes mains sont si raides, que je ne les saurais joindre, et la douleur que je sens dans les artères et dans tout le reste du corps est si violente, qu'elle continue jusqu'au lendemain, et qu'il semble que toutes les parties de mon corps n'aient plus de liaison les unes avec les autres... »

« ... Mais cette peine est si agréable, qu'il n'y a point dans le monde de contentement qui en approche, et l'ame voudrait pouvoir sans cesse mourir d'une blessure si favorable... Oh! combien de fois, étant dans cet état, me suis-je souvenue de ces paroles de David : *Comme la biche soupire avec ardeur après les eaux des torrens, ainsi mon ame soupire après vous, mon Dieu!* »

« ... J'ai vu un ange à mon côté gauche dans une forme corporelle. Il était petit, d'une merveilleuse beauté, et son visage étincelait de tant de lumière, qu'il me paraissait un de ceux de ce premier ordre qui sont tout embrasés de l'amour de Dieu et que l'on nomme Séraphins. Cet ange avait en la main un dard qui était d'or, dont la pointe était fort large et qui me paraissait avoir à

l'extrémité un peu de feu. Il me sembla qu'il l'enfonça diverses fois dans mon cœur, et que, toutes les fois qu'il l'en retirait, il m'arrachait les entrailles et me laissait toute brûlante d'un si grand amour de Dieu, que la violence de ce feu me faisait jeter des cris, mais des cris mêlés d'une si extrême joie, que je ne pouvais désirer d'être délivrée d'une douleur si agréable. »

On le voit, l'objet seul de l'amour est changé; mais c'est le même amour, la même ardeur, les mêmes transports. Sous le ciel de l'Espagne plein de soleil, comme sous le ciel de l'Éolide, dans cet air doux et parfumé; soit après les banquets couronnés de roses où l'on s'enivrait de vin de Lesbos au milieu des chansons et des lyres, ou après ces jeûnes du cloître qui affaiblissaient le cerveau, excité ensuite par les chants de l'orgue ou par le silence; soit dans ces belles îles de la mer Égée et de la mer Ionienne, toutes verdoyantes, comme le disent les poètes, d'épais ombrages ennemis de l'innocence, ou dans ces couvens d'Avila et d'Alba, aux ombrages mystérieux aussi, aux préaux solitaires pleins de rêverie, aux cellules discrètes, comment défendre son ame ou ses sens contre la passion, érotique ou séraphique, et contre les dards enflammés?

Quoi qu'il en soit de ce rapprochement, c'est la passion de Sappho qui fit son génie. Il faut remarquer ce phénomène : les impressions même de la volupté physique, recueillies et épurées par l'imagination, servent aussi à la poésie, en devenant, pour ainsi dire, matière morale. L'esprit dégage des élémens grossiers l'élément pur et spiritualise la matière; les sensations venues du corps prêtent des couleurs à l'idéal : elles sont comme cette vase lumineuse qui est, dit-on, répandue dans le ciel, et dont se forment les étoiles.

Née de la passion, la poésie de Sappho est franche et vraie, et n'a rien de factice. La plupart des autres lyriques que nous connaissons, Pindare et Horace même, eurent tour à tour une inspiration vraie et une inspiration factice, si l'on peut parler ainsi. Dans le génie ou le talent de chacun de ces deux poètes, on distingue deux veines bien diverses. Une partie de la poésie de Pindare était en quelque sorte officielle, c'est celle que nous possédons; l'autre partie, dont il ne reste presque rien, exprimait les passions ou les émotions personnelles du poète. Chez Horace, comme le dit très bien un illustre critique, « l'enthousiasme lyrique n'est vrai que dans l'expression de la volupté, car il n'y a plus même d'amour. » Tantôt c'est une poésie naturelle, tantôt, et plus souvent, ce n'est qu'une poésie littéraire. Sappho eut le bonheur de naître lorsqu'il n'y avait pas encore de poésie littéraire; la sienne fut toujours naturelle, dans la plus large acception du mot. La lyre, pour Sappho, n'était pas une métaphore; elle prenait cette lyre dans ses mains pour se distraire de la passion qui l'agitait pendant les longues nuits solitaires, comme Achille, dans l'Iliade, prend la sienne pour se

distraire de sa douleur. Elle préludait; son ame et ses nerfs tressaillaient; elle exaltait son amour et son désir au lieu de s'en distraire; elle brûlait, elle pâlissait, elle devenait *plus verte que l'herbe;* alors des chants entrecoupés s'exhalaient de ses lèvres, de ses lèvres toutes tremblantes, toutes frémissantes de baisers inassouvis. Toute cette fureur du désir passait dans ses vers; le rhythme alors n'était pas une entrave; le rhythme, au contraire, la soulageait. Comme les chants d'Électre assoupissaient Oreste, le rhythme la berçait, la calmait, l'apaisait : sa passion, d'abord surexcitée, s'affaissait enfin par son excès même; la lassitude venait, sinon le repos, jusqu'à ce que cette fureur se réveillât encore, pour appeler de nouveau, avec des cris douloureux et peut-être pleins de délices, comme ceux de sainte Thérèse, l'ingrat ou l'ingrate qui la délaissait!

Voilà ce que fut sa poésie, complète et complexe comme la nature humaine elle-même, composée d'ame et de corps. Aussi cette poésie nous ravit-elle, parce qu'elle nous saisit à la fois par l'imagination et par les sens, parce qu'elle nous présente, sous une forme élevée et puissante, le divin mélange du réel et de l'idéal.

Pour ce qui regarde la langue grecque, Sappho contribua à l'enrichir et en même temps à la fixer. L'expression dans Homère est flottante, à grands plis; Sappho l'ajusta, la serra, mais sans gêner la grace, et seulement comme le rhythme lyrique le demandait. Elle diversifia ce rhythme. Elle composa des hymnes, des odes, des élégies. Elle mêla à son langage choisi les charmes de la prononciation et du dialecte éoliques. Toute l'antiquité admira la Lesbienne presque à l'égal d'Homère, presque au-dessus de Pindare. Je remplirais plus d'une page des noms seuls de ceux qui la vantent. Je me contenterai de citer Aristote, Platon et Plutarque : Aristote, parce que son expression vient encore à l'appui de la thèse que nous avons posée : « Les Mityléniens honorent Sappho, quoiqu'elle soit une femme; » Platon, qui, dans le *Phèdre*, la met au nombre des sages, mais ce mot *sage*, en grec, voulait dire tant de choses; et Plutarque, qui devient poétique en parlant d'elle : « En vérité, dit-il, ce que cette femme chante est mêlé de feu. » Il faut ajouter encore l'appréciation remarquable du grammairien Démétrios, qui loue Sappho d'avoir su employer convenablement l'hyperbole, l'anadiplose, l'anaphore, la métaphore, la parabole et la métabole.

Mais qu'avons-nous besoin de ces témoignages? Il suffit de lire le peu qui nous reste d'elle, pour sentir combien elle fut un grand poète, pour l'admirer avec amour. — M. Boissonnade, après avoir relevé l'étourderie de Laharpe, qui dit lestement : « Nous n'avons qu'une douzaine de vers de Sappho, » et mentionné, outre les deux grands morceaux, les fragmens épars que nous venons de traduire, résume tous les jugemens par cette citation charmante :

O suavis anima, quale te dicam bonum
Antehac fuisse, tales quum sint reliquiæ!

Halcyonius, savant du XVIe siècle, dans un dialogue latin, fait parler ainsi Jean de Médicis, qui fut plus tard Léon X :

« J'ai entendu dire dans mon enfance à Démétrios Chalcondyle, homme très savant dans les lettres grecques, que des prêtres chrétiens avaient eu assez de crédit auprès des empereurs byzantins *pour obtenir d'eux la faveur de brûler en entier un grand nombre d'ouvrages des anciens poètes grecs*, qui contenaient des peintures amoureuses et des sentimens licencieux, et qu'ainsi furent détruits les comiques Ménandre, Diphile, Apollodore, Philémon, Alexis, et les lyriques Sappho, Érinne, Anacréon, Mimnerme, Bion, Alcman, Alcée. On les remplaça, ajoutait-il avec un peu de malice, ce semble, par les poèmes de notre Grégoire de Nazianze, qui, pour inspirer des sentimens plus religieux, ne peuvent pas prétendre cependant à une élégance aussi attique. Si ces prêtres ont été honteusement impies envers les poètes grecs, ils ont donné un grand témoignage de piété catholique. »

On vient de lire les poésies de Sappho, éclairées par ce que nous savons de sa vie et des mœurs grecques : que conclure? Que Sappho fut une courtisane et une Lesbienne, mais une femme d'une ame élevée, d'un noble cœur, et un grand poète. En un mot, idéalisez le plus possible une de ces courtisanes dont nous avons décrit l'éducation intellectuelle et physique si complète et si raffinée; douez-la d'une ame inspirée, d'une imagination ardente et de cette faculté particulière qui produit le style : vous aurez Sappho. On a vu que cette alliance déplorable de tant de corruption et de tant de génie s'explique par la constitution même de la société antique, dans laquelle la femme ne pouvait prendre part à la vie littéraire et publique qu'à la condition de mettre toute pudeur sous ses pieds. Les courtisanes seules pouvaient devenir musiciennes, poètes ou philosophes; elles seules pouvaient s'instruire et cultiver leur esprit dans ces écoles où l'art était un appendice à la science de la volupté, et où la prostitution même prenait les proportions de l'art; elles seules pouvaient, au sortir de ces écoles, s'attacher aux pas d'un artiste ou d'un philosophe, et profiter de ces entretiens subtils ou de ces leçons élevées qui achevaient de développer leur intelligence virilement; elles seules pouvaient prendre rang dans le monde, comme nous dirions aujourd'hui, ou, pour mieux dire, elles seules pouvaient être les premiers élémens de ce que plus tard on a appelé le monde. Elles seules enfin pouvaient devenir fameuses et faire parler d'elles soit en mal, soit en bien, tandis que nous avons entendu Périclès déclarer solennellement que, pour les femmes vertueuses, l'un et l'autre était également à redouter.

ÉMILE DESCHANEL.

REVUE LITTÉRAIRE.

DES DERNIERS TRAVAUX SUR L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE.

La fécondité de l'école historique est inépuisable : chaque année, chaque jour nous apporte des recherches nouvelles sur quelque grande époque du développement de l'esprit humain. Pendant que nous voyons s'achever sous nos yeux la glorieuse conquête de l'antiquité grecque, pendant que les dignes héritiers des Colebrooke et des Abel Rémusat continuent celle du monde oriental, l'histoire de la philosophie moderne excite à son tour une vive curiosité, et provoque de toutes parts de savantes investigations. Nous ne connaissions jusqu'à ce moment la philosophie allemande que par des esquisses imparfaites; M. Willm nous en donne enfin une véritable histoire (1). Bien que les écoles du XVIIe siècle nous soient devenues presque familières, M. Damiron a pensé avec raison qu'il y avait encore à glaner utilement dans ce champ plusieurs fois moissonné, et il a embrassé dans un tableau complet les personnages les plus illustres et les interprètes les plus humbles de la philosophie cartésienne (2). La renaissance a aussi ses historiens : nous signalions récemment, à l'attention et à l'estime du public, les curieuses et savantes recherches de M. Bartholmess sur Giordano Bruno. D'autres travaux se préparent, qui acquitteront envers Ramus et Telesio la dette de la philosophie. Le moyen-âge enfin, tant dédaigné de nos pères, sort des ténèbres où l'avaient condamné trois siècles d'injuste oubli. Un écrivain qui porte un beau nom, et qui cherche à l'illustrer encore dans les travaux de la

(1) *Histoire de la Philosophie allemande* depuis Kant jusqu'à Hegel, par J. Willm. — Chez Ladrange, quai des Augustins, 19.

(1) *Essai sur l'Histoire de la Philosophie en France au dix-septième siècle*, par M. Ph. Damiron. — 2 vol. in-8°, chez Hachette, rue Pierre-Sarrazin, 12.

science, M. le duc de Caraman, sans se demander si une histoire générale de la philosophie du moyen-âge n'était pas un peu prématurée, s'est jeté avec ardeur dans les périls de cette entreprise (1). Une tentative encore plus vaste, l'histoire entière de la philosophie, avait été commencée par le savant et regrettable M. de Gérando. La mort l'avait arrêté à moitié chemin; mais un noble sentiment de piété filiale vient au secours de nos regrets, et nous donne l'utile complément de l'œuvre interrompue (2). Les deux volumes publiés aujourd'hui par le digne héritier du nom et des lumières de M. de Gérando nous conduisent jusqu'à Spinoza; les deux qui restent à paraître atteindront les premières années de notre siècle.

Ce siècle est à peine arrivé à la moitié de son cours, et sa philosophie a déjà des historiens, des critiques, qui ressemblent trop souvent à des détracteurs. M. l'abbé de Valroger lance un gros volume contre le rationalisme contemporain (3). C'est toujours ce même fantôme épouvantable que d'autres pieux écrivains évoquent sous le nom de panthéisme. M. Armand Fresneau s'engage dans cette croisade sainte, et le premier gage que donne au clergé ce jeune et ingrat nourrisson de l'Université est une petite brochure contre l'éclectisme (4); mais nous voilà descendus des calmes régions de la science sur le terrain de la polémique : laissons là les pamphlets et revenons à l'histoire.

Tout le monde s'accorde, amis et ennemis, à faire honneur à M. Cousin de l'impulsion heureuse et puissante qu'a reçue de nos jours l'histoire de la philosophie. Au moment où se publient pour la troisième fois ces leçons fameuses (5), dont près de vingt années n'ont pu effacer le souvenir, il faut rendre à l'illustre écrivain ce témoignage, que tous les grands travaux qui ont ranimé sous nos yeux les plus belles époques de la pensée humaine, restauré tant de magnifiques monumens, restitué tant de vastes systèmes, jeté dans le torrent de la circulation intellectuelle tant d'idées nobles et fécondes, remis en honneur les glorieux noms de Platon et d'Aristote, de Plotin et de Proclus, d'Abailard et de saint Thomas, de Vanini et de Bruno, de Malebranche et de Leibnitz, tout cet immense labeur de critique historique et de résurrection intelligente par où se distingue et s'honore notre siècle, tout cela date du mémorable enseignement de 1828 et 1829. C'est là que pour la première fois en France l'histoire de la philosophie a été rattachée à tous les mouvemens de la civilisation, aux phases diverses des institutions politiques et sociales, aux symboles changeans des cultes, à la formation progressive et à la lente décomposition des institutions religieuses, au développement des lettres et des arts, et jusqu'aux variations des climats; c'est là aussi qu'a été tracé pour la première fois un cadre systématique de

(1) *Histoire des révolutions de la Philosophie en France pendant le moyen-âge jusqu'au quinzième siècle*, par M. le duc de Caraman, 3 vol. in-8°. Chez Ladrange.

(2) *Histoire comparée des Systèmes de Philosophie*, par M. de Gérando. Deuxième partie, 4 vol. in-8°. Chez Ladrange.

(3) *Études critiques sur le rationalisme contemporain*, par l'abbé de Valroger. Chez Lecoffre, rue du Vieux-Colombier, 29.

(4) *L'Eclectisme*, par Armand Fresneau. Au Comptoir des imprimeurs-unis, quai Malaquais, 15.

(5) *Cours de l'histoire de la Philosophie moderne*, par M. Cousin. Deuxième série, 3 vol. in-18. Chez Ladrange et Didier, quai des Augustins.

l'histoire de la pensée humaine, et qu'on a vu cette multitude prodigieuse de doctrines qui, dans leur variété, leurs contradictions et leurs excès, pouvaient paraître un amas confus de conjectures vaines et d'extravagantes rêveries, se dérouler avec grandeur dans un ordre admirable, former des familles naturelles d'idées, se classer sous un petit nombre d'espèces distinctes, se développer sous des lois simples, réfléchir le mouvement à la fois libre et harmonieux de l'intelligence humaine, s'agrandir, se perfectionner, se purifier avec elle : variété merveilleuse de pensées, qui se combattent sans cesse les unes les autres, sans pouvoir jamais se détruire, destinées qu'elles sont à se réconcilier un jour, et dont chacune vient, pour ainsi dire, présenter pour sa part à la philosophie du XIXe siècle son tribut de vérités impérissables.

Ce sont ces grandes vues, alors entièrement nouvelles pour la France, et qui se décoraient par surcroît du prestige éblouissant d'un magnifique langage, qui ont allumé dans la génération nouvelle la noble flamme de l'enthousiasme philosophique et répandu le goût des vastes entreprises dans le domaine de l'histoire et dans celui de la science. On sait que l'éloquent professeur mêlait à ses idées générales sur le développement de l'esprit humain quelques opinions particulières qui ont soulevé de violentes oppositions. Laissons l'auteur expliquer lui-même les motifs qui l'ont décidé à maintenir le fond de toutes ses opinions. « Sur ces trois volumes, dit-il, le premier qui contient les leçons de l'été de 1828, se ressent, il faut l'avouer, de la précipitation avec laquelle M. Guizot et moi nous crûmes devoir faire usage de la parole qui nous était rendue. Faute du temps nécessaire à une juste préparation, je dus prendre un sujet très général; je présentai une introduction à l'histoire de la philosophie, où les plus hautes questions étaient abordées avec bonne foi et courage, et les solutions qu'en donnait la philosophie nouvelle exposées à grands traits, mais non véritablement établies. Il faut bien aussi se mettre un peu à notre place et se rappeler ce temps si différent du nôtre. L'esprit public avait fait de nos chaires autant de tribunes. Depuis la scolastique, il n'y avait pas eu d'exemple d'aussi nombreux auditoires dans le quartier latin. Cette foule immense agissait inévitablement sur le professeur. Ajoutez qu'aussitôt prononcée, chaque leçon, à peine revue, paraissait bien vite et se répandait. Malgré tout cela, encore aujourd'hui, je maintiens comme vraies toutes les idées fondamentales de ces premières leçons. Mais, sans venir ici témoigner contre moi-même, je n'ai pas besoin d'une grande modestie pour reconnaître qu'il s'y trouve des propositions hardies, ou plutôt des excès de langage, échappés à l'ardeur de l'improvisation, et que j'aurais fait disparaître sans hésiter, si la calomnie, en les envenimant, ne me les avait rendus irrévocables. L'honneur ne m'a pas permis de me corriger, et j'ai dû tout conserver pour n'avoir pas l'air de rien dérober à une critique ennemie. Je n'ai donc changé que des détails sans importance; les passages incriminés subsistent, avec quelques éclaircissemens, tirés de mes propres écrits, antérieurs ou postérieurs à mes leçons. »

S'il est incontestable que M. Cousin, par ses vues générales comme par les belles applications qu'il en a données, est le promoteur de l'école historique, il n'en faut pas moins rendre justice à certains écrivains, qui, sans posséder la même puissance d'initiative et d'entraînement, ont eu pourtant le mérite de paraître avant lui dans la carrière. Dès l'an 1802, M. de Gérando avait eu l'idée

de rattacher l'histoire entière de l'esprit humain à la question de l'origine de nos connaissances. Le point de vue était étroit et l'horizon singulièrement borné; M. de Gérando sentit le besoin de l'élargir, et il publia, en 1822, le commencement d'une histoire complète de la philosophie. Si on laisse de côté l'essai superficiel de Deslandes, M. de Gérando a l'honneur d'avoir élevé le premier à l'histoire de la pensée humaine un monument digne d'elle, et d'avoir essayé pour la France ce que Brucker a fait pour l'Allemagne.

L'ouvrage de 1822 ne comprenait que quatre volumes et s'arrêtait à la scolastique; mais M. de Gérando, en mourant, laissait quatre autres volumes à peu près terminés, qui atteignent jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Si la première partie de cet estimable ouvrage est aujourd'hui considérablement dépassée, il est à craindre que la seconde n'arrive un peu tard. Nous croyons cependant qu'on y trouvera sur les origines encore mal débrouillées de la philosophie moderne plus d'une recherche utile, plus d'un précieux renseignement. La critique, sans être forte, est toujours éclairée et judicieuse; le style, facile et sain, n'est pas dépourvu de quelque élégance, et l'ouvrage entier est pénétré de ce noble esprit de liberté, d'humanité, de tolérance, que M. de Gérando avait hérité des grands esprits du XVIIIe siècle, et qui s'était étendu et purifié, sans s'affaiblir, au milieu du nôtre.

Nous trouverons tout à l'heure dans les ouvrages de M. Wilm et de M. Damiron de quoi remplir les lacunes que laisse M. de Gérando dans l'histoire de la philosophie cartésienne et de la philosophie allemande. Nous sommes beaucoup moins en mesure pour compléter celle de la philosophie du moyen-âge, car nous n'avons que le livre de M. le duc de Caraman (1). Nous commencerons, toutefois, par complimenter l'auteur sur son courage. Le sujet, en effet, est aussi difficile que magnifique. Décrire l'enfantement laborieux de la pensée moderne, suivre les mouvemens et les progrès de l'esprit humain à travers les agitations violentes d'une société toute guerrière, assister aux disputes de l'école et aux jugemens des conciles, comprendre des dialecticiens tels qu'Abailard, des docteurs tels que saint Thomas, peindre des caractères comme saint Bernard et Héloïse, voilà une œuvre dont l'attrait peut séduire les plus ambitieux et la hauteur effrayer les plus hardis. Il semble que, pour réussir dans une pareille entreprise, il faille s'être éprouvé sur de moindres sujets; et la sagesse conseillerait peut-être, avant d'embrasser un si grand ensemble, de s'essayer sur quelques parties, afin de prendre plus de confiance dans ses forces et d'en donner aussi au lecteur. M. de Caraman n'a pas été arrêté par ce scrupule. Nouveau venu dans la science, il a dit comme le Cid :

Je suis jeune, il est vrai; mais aux ames bien nées,
La valeur n'attend pas le nombre des années.

Je voudrais pouvoir continuer la citation et dire avec Corneille à M. le duc de Caraman que son coup d'essai est un coup de maître; mais, en conscience, de tels exploits sont impossibles dans l'histoire de la philosophie. Les livres et les écoles du moyen-âge imposent à leur historien deux conditions absolument in-

(1) Il serait injuste de ne pas mentionner ici les consciencieuses recherches de M. Rousselot : *Études sur la philosophie au moyen-âge*, 3 vol. in-8°, chez Joubert.

dispensables : d'abord, une connaissance approfondie de la philosophie ancienne, particulièrement des écrits d'Aristote; puis une science théologique, puisée aux sources les plus abondantes et les plus pures. La philosophie du moyen-âge n'est autre chose, en effet, que le mélange variable et divers de ces deux élémens. A ces conditions j'en ajoute une troisième, qui ne me paraît pas moins nécessaire que les autres : c'est une critique assez forte pour peser toutes les idées au poids de la vérité, et assez libre pour dominer les controverses religieuses comme les disputes philosophiques. Je ne voudrais rien dire de trop sévère à M. de Caraman, qui est incontestablement un esprit modéré et un écrivain sincère et consciencieux; mais je lui demanderai à lui-même s'il se croit bien sûr de réunir les trois conditions que je viens de dire. Sait-il à fond la philosophie ancienne? Est-il un peu théologien? A-t-il en philosophie des opinions bien arrêtées, et même, est-il tout-à-fait philosophe? Je ne puis dissimuler mes doutes sur chacune de ces trois questions. Si M. de Caraman avait beaucoup pratiqué Aristote, nous dirait-il (page 390 du tome I) que l'auteur de la *Métaphysique* a fortifié la théorie abstraite des idées, lorsqu'il est bien connu qu'il employa sa vie à la détruire? N'aurait-il à nous offrir sur la magnifique démonstration que donne Aristote, dans sa *Physique,* de l'existence d'un premier moteur, rien de mieux que ce galimatias à peu près inintelligible : « Aristote explique l'existence de Dieu par une série ascendante de mouvemens qui naissent les uns des autres, et s'arrêtent tous à un premier moteur qui, lui-même immobile, est la cause et la raison de tout ce qui est. » Si M. de Caraman avait eu le temps de jeter les yeux sur le chapitre que Diogène Laërce consacre à Pyrrhon, nous présenterait-il (page 30) la doctrine de ce grand sceptique comme une modification des systèmes d'Aristote et de Platon?

Mais laissons là l'antiquité que M. de Caraman n'a voulu qu'esquisser. Lisons avec lui le morceau qu'il consacre à saint Anselme, cet illustre personnage que notre auteur appelle, dans un style médiocrement élégant, « le premier docteur qui ait brillé d'une manière aussi éclatante dans le champ de la métaphysique religieuse. » Je consens que l'on compare saint Anselme à un astre; mais je demande qu'on ne fasse pas briller cet astre dans un champ. Au surplus, il y aurait trop à faire pour relever ces négligences de style dans M. de Caraman, qui n'a évidemment aucune prétention à écrire; ne parlons que des choses elles-mêmes.

Saint Anselme se recommande à l'attention de l'histoire par deux grands ouvrages : le *Monologium* et le *Proslogium* (1). Le *Monologium* n'est rien moins qu'une tentative d'expliquer par la pure raison le mystère de la Sainte-Trinité, clé de voûte du christianisme. Il ne s'agit pas seulement de porter quelque lumière dans les ténèbres de ce dogme, comme l'essayèrent autrefois saint Justin et saint Augustin, comme Bossuet l'a depuis entrepris dans ses *Elévations;* il s'agit d'une tentative plus hardie et qui n'a d'analogue que dans les hardiesses contemporaines de Hegel et de M. de Lamennais, je veux parler d'une déduction purement rationnelle, où la Trinité est exposée dans son principe, démontrée et éclaircie dans toute l'économie de ses parties constitutives. Tel est le ca-

(1) Ils ont été récemment traduits l'un et l'autre avec une exactitude intelligente par M. Bouchitté dans un livre intitulé : *Du Rationalisme chrétien.*

ractère original du *Monologium*, ce prodige du XIe siècle. Le *Proslogium* est une tentative d'un tout autre genre, et qui a aussi sa hardiesse et son originalité. Saint Anselme, se fondant toujours sur la pure raison, prétend démontrer l'existence de Dieu par les seules ressources de la logique la plus abstraite, et sans s'appuyer sur aucune donnée de l'expérience. C'est dans ce petit livre qu'est déposé l'argument fameux que Descartes et Leibnitz ont repris au XVIIe siècle, et qui consiste à déduire l'existence de l'Être parfait de la seule idée de la perfection. Il est tout simple que Hegel ait remis en honneur cet argument tant combattu par Kant, puisque, pour le père de l'idéalisme absolu, l'idée de l'être est antérieure à l'être lui-même; mais ce qui est vraiment extraordinaire, c'est qu'une pareille conception soit éclose dans l'esprit d'un moine du XIe siècle. Tels sont les deux monumens à qui M. de Caraman avait affaire. Que deviennent-ils, hélas! entre ses mains? Ce que M. de Caraman admire dans le *Monologium*, c'est la démonstration que saint Anselme donne, dans les premiers chapitres, de l'existence de Dieu, démonstration sans originalité, que saint Anselme emprunte à saint Augustin, qui lui-même l'avait puisée dans Platon; ce que M. de Caraman estime d'une médiocre importance, c'est cette entreprise si neuve, si ingénieuse, si hardie, de présenter une déduction purement rationnelle du dogme de la Sainte-Trinité. Arrivé au *Proslogium*, M. de Caraman n'y voit qu'une suite et un développement du *Monologium*, oubliant qu'il n'y a dans ce dernier ouvrage aucune trace de l'argument original qui constitue le premier. Cet argument lui-même, si subtil et si abstrait, M. de Caraman nous le donne comme une aspiration éloquente. Je gagerais que M. de Caraman n'a pas lu saint Anselme. En général, son érudition est de seconde et de troisième main. Au lieu de lire les monumens eux-mêmes, M. de Caraman lit Brucker. Heureux encore quand il nous donne du Brucker pur, et qu'il ne lit pas l'*Historia critica* à travers le Précis de MM. de Salinis et de Scorbiac.

Disons toute la vérité à M. de Caraman : nous le croyons assez modeste et assez consciencieux pour la pouvoir supporter sans déguisement. M. de Caraman a du goût pour les études historiques; pour occuper ses loisirs, il a pris des notes et fait des cahiers en dépouillant les historiens de la philosophie. M. de Caraman nous donne ses *Oisivetés*, comme faisait Vauban; mais l'illustre maréchal nous présentait sous ce titre naïf et modeste le fruit des méditations de toute sa vie. M. de Caraman s'est trop pressé d'entrer dans la carrière. Il a peu philosophé. Lui-même, il déclare qu'il n'appartient à aucune école de philosophie. Soit. Il n'est pas nécessaire qu'un auteur soit d'une certaine école et possède un certain système; mais il est bon qu'il ait des opinions, et il n'est pas mal qu'il ait des idées. Il faut aussi être tout-à-fait philosophe ou ne pas s'en mêler. Est-ce à un libre penseur que j'ai affaire, quand je vois M. de Caraman s'effaroucher de ce que Scott Érigène niait les peines éternelles, et s'écrier à ce propos : « On voit combien il est dangereux de scruter par les données scientifiques des problèmes à jamais insolubles. » Remarque naïve, digne de la candeur d'un autre siècle, et à laquelle l'auteur ajoute ce conseil plein de prudence : « Nouvelle preuve que la véritable philosophie doit se renfermer dans les limites de l'observation psychologique (page 289, tome I). » Nous engageons au contraire M. de Caraman à être plus hardi, et à s'enfoncer pendant quelques années dans l'étude de la

théologie. Qu'il y joigne une étude sérieuse de la philosophie ancienne, des opinions plus décidées, une connaissance plus directe des sources, une critique plus pénétrante, un style plus correct, et il pourra donner un jour au public cette histoire de la philosophie du moyen-âge, dont la lecture de son livre fait vivement sentir le besoin.

En passant de M. le duc de Caraman à M. Damiron, nous allons d'un simple amateur de philosophie à un maître éprouvé. Au lieu d'une esquisse superficielle et défectueuse, nous rencontrons une série d'études vraiment approfondies. Voici plus de vingt ans que M. Damiron traçait dans *le Globe*, d'une plume ingénieuse et délicate, l'histoire de la philosophie contemporaine. En face d'un plus grand sujet, le talent de l'auteur, mûri par l'expérience, a pris plus de gravité. A défaut de cet essor et de cet éclat que donne la jeunesse, on y sent la solidité, le poids, le sérieux d'une forte maturité. Personne d'ailleurs n'était mieux préparé que M. Damiron à l'histoire de la philosophie du XVII[e] siècle. En même temps qu'il en a fait depuis plusieurs années le sujet de ses leçons à la Sorbonne, le savant professeur a lu à l'Académie des Sciences morales et politiques plusieurs mémoires qui se rapportent tous à quelque disciple illustre ou à quelque grand contradicteur de Descartes. Enfin M. Damiron a été appelé, au nom de la section de philosophie, à juger les résultats du concours proposé par l'Académie sur le cartésianisme. M. Damiron avait donc sous la main trois sortes de matériaux : ses cahiers de professeur, ses mémoires d'académicien et son rapport de juge du concours. En présence de ces richesses, M. Damiron pouvait choisir entre deux partis : l'un, vigoureux et presque héroïque, c'était de laisser toutes ces excellentes choses où elles étaient, et de n'en garder que les pensées les plus générales, pour les faire entrer dans un plan tout nouveau; l'autre parti, plus modeste, et il faut le dire plus commode, c'était de placer ces différentes pièces à la suite les unes des autres, en les rattachant ensemble d'une manière telle quelle, et se confiant, pour en achever l'unité, à l'analogie des matières et à la sagacité des lecteurs.

Il est regrettable que M. Damiron, par une défiance de ses forces qui n'est point fondée, ait reculé devant le premier parti. Descartes l'eût mieux conseillé que sa modestie. Je cite de mémoire les paroles du maître : « Je m'avisai de considérer, dit-il quelque part, que souvent il n'y a pas tant de perfection dans les ouvrages composés de plusieurs pièces qu'en ceux auxquels un plan unique a présidé. Aussi voit-on que les bâtimens qu'un seul architecte a entrepris et achevés ont coutume d'être plus beaux et mieux ordonnés que ceux qu'on a tâché de raccommoder, en faisant servir de vieilles murailles qui avaient été bâties à d'autres fins. Ainsi ces anciennes cités qui, n'ayant été au commencement que des bourgades, sont devenues par succession de temps de grandes villes, sont ordinairement si mal compassées, au prix de ces places régulières qu'un ingénieur trace à sa fantaisie dans une plaine, qu'encore que, considérant leurs édifices chacun à part, on y trouve souvent autant ou plus d'art qu'en ceux des autres, toutefois, à voir comme ils sont arrangés, ici un grand, là un petit, et comme ils rendent les rues courbées et inégales, on dirait que c'est plutôt la fortune que la volonté de quelques hommes usans de raison, qui les a ainsi disposés. »

Partant de là, Descartes n'hésitait pas à abattre sa maison pour la reconstruire. M. Damiron n'a pas eu autant de courage; et en vérité, on ne peut lui en faire un crime, surtout quand on songe que, s'il n'a pas donné au public tout ce qu'on pouvait attendre de son talent, ce qu'il lui a donné est déjà très considérable. M. Damiron, pour prendre ses termes, a péché non par commission, mais par omission. Je ne dissimulerai pas toutefois que le parti auquel l'auteur s'est arrêté rend le caractère de son travail un peu incertain. Est-ce le cartésianisme qui en fait le sujet? On pourrait le croire en voyant paraître tour à tour Descartes, Malebranche, Spinoza. Mais Leibnitz est absent. L'auteur, il est vrai, ne nous annonce que la philosophie en France; mais, puisqu'il donne place à deux Hollandais, Spinoza et Geulincx, à un Allemand, Clauberg, et à un Anglais, Hobbes, il semble que Leibnitz pouvait avoir son tour, Leibnitz qui a écrit la plupart de ses ouvrages en français, et qui, à tant d'égards, est pénétré de l'esprit de la France. M. Damiron, au surplus, annonce qu'il comblera cette lacune dans un troisième volume. On ne saurait trop l'y engager; et, du moment qu'il sera en train de se compléter, pourquoi ne ferait-il pas une petite place à un cartésien trop méconnu, qui est pourtant un Français, l'auteur mystique et quelquefois profond de l'*Économie divine,* Pierre Poiret? Avec ces deux chapitres nouveaux, l'ouvrage de M. Damiron sera plus près de constituer un tout, et il pourra, sous le titre d'études sur le cartésianisme, former un recueil du plus grand prix.

J'ai d'autant plus le droit de rappeler à M. Damiron avec quelque instance le nom de Poiret, qu'aucun des historiens récens du cartésianisme n'a traité ce personnage avec le soin que méritent l'élévation et l'obscurité de ses idées; or, il semble que le but principal que le savant auteur se soit proposé, c'est de porter la lumière sur les côtés encore inexplorés de la philosophie du XVIIe siècle. Par cet endroit, l'ouvrage de M. Damiron présente une véritable originalité et rend un service notable à l'histoire. On connaissait déjà très bien les grands cartésiens, comme Malebranche et Spinoza, auxquels on peut joindre Berkeley pour la finesse, la vigueur et l'originalité de son esprit; mais il y a aussi les petits cartésiens, qui ont bien quelques droits à l'attention de la critique. M. Damiron divise ces petits cartésiens eux-mêmes en deux classes. Il y a d'abord ceux qui n'ont d'autre mérite que la docilité, la foi à la parole du maître : M. Damiron les appelle fort ingénieusement les dévots du cartésianisme; par exemple Rohault, Regis, de La Forge, Antoine Legrand, et encore au-dessous, Clerselier. Ceux-là sont aux grands cartésiens ce que sont les grands socratiques aux petits, ce que Cébès est à Platon. Mais entre les disciples originaux du maître, qui tirent de la souche féconde des rameaux d'un jet hardi et vigoureux, et ces reproducteurs serviles d'une pensée qui se glace entre leurs mains, M. Damiron place dans un rang à part certains philosophes, ceux qui, comme Clauberg et Geulincx, ont de la sagacité sans génie, des vues éparses sans système, du talent sans grande originalité. C'est un spectacle vraiment curieux et instructif de voir ces cartésiens du second ordre conduits par la force des choses plus encore que par celle de leur esprit aux mêmes idées qui prennent sous la plume d'un Malebranche et d'un Spinoza l'empreinte de la grandeur. Supposez que l'on rencontre par hasard en ouvrant un livre un passage comme celui-ci : « Nous

ne sommes pas réellement des esprits, car alors nous serions Dieu, mais des modes de l'esprit. Otez ces modes, que reste-il? Dieu. » En lisant ces lignes, ne les croirait-on pas tirées de l'*Ethique* de Spinoza? M. Damiron les a pourtant trouvées dans Geulincx; et au surplus, il s'en rencontre de toutes semblables dans Fénelon. Cela prouve bien tout ce qu'il y eut de profondément injuste dans l'anathème lancé par le XVII[e] siècle contre Spinoza. Chose curieuse! au siècle suivant, un homme médiocre, Helvétius, compose un assez méchant ouvrage, le livre *de l'Esprit*, et ce livre a un succès immense. D'où vient ce succès? De la même cause qui a rendu Spinoza exécrable à tous les cartésiens : c'est qu'il a dit le secret de tout le monde.

On ne peut donner trop d'éloges à cette partie du travail de M. Damiron. Mais ce qu'il faut louer dans tout l'ouvrage, c'est cette pureté exquise, je dirais volontiers cette chasteté de sentimens, cette sérénité, cette noblesse, qui viennent de l'ame, et qui, se communiquant au style, y répandent un parfum d'honnêteté qui pénètre et qui charme. En vérité, M. Damiron n'est pas de son temps. Il en est sans doute par l'étendue et la liberté de ses idées, mais je soutiens qu'il n'en est pas pour le caractère, et j'en trouve la preuve dans trois de ses meilleures qualités : c'est d'abord un scrupule d'exactitude et d'ordre vraiment inoui. L'auteur le porte si loin, qu'il finit par l'exagérer, et cela le conduit à démontrer beaucoup de choses qui n'ont aucun besoin de preuve, à en expliquer d'autres qui gagneraient à n'être pas expliquées, à nous initier à toutes les précautions, à toutes les intentions, à toutes les perplexités de son esprit, à nous dire non-seulement ce qu'il fait, mais ce qu'il pourrait faire, et même ce qu'il ne fera pas. Une autre qualité de M. Damiron, qui n'est pas non plus de notre temps, c'est ce que j'appellerai sa sensibilité morale. Elle est si vive et si abondante, qu'elle donne à sa manière, avec une gravité douce, une sorte d'onction qui rappelle un autre ministère que celui de l'enseignement philosophique. Aujourd'hui nos prédicateurs à la mode font de la politique et du lyrisme. Pour trouver un vrai prédicateur de morale, ce n'est pas à Notre-Dame qu'il faut l'aller chercher, c'est à la Sorbonne; ce n'est pas M. Lacordaire qu'il faut entendre, c'est M. Damiron. La dernière qualité que je louerai en lui, c'est la candeur. Trouvez-moi un autre écrivain que M. Damiron pour examiner lui-même ses défauts et les confesser au public comme pourrait le faire le chrétien le plus humble au tribunal de la pénitence. Est-ce bien au siècle où nous vivons, dans cette époque de préfaces pompeuses et d'idolâtrie de soi-même, qu'un écrivain du mérite de M. Damiron écrit ces lignes : « Je n'ignore pas, en ce qui me regarde, ce qu'il peut y avoir d'incomplet, de mal orné et de laborieux dans l'œuvre que j'ose livrer aujourd'hui au public; mais en même temps, je le déclare avec la même franchise, je pense que, grace aux soins que j'y ai longuement mis et à l'épreuve de l'enseignement public à laquelle elle a d'abord été soumise, elle a, comme je l'ai dit, une solidité qui en assure l'utilité. » Ceci n'est plus seulement de la modestie, c'est de l'humilité chrétienne, et j'ajoute de l'humilité sincère. Il nous faut ici plaider pour M. Damiron contre lui-même, et c'est un honneur qui n'était réservé qu'à lui, que la critique craignît d'être trop sévère à son égard, si elle l'était autant que sa conscience.

Après le cartésianisme, le plus grand sujet que présentent les temps mo-

dernes, c'est l'histoire de la nouvelle philosophie allemande. M. Wilm, qui vient de l'entreprendre, est, comme M. Damiron, un de ces écrivains qu'on aime à louer, parce qu'on est sûr d'aller toujours au-delà de leurs prétentions et qu'on les sait plus jaloux de mériter l'estime que de l'obtenir. Hâtons-nous donc de dire que l'ouvrage de M. Wilm est un des travaux les plus étendus, les plus consciencieux et les plus utiles qui aient paru depuis long-temps. En 1836, l'Académie des Sciences morales et politiques mit au concours ce magnifique sujet : 1° Faire connaître par des analyses étendues les principaux systèmes qui ont paru en Allemagne depuis Kant, inclusivement, jusqu'à nos jours; 2° s'attacher surtout au système de Kant, qui est le principe de tous les autres; 3° apprécier la philosophie allemande, discuter les principes sur lesquels elle repose, les méthodes qu'elle emploie, les résultats auxquels elle est parvenue; rechercher la part d'erreurs et la part de vérités qui s'y rencontrent, et ce qui, en dernière analyse, peut légitimement subsister, sous une forme ou sous une autre, du mouvement philosophique de l'Allemagne moderne.

Voilà un cadre merveilleux et qui était tout prêt à recevoir une œuvre de génie. Mais les œuvres de génie ne se commandent pas à terme fixe. L'Académie attendit deux ans, puis deux ans encore, puis enfin quatre ans. En 1844 seulement, elle put disposer de cette couronne qu'elle avait tenue si haut, et, à défaut d'un livre supérieur, elle en honora avec justice l'œuvre excellente d'un critique judicieux. Placé entre l'Allemagne et la France, dans une cité à moitié germanique, Strasbourg, M. Wilm, Allemand lui-même par la bonne foi, la droiture, la recherche patiente et désintéressée, tout Français d'ailleurs par le bon sens et la netteté de son esprit, M. Wilm, dis-je, était naturellement appelé à donner à la France une histoire de la philosophie allemande. La couronne de l'Académie, en allant le chercher dans l'obscurité laborieuse de sa province, loin de l'éblouir, lui a fait sentir plus vivement ses devoirs envers le public. Il a eu à cœur de perfectionner encore un travail déjà protégé par l'estime d'une illustre compagnie, et c'est ce qui explique que nous n'ayons encore que les deux premiers volumes d'un livre qui en formera quatre. M. Wilm a consacré un volume et plus à Kant, comme de raison; le reste se partage entre Fichte et Jacobi. La suite de l'ouvrage nous donnera Schelling (1), Herbart et Hegel.

Ainsi que M. de Rémusat l'a fait observer dans son remarquable rapport à l'Académie, la division adoptée par M. Wilm a quelque chose d'un peu artificiel. D'un côté, la première phase de la philosophie allemande avec Kant et Fichte pour représentans et Jacobi pour contradicteur; de l'autre, la seconde phase, représentée par Schelling et Hegel, et signalée par l'opposition de Herbart. Cette symétrie est factice; j'ajoute qu'elle est exclusive. A la rigueur, pour répondre au programme de l'Académie, on pouvait s'en tenir à six philosophes éminens; mais cela ne suffit pas pour satisfaire aux conditions qu'impose un titre comme celui-ci : *Histoire de la philosophie allemande*, depuis Kant jusqu'à Hegel.

(1) En attendant cette exposition complète de la première et de la seconde philosophie de M. Schelling, on lira avec intérêt un livre que vient de publier M. Bénard, sous ce titre : *Schelling, écrits philosophiques et morceaux propres à donner une idée générale de son système*. Chez Joubert, rue des Grés, 14.

Pourquoi M. Wilm n'élargirait-il pas les cadres de son premier travail? Il en est temps encore; nous l'en prions au nom de sa gloire, qui est intéressée à ce qu'on ne publie pas après son livre un livre plus complet. Est-il possible en vérité d'exclure de l'histoire de la pensée germanique un penseur aussi original et aussi profond que Herder, un critique du mérite de Schleiermacher, un pyrrhonien aussi ingénieux que Schulze, un mystique comme Baader, des écrivains aussi célèbres que Fries, Krause, Bonterweck?

Je vais paraître bien exigeant à M. Wilm; mais j'irai jusqu'à le prier de ne pas omettre dans l'histoire des idées de l'Allemagne une intelligence comme celle de Goethe. Pourquoi priverait-il son œuvre de l'intérêt et de l'éclat qu'y porterait avec lui l'immortel auteur du *Faust?* Goethe n'est pas seulement un grand poète, et tout le monde sait qu'il avait le génie de l'histoire naturelle. Mais on sait moins qu'il possédait, sinon le génie, au moins le goût passionné de la grande métaphysique. Qu'on cherche à deviner quelle était la lecture favorite de celui qui a écrit *Werther* et *Wilhem Meister?* C'était l'*Éthique* de Spinoza. Oui, l'*Éthique*, c'est-à-dire la philosophie devenue une algèbre de la pensée humaine. Sous les formules glacées de cette métaphysique abstraite, l'ame de Goethe sentait l'ame du pauvre Juif cherchant, hors du monde qui le réprouvait, un asile inviolable dans la pensée de l'identité universelle. C'est que les spéculations audacieuses de la philosophie allemande avaient exercé sur l'esprit de Goethe une influence décisive, et qui se manifeste à chaque page de sa plus étonnante création.

Il me semble que la philosophie n'aurait rien à perdre. si on ne la séparait pas trop de la littérature, des arts, des idées religieuses et sociales, et en général des grandes affaires de l'humanité. M. Wilm, il faut le dire, rend son histoire un peu trop scolastique. Il ne sort pas un seul instant des universités, et son exposition est celle d'un austère professeur. Sans doute, sa méthode est d'une régularité parfaite, mais elle est aussi un peu monotone. Après avoir raconté sèchement la vie de son philosophe, M. Wilm prend un à un ses écrits les plus importans et en donne un résumé exact et fidèle; puis il résume ce résumé, et conclut par un certain nombre de remarques, généralement fort judicieuses. C'est à merveille; mais point de ces aperçus qui marquent d'un trait ferme et profond l'idée fondamentale répandue dans une foule d'écrits divers et dans toute la carrière d'un philosophe; point de cette précision supérieure qui saisit corps à corps, non la forme de l'idée, mais l'idée elle-même; point aussi de ces grandes vues critiques qui éclairent, enchaînent, dominent toute une suite de spéculations. Mais n'allons pas nous plaindre trop durement de l'absence de ces idées supérieures. Ce serait accuser la modestie et la bonne foi de M. Wilm, qui s'est effacé pour mieux faire paraître ses héros, et a volontairement immolé sa gloire à celle des philosophes de l'Allemagne.

Une partie de son livre, singulièrement intéressante, et qui délasse un peu de la sévérité ordinaire du grave historien, c'est l'exposition de la philosophie de Jacobi. L'auteur de *Woldemar* est le moins allemand des écrivains de l'Allemagne. Il se distingue de ses compatriotes par deux traits qui le rapprochent des philosophes français: il se défie des spéculations trop abstraites et il n'abuse pas des mots d'école. Ce n'est pas lui qui se flatterait comme Hegel de connaître

complétement le dernier fond des choses, ou qui définirait Dieu comme Schelling : l'indifférence du différent. Jacobi a passé sa vie à protester contre ce dogmatisme superbe et ces formules un peu creuses. Comme Jean-Jacques Rousseau, il ne veut croire qu'au sentiment. Par là, l'esprit de *Woldemar* est tout semblable à l'esprit d'*Émile*, et cette philosophie sentimentale était bien faite pour avoir du succès dans le monde, puisqu'elle y rencontrait la sympathie des deux sortes de personnes qui décident les grands succès de ce genre, les femmes et les beaux esprits.

M. Wilm paraît avoir une prédilection particulière pour Jacobi, et il expose ses idées avec une complaisance où le lecteur trouve fort bien son compte. Je ne veux pas contredire légèrement le savant critique, mais je trouve qu'il est dangereux de donner à la science et à la vie humaine une base aussi mobile, aussi fragile que le sentiment. On arrive ainsi à cet état ambigu où je vois avec peine incliner beaucoup d'esprits distingués de notre temps. On n'est ni pour, ni contre la philosophie. On n'est pas décidément philosophe, et cependant on n'est pas croyant. C'est-à-dire que des deux grands appuis qui soutiennent l'esprit et le caractère, une foi solide et une conviction raisonnée, on ne possède ni l'un ni l'autre, et l'on flotte au hasard dans le vide.

Mais ce que je ne puis surtout pardonner à Jacobi, c'est d'avoir soutenu contre Mendelsohn que toute philosophie fondée sur la raison est nécessairement panthéiste. Ajoutez à cette énormité une seconde proposition qui n'est pas moins fausse et moins dangereuse, savoir que le panthéisme est identique à l'athéisme. Quoi! mon cœur est religieux et ma raison est athée! Quoi! l'athéisme, loin d'être une chimère absurde, est le dernier mot de la raison! Quoi! pour croire en Dieu, il faut commencer par abdiquer cette raison que Dieu nous a donnée, et c'est elle qui nous apprend à nous éloigner de son principe!

Évidemment ce sont là d'insoutenables paradoxes, contre lesquels s'élève la conscience de M. Wilm, aussi vivement que la mienne. Ceci m'amène à dire deux mots en terminant de la polémique persistante du clergé contre la raison.

Certains écrivains se sont persuadé de nos jours qu'ils avaient fait une grande découverte en substituant le mot rationalisme au mot philosophie, et en soutenant que le rationalisme conduit nécessairement au panthéisme, lequel, bien entendu, est identique à l'athéisme. On voit maintenant le cas qu'il faut faire de cette merveilleuse invention : c'est la boutade d'un protestant sentimental. Voilà pour la nouveauté de l'idée. Quant au fond, il a été démontré à satiété que soutenir en rigueur que le rationalisme mène à l'athéisme, c'est soutenir que la recherche libre du vrai par les lumières naturelles de la raison aboutit nécessairement à l'impiété, c'est-à-dire qu'il n'y a rien de plus raisonnable que d'être athée et qu'il faut dire de l'athéisme, comme Pascal faisait du pyrrhonisme : C'est le vrai. Battus sur ce point, les écrivains du clergé portent leurs attaques d'un autre côté, et cette évolution de leur polémique est bien marquée dans un livre assez curieux que publie M. de Valroger sur le rationalisme. Il ne me coûte rien de dire que cet ouvrage est celui d'un prêtre éclairé, d'un adversaire très habile et très courtois, d'un dialecticien exercé, d'un homme enfin parfaitement renseigné sur les écrits des philosophes contemporains et qui connaît à la fois les personnes et les choses. Mais, sans vouloir discuter aujourd'hui avec M. de Valroger,

je me bornerai à cette simple remarque, que pour combattre le rationalisme, il ne serait pas mal que les écrivains du clergé se missent un peu d'accord sur la nature, les droits et les limites de la raison. En ce moment, l'anarchie est au comble. Il y a dans le clergé deux partis tout-à-fait opposés : l'un, qui veut faire à la raison sa part et la déclare seulement insuffisante; l'autre, qui ne reconnaît à la raison, quand elle est séparée de la foi, aucune base naturelle. C'est un dissentiment bien ancien, qui séparait autrefois Pascal et les grands prélats cartésiens, et qui de nos jours a mis aux prises l'école de M. de Bonald et de M. de Lamennais avec celle du cardinal de La Luzerne et de l'évêque d'Hermopolis. — M. l'abbé Maret enseigne à la Sorbonne et dans ses livres que la raison naturelle a ses droits. M. l'évêque de Montauban les nie, et cette même opinion est soutenue avec une persévérance et une habileté remarquables dans un recueil très répandu dans le clergé sous le nom d'*Annales de philosophie chrétienne*, et dirigé par un savant homme, M. Bonnetty.

Il est piquant d'assister à cette querelle de famille. M. Maret et ses amis lancent à leurs adversaires ce reproche accablant : Vous êtes lamennaisiens. Sait-on comment ceux-ci ripostent? Par une accusation tout autrement grave : Vous êtes rationalistes. Rationalistes, cela s'entend, c'est-à-dire panthéistes et athées. Mais on n'a pas encore dit ces gros mots. — Y aurait-il de l'indiscrétion à demander à M. de Valroger, qui écrit sur le rationalisme, quel est son avis sur la raison? Je le soupçonne de lui être assez favorable, par où j'entends le louer; mais qu'il prenne garde : s'il continue à être aussi modéré et aussi poli pour la raison, *l'Univers* pourrait bien l'accuser de philosophie.

Nous n'avons rien dit de M. Armand Fresneau et de son petit pamphlet contre l'éclectisme. C'est un terrible homme que M. Fresneau! Il faut voir comme, dès la première page de son livre, il traite du haut en bas tous les philosophes passés et présens! M. Fresneau trouve Descartes très plaisant et Lebnitz assez ridicule. Je ne justifierai pas Leibnitz et Descartes; mais, pour justifier M. Fresneau, je lui demanderai volontiers s'il a quitté depuis bien long-temps le collége. Quand M. Fresneau se sera fait connaître par quelque découverte, comme l'application de l'algèbre à la géométrie, ou le calcul de l'infini, il lui sera permis de le prendre si haut avec Descartes et Leibnitz. Il est vrai que, si M. Fresneau avait découvert quelque chose, il aurait le ton moins cavalier. Mais il faut une parure à l'extrême ignorance, et c'est l'extrême légèreté.

Puisque j'ai nommé Leibnitz, je saisirai cette occasion de recommander aux réflexions de M. Fresneau ce passage des *Nouveaux Essais :* « Il y a des gens aujourd'hui qui croient qu'il est du bel air de parler contre la raison et de la traiter de pédante incommode. Je vois de petits livrets, des discours de rien, qui s'en font fête... Si ceux qui se moquent de la raison parlaient tout de bon, ce serait une extravagance d'une nouvelle espèce, inconnue aux siècles passés. Parler contre la raison, c'est parler contre la vérité. »

ÉMILE SAISSET.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 juillet 1847.

Depuis quelques jours, toutes les préoccupations, toutes les pensées se concentrent sur le drame judiciaire qui se déroule devant la pairie. Cet intérêt exclusif nous a rappelé ce qu'écrivait Mme de Sévigné à propos du procès de Fouquet : « On ne parle d'autre chose, mandait-elle à M. de Pomponne, on raisonne, on tire des conséquences, on compte sur ses doigts, on s'attendrit, on craint, on souhaite, on hait, on admire, on est triste, on est accablé. » Moins l'admiration, ces sentimens divers ont agité la conscience publique. Cette fois, la curiosité maligne qu'éveillent d'ordinaire les procès fameux a fait place à une douleur sincère, à une tristesse profonde. Le rang des accusés, la gravité des charges qui pèsent sur leur tête, la lutte inévitable qui, en dépit de leurs premières intentions, s'est engagée entre eux, le contraste de leurs caractères, tout a concouru à porter à son comble l'émotion de chacun. Voici un lieutenant-général, pair de France, ancien ministre, placé entre deux accusations, dont l'une l'eût couvert d'ignominie, si elle eût été confirmée. Heureusement elle s'est évanouie. Tout le monde a respiré quand il a été prouvé que, si des préoccupations déplorables avaient poussé dans de grandes fautes un militaire qui avait porté, non sans honneur, l'épée du commandement, du moins le général n'avait pas à rougir d'un de ces actes que l'opinion ne pardonne pas, ne peut pas pardonner. A côté de lui, nous trouvons parmi les accusés un homme qui avait été élevé à l'une des premières dignités de la magistrature et qui a siégé aussi dans les conseils de la couronne. Celui qui est tombé de si haut dans un affreux abîme s'y est débattu avec une inconcevable énergie. De quelles ressources n'a-t-il pas fait preuve dans son interrogatoire! quelle inépuisable verve d'avocat! Les réponses de l'accusé formaient autant de plaidoiries successives. Plus l'accusation devenait pressante, plus elle gagnait de terrain, plus l'orateur qui cherchait à la re-

pousser déployait tous les efforts d'un art consommé. Cependant il est un homme qui assiste à ces luttes si vives avec une sorte de calme sardonique : c'est le troisième accusé, c'est l'auteur de tout le mal. L'arrêt n'est pas rendu, et cet homme est déjà l'objet d'un jugement silencieux et unanime dont seul il a l'air de ne pas s'apercevoir. Enfin il est un quatrième accusé dont l'absence a été le texte de mille commentaires et, paraissait autoriser les plus injurieux soupçons : il n'a pas voulu y rester en butte, et sans reparaître encore, il les a écartés par des communications adressées à la cour des pairs. On sait quelle triste lumière ces pièces mises sous les yeux de la cour ont jetée sur les débats, et à quel acte de désespoir s'est abandonné celui des accusés pour qui ces preuves nouvelles étaient accablantes. Est-ce assez de détails douloureux, de tragiques incidens? Jamais depuis longues années affaire n'avait éveillé à un si haut point l'anxiété publique.

C'est que ce procès, si remarquable par la dramatique variété de ses aspects, a aussi une importance sociale qu'il y aurait de l'aveuglement à méconnaître. Ce procès est déjà et sera de plus en plus entre les mains des hommes de parti un acte d'accusation contre le pouvoir, contre la société. On a déjà dit, on dira plus encore quand un arrêt solennel aura donné un caractère d'authenticité à certains faits, que la corruption nous mine, qu'elle a pénétré dans les entrailles du corps social et dans les plus hautes régions du pouvoir. Il est permis de prévoir un redoublement d'accusations passionnées. Les uns demanderont avec un accent de triomphe si on a jamais vu rien de pareil sous la restauration, si, pendant les quinze ans qu'elle a duré, on a eu le spectacle de ministres du roi traduits devant la cour des pairs pour crime de corruption. On comparera les deux époques pour arriver à cette conclusion, que, sous le régime qui a précédé 1830, les mœurs publiques étaient plus pures, et que les questions qui alors préoccupaient l'opinion étaient plus hautes et plus nobles. D'un autre côté, les radicaux opposeront à certains scandales la pureté idéale des mœurs et des institutions démocratiques : ils diront que, si nous sommes à ce point corrompus, c'est la faute de la monarchie constitutionnelle. Voilà le thème; on le développera de mille façons. C'est ainsi que, des deux côtés et comme prise entre deux feux, la société de 1830 sera chargée d'accusations par les partis extrêmes, qui revendiqueront pour eux seuls tous les honneurs de la moralité.

Si nous opposons la réalité à ces exagérations, nous voyons que depuis dix-sept ans la société française, que quelques esprits ardens auraient voulu entraîner dans la belliqueuse imitation de la république et de l'empire, a préféré la paix à la guerre, les travaux de l'industrie à la gloire des armes, le développement de sa prospérité intérieure à de périlleuses aventures. Maintenant tous les régimes ont leurs excès. Dans les sociétés industrielles, l'amour du travail ne se sépare guère de l'amour du gain, et ce dernier sentiment peut aller jusqu'à l'avidité. S'il est reconnu que la richesse est aujourd'hui pour les peuples modernes un instrument d'affranchissement en disséminant le bien-être parmi les masses, elle est aussi pour ceux qui veulent la conquérir, comme pour ceux qui la possèdent, une séduction et un écueil. Elle est à la fois un puissant mobile dans les destinées d'un grand pays, et pour les passions individuelles une provocation irritante. La France pacifique et industrielle de 1830 ne s'est pas préservée de quelques tendances mauvaises : elle a trop laissé l'égoïsme, les calculs de l'in-

térêt personnel donner à ses mœurs leur fâcheuse empreinte. Ce n'est pas la première fois que nous signalons ces inconvéniens. Quand l'année dernière, à la vue de la grosse majorité que l'urne électorale venait de donner au parti conservateur, quelques personnes avançaient que désormais il n'y aurait plus de débats politiques, mais seulement des questions d'affaires, nous disions que les débats politiques ne tarderaient pas à reparaître, et qu'il serait très fâcheux qu'ils pussent être supprimés par la prépotence d'un matérialisme uniquement préoccupé d'intérêts pécuniaires. Nous n'avons donc jamais flatté l'industrialisme dans ses prétentions immodérées; mais, quand nous entendons des hommes de parti envelopper dans une réprobation sans réserve les actes et les mœurs de la France de 1830, et en dénoncer au monde la corruption monstrueuse, nous considérons comme un devoir de signaler tout ce que ce langage a d'inexact et d'excessif. C'est surtout dans la bouche des hommes qui jusqu'à présent n'avaient pas marché d'accord avec les partis extrêmes, que ce langage a le droit de surprendre. Dans leur ardeur pour faire la guerre au cabinet, ils ne se sont pas aperçus qu'ils dépassaient le but. Ce n'est pas sur le ministère que retombent leurs accusations, mais sur le pays, mais sur ces classes moyennes à la tête desquelles ils sont eux-mêmes placés. S'il était vrai que ces classes fussent si corrompues, que deviendrait la France? Heureusement il n'en est rien : non, la France n'est pas la proie exclusive du mal; loin de là : les bons instincts, les nobles tendances, les sentimens généreux, l'emportent sur l'égoïsme et les mauvaises convoitises. Qu'on compare les opinions des générations nouvelles avec celles des hommes qui étaient jeunes au temps du directoire, et l'on verra de quel côté est la délicatesse du sens moral!

Toutefois il ne faut pas se dissimuler que les exagérations que nous combattons, si dénuées qu'elles soient de fondement, ont leurs dangers. Les hommes éclairés, les hommes de bonne foi que n'aveugle pas l'esprit de parti en reconnaissent le néant, mais combien d'autres les répètent sans se donner la peine de les contrôler! D'ailleurs, quand des partis crient bien haut qu'ils ont le monopole de la probité, quand ils mettent avec ostentation la vertu à l'ordre du jour, ce langage a une apparence de désintéressement qui peut finir par leur donner quelque autorité. Il ne faut donc pas que les représentans du pouvoir se laissent aller à trop dédaigner certaines déclamations, à penser que là où il n'y a point une exacte vérité dans les choses, il n'y a point de péril L'erreur serait grande; elle serait elle-même un nouveau danger. Lorsque des philosophes observent et jugent les choses humaines du fond de leur retraite, ils peuvent se renfermer dans une sorte de mépris contemplatif qui ne saurait convenir à des hommes politiques. Ceux-là sont obligés de s'émouvoir un peu plus de ce qui se dit et se passe autour d'eux. Le véritable rôle du gouvernement est de faire avec une sage mesure la part de l'exagération et celle de la vérité, celle des inquiétudes légitimes de l'opinion et celle des déclamations de l'esprit de parti. Des faits qui se sont multipliés d'une manière fâcheuse ont concouru à établir la conviction que quelques fonctionnaires avaient manqué à la première obligation de l'homme public, aux lois d'une stricte probité. Non seulement il faut que le gouvernement se montre plus empressé que personne à constater la vérité dans les cas qui ont été signalés, mais il doit, par la sévérité de sa vigilance, par la fermeté de son langage, faire un appel énergique, chez ses agens, à ce que

nous nommerions la religion du devoir. Les attaques dirigées contre l'administration ont été vives et retentissantes. Pourquoi le pouvoir ne ferait-il pas, par quelques circulaires, un usage judicieux et opportun de la publicité pour éclairer l'opinion sur des points où elle a pu être égarée, pour témoigner de sa propre sollicitude à maintenir au-dessus de tout soupçon l'intégrité de l'administration française? A notre époque, il ne suffit pas que le pouvoir accomplisse le bien; il faut qu'il le dise et le prouve; agir autrement, ce serait se condamner à l'infériorité envers les partis, qui ne se font pas faute d'enfler la voix, et de se vanter même des mérites qu'ils n'ont pas.

Répondre par une activité prévoyante à la difficulté des circonstances, préparer un ensemble de mesures qui puissent, l'hiver prochain, occuper et satisfaire les chambres, voilà ce que recommandent au cabinet ses meilleurs amis, au risque d'éveiller quelques susceptibilités et de paraître un moment donner des armes à certains adversaires. Ces petits inconvéniens disparaissent, à notre avis, devant l'immense avantage qu'il y a toujours à conseiller le pouvoir avec franchise, à lui montrer le but qu'il doit atteindre, à lui indiquer ce que le pays attend de lui. Il y a plus : cette publicité loyale de la critique peut seule donner du prix, de l'autorité à l'approbation. De nos jours, l'impartialité qui s'exprime sans pusillanimité comme sans outrecuidance a seule du crédit.

Il sera d'autant plus nécessaire au gouvernement de prouver par ses travaux, par ses actes, qu'il a une pensée de progrès, des intentions de sage réforme dans tout ce qui tient à notre organisation administrative et financière, que sur deux questions politiques il a pris l'attitude de la résistance et de l'immobilité. L'opposition vient, par une manifestation récente, de lever le drapeau de la réforme électorale et parlementaire. Voilà désormais son mot de ralliement. L'opposition paraît invoquer aujourd'hui la réforme, comme sous la restauration elle criait : *Vive la charte!* L'opposition soutient aussi que rien ne ressemble plus à 1827 que 1847, et qu'à vingt ans de distance nous sommes dans une situation qui reproduit les mêmes dangers et les mêmes devoirs. Ce point de vue rétrospectif nous semble plus ingénieux qu'exact; toutefois il mérite quelque attention. Si nous sommes dans une position analogue à 1827, la France a devant elle un nouveau ministère Villèle, auquel elle doit vouloir substituer un autre cabinet Martignac. La conséquence est rigoureuse. Nous n'aurons pas la simplicité d'énumérer en détail toutes les différences qui distinguent les deux époques : l'opposition les connaît aussi bien que nous; mais elle a pensé qu'il était habile, et sur ce point elle ne s'est pas trompée, de lancer dans la polémique une analogie spécieuse. En rapprochant l'adresse de cette tactique de tous les symptômes, de toutes les difficultés politiques que nous avons signalés, nous trouvons, pour le gouvernement, de nouveaux motifs de reprendre sur tous les points l'attitude et l'initiative d'un pouvoir actif et résolu. Il n'y a point encore de faits positifs qui doivent inspirer de craintes sérieuses pour l'avenir; mais il y a des signes, des indices qu'il faut considérer, des avertissemens qu'il importe de comprendre. On est encore maître de la situation, c'est une juste cause de sécurité; mais d'un autre côté toute négligence, toute perte de temps, pourraient être funestes, et voilà le péril.

La discussion du budget est finie à la chambre des députés, et n'a guère donné lieu qu'à des conversations sans importance. C'est qu'en effet il n'est pas aussi

facile qu'on pourrait le croire, quand on n'est pas entré dans tous les détails des dépenses publiques, de retrancher quoi que ce soit sur ce chiffre, si énorme en apparence, de 1,500 millions, et qui est en réalité au-dessous des besoins du pays. La commission du budget, composée par exception cette année de dix-huit membres au lieu de neuf, a travaillé, pendant cinq mois entiers, avec un soin scrupuleux que tout le monde reconnaît et apprécie : elle a examiné une à une ces allocations si diverses et si multiples, qui ont pour but de satisfaire aux exigences tous les jours croissantes des services publics, et de cet immense travail il n'est sorti qu'une réduction de quelques millions sur le budget ordinaire, et une opération de simple report sur le budget extraordinaire. L'opposition elle-même renonce à aller au-delà, et ses observations ont porté en général beaucoup plus sur la marche des administrations particulières que sur les crédits qui leur sont alloués. C'est reconnaître implicitement que tous ces crédits sont suffisamment justifiés, et qu'il ne s'agit que de les bien dépenser.

Il est même à remarquer que, dans plusieurs occasions, la chambre, de l'aveu et quelquefois sur la provocation de l'opposition, a rétabli au budget des augmentations de crédit demandées par les ministres et supprimées par la commission du budget. Ces votes prouvent que les alarmes répandues au commencement de la session sur notre situation financière se sont singulièrement atténuées devant une étude plus approfondie des faits. Les finances de la France sont en ce moment embarrassées par l'entreprise des chemins de fer, mais il s'en faut bien qu'il y ait lieu de concevoir les inquiétudes qui ont été propagées par la malveillance. Il importe, en effet, de ne pas confondre ce que le pays dépense pour ses besoins ordinaires et ce qu'il *avance* extraordinairement, depuis quelques années, pour les travaux publics qui doivent l'enrichir. Ses dépenses *ordinaires* sont couvertes par ses recettes ordinaires et au-delà, car dans ses dépenses ordinaires sont comprises les sommes qu'il consacre annuellement à l'amortissement de ses anciennes dettes, et qui dépassent aujourd'hui 100 millions. Or, l'amortissement n'est pas une dépense; c'est une épargne, un capital qui se reforme, et non un revenu qui se consomme.

Reste le budget extraordinaire. Celui-là est bien un excédant de dépenses, mais de dépenses productives, et qui ne devraient être considérées que comme un placement. L'état emploie annuellement, depuis 1840, environ 150 à 160 millions en travaux publics extraordinaires. Cette somme, il faut le reconnaître, est prise en dehors des recettes et ne peut être demandée qu'à l'emprunt, sous quelque forme que l'emprunt se produise, soit qu'on ait recours à une consolidation des réserves de l'amortissement, soit qu'on augmente le chiffre de la dette flottante, soit enfin qu'on en appelle à une nouvelle émission de rentes sur le grand livre. Ces trois formes de l'emprunt ont été employées avec succès depuis 1840. Elles seront mises encore en jeu toutes trois pour terminer l'œuvre que le pays s'est imposée. Deux à la rigueur auraient pu suffire. On peut évaluer environ à un milliard les travaux qui restent à effectuer en exécution des lois du 25 juin 1841 et du 11 juin 1842; ces travaux seront répartis sur six années au moins, c'est-à-dire qu'ils ne seront terminés que vers 1853. Si l'on n'avait consacré à les payer que les réserves de l'amortissement, ces réserves auraient été absorbées jusqu'en 1857; c'eût été beaucoup sans doute qu'une telle anticipation, mais enfin elle n'avait rien que de possible et qui ne pût être envisagé sans effroi. En atten-

dant, la dette flottante aurait pu s'accroître assez pour suffire aux dépenses. Cette dette sera de 700 millions à la fin de 1847. Il suffisait, pour subvenir à tout, qu'elle s'accrût d'environ 100 millions par an jusqu'en 1853, époque où elle eût été de 1,200 millions. Les réserves de l'amortissement seraient venues ensuite, de 1853 à 1857, combler le déficit, et nous nous serions retrouvés en 1857 avec notre dette flottante actuelle et 1 milliard de travaux publics exécutés de plus. Cependant le ministre des finances a pensé qu'il serait plus simple, pour moins charger l'avenir et pour moins exiger de la dette flottante, de contracter un emprunt. Cet emprunt n'était pas absolument nécessaire, nous venons de le montrer; mais il sera utile, il fera cesser le désordre plus apparent que réel de nos finances, il rétablira l'équilibre entre les dépenses et les recettes. La quotité de cet emprunt a été fixée à 350 millions; c'est plutôt trop que pas assez. Quant à l'époque où il devra être contracté, c'est à la sagesse du gouvernement de la déterminer; rien ne presse, ainsi que l'ont fait remarquer dans les bureaux plusieurs orateurs de toutes les nuances.

Quelques personnes paraissent s'étonner et s'affliger que la France en soit réduite à emprunter en pleine paix pour subvenir à ses dépenses. Il ne faut pas oublier que les dépenses dont il s'agit n'ont rien d'obligatoire, et que le pays ne se les impose que pour augmenter sa richesse. Ce n'est point, à vrai dire, la somme totale de la dépense que le pays ajoute à ses charges; c'est l'intérêt de cette somme. Quand il dépenserait 200 millions par an en travaux publics en sus de ses recettes, le pays se grèverait purement et simplement de 8 à 10 millions d'intérêts à payer. Or, qu'est-ce que 8 à 10 millions de dépenses de plus en présence de l'accroissement prodigieux que ces travaux donnent au commerce, à l'industrie, à l'agriculture, et qui se traduit par une augmentation de recette considérable? Jusqu'ici ces augmentations de recette ont été de 25 à 30 millions par an, et une progression nouvelle dans les travaux publics déterminerait sans nul doute une progression plus rapide encore.

Augmenter ses charges annuelles de 8 à 10 millions pour augmenter ses recettes d'une somme quatre fois plus forte, n'est-ce pas faire une excellente affaire? On a souvent dit qu'un particulier qui mènerait ses affaires comme la France mène les siennes se ruinerait infailliblement. C'est une erreur; pour que la comparaison soit juste, il faut supposer un particulier qui emprunterait, comme les états, sans obligation de rembourser le capital et à la seule condition de servir les intérêts. Ceci posé, le propriétaire qui emprunterait tous les ans 200,000 francs à 4 et même à 5 pour 100, et qui, avec cette somme, ferait sur son bien des améliorations qui augmenteraient son revenu annuel de 30 ou 40,000 francs, serait-il donc si imprudent et si malhabile? Emprunter à 4 ou même à 5 pour placer à 18 ou 20 pour 100, est-ce donc un si mauvais calcul? Les adversaires du système financier suivi en France depuis quelques années affectent toujours de faire abstraction de cette augmentation progressive dans les recettes, ou, s'ils en parlent, c'est pour l'attribuer au hasard, à une sorte de bonheur particulier et inexplicable qui s'attache au gouvernement de juillet. Il n'y a pas de hasard et de bonheur qui se reproduise si invariablement; la progression constante des recettes publiques, sans qu'il y ait eu aucune augmentation d'impôt et après même que des réductions ont été opérées et des impôts totalement supprimés, ne peut s'expliquer que par une augmentation constante de

consommation et de production, c'est-à-dire de richesse, due au système financier qui a été suivi.

Sans doute une pareille progression a des bornes, et il ne faudrait pas espérer qu'elle pût se prolonger indéfiniment; mais rien ne permet de supposer que la limité soit sur le point d'être atteinte en France. Bien loin de là, quand on jette un coup d'œil sur notre immense et magnifique territoire, et qu'on estime par la pensée tous les trésors qui y sont encore enfouis et qu'une administration intelligente peut en faire sortir, on est beaucoup plus tenté de trouver qu'on ne marche pas assez vite que de se plaindre qu'on va trop loin. Depuis 1830, la valeur des propriétés rurales, pour ne parler que de la terre, qui est en définitive l'intérêt principal, celui qui sert de base à tous les autres, s'est accrue généralement dans une proportion considérable. Sur le plus grand nombre de points, cette valeur a tiercé; sur d'autres, elle a doublé et même triplé. Qui peut calculer ce que les chemins de fer ont déjà ajouté et ajouteront encore à la valeur des propriétés particulières le long de leur parcours? Que de produits sans valeur, faute de débouchés, en ont acquis par ces communications perfectionnées qui suppriment l'espace et le temps, et qui ne sont encore, on peut le dire, qu'à leur debut!

En présence des efforts inouis que fait tout le reste de l'Europe pour se couvrir de chemins de fer, en présence des résultats admirables obtenus en Angleterre par les lignes en exploitation, il n'est vraiment plus permis de reculer, et nous regrettons vivement, sous ce rapport, la préoccupation d'économie qui a porté la commission du budget, et après elle la chambre, à retrancher une portion considérable de l'allocation demandée pour les travaux publics de 1848. Nous savons que ce retranchement s'atténue par l'effet des sommes non employées sur les exercices précédens, et qui seront reportées sur l'exercice 1848; mais cette considération ne nous paraît pas suffisante pour justifier la mesure provoquée par la commission du budget. Tout ce qui peut gêner ou retarder l'exécution des travaux publics commencés, et particulièrement celle des chemins de fer, est une perte plutôt qu'un gain. Non-seulement on ajourne l'époque où les populations entreront en jouissance des avantages de tout genre que leur promet l'ouverture d'une ligne en exécution, mais encore l'état perd le revenu des capitaux engagés dans cette ligne, tant qu'elle n'est pas terminée. Un chemin de fer qui n'est pas fini est un obstacle à la circulation; c'est un embarras et non un secours. Il faut donc finir, et finir vite ce qui est commencé; tous les intérêts y sont engagés. Un amendement avait été présenté dans ce sens par M. Léon Faucher; il n'a succombé qu'à un petit nombre de voix. On voit que, cette fois encore, les propositions d'augmentation dans les dépenses sont venues de l'opposition, et ce n'est pas nous qui lui en ferons un reproche.

Il serait d'ailleurs chimérique d'espérer que, lorsque les travaux publics ordonnés par la loi du 11 juin 1842 seront finis, il sera possible de s'en tenir là. On ne s'arrête pas dans cette voie, quand une fois on y est entré. Il s'en faut bien que, dans la distribution des lignes de chemins de fer, toutes les parties du territoire aient eu leur contingent naturel. Des portions notables du pays ont été mises à l'écart; on se tait aujourd'hui à cause des difficultés momentanées qu'a fait naître l'exécution de tous ces travaux à la fois; mais, dès que ces

difficultés s'atténueront, on verra recommencer les réclamations des localités intéressées. L'ouest et le midi ont notamment beaucoup à se plaindre. L'abandon, inévitable pour le moment, du réseau de l'ouest et de la grande ligne de Bordeaux à Cette ne peut pas se réaliser définitivement sans froisser les justes prétentions d'un bon tiers de la France. D'autres lignes encore seront infailliblement demandées et doivent l'être, pour que tous les points du pays participent également de l'effet utile d'une dépense dont tous les points du pays supportent le poids. Partout on paie pour les chemins de fer, partout on doit en sentir les avantages. Ceci est de la justice distributive la plus vulgaire, et on peut être certain que chaque département, chaque arrondissement, et pour ainsi dire chaque canton, ne manqueront pas de faire valoir leurs droits. On s'est beaucoup récrié contre ce qui s'est passé l'année dernière lors du vote des chemins de fer, des concessions réciproques que se sont faites les diverses parties de la France, des coalitions qui ont eu lieu; c'est là un fait inévitable, et, nous dirons plus, légitime, qui se reproduira en toute occasion, car tous les arrondissemens de la France sont égaux devant le budget.

Dans les dernières discussions du parlement anglais, on a pu reconnaître que le moment des élections était proche au langage belliqueux et hautain tenu par lord Palmerston, notamment au sujet de la motion qu'avait faite lord G. Bentinck dans l'intérêt des créanciers anglais de l'Espagne. Lord Palmerston s'est efforcé de flatter l'orgueil national en exaltant la puissance de l'Angleterre, en la montrant armée des moyens « d'obtenir justice pour ses sujets de tous les pays, sur toute la surface de la terre. » En parlant ainsi, il est clair que lord Palmerston voulait se désigner aux électeurs comme le redresseur à venir de tous les torts, de tous les griefs dont chaque Anglais aurait à se plaindre. Sa harangue était une sorte de proclamation électorale; cependant il y perce un autre sentiment, une irritation amère et profonde contre le gouvernement espagnol. Fidèle à ses habitudes, lord Palmerston a critiqué l'administration de la Péninsule avec la même vivacité qu'il contrôlait, il y a quelques mois, celle de la Grèce. Il s'est plaint des résistances qu'il a constamment rencontrées dans ses efforts, pour déterminer le gouvernement espagnol à suivre les directions que voulait lui imprimer l'Angleterre. — Il ne saurait être question ici d'agiter des thèses économiques; ce qu'il faut constater, c'est que l'Angleterre, de l'aveu même de son ministre, a échoué dans sa prétention d'arracher au gouvernement espagnol les mesures qu'elle avait le plus à cœur. C'est peut-être la première fois qu'elle l'avoue avec tant de franchise. Le diplomate qui la représente à Madrid ne néglige rien cependant pour faire croire à l'influence qu'il prétend exercer sur le gouvernement espagnol. La réalité répond-elle aux apparences? Sans remonter à ce fameux traité de commerce qui depuis tant d'années est comme l'idée fixe de la politique anglaise, qu'a obtenu cette politique? Dans l'affaire des mariages, a-t-elle fait adopter ses combinaisons? Dernièrement encore, le ministère Pacheco, à l'avénement duquel M. Bulwer laissait dire autour de lui qu'il avait puissamment concouru, n'a-t-il pas protesté par son attitude contre ce prétendu patronage britannique? Au fond, la juste susceptibilité du caractère espagnol a toujours résisté aux exigences de l'Angleterre, et nous doutons que le dernier discours de lord Palmerston engage le cabinet de

Madrid à plus de docilité pour l'avenir. N'est-il pas étrange de trouver aujourd'hui un langage aussi dur dans la bouche de l'un des signataires du traité de la quadruple alliance? N'est-ce pas trop livrer le secret de ses désappointemens?

Au moment où les parlemens de France et d'Angleterre vont se séparer, la diète helvétique ouvre sa session; le moment est décisif pour les destinées de la Suisse. La majorité dans la diète appartient au parti radical; quelle sera la conduite de ce parti? Dans le discours par lequel le président du nouveau vorort et de la diète a ouvert la session, nous avons remarqué, à travers des généralités pompeuses, la pensée positivement exprimée qu'une réforme du pacte fédéral était indispensable. Évidemment le droit de modifier son pacte fédéral appartient à la Suisse et ne saurait lui être contesté. Sur ce point, il ne saurait s'élever de controverse, surtout de la part d'un pays constitutionnel comme la France, et il faut reconnaître que le langage de notre gouvernement a toujours été le même, soit dans les notes diplomatiques, soit à la tribune. Seulement la Suisse, dans son propre intérêt, ne saurait exercer ce droit d'une manière absolue sans avoir égard aux conditions fondamentales de son existence. La Suisse n'a jamais été un état unitaire, mais une confédération d'états qui, en déléguant à une diète générale certains pouvoirs, se sont réservé, pour leur régime intérieur, les droits de la souveraineté. C'est parce que la Suisse présentait ainsi à l'Europe une sorte d'agrégation d'individualités indépendantes, qu'elle en a obtenu la neutralité, et quelques acquisitions territoriales destinées à fortifier cette neutralité. Enfin il ne faut pas oublier que la situation de la Suisse est telle, qu'elle ne saurait être agitée par des troubles sans que plusieurs états de l'Europe qui lui sont contigus en reçoivent le contre-coup. C'est sur ces points essentiels que tout récemment encore le gouvernement français vient d'appeler l'attention du vorort dans une dépêche de M. Guizot à M. de Bois-le-Comte, en date du 2 juillet 1847. Quelques personnes ont cru voir là une insistance dont pouvait s'effaroucher la susceptibilité nationale de la diète helvétique; mais dans quelles circonstances le gouvernement a-t-il adressé ces nouveaux conseils à la Suisse? Quand il fut bien démontré, par les dernières élections du canton de Saint-Gall, que le parti radical aurait la majorité dans la diète, la cour de Vienne n'hésita pas à considérer comme imminente la guerre civile avec tous ses déchiremens. Aussi nous croyons qu'elle eût désiré que les puissances s'entendissent pour déclarer à la Suisse, avant toute résolution de la part de la diète, qu'elles ne souffriraient pas qu'il fût fait violence à la souveraineté cantonale. Il paraît que la cour de Vienne était convaincue qu'une semblable déclaration de la part des puissances était de nature à retenir la diète. Le gouvernement français n'a pas partagé cette conviction; il a jugé au contraire qu'en adoptant un pareil parti, on pourrait être entraîné à une intervention immédiate, ce qu'il fallait surtout éviter. S'abstenir aujourd'hui non-seulement de toute intervention, mais aussi d'une médiation qui elle-même serait prématurée, adresser à la Suisse des communications amicales, et bien la convaincre qu'il y a entre les puissances un complet accord de vues et de pensées à son égard, telle est la ligne de conduite que paraît avoir adoptée le gouvernement français.

C'est pourquoi il a tenté de nouveaux efforts pour persuader à la Suisse que maintenir le principe de la souveraineté cantonale, c'est vraiment respecter et défendre son indépendance. M. Guizot a fait encore remarquer, dans sa dépêche

du 2 juillet, que, si on abolissait en Suisse les bases constitutives de la confédération malgré les résistances d'un ou plusieurs cantons, une pareille abolition ne serait pas l'acte d'un peuple modifiant librement ses institutions; ce serait plutôt l'asservissement d'états indépendans contraints de passer sous le joug d'états plus puissans. Cette dépêche du 2 juillet, communiquée par M. de Bois-le-Comte à M. Ochsenbein, a produit sur ce dernier une impression fort vive. M. Ochsenbein la communiqua sur-le-champ aux meneurs radicaux; ceux-ci décidèrent que M. Ochsenbein garderait la dépêche pour lui, et que, s'il était interpellé sur ce point, la majorité radicale approuverait sa conduite. C'est ainsi que les chefs du parti radical n'ont pas craint de manquer au principe qui veut que toutes les communications que l'état vorort reçoit des puissances étrangères soient immédiatement portées à la connaissance des états confédérés, surtout quand la diète est réunie. Les radicaux redoutaient l'effet que devait produire la publicité de la dépêche; aussi recommandèrent-ils à leurs journaux de garder sur ce sujet le plus profond silence. On nous mande de Berne que, si la dépêche du 2 juillet a été connue, c'est qu'elle a été communiquée par M. de Bois-le-Comte tant aux membres du corps diplomatique qu'à des députés de la diète. Cependant, à la faveur de cette demi-notoriété, les bruits les plus erronés ont circulé : on a prétendu que la dépêche annonçait l'intervention. Il n'en est rien. Nous désirons vivement que le gouvernement français se maintienne dans cette ligne de modération envers la Suisse; nous voudrions aussi que les chefs du parti radical prissent en considération la situation délicate et difficile de leur pays. Il ne suffit pas de proclamer bien haut l'indépendance de la Suisse; il ne faut pas la compromettre par d'imprudentes exagérations. Qu'ils n'oublient pas combien d'interprétations diverses l'acte du congrès de Vienne peut recevoir, tant en Suisse que de la part des puissances. Est-il de l'intérêt de la Suisse d'aborder témérairement des questions qui sont entendues diversement, et sur lesquelles les puissances signataires de l'acte de Vienne peuvent réclamer un droit d'examen?

L'Italie se préoccupe de plus en plus de l'œuvre réformatrice entreprise par Pie IX, et Rome vient de traverser des jours de crise. Depuis le *motu proprio* du 14 juin, par lequel le pape instituait un conseil des ministres, l'opposition du parti rétrograde s'est montrée plus à découvert et s'est assez enhardie pour contrarier ouvertement les intentions et les projets de Pie IX. C'est cette opposition, on n'en a pas douté à Rome, qui a arraché au cardinal Gizzi sa circulaire ambiguë du 22 juin, dans laquelle non-seulement le gouvernement pontifical désapprouvait les démonstrations tumultueuses de Pise et de Livourne à l'anniversaire de l'exaltation de Pie IX, mais où il semblait laisser percer l'intention de revenir sur ses pas et de retirer certaines concessions. C'est alors que le mécontentement public éclata : on disait tout haut que le pape n'avait rien changé que le chef de l'administration, que, s'il avait remplacé le cardinal Lambruschini par le cardinal Gizzi, *la segretaria di stato* était restée composée des mêmes personnes, monsign. Santucci, MM. Sabattuci, Alessandroni, et d'autres qui, repoussés par l'opinion, avaient néanmoins gardé leurs places. Au milieu de l'effervescence générale, des rassemblemens se formaient et parcouraient les rues en criant : *Viva Pio nono solo!* C'est le mot de ralliement du peuple romain, qui sépare le pape du reste de son gouvernement. Le 29 juin, il y avait fête à Saint-Pierre, et le peuple avait projeté d'arrêter les

voitures des cardinaux au moment où, pour s'y rendre, elles passeraient sur le pont Saint-Ange. Le cardinal Corboli, dont le père est un des chefs du parti libéral, fut averti et ne se montra pas; le cardinal Lambruschini jugea à propos d'aller faire une tournée pastorale dans son diocèse de Civita-Vecchia. En présence de ces manifestations, les libéraux modérés de Rome ont rédigé une adresse au pape, dans laquelle ils lui ont dit sans détour qu'il était entouré de conseillers qui paralysaient ses bonnes intentions, que les réformes accordées ne s'exécutaient point, et qu'il était temps de mettre un terme à une pareille situation. En deux jours, ce manifeste a été couvert de cinq mille signatures; il n'a pas encore été présenté à Pie IX; quand même il ne le serait pas, il n'en aura pas moins produit un excellent effet, car il a calmé le peuple, et cette manifestation régulière de l'opinion publique a frappé d'une sorte de stupeur le parti rétrograde, qui ne s'attendait pas à cet accord entre les vœux du peuple et ceux des libéraux modérés. C'est alors que le pape a convoqué un conseil extraordinaire, auquel assistaient les princes Borghèse, Barberini, Rospigliosi et Gabrielli. Le gouvernement s'est décidé à ne pas refuser plus long-temps l'institution de la garde nationale, qui était vivement réclamée par la population. Plusieurs dispositions du décret, qui a dû paraître il y a quelques jours, ont été empruntées à la loi française. Les grades inférieurs jusqu'à celui de capitaine seront à l'election des compagnies. Les autres grades seront conférés par le gouvernement. Cette mesure sera très utile à la ville de Rome. Elle donnera des habitudes d'ordre et de discipline au peuple, qui d'ailleurs, dans ces momens de crise, a montré une louable modération. On l'a vu obéir docilement à l'un des siens qui s'est donné le rôle de tribun. Angelo Brunetti harangue la populace et exerce sur elle une grande influence. C'est un de ces improvisateurs tels qu'on en rencontre souvent parmi les populations méridionales. C'est un autre Masaniello qui jusqu'à présent a sur son devancier le mérite de n'user de son autorité sur le peuple que pour lui prêcher l'ordre et le respect aux lois. Outre son éloquence, Angelo Brunetti a encore un autre genre d'influence; il n'est pas sans argent : marchand de fourrage et de bois, il est assez riche pour changer quelquefois ses auditeurs en autant de convives. Chez un orateur populaire, voilà, pour capter l'auditoire, un moyen qui n'est pas sans puissance. C'est ainsi que Rome à traversé une crise périlleuse dans laquelle, au jugement de bons observateurs, il n'y a pas eu l'épaisseur d'un cheveu entre la contre-révolution et un coup d'état populaire. Les vœux de l'opinion ont été portés au pape par le comte Pianciani, qui lui a exposé avec une grande franchise le véritable état des choses, et paraît avoir produit sur l'esprit du vénérable pontife une impression profonde. Pie IX, Rome lui rend cette justice, est plein de bonne volonté et de douceur, il aime le bien; mais il n'a pas toujours assez de fermeté et de décision. Souvent il manque du courage nécessaire pour éloigner des hommes notoirement contraires à ses vues. C'est ainsi qu'il court le risque, en ne voulant mécontenter personne, de mécontenter tout le monde. Pie IX a pu reconnaître cependant, surtout dans la dernière crise, que, s'il avait été plus sévère pour certains agens, il se serait épargné bien des embarras. Un réformateur a besoin d'énergie, et il doit savoir briser des instrumens dont il ne peut plus retirer aucun service. Pie IX ne saurait méconnaître ces conseils, ces exigences de la politique; autrement il compromettrait son œuvre et l'honneur d'un règne si heureusement commencé.

L'Espagne offre quelquefois le spectacle de bien des agitations, insurrections violentes, crises ministérielles sans motif, brusques reviremens de pouvoir, et cependant, il faut le dire, ces mouvemens auxquels on est habitué, quelque affligeans qu'ils soient et funestes pour le pays, ont moins de gravité que l'espèce de calme qui règne aujourd'hui. La Péninsule, en effet, jouit en apparence de la plus grande tranquillité. La faction carliste, qui s'était relevée en Catalogne, a été vaincue; quelques bandes qui ont parcouru la Castille sous ce drapeau sans force ont été dispersées. Le gouvernement n'a aucun embarras extérieur; il n'a point à lutter contre les chambres, il a pris soin de s'en délivrer en les prorogeant, et il ne paraît pas songer à les rappeler. M. Salamanca continue à faire des règlemens, à réorganiser l'administration des finances pour placer ses amis de bourse, ses cliens; il fait des emprunts, aggrave la situation du pays. Les impôts vont être illégalement perçus, puisque l'autorisation accordée par les pouvoirs législatifs pour les recouvrer expire en ce moment. Comme on voit, l'administration dont M. Pacheco est le chef n'a pas une existence fort brillante. Après avoir porté jusqu'à la rigueur le culte des principes constitutionnels, le président du conseil espagnol paraît les avoir singulièrement oubliés; mais ceci ne serait rien encore, si le repos factice où le cabinet Pacheco maintient pour le moment l'Espagne ne cachait des désordres déplorables, plus tristes que les désordres de la rue. C'est dans les plus hautes régions du pouvoir, au sein du palais même, que s'est glissée l'anarchie. Ce sont des faits malheureusement trop notoires pour qu'il soit permis de les passer sous silence et de ne point examiner la situation étrange qu'ils font à la reine Isabelle elle-même et au ministère qui en accepte la responsabilité.

Nous ne voulons pas ajouter une foi entière à tous les bruits propagés par la presse d'Angleterre, de France et d'Espagne. Il y a cependant une circonstance que nul ne peut nier, c'est que depuis assez long-temps déjà le roi don Francisco vit entièrement séparé de la reine Isabelle; il s'est retiré au Pardo, et n'a plus voulu reparaître au palais de Madrid, malgré les instances faites auprès de lui; aucune démarche n'a pu vaincre sa résolution à cet égard. Cette mésintelligence s'est assez envenimée pour être aujourd'hui la principale question qui se débatte au-delà des Pyrénées, et il n'est pas besoin d'insister sur les résultats qu'elle peut avoir. Le cabinet actuel de Madrid cherche à attribuer cette mésintelligence au roi, aux prétentions qu'il aurait élevées, en un mot à des discussions intérieures d'autorité entre ce prince et la reine; il insinue que les cabinets précédens ont vu naître ces discussions, et qu'ils ont voulu les résoudre contre la reine, contre la loi politique, en s'appuyant sur le parlement, qu'ils auraient saisi de cette affaire, mais qu'ils ont été arrêtés dans cette entreprise. Ces allégations, qui se sont produites dans un journal ministériel, ont reçu la dénégation la plus formelle de tous les hommes qui ont composé les cabinets précédens. La cause unique de la mésintelligence qui a éclaté entre Isabelle et don Francisco, il faut le dire, n'est point là; le seul motif qui les tient encore divisés, c'est qu'il existe malheureusement aujourd'hui une *influence* auprès de la reine qui ne devrait point exister. Cette *influence*, tous les journaux modérés et progressistes s'accordent pour la signaler; le ministère lui-même, dans un moment où il la redoutait, la fit dénoncer par un de ses amis dans des lettres datées d'Aranjuez et adressées au *Tiempo;*

l'influence est devenue propice depuis, et on n'a plus rien dit. Est-il nécessaire de démontrer ce qu'il y a d'étrangement méprisant pour le sentiment public et de périlleux dans l'existence de ce pouvoir occulte qui est parvenu à dominer tous les conseils, à se mettre au-dessus des ministres responsables? On a eu souvent l'occasion de remarquer combien la politique en Espagne est mélangée de caprices, de passions vulgaires, d'entraînemens personnels; en voilà un frappant exemple qui se manifeste par une scission publique au sein de la famille royale, et en vérité ce n'est point au roi qu'on peut imputer une telle situation, qui, nous le craignons bien, deviendra sans issue. Que cette situation ne soit pas d'une parfaite dignité pour cette triste *influence* dont nous parlions, et qui a un nom fort connu à Madrid, cela importe peu; mais ce qui est véritablement affligeant, c'est de voir cette dissolution du pouvoir sous toutes ses faces. Quinze ans de guerre civile n'ont point altéré le sentiment monarchique, qui est si vivace en Espagne; pense-t-on qu'il résiste long-temps au spectacle décourageant qui est donné en ce moment au pays? Croit-on qu'une royauté qui publie sa faiblesse puisse conserver le respect d'un peuple? La reine Isabelle a été pour la Péninsule le symbole de grandes espérances : elle avait devant elle le plus beau rôle qui puisse échoir à une tête couronnée. C'est à elle encore de voir si elle doit être la souveraine honorée d'un pays constitutionnel, ou si son règne doit rappeler le gouvernement absolu dans ses plus mauvais jours, par ses plus mauvais côtés. La scission qui s'est manifestée entre le roi et la reine n'est au surplus qu'un des épisodes des discordes intérieures de la famille royale. Ces dissensions se sont aggravées récemment par une découverte singulière. Il est devenu public que l'infant don François de Paule, le père du roi, qui vivait dans l'intimité de la reine Isabelle depuis son mariage, faisait partie d'une société secrète dont le but n'est rien moins que l'abolition de la royauté. Imbécillité ou folie, le fait n'en était pas moins étrange, et l'infant a subi un nouvel exil, une nouvelle disgrace, après toutes celles qu'il a subies pour des motifs à peu près semblables, qui tous prouvaient le peu de portée de son esprit. Ce sont là des symptômes qui certainement ne sont pas fort rassurans, et l'opinion publique commence à se préoccuper des suites que peuvent avoir ces désordres qui éclatent au sein de la famille royale. Il ne faut pas s'en étonner; la question qui s'agite au palais de Madrid est une question de dignité, c'est-à-dire d'existence pour le pouvoir royal. Quant au ministère qui assiste à ces divisions, on dirait, en vérité, qu'il les entretient plutôt qu'il ne cherche à en effacer les causes. Cela peut s'expliquer par un mot, c'est qu'il sait que le gouvernement n'est pas véritablement dans ses mains, et qu'il se résigne à user du pouvoir dans les limites qui lui sont tracées. Quelle force propre et efficace aurait d'ailleurs ce cabinet, malgré la valeur de quelques-uns de ses membres? Il n'a trouvé le moyen de vivre jusqu'ici qu'en éloignant les chambres, afin d'éviter ce qui était inévitable, la formation d'une majorité contre lui. Son existence est une existence de hasard. Arrivé au pouvoir on ne sait comment, contre toutes les règles constitutionnelles, il est fatalement contraint à suivre la voie où il s'est laissé pousser.

La Belgique, qui nous donne, depuis deux ans, le spectacle d'un ministère en lutte ouverte, officiellement constatée, avec toutes les forces électorales du pays, est à la veille de sortir de la situation anormale où l'entêtement des ultramontains et la neutralité systématique du roi l'ont placée. Les chambres belges,

comme on sait, sont soumises à la réélection avec des combinaisons telles que les modifications qui s'opèrent dans l'esprit des colléges électoraux peuvent tarder deux ans, quatre ans, six ans, selon les circonstances, à se traduire par un déplacement de la majorité parlementaire. Les catholiques avaient espéré que la réaction libérale, déjà manifeste dès 1843, irait se calmant à travers ces délais successifs : après les élections de juin, il ne leur est plus permis de conserver la moindre illusion à cet égard. Leur persistance n'a servi qu'à entretenir, à surexciter le mouvement de l'opinion. Le parti libéral n'a pu, à la vérité, qu'entamer la majorité catholique du sénat, soumise qu'est cette assemblée à des conditions d'éligibilité qui la livrent presque exclusivement à l'aristocratie foncière; mais, en revanche, il a obtenu un succès complet, décisif dans les élections de représentans. Aujourd'hui l'opposition et le parti ministériel se balancent dans la seconde chambre avec une précision mathématique, et c'en est assez pour condamner le ministère à l'impuissance. On peut donc considérer comme certaine, pour l'époque de la rentrée des chambres, la retraite de M. de Theux; car il n'oserait pas recourir à une dissolution qui, dans l'état actuel de l'opinion électorale, aurait pour unique résultat de précipiter la ruine définitive du parti catholique. La dissolution des chambres sera prononcée peut-être, mais par le futur cabinet libéral, si celui ci ne pouvait vaincre autrement la résistance du sénat.

Le parti catholique ne cherche plus à dissimuler sa défaite. Ses journaux, naguère si confians, si dédaigneux, si incrédules devant la possibilité éventuelle de l'avénement des libéraux au pouvoir, en sont aujourd'hui réduits à dépenser leur ironie dans l'énumération des difficultés qui attendent le futur ministère libéral. Leur thèse favorite, c'est que le parti libéral n'est pas assez homogène pour gouverner. Est-ce une véritable cause de faiblesse? Un parti homogène, dans l'acception rigoureuse du mot, c'est un parti exclusif; il ne laisse aucune porte ouverte aux opinions mixtes, aux adhésions douteuses, cet appoint de presque toutes les minorités; il supporte enfin tout entière la solidarité des fautes, des écarts politiques de chacun de ses membres, de chacun de ses chefs. Les catholiques ne sont tombés, en six ans, du faîte de la puissance que pour avoir voulu être un parti trop homogène. Il ne faut pas outrer sans doute ce raisonnement. Certaine homogénéité est indispensable aux partis qui ne veulent pas se résigner indéfiniment au rôle d'opposition; mais cette homogénéité existe à un degré suffisant dans la coalition libérale. Trois élémens, dont les deux premiers sont même bien près de se confondre, composent cette coalition : les *doctrinaires*, renversés en 1841 par le clergé; les *mixtes*, qui, jusqu'à l'avénement de M. de Theux, ont voté avec les catholiques sur presque toutes les questions, sauf toutefois les questions qui intéressaient visiblement la prépondérance du clergé; les *ultra-libéraux* enfin, qui ne sont, à tout prendre, en désaccord avec les *doctrinaires* et les *mixtes* que sur le mode de résistance à opposer aux envahissemens du clergé. Si donc ces trois fractions diffèrent entre elles sur quelques points, elles s'entendent sur un point essentiel, l'abaissement de leurs adversaires. Quelles que soient les divisions intestines du parti libéral, les catholiques n'en profiteront pas.

V. DE MARS.

